NAZIONALE
BIBLIOTECA
8
29 G
9
VITT. EMANUELE
ROMA

Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

8. 3. 7.
8 6
f f
26 32

8 29.G.9

# SERMONS

SUR

TOUS LES SUJETS

DE

# LA MORALE

CHRE'TIENNE.

*QUATRIE'ME PARTIE.*

Contenant

LES SERMONS

Sur tous les Dimanches de l'Année.

*TOME PREMIER.*

Par le Reverend Pere * * de la Compagnie de JESUS.

Omnia facio propter Evangelium ut particeps ejus efficiar. 1, C. 9. 23.

Bibl. Jac: Joc

A PARIS,

Chez JEAN BOUDOT, Libraire de l'Academie Royale des Sciences, ruë S. Jacques, au Soleil d'or, prés la Fontaine Saint Severin.

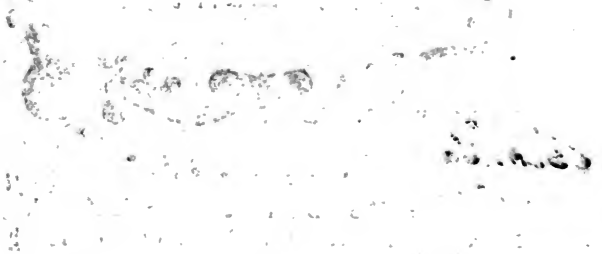
M. DCC.

*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*

Coll. Storp Jesu

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google



Digitized by Google

# TABLE

## DES SUJETS,

Qui sont contenus en ce premier Tome.

I. SERMON. Pour le premier Dimanche de l'Avent.

*Du Jugement dernier*, Page 1

II. Pour le second Dimanche de l'Avent.

*Des souffrances, & des afflictions*, p. 32.

III. Pour le troisiéme Dimanche de l'Avent.

*De la connoissance de soy-même*, p. 62.

IV. Pour le quatriéme Dimanche de l'Avent.

*De la Penitence*, p. 93

V. Pour le Dimanche dans l'Octave de Noël.

*De la contradiction de la vie des Chrétiens à celle du Fils de Dieu*, p. 120

Digitized by Google

VI. Pour le Dimanche dans l'Octave de l'Epiphanie.

*Des Devoirs des Enfans envers leurs Parens*, p. 149

VII. Pour le second Dimanche aprés l'Epiphanie.

*Du Mariage*, p. 180

VIII. Pour le troisiéme Dimanche aprés l'Epiphanie.

*Du soin qu'on doit prendre de ses Serviteurs*, p. 210

IX. Pour le quatriéme Dimanche aprés l'Epiphanie.

*De la passion dominante*, p. 237

X. Pour le cinquiéme Dimanche aprés l'Epiphanie.

*Des mauvaises compagnies*, p. 266

XI. Pour le sixiéme Sermon aprés l'Epiphanie.

*Du soin des petites choses, & qu'il ne faut rien negliger au service de Dieu*, p. 298

XII. Pour le Dimanche de la Septuagesime.

*Du travail & de l'oisiveté*, p. 327

XIII. Pour le Dimanche de la Sexagesime.

*De la parole de Dieu*, p. 355

Digitized by Google

DES SUJETS.
XIV. Pour le Dimanche de la Quinquagesime.
*De la fuite des occasions*, p. 385

Fin de la Table.

Digitized by Google

*Approbation de Monſieur l'Abbé Dumas, Docteur de la Maiſon & Societé de Sorbonne.*

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, *les Sermons du R. ** de la Compagnie de Jeſus, ſur tous les Dimanches de l'année.* DUMAS.

Digitized by Google

*Permiſſion du R. P. Provincial.*

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de Jeſus, en la Province de France, ſuivant le pouvoir que j'ay reçû de notre R. P. General, permets, au Pere ** de faire imprimer un livre intitulé, *Sermons ſur tous les ſujetstde la Morale Chrétienne, Quatriéme Partie contenant les Sermons ſur tous les Dimanches de l'année, & diviſé en quatre Tomes*, qui a eſté vû & approuvé par trois Theologiens de notre Compagnie. En foy de quoy j'ay ſigné la préſente. Fait à Paris ce premier de May 1700.

J. DEZ.

## *EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.*

PAR Lettres Patentes ſcellées du grand Sceau, & ſignées, par le Roy en ſon Conſeil, BECHET. Il eſt permis à JEAN BOUDOT Libraire à Paris d'imprimer *les Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne*, en autant de volumes que bon luy ſemblera, avec défenſes à tous autres de les imprimer, faire imprimer, vendre ni debiter ſans ſon conſentement pendant le temps & eſpace de huit années conſecutives, à compter du jour que le dernier volume ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois; ſous les peines portées par leſdites Lettres, données à Verſailles le 13. Avril 1699.

*Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 4. Janvier* 1700.

Signé, BALLARD, Syndic.



Digitized by Google

# I. SERMON.

## POUR

## LE PREMIER DIMANCHE

## DE L'AVENT.

### *Du Jugement dernier.*

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum poteſtate magna & majeſtate. *Luc.* 21.

*Alors ils verront le Fils de l'Homme qui viendra ſur vne nuée avec une grande puiſſance, & une grande majeſté.* Saint Luc. c. 21.

VOICY le plus ſurprenant & le plus terrible ſpectacle qui ſera jamais ; ſoit que l'on conſidere les ſignes qui precederont ce grand jour du Jugement, l'ordre & l'appareil qui



Digitized by Google

l'accompagnera, ou l'issuë qui en sera si funeste aux Reprouvez. Le Prophete Sophonias en ayant quelque connoissance dans une vision mysterieuse, s'écrie ainsi d'effroy, *juxta est dies Domini magnus, juxta est & velox nimis; vox diei Domini amara, tribulabitur ibi fortis.* Voicy le grand jour du Seigneur qui s'approche avec une viteſſe incroyable; le plus fort même & le plus intrepide y sera accablé de crainte, d'amertume, & d'affliction; parce que ce sera un jour de colere & de fureur, un jour de peine & de misere, de tenebre & d'obscurité, de nuages & de tourbillons, un jour enfin auquel on entendra le son effroyable des trompettes, qui retentira aux quatre coins du monde. *Dies tribulationis & angustiæ, dies tenebrarum & caliginis, dies nebulæ, & turbinis, dies tubæ & clangoris.*

Cap. 14

Si la seule pensée de ce jour terrible frappa tellement l'esprit de ce Prophete, qu'il luy sembloit déja present, quoy-qu'il fut éloigné de tant de siecles; quelle impression ne devroit elle point faire sur nos esprits, puisque non-seulement nous le touchons de plus prés, mais encore puisque nous avons infiniment plus d'interest d'y penser? Aussi, Messieurs, ne devrois-je m'énoncer sur une matiere aussi effrayante que par mon silence, mon étonnement, & par la pâleur de mon visage: ces marques sensibles du trouble & de la confusion de mes pensées vous en feroient plus concevoir que toutes mes paroles; ou si je suis obligé de parler, ne devrois-pas souhaiter que ma voix fût aussi forte que les tonnerres, & qu'elle égalât le son de cette

Digitized by Google

effroyable trompette, qui doit se faire entendre jusques dans le fond des sepulcres, & citer tous les morts à ce terrible jugement ? car qui est l'homme, dit un autre Prophete, d'une telle force d'esprit, & d'un cœur assez intrepide pour n'être point consterné à cette vûë ? *Quis poterit cogitare diem adventus ejus, & quis stabit ad videndum eum ?* Que si par tous mes efforts je ne puis vous en inspirer une juste crainte, ou du moins le desir de vous mettre en érat de ne le point craindre, ne vous en prenez pas tant à la foiblesse de mes expressions, puisque je ne me servirai que de ce que l'Evangile, les Prophetes, & les saints Peres en ont dit de plus fort, qu'à l'insensibilité de votre cœur, qu'à votre peu de foy, & qu'à l'idée commune des hommes, qui ne l'envisagent que comme un objet éloigné, que la longue distance affoiblit & réduit presque à rien ; mais puisqu'il est maintenant en notre pouvoir de nous prémunir contre tant d'objets de terreurs, demandons la grace au saint Esprit de les apprehender si vivement, par une crainte salutaire, qu'alors nous n'ayons plus de sujet de craindre, ce sera par l'intercession de la Mere de notre Juge. Mala. 3.

*Ave Maria.*

C'Est une verité, Messieurs, dont tout Chrétien doit être bien persuadé, que la misericorde & la justice de Dieu auront chacune leur tour, & que comme l'une s'est déja fait voir durant tout le tems de notre vie, l'autre triomphera un jour, quand le fils de l'Homme paroîtra pour la seconde fois

ſur la terre avec toute la majeſté, toute la puiſſance, & tout l'appareil d'un Juge ſouverain. Certes s'il pouvoit y avoir quelque contrarieté, ou quelque oppoſition dans Dieu, ce ſeroit à raiſon de ces deux perfections, qui étant également infinies, ſemblent ſi differentes dans leurs droits, dans leurs pretentions, & dans leurs effets. Je ſçay bien que dans pluſieurs myſteres, elles ont fait un eſpece d'accommodement, & qu'elles ſe ſont ſouvent accordées à notre avantage; dans l'Incarnation, par exemple, où Jeſus-Chriſt par ſon abbaiſſement a entierement reparé la gloire de ſon Pere: en ſorte que la juſtice divine ne peut rien exiger davantage, ni la miſericorde ſe faire voir avec plus d'éclat, de même que ſur ſa Croix, où la juſtice de Dieu a paru dans ſa plus grande rigueur, & ſa miſericorde dans le plus grand excés de ſon amour, comme parle S. Paul: *Propter nimiam charitatem ſuam, qua dilexit nos*; enfin dans quelques autres myſteres de ſa vie, l'union de ces deux perfections ſi contraires a fait hautement éclater ſa ſageſſe, qui a ſceu trouver l'expedient de ſatisfaire les inclinations bienfaiſantes de ſa miſericorde, ſans bleſſer les droits de ſa juſtice, & par la même action, pardonner & punir en même temps nos crimes.

*ad Epheſ. 2.*

Cependant, Chrétiens, il eſt vray de dire, que ſa miſericorde l'a toûjours emporté ſur ſa juſtice, auſſi-bien que ſur ſes autres perfections; que c'eſt elle qui a tenu le premier rang, & que ça été à notre égard, comme ſa nature, ſelon le ſentiment de l'Egliſe; c'eſt à

*Sujus natura bonitas.*

Digitized by Google

dire le principe de tous les mouvemens de ſon cœur, & de toutes ſes actions au dehors. Juſques-là, dit Tertullien, qu'il a plûtôt ſouffert que la témerité des hommes ait attaqué la verité de ſon être, que ſa bonté, & qu'on luy ait diſputé le titre de Dieu, en ſouffrant la multitude & l'énormité de nos crimes, que celuy de miſericordieux, en les puniſſant. Mais un jour, Chrétiens, il changera de conduite ſans changer de nature; ſa juſtice aura réciproquement le deſſus, & ce ſera en ce grand jour, que cette juſtice ſe fera voir dans toute ſa rigueur, & triomphera à ſon tour. Premierement de la malice & de l'injuſtice des hommes, je le ferai voir dans ma premiere partie, & en ſecond lieu de ſa propre bonté, & de ſa miſericorde, qui, le regne en étant expiré, fera place à ſa colere & à ſa vengeance. Ces deux choſes ſont capables, ce me ſemble, Meſſieurs, de nous inſpirer une crainte ſalutaire de ce grand Jugement, appliquons-nous donc, moy à ne rien dire d'inutile, & vous à ne perdre aucune de mes paroles.

IL n'y a rien, Meſſieurs, qui imprime plus de terreur dans l'eſprit des hommes, que le jugement d'un fameux criminel, dont un Souverain a reſolu de faire un châtiment public, pour rétablir ſon autorité déchuë ou mépriſée, & pour ſervir en même tems d'inſtruction & d'exemple à toute la poſterité. Jamais les peuples ne témoignent plus d'empreſſement que de ſçavoir tout ce qui ſe paſſe en cette occaſion, & d'apprendre juſqu'aux moindres particularitez du procés; les chefs d'ac- PREMIERE PARTIE.

cuſation, la confrontation des témoins, l'ordre & les formalitez de la juſtice, les termes dans leſquels l'Arreſt eſt conçû, & enfin l'appareil de l'execution; c'eſt ce qui fait l'entretien de tout le monde. Et certes rien ne fait mieux connoître la grandeur d'un Monarque, que ce pouvoir de juger en dernier reſſort de la vie de ſes ſujets: juſque-là même que les loix appellent l'office des Juges un miniſtere épouventable d'autorité. *Auctoritatis formidabile miniſterium.*

Cependant, Meſſieurs, tout cela n'eſt qu'une foible image de la grandeur de ce Juge, qui decidera un jour du ſort de tous les hommes, & dont la juriſdiction s'étendra ſur les Souverains mêmes du monde, qui ne ſont maintenant élevez ſur la tête des autres, que parce que Dieu a imprimé ſur leur front, le caractere de ſon autorité. *Quos adinſtar ſupremi dominatus, vicarios ſuæ poteſtatis voluit eſſe mortalibus Deus*, dit un ſaint Pere.

*E vol. in vita Sancti Epiph.*

Or c'eſt en cette qualité de Juge, que le Fils de Dieu viendra en ce grand jour, revêtu de l'éclat, du pouvoir & de la majeſté de Dieu, comme le dépeint notre Evangile; pour faire le procés, non pas à un criminel ou deux; mais à tous les criminels qui ont jamais eſté; afin que ſa juſtice triomphe de toute la malice des hommes, & puniſſe les crimes qu'ils auront commis durant l'eſpace de tous les ſiecles; & comme cet office de juger tous les hommes luy eſt propre, & n'appartient qu'à luy ſeul, ainſi qu'il l'a dit luy-même, & qu'il le fit encore ſçavoir à ceux qui furent preſens lors qu'il monta au Ciel; il aura tou-

Digitized by Google

tes les qualitez necessaires pour faire connoître la justice de ses Arrests. *Cognoscetur Dominus judicia faciens.* Il aura premierement un pouvoir & une autorité souveraine, sous laquelle tout l'Univers sera obligé de plier. Secondement une sagesse souverainement éclairée, pour connoître & démêler tous les crimes, & enfin une droiture de cœur, & une équité inflexible, qui armera son zele pour en tirer vengeance, par un jugement terrible & irrevocable, examinons cecy plus en détail. *Psal. 9.*

Premierement ce Juge viendra avec un souverain pouvoir; car la justice, quelque exacte qu'elle puisse être, ne seroit pas fort à craindre; si elle n'étoit soûtenuë d'une puissance capable de se faire obéir; c'est la premiere qualité que le Sage luy donne pour cette fonction, *Tu vero dominator virtutis cum tranquillitate judicas, subest enim, cum volueris, posse.* Non vous n'êtes pas, mon Dieu, comme les Juges de la terre, qui craignent que les criminels ne leur échapent, puisque la volonté & le pouvoir n'étant en vous qu'une même chose, rien ne se peut soustraire à votre puissance infinie; ce qui fait que je m'écrie avec l'Apôtre; qu'il n'y a rien de plus horrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant: ajoûtons du Dieu tout-puissant pour faire executer ses Arrêts: & c'est en quoy il se distingue des Juges de la terre, à qui il a commis sa puissance pour le bien & la seureté des Etats; parce que ceux-cy ne peuvent souvent se saisir du criminel, qui évite leurs poursuites en se retirant en des lieux éloignez de leur Jurisdiction; ou qui s'échape aprés être tom- *Sapient. 12.*

bé entre leurs mains; d'où vient qu'on eſt ſouvent obligé de punir des crimes veritables ſur une image & en effigie, pendant que la perſonne qui les a commis raille impunément l'authorité de celuy qui la condamnée; mais dans la vengeance de Dieu, ſa puiſſance le ſervira fidellement; puiſque ſans qu'il ſoit beſoin d'Officiers ny de Miniſtres, pour ſe ſaiſir des criminels, il les obligera de ſe rendre à point nommé, à la premiere ſommation, & au ſon de cette épouventable trompette qui retentira au fond de leurs ſepulcres: de ſorte que dans un inſtant, & dans un clin d'œil, comme parle l'Apôtre, *in momento, in ictu oculi*, tous les hommes entendront cette voix imperieuſe, qui les obligera de ſe repreſenter en perſonnes, en quelque endroit du monde qu'ils puiſſent être; de ſorte que les criminels ſe trouveront en même tems pris, arrêtez, enchaînez, & preſentez devant le Tribunal.

1. ad Corinth. 15.

Le pouvoir des Souverains eſt ſans doute redoutable, parce qu'en quelque lieu de leurs Etats qu'un homme puiſſe fuïr, ils ont mille eſpions pour les découvrir, mille bras pour s'en ſaiſir, mille corps de gardes pour empêcher qu'ils n'échapent; mais la main puiſſante d'un Dieu s'étendra encore infiniment plus loin; elle remuëra toutes les parties de l'Univers pour y trouver les coupables, elle fouïllera dans tous les tombeaux, elle obligera tous les élemens de rendre les corps qu'ils ont conſumez depuis ſi long-tems. Or quelle puiſſance pour faire en un moment que toutes les cendres mêlées, confonduës, &

Digitized by Google

éparſes en tant d'endroits du monde, ſoient ramaſſées & réunies, & toutes les parties des corps rejointes, pour comparoître en perſonne tels qu'ils ont été en cette vie ? Dieu fait paroître ſa puiſſance à ôter la vie aux plus grands & aux plus redoutables Monarques. *Terribili & ei qui aufert ſpiritum principum*, dit le Prophete; mais alors il la fera éclater à leur rendre cette vie, & à rejoindre leurs ames à leurs corps, pour être punis, s'ils ont abuſé de leur autorité. Quel ſpectacle donc, de voir tous ces grands du monde, qui ont fait trembler les Provinces & les Royaumes, toutes ces têtes couronnées, devant qui les hommes flechiſſoient le genouïl, tous ces Conquerans & ces Empereurs qui ont porté la terreur de leurs armes juſqu'aux extremitez du monde, de les voir, dis-je, rempans contre terre, ſans oſer ſeulement lever les yeux, paroître devant ce Dieu puiſſant qui ſera entouré d'un nombre infini d'Anges tout prêts d'executer ſes ordres: *& omnes angeli cum eo*, & il ne faut point douter que ces bienheureux eſprits ne paroiſſent viſiblement, & avec des corps empruntez, pour redoubler l'éclat de ſa Majeſté par une ſi nombreuſe ſuite, & inſpirer plus de crainte de ſa puiſſance: *Videbitis cælum apertum, & Angelos Dei aſcendentes & deſcendentes ſupra filium hominis.* *Pſalm.* 75. *Matth.* 25. *Joan.* 1.

Mais ce qui imprimera le plus de terreur de cette puiſſance aux criminels, ſera de voir qu'elle les reduira dans un état, où ils ſeront à ſa diſcretion, ſans défenſe, ſans appuy, ſans que perſonne prenne leur parti : car alors au contraire toutes les creatures ſeront armées

Armabit creaturam ad ultionem inimicorum. *Sap.* 5.

contre eux, pour venger leur Createur : ainſi donc quand les pecheurs, aprés avoir ſi long-tems bravé la juſtice de Dieu, s'être mocquez de ſa puiſſance, & ris de ſes menaces : aprés avoir ajoûté l'impudence à la témerité, & pris occaſion de ſes bienfaits & de ſa patience pour l'outrager impunément : quand, dis-je, les pecheurs ſe verront devant celuy qu'ils ont mépriſé de la ſorte, réduits au point de recevoir leur ſort & leur fortune de ſes mains, je vous laiſſe à penſer dans quelle épouvante & dans qu'elle conſternation ils ſeront ! *Turbabuntur timore horribili*, dit le Sage, ils ſeront ſaiſis d'une crainte effroyable.

*Sapient.* 5.

Repreſentez-vous qu'elle fut la frayeur des freres du Patriarche Joſeph, en voyant celuy qu'ils avoient vendu comme un eſclave, devenu tout-puiſſant dans l'Egypte, lors qu'il leur eut découvert qui il étoit : *Ego ſum Joſeph frater veſter, quem vos vendidiſtis ;* je ſuis ce Joſeph, votre frere que vous avez vendu ; concevez quelle fut celle de l'infidele Semei, qui ayant vû David abandonné, & obligé de fuir de devant Abſalom, l'avoit chargé d'injures, de ſanglans reproches, & avoit eu l'inſolence de le pourſuivre à coups de pierres, lors qu'il le vit revenir victorieux, & en pouvoir de luy faire reſſentir les effets de ſa juſte colere ; imaginez-vous quel fut le deſeſpoir du malheureux Roy d'Iſrael Sedecias, lors qu'aprés avoir reſiſté deux années entieres à toute la puiſſance du Roy de Babilone, & s'être attiré par là, toute la fureur & la vengeance de ce victorieux, il fut pris, enchaî-

*Genſ.* 45.

né, presenté devant ce fier ennemi, & obligé d'écouter de sa bouche l'Arrest qu'il alloit prononcer contre luy.

Cependant, Messieurs, ce ne sont là que de foibles expressions de l'étrange consternation où seront les impies & les réprouvez, à la vûë de ce juste Juge, qu'ils ont mépriſé, outragé, & indignement traité : *Turbabuntur timore horribili.* Quand ils le verront avec cette majesté & cette puissance souveraine, ils seront saisis d'une épouventable frayeur : car ce Juge tout-puissant se fera alors connoître par ce sanglant reproche que S. Chrysostome luy met en la bouche : *Ego sum Jesus, quem vos tradidistis, vendistis, crucifixistis.* Je suis ce Jesus, que vous avez vendu, flagellé, mépriſé, crucifié, me reconnoissez vous? Ce sera pour ce sujet que la Croix paroîtra dans ce jour terrrible; elle redoublera la frayeur de l'impie, parce qu'elle sera un signe & une preuve invincible de sa malice & de son opiniâtreté. En effet, Chrétiens, il y aura une étrange difference entre cette Croix élevée dans les nuës, & cette même Croix élevée sur le Calvaire : sur le Calvaire elle étoit le signal de la misericorde, & dans ce jugement elle sera le signe redoutable de la justice : là elle étoit l'asile des plus criminels, icy ce sera en presence de cette Croix qu'on prononcera l'Arrest de leur condamnation, pour ne s'être pas prévalus du pardon qu'elle leur avoit merité : elle est l'instrument de leur salut, & dans ce grand jour elle sera le sujet de leur perte, pour avoir abusé des graces & des secours que Dieu y avoit attachez : car

*Homil. 5. in Epist. ad Roman.*

c'eſt ſur cette Croix qu'un Homme-Dieu avoit ſatisfait pour nos crimes par l'effuſion de ſon ſang ; mais comme notre malice aura rendu ce ſang ſterile, ce ſera à la vûë de cette Croix qu'il en tirera vengeance : de ſorte que cette Croix ôtera toute excuſe & tout pretexte à un pecheur, & détruira toutes les fauſſes raiſons qu'il pourroit alleguer ; & certes, Meſſieurs, *Quid tum reſpondebit miles ignavus coram duce*, s'écrie S. Eucher, *perditus ante pretium, aut quam ſperabit miſericordiam, de contemptu primum miſericordiæ judicandus ?* Que répondra ce ſoldat lâche & ſans cœur devant ſon Capitaine, ce malheureux qui s'eſt perdu ayant le prix de ſon rachat entre les mains ? quelle reſſource & quelle miſericorde pourra eſperer ce criminel, qui dés la premiere accuſation ſera contraint de répondre de l'abus qu'il a fait de la miſericorde de ſon Dieu ? Ah ! qui pourroit exprimer la crainte de ces impies, le trouble & l'agitation de leurs penſées, le deſordre & la confuſion de leurs eſprits ?

*Eucher. vel Euſeb. Emeſ. homil. ſerm. de Symb.*

En effet, que de ſujets de crainte pour de foibles creatures ! car non-ſeulement ſa juſtice ſera armée d'un ſouverain pouvoir, pour arrêter les coupables & pour s'en ſaiſir ; mais afin de triompher avec plus de gloire de la malice & de l'injuſtice des hommes, elle ſera de plus accompagné d'une ſageſſe infinie, & d'une connoiſſance infiniment éclairé.

En cette vie la malice & l'iniquité ſe dérobent quelquefois à la juſtice des hommes, & ſe met à couvert de leur pouvoir, en ôtant aux Juges la connoiſſance des crimes commis ;

Digitized by Google

de là vient qu'il faut tant de preuves, tant de têmoins, tant de formalitez & de si longues procedures ; on informe pour convaincre un criminel, on écoute les dépositions, on examine les chefs d'accusations, on confronte les témoins, on les interroge en particulier, & à diverses repriſes ; l'accusé a droit de se défendre, il peut recuser ses Juges, il peut nier hardiment les faits dont on le charge, il peut n'avouër pas tout, & trouver des couleurs & des biais pour faire paroître sa cause bonne devant le monde ; mais devant votre Tribunal, ô mon Dieu ! tous ces artifices & tous ces déguisemens n'auront point de lieu, toutes ces procedures ne seront point necessaires ; car vous convaincrez les consciences, en rappellant tout d'un coup la mémoire des crimes. *Sine prolixitate sermonis, conscientias convincet*, dit S. Augustin : de sorte qu'au lieu qu'en ce monde, l'iniquité triomphe ordinairement de la justice, & demeure impunie, parce qu'elle se cache aux yeux les plus pénétrans ; en ce dernier jugement les pécheurs paroîtront devant un Dieu, pour qui ni le crime ni l'intention n'ont ni voile ni obscurité : tout pécheur cherche les ténebres & ne peut souffrir la lumiere, dit la verité même ; mais alors ce sera vainement, parce que les lumieres de ce Juge souverain éclaireront même les tenebres, feront voir comme à nud les intentions les plus secretes, devoileront ces déguisemens & ces pretextes frivoles, dont le pecheur se couvre aujourd'huy ; parce que sa connoissance & sa pénétration ne sont pas de moindre étenduë que sa puissance ; & comme rien ne se peut

*L. 10. de Civit. Dei.*

Digitized by Google

soustraire à l'une, de même rien ne se peut cacher à l'autre.

Or, Chrétiens, jugez quelle crainte & quelle confusion saisiront tout à la fois un criminel, en paroissant devant ce Juge souverainement éclairé; car si un Prophete est effrayé dans la pensée de la vûë & de la connoissance de Dieu, lequel penetre les plus profonds abîmes; ne sera-ce pas une chose beaucoup plus effrayante, de voir que cette connoissance entrera dans le détail des circonstances les plus particulieres des actions que nous aurons cachées avec le plus de soin, qu'elle découvrira le fond & le secret d'un cœur, que l'hypocrisie avoit voulu deguiser, quelle dissipera malgré nous, les nuages sous lesquels la passion & l'amour propre nous cachoient souvent à nous-mêmes; que par une surabondance de lumiere, elle répandra dans tous les esprits une connoissance claire & distincte de ce que nous avons été, & de ce que nous sommes veritablement; & qu'enfin cette vûë perçante, & comme parle l'Apôtre, plus pénétrante qu'un couteau à double tranchant, fera dans un sens la dissection de notre cœur pour faire connoître l'extravagance de leur orgüeil, l'injustice de leur avarice, les emportemens de leur colere, le dereglement de leur ambition, les ardeurs de leurs convoitises: c'est alors quelle découvrira dans quelle erreur, & dans qu'elle ignorance l'on a été à l'égard de tant de personnes, qui nous ont trompées par une apparence de vertu. L'on avoit crû cette personne moderée, & cette autre pure & innocente, celle-cy humble & pa-

tiente, & cette autre éloignée de toute sorte d'ambition ; mais alors on verra au vray ce qu'elles sont, & l'on aura une juste connoissance de leur merite. Ah ! que sera-ce lors que ce Juge nous fera souvenir de tous les momens de notre vie, de toutes les pensées de notre esprit, de toutes les fourberies, & de toutes les duplicitez de notre cœur, de toutes les attaches, & de toutes les aversions de notre volonté : de toutes nos passions dereglées, de tant de lâchetez dans le service de Dieu, de tant d'infidelitez & d'ingratitudes dont nous aurons payé ses graces, ses secours & ses bienfaits ? Tout cela nous sera mis devant les yeux, & viendra fondre, pour ainsi dire, sur nous tout à la fois ; mais quelle impression de crainte n'y fera-t-il point luy-même, lors qu'au defaut de tout cela il sera notre accusateur & notre Juge tout à la fois ?

C'est, Messieurs, ce qui n'a point de lieu dans la justice des hommes, où la qualité de partie empêche celle de Juge, parce que la passion aveugle ordinairement la raison, & l'empêche de former un jugement sincere ; mais ces deux qualitez se réuniront dans le Sauveur, qui sera le Juge, le témoin & l'accusateur de tous les criminels ; sa seule presence leur reprochera leur ingratitude ; ils verront leurs crimes dans ses playes comme dans un miroir fidele qui en representera toutes les differences & toutes les especes en caracteres sanglans : ce sera par ces preuves sensibles, qu'il vous convaincra, pécheurs, & qu'il fera connoître l'énormité de vos crimes à la face de l'Univers, pour justifier sa con-

duite dans le châtiment qu'il tirera de votre malice, qui s'eſt efforcée en vain de les cacher; & c'eſt ce que j'ay appellé le triomphe de ſa juſtice, parce que non-ſeulement il employera ſa puiſſance pour ſe ſaiſir des coupables, les lumieres de ſa ſageſſe pour connoître & examiner tous leurs crimes; mais encore il s'armera de zele pour reparer le tort que l'injuſtice des hommes luy a cauſé.

Et c'eſt la troiſiéme qualité que doit avoir un Juge, ſçavoir un amour de la juſtice, & un zele qui ne puiſſe ſouffrir le crime ſans le punir, ce qui s'appelle proprement équité, ou une droiture de cœur, qui rend à chacun ce qui luy appartient; or cette perfection ſe trouvera dans le ſouverain dégré en ce Juge, qui hait l'injuſtice, dit le Pſalmiſte, autant qu'il
*Pſal. 44.* aime l'équité. *Dilexiſti juſtitiam & odiſti iniquitatem;* bien different en cela des Juges de la terre, qui connivent quelquefois aux deſordres des coupables, qui ſe laiſſent corrompre par prieres ou par preſens, ou qui ont des égards & des ménagemens injuſtes, faute de courage & de cette droiture de cœur, que le Sage demande en ceux qui exercent la juſtice:
*Eccleſiaſtic. 7.* *Noli quærere fieri judex, niſi valeas virtute irrumpere iniquitates;* mais Dieu, dons les yeux ne peuvent ſouffrir l'iniquité & l'injuſtice, attend le temps propre pour la châtier, & pour réparer le deſordre qu'elle fait; & ce temps qu'il a deſtiné pour cela, c'eſt le jour formidable du jugement. Jour auquel il a reſolu de remettre tout dans l'ordre, pour faire connoître que s'il a permis le crime dans les impies, s'il l'a ſouffert, s'il a ſemblé le diſſimu-

Digitized by Google

ler, ç'a été pour faire éclater davantage ſa juſtice au jour de ſa vengeance.

Or comme la juſtice, au ſens que nous la prenons icy, n'eſt autre choſe que cette vertu qui rend à chacun ce qui luy eſt dû, & que deux ſortes de perſonnes ont été offenſées dans le monde; Dieu d'un côté à qui s'adreſſent toutes les injures faites aux creatures; & les juſtes de l'autre, qui ont ſouffert, & qui ont été injuſtement perſecutez; il faudra neceſſairement reparer le tort fait à l'un & aux autres, & par ce moyen tout ſera dans l'ordre qu'il a établi dés le commencement. De là vient que Tertulien appelle la juſtice, *Plenitudo Divinitatis*, la plenitude de la Divinité; parce que c'eſt le propre de la juſtice qui regarde l'égalité, de la mettre par tout, & par conſequent d'égaler, de reparer, de remplir ce dommage, qui ſemble avoir été fait à Dieu. Ainſi comme toutes ſes perfections ont été offenſées, ſa majeſté indignement mépriſée, ſa puiſſance ſans effet, ſa miſericorde & ſa patience laſſées; il faudra que cette juſtice ſupplée à tout, & remplace ce qui ſemble leur manquer. Quel abîme, pecheurs! Meſurez depuis le ſupplice de la Croix, juſqu'à la majeſté infinie d'un Dieu; il faudra que tout ce vaſte eſpace ſoit rempli; il faudra qu'une penitence éternelle & forcée comble ce vuide affreux que vous negligez; mais la vengeance du Seigneur s'arreſtera-t-elle à vous? ne s'étendra-t-elle pas ſur tout ce qui vous a donné les moyens de l'offenſer? Ah! ſi les Princes & les Souverains de la terre font éclater leur vengeance juſque ſur les choſes qui ne ſont pas

*l. contra Prax.*

Digitized by Google

capables de ſentiment, ſur les villes, ſur les campagnes, ſur les maiſons; croyez-vous que Dieu courroucé n'enveloppera pas dans une deſtruction generale, les creatures dont vous abuſez pour l'offenſer? Oüi, Chrétiens, cet or, cet argent, cette terre, cette mer, ces cieux, ces étoiles qu'il a créez pour vous, lorſque ſon amour le porta à vous donner l'être, tout cela ſera détruit quand il voudra tirer vengeance de vôtre ingratitude; oüi, ſon zele armé contre vous s'armera encore contre les complices de vos crimes. Les creatures mêmes s'armeront pour vous faire ſentir le poids de ſa vengeance. *Accipiet armaturam zelus illius, & armabit creaturam, ad ultionem inimicorum.*

Quel terrible appareil! voir toutes les creatures prendre vôtre parti, ô mon Dieu! s'intereſſer en vôtre querelle, & employer toutes leurs forces pour tirer raiſon des injures qui vous ont été faites! De ſorte que comme elles ont gémi ſous la domination des pecheurs, qui les ont fait ſervir à leurs injuſtices, elles ſecoüeroient ce joug, auſquelles elles ont été aſſujetties malgré elles, dit l'Apôtre, & ſe mettront en liberté, pour ne ſervir plus que d'inſtrumens des vengeances du Seigneur. Quel épouventable ſpectacle! les aſtres s'éclipſeront, les élemens ſeront confondus, toute la nature ſera dans le deſordre, & le Fils de Dieu les foudres à la main paroîtra armé de zele & de colere pour ſe faire juſtice. Helas! un ſeul ſouffle, & un ſeul regard de cette divine Majeſté ſeroit non ſeulement capable de perdre & d'accabler,

Digitized by Google

mais encore d'aneantir tous les criminels ; eh ! qu'eſt-il donc beſoin de tant de forces & d'appareil ? C'eſt, Meſſieurs, qu'il n'y a rien de trop pour un Dieu qui veut ſe venger, ni de mediocre pour faire ſentir à un pecheur quel eſt celuy à qui il a oſé s'attaquer ; & comme ce Dieu de bonté ne s'eſt pas contenté de luy faire du bien par luy-même, mais encore qu'il s'eſt ſervi de toutes les creatures pour cela, du ſoleil pour l'éclairer, de l'air pour les rafraîchir, de la terre pour les nourrir & pour les ſoûtenir ; de même auſſi afin de prendre une vengeance entiere de ſes crimes, il employera toutes les creatures, qui conſentiront à leur propre perte, pour reparer l'injure faite à leur Createur, & pour faire triompher ſa juſtice. Que ce jour ſera terrible, Meſſieurs, & que nous devons craindre la rigueur de ce jugement pour éviter un ſort ſi funeſte !

Penſons ſerieuſement que c'eſt maintenant le temps de la miſericorde. *Ecce tempus acceptabile, ecce nunc dies ſalutis.* Penſons que cette miſericorde eſt non ſeulement au deſſus de tous ſes ouvrages, ſelon le langage du Prophete ; mais qu'elle remplit toute la terre ; qu'ainſi nous devons promptement y avoir recours, parce qu'elle eſt bornée au temps de cette vie, au lieu que la juſtice regnera enſuite durant toute l'éternité. Ah ! mon cher Auditeur, n'attendons pas ce temps de ſeverité ; la miſericorde nous invite aujourd'huy, mais la juſtice nous attend ; ſi nous n'avons recours à l'une, nous ne pourrons éviter l'autre ; la miſericorde nous fait voir

2. *Ad Cor.* 2.

Digitized by Google

maintenant notre Juge dans la perſonne des pauvres & des affligez, & c'eſt en leur perſonne que nous pouvons le ſolliciter & le gagner par mille bons offices ; elle dreſſe dans nos Egliſes des Tribunaux de reconciliation, où Jeſus-Chriſt nous reçoit, non comme un Juge ſevere, mais comme un Pere plein de douceur & de bonté ; elle nous offre tout ſon Sang pour nous laver de nos crimes ; ce Juge eſt maintenant tout à nous, il nous écoute, il parle pour nous, il entre dans nos interêts, & il eſt la bonté & la miſericorde même ; mais ſi vous laiſſez paſſer ce temps, il agira enſuite dans toute la ſeverité de ſa juſtice, laquelle non ſeulement triomphe de toute la malice des hommes, mais encore de ſa propre bonté & de ſa miſericorde : Nous l'allons voir en cette ſeconde Partie.

SECONDE PARTIE.

CE grand jour, Meſſieurs, ne ſeroit pas appellé dans l'Ecriture, le jour de la colere de Dieu, le jour de ſes vengeances, ni le jour de ſa fureur, ſi ſa miſericorde y devoit avoir encore quelque part. Elle a eû tout le temps de notre vie, durant lequel elle a ſervi d'aſile aux pecheurs ; l'accez a été libre juſqu'à ſon trône, comme parle l'Apôtre, à toute heure & à tout moment : & Dieu même nous y a attendus avec une patience qui n'a point été épuiſée, ni par la multitude, ni par l'énormité de nos crimes ; mais alors ſon temps ſera paſſé, & la juſtice de Dieu, aprés avoir triomphé de toute la malice des hommes, triomphera de ſa propre miſericorde, de cette miſericorde qui a

*ad Hebr. 4.*

Digitized by Google

ſi ſouvent parlé en notre faveur, retardé les arrêts de ſa juſtice, qui luy a fait ſi ſouvent tomber les armes des mains, & qui l'a comme obligé de pardonner à ſes plus grands ennemis; cette juſtice enfin ſera donc libre, elle regnera toute ſeule: c'eſt à dire qu'elle ne ſera plus mêlée de douceur, qu'elle ne ſera plus bornée ni adoucie par aucun temperament, qu'elle ne ſera plus flechie par aucune conſideration, arrêtée ni ſuſpendüe par aucun retardement: mais toutes les ſources de bonté étant taries à l'égard des pecheurs, cette juſtice paroîtra dans toute ſa rigueur; en ſorte que la patience de Dieu ſe changera en colere, ſa clemence en une ſeverité inexorable, & ſa miſericorde en une vengeance éternelle; & c'eſt en quoy conſiſtera ce ſecond triomphe de la juſtice de Dieu.

Triomphe funeſte pour le pecheur! puiſque toute la patience de ce Dieu ſe changera en une colere, dont nous ne pourrons preſque pas concevoir l'excez. *Quis novit poteſtatem iræ tuæ?* C'eſt pourquoy le ſaint homme Job l'apprehendoit comme les flots d'une mer agitée; parce qu'il ne pouvoit rien ſe repreſenter de plus terrible; *tanquam tumentes ſuper me fluctus, timui iram tuam.* Jugeons-en par les ſignes que Dieu même en fera paroître, *erunt ſigna in Sole & Luna.* Car, comme nous connoiſſons que la colere d'un Souverain contre une Ville rebelle eſt extréme, lorſqu'aprés pluſieurs refus de ſe rendre à ſa bonté, la derniere ſommation faite, nous voyons qu'il fait breche de tous côtez, qu'il en renverſe les murailles, &

*Pſal. 89.*

*c. 31.*

*Luc. 21.*

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

qu'enſuite y faiſant entrer ſes troupes à main armée, il fait tout paſſer au fil de l'epée, ſans pardonner ni à ſexe ni à âge, ſans être flechi ni par les cris pitoyables des mourans, ni par la vûë du carnage, qui remplit de ſang les ruiſſeaux de toutes les ruës. De même il ſemble que Dieu ait voulu nous tracer l'image de ſon courroux, dans la peinture des ſignes terribles qui precederont la ruine du monde, & l'arrêt de la condannation éternelle de l'impie. Car il fera éclater ces ſignes & dans le Ciel & ſur la terre. Une obſcurité affreuſe n'y ſera interrompuë que par l'embraſement univerſel de toutes les Villes, de toutes les Provinces, de tous les Royaumes, & de toutes les parties de la terre. Quel horrible ſpectacle ! Tel à peu prés fut celuy du deluge, lorſque tous les hommes furent abîmez dans les eaux. Dieu alors étoit en colere, puiſque dans l'amertume de ſon cœur, il prononça ces paroles, qui eurent bientôt leur effet. *Dolebo hominem quem creavi à facie terræ.* Je le detruiray, cet homme que j'ay créé.

*Geneſ. c. 6.*

Certes ſi l'on fut épouvanté de voir la mer s'enfler & s'élever au-deſſus des plus hautes montagnes, ſi les cris des hommes ſe mêlant avec le bruit des eaux, porterent l'effroy & la terreur par tout, que ſera-ce dans ce jour terrible du jugement dernier ? car enfin quelques perſonnes furent ſauvez du deluge; & à la reſerve de la terre & de la mer, le Ciel & les autres parties du monde garderent leur cours ordinaire; mais icy, la colere de Dieu ſera generale, elle s'étendra ſur toutes les creatures, & il ne ſe fera plus qu'un élement

de feu de tout le monde entier ; mais quoy-que ces ſignes doivent être ſi terribles, qu'ils feront ſecher les hommes de crainte, comme parle l'Evangile, ce ne ſera cependant que le commencement des vengeances, que la colere de Dieu tirera de tous les crimes qui auront eſté commis depuis la naiſſance des ſiecles : car ne concevons-nous pas qu'un homme doit être extrémement irrité, quand d'un côté nous ſçavons qu'il eſt fort ſenſible aux injures, & de l'autre qu'il a été cruellement offenſé, outragé & traité de la maniere la plus capable de rendre ſa colere implacable ? C'eſt ce qui ſe trouvera dans le Fils de Dieu au jour de ſa colere. Il hait le peché neceſſairement, il le hait infiniment, comme ſon unique ennemi, qui l'offenſe & qui l'outrage dans toutes ſes perfections ; c'eſt pourquoy cette colere paſſera juſqu'à la fureur, qui en eſt le comble & le dernier degré : car c'eſt le terme dont ſe ſert l'Ecriture ſainte : *Complebo furorem meum, in igne furoris mei, in die furoris mei.* Elle n'en parle preſque point autrement, parce que l'objet de la colere de Dieu étant le plus affreux qui ſe puiſſe imaginer, cette colere éclatera à proportion ; & tout ce que la fureur d'un Dieu peut avoir de ſevere & de terrible, c'eſt ce qu'un pecheur doit attendre dans ce jour, où ſa vengeance égalera la patience & la bonté qu'il nous marque aujourd'huy. *Ezechiel 5. 20 & alibi ſæpiùs.*

Auſſi eſt-ce le plus puiſſant motif de terreur, que le diſciple bien-aimé nous ſuggere ; *& dicent montibus, abſcondite nos à facie ſedentis ſuper thronum, & ab ira agni.* Les *Apocal. 6.*

pecheurs ſeront ſaiſis d'une telle frayeur, qu'ils prieront les montagnes de les cacher aux yeux de celuy qui ſera aſſis ſur le Trône, afin de fuir la colere de l'Agneau, qui eſt le Fils de Dieu. Eh ! que voulez-vous dire, grand Apôtre, de nous apporter pour motif de crainte, la colere & la fureur d'un agneau, qui eſt le ſymbole de la douceur, qui ſe laiſſe égorger ſans reſiſtance, & qui même, quand il ſeroit en colere, eſt impuiſſant pour faire du mal ? Ah ! Meſſieurs, que ſaint Chryſoſtome raiſonne bien autrement ! Non, dit ce ſaint Docteur, Dieu ne pouvoit traiter les hommes plus rigoureuſement, qu'en leur donnant ſon Fils pour Juge ; parce que la colere égalera la douceur & la bonté qu'il a pour eux ſur la terre.

Aviez-vous jamais medité ſur la meſure de cette colere ? aviez-vous jamais compris que la douceur du viſage de ce Sauveur ſe changeroit un jour en une indignation ſi terrible ? C'eſt la coûtume de Dieu de ſe faire paroître dans un état conforme aux ſentimens qu'il veut imprimer dans les cœurs des hommes. Quand il a voulu leur donner de la tendreſſe & de la compaſſion, il a paru ſous la forme d'un enfant, il a fait parler ſes larmes & ſa creche ; il a paru dénué de toutes choſes ; quand il veut rendre les hommes bienheureux, il leur découvre les attraits de ſon viſage dans le Ciel ; mais en ce grand jour qu'il viendra donner de la terreur, il paroîtra rempli de fureur & d'indignation. Quoy, Meſſieurs, un Prince, un Monarque eſt en colere, & tout le monde tremble, & la terreur paſſe

paſſe juſqu'à l'extremité de ſes Provinces; quoy un ſeul rayon d'autorité que Dieu a imprimé ſur le viſage de ce Prince, eſt capable de nous effrayer, hé! que ſera donc la colere de ce Dieu vengeur, qui ébranle les colomnes du Ciel d'un ſeul de ſes regards? Les Saints à qui il manifeſte ſa gloire, & les plus hautes intelligences ſont ſaiſis d'un ſacré reſpect en ſa preſence; quand donc ce Dieu paroîtra tout embraſé de colere, qui pourra ſoûtenir les éclairs de ſon viſage? Si la mer, toute calme qu'elle eſt, ne laiſſe pas de nous épouvanter par l'étenduë immenſe de ſes eaux, & de nous inſpirer je ne ſçay quelle frayeur ſecrette; qu'eſt-ce donc quand elle eſt agitée par la tempête & par les vents? Je veux dire, que ſi la majeſté de Dieu imprime la crainte juſque dans les cieux, nonobſtant qu'elle y découvre ſes charmes & ſes attraits, ah! quand elle ſera armée de colere, d'indignation, & de fureur, où fuiras-tu, infortuné pécheur! quel aſile trouveras-tu pour t'en mettre à couvert, quand tu verras que non ſeulement ſa patience ſe changera en fureur, mais de plus, que ſa clemence ſe changera en une rigueur inflexible, & ſa miſericorde en une vengeance éternelle? Je confonds ces deux choſes enſemble, tant pour abreger, que, parce que l'une n'eſt qu'une ſuite & un effet de l'autre.

En effet, Chrétiens, qu'eſt-ce à vôtre avis qui nous doit plus faire apprehender ce jugement? le croirez-vous ſi je vous dis que c'eſt la bonté, la douceur & la miſericorde infinie que J. C. a pour nous en cette vie, parce qu'il ne paroîtra alors que pour venger

l'abus que les reprouvez en auront fait? Oüi ; cette bonté, qui l'a fait descendre jusqu'à nos bassesses & à nos miseres, cette bonté bienfaisante, qui l'a porté à nous marquer son amour aux dépens de son honneur, de sa propre vie, & qui l'a dépoüillé de tout, afin de nous enrichir ; oüi, c'est cette bonté même qui effrayera davantage les criminels ; puisqu'elle se changera toute en rigueur & en severité ; c'est la pensée de saint Bernard : *Ut scires*, dit-il, *quanta districtio succedet, tanta illa mansuetudo præcessit ; ex magnitudine indulgentiæ, magnitudinem ultionis attende.* Et l'on peut dire qu'il arrivera encore quelque chose de plus terrible & de plus funeste, que ce qui arrive quelquefois parmi les hommes ; lorsque les peres mettent leurs enfans entre les mains de la Justice, pour tirer raison des outrages qu'ils en ont reçûs : car non seulement ils ne les peuvent garantir du dernier supplice, s'ils y sont condamnez ; mais même c'est un grand préjugé qu'ils meritent toute la severité des loix, d'avoir ainsi épuisé tout l'amour paternel, & d'avoir obligé ceux qui leur ont donné la vie de poursuivre leur mort. Tels seront ces pecheurs, leurs crimes ayant obligé Dieu de quitter le doux nom de pere à leur égard, pour prendre celuy de vengeur ; quelle severité ne doivent-ils point attendre de sa vengeance? pour l'exprimer, en un mot je n'ay qu'à vous repeter encore une fois qu'elle égalera l'amour qu'il a aujourd'huy pour eux ; parce que l'amour a cela de propre, qu'il se change en fureur & en une haine implacable, quand il est rebuté & mépriſé. De

*Serm. 1. de Epiph.*

Digitized by Google

ſorte que la meſure de la rigueur que J. C. exercera alors, ſera celle de l'amour qu'il avoit auparavant. *Imitare amorem*, diſoit autrefois une perſonne furieuſe, afin de s'animer à une cruelle vengeance. *Imitare amorem*, venge-toy autant tu as aimé. Ainſi Dieu ayant aimé les hommes juſqu'à l'excés, & ayant été au-delà de toutes les bornes de l'amour, en voulant naître & mourir pour eux, la rigueur de ſa vengeance ſe fera ſentir à proportion. *Ignis ſuccenſus eſt in furore meo, & ardebit uſque ad inferni noviſſima.* Deuter. 32. Ce qui fait que S. Auguſtin appelle la juſtice vindicative, la ſeconde volonté de Dieu, parce que les hommes n'ayant pas voulu ſe ſoumettre à la premiere, qui étoit de les ſauver, & s'y ſoumettre comme des enfans à leur pere; il faudra de neceſſité qu'ils ſoient ſoumis à la ſeconde, comme des eſclaves à leur maître, des criminels à leur Juge; & par conſequent que cette juſtice ſuccede aux droits de la miſericorde, puis qu'il n'y peut renoncer, non plus qu'à ſa puiſſance & à ſa ſageſſe.

C'à donc malheureux pecheur, dira la voix ſecrette de ſa conſcience, ç'à Chrétien infidele & impie, leve les yeux ſi tu l'oſe, & regarde le viſage de ce Juge ſi juſtement irrité. Vois-tu cette Croix élevée au deſſus de ſon trône? reconnois-tu ce ſigne de ſalut, & cet Autel de la miſericorde? Cet étendart ſacré qui frape les yeux d'une lumiere ſi foudroyante, ne remplit-il pas en même tems ton eſprit de cette penſée également veritable & terrible, que tu ne peux attribuer ta perte qu'à ta propre lâcheté, qu'ayant été en ton pouvoir

de cueillir le fruit de cet arbre de vie, tu es inexcusable de ne l'avoir pas fait. Voila cette Croix à qui tu rendois une veneration exterieure, & que tu mépriſois en ton ame : voila celle dont tu publiois les grandeurs, & dont les opprobres te faiſoient honte ; voila celle que tu portois ſur le front, & que tu foulois en ſecret ſous les pieds: voila celle qui te prêchoit l'humilité, la patience, la pauvreté, le dépoüillement de toutes choſes, le mépris des vanitez & des delices ; tu croyois cela ; & tu le ſoûtenois comme une verité inconteſtable. Tu ſçavois qu'il n'y avoit point d'autre chemin pour aller au Ciel, & pourquoy donc, par une malice volontaire & déterminée, as-tu démenti ta foy par tes actions, & deshonoré ta creance par l'impieté de tes mœurs ?

Or aprés ce reproche, à quoy doit s'attendre un pécheur qu'à une vengeance inexorable que Dieu exercera éternellement ſur luy, & qu'il commencera par l'arreſt de mort, qui ſera prononcé d'une voix ſenſible, comme ont crû quelques Docteurs ; parce que tout le reſte qui ſe paſſera dans ce jugement tombant ſous les ſens, le Juge, le trône, les criminels, & tout l'appareil, l'Arrêt de même ſe fera entendre ſenſiblement, & le Fils de Dieu l'accompagnera de reproches en leur montrant les playes qu'il a reçûës pour leur amour, & ſon côté ouvert. *Hoc latus per vos & propter vos apertum eſt*, luy fait dire S. Auguſtin, *& noluiſtis intrare.* C'étoit pour vous & par vous-mêmes que ce côté avoit été ouvert, & vous avez refuſé d'y entrer. Ah ! cette ſource de miſericorde vous ſera éternellement fermée,

*l. 1. de Symb. ad. c. 8.*

c'eſt alors, pourſuit ce ſaint Docteurs, qu'ils reconnoîtront l'aveuglement épouvantable dans lequel ils ont vécu, *ſerò & fruſtrà fatebuntur impiam cæcitatem ſuam, ſerò*; mais il ſera trop tard, parce que le tems de ſa miſericorde ſera paſſé, *fruſtrà*; ce ſera en vain, parce que ce Juge demeurera inflexible; & que cet Arreſt ſera porté en dernier reſſort; aprés quoy il n'y aura plus d'appel à former, ni de retractation à eſperer; ce qui fait que le même S. Auguſtin l'appelle, *Divinæ ſententiæ incommutabilitatem*, la fermeté & l'immobilité de l'Arrêt d'un Dieu, qui ne ſera pas plûtôt prononcé, que ce Dieu vengeur les chaſſera de ſa preſence, & que l'enfer s'ouvrira ſous leurs pieds; il ne ſera pas même neceſſaire que les démons les y entraînent; ils s'y precipiteront eux-mêmes, tant ils ſeront effrayez de la vûë de ce Dieu en colere, dont les regards, les paroles, & les reproches, leur ſembleront plus redoutables que tous les ſupplices de l'enfer; & c'eſt ce que le Fils de Dieu ſemble luy-même exprimer dans l'Evangile, *ibunt ii in ſupplicium æternum*; ils iront dans ces feux & dans ces ſupplices éternels, parce que le viſage de ce Juge irrité, & de ce Dieu vengeur, leur jettera tant de terreur dans l'ame, qu'en comparaiſon de ce ſpectacle, tout ce que l'enfer a d'affreux, leur ſemblera plus ſupportable, *ibunt ii in ſupplicium æternum.*

*L. 2. quæſt. Evang. quæſt 37.*

*Matt. 25.*

CONCLUSION.

ACchevons, Meſſieurs, ce diſcours par cette penſée; que le Prophete n'a point trouvé de plus forte expreſſion pour nous im-

primer une juſte crainte de ce Dieu vengeur de nos crimes, qu'en luy mettant entre les mains une épée à deux tranchans. Dieu tient, pour ainſi dire, cette épée de ſa vengeance dans le fourreau. Pendant cette vie il eſt facile d'appaiſer ſa colere, ſa puiſſance ne s'employe qu'à donner des marques de ſa bonté; une larme, un ſoupir eſt capable d'arrêter ſa juſtice: pendant que cette épée n'eſt point encore tirée, il y a eſperance du pardon; il nous tend les bras, & ſa miſericorde eſt prête à nous recevoir ſi nous voulons; mais ſi nous attendons qu'il la tire dans ce jugement terrible, ah! il ne la remettra plus; ſa main frapera toûjours, punira toûjours, & ſe vengera durant toute l'éternité. Cette penſée, pecheurs, ne vous faiſit-elle pas d'une juſte frayeur. Et quoy! d'où vient donc cette aſſurance & cette obſtination dans vos crimes? Helas! vous paroitrez un jour devant ce Tribunal formidable, & quand? Dieu l'a caché à votre connoiſſance; mais enfin vous y paroîtrez. C'a, voudriez vous bien dans l'état où vous êtes, y être cité maintenant pour rendre comte de toute votre vie? Quelqu'un parmi nous, mes Freres, aprés avoir conſulté ſon cœur, peut il dire avec verité, qu'il eſt prêt de ſe preſenter devant ce Juge redoutable? Helas! qu'il y en a peu! Il faut donc y mettre ordre maintenant; il faut que la crainte de ſa ſeverité nous faſſe rentrer dans nous-mêmes. Profitons du tems que ſa bonté nous donne, & n'attendons pas à nous convertir, que toutes les reſſources de ſa miſericorde ſoient taries: ſouvenons-nous que ſi nous mé-

Digitized by Google

priſons les richeſſes de ſa longue patience, ſa juſtice triomphera de notre malice, & de ſa bonté tout à la fois, pour donner lieu uniquement à ſa colere, & à la ſeverité de ſa vengeance. Tâchons donc de la prevenir cette colere, par une pénitence ſincere & veritable, afin que dans ce jour de crainte & de terreur, il n'y ait pour nous que des couronnes & des récompenſes à attendre, dans l'éternité bienheureuſe, que je vous ſouhaite, &c.

# II. SERMON.

## POUR

## LE SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

### *Des Souffrances & des Afflictions.*

### Joannes in vinculis. *Matth.* 11.

### *S. Jean dans les liens.* Matth. c. 11.

RIEN, Meſſieurs, n'a tant ébranlé la conſtance des plus ſages, & la fidelité des plus ſaints, que de voir la conduite que tient la divine Providence, tant à l'égard des juſtes, qui n'ont en vûë que ſa gloire, qu'à l'égard des impies, qui n'ont que du mépris pour ſes loix. Car comment, dans nôtre Evangile, le Fils de Dieu, qui a une puiſſance infinie, & une bonté pleine de tendreſſe pour ſes amis, comment, dis-je, permet-il que le plus grand de tous les Saints ſoit chargé de fers, pendant qu'Herode le plus ſcelerat de tous les hommes eſt dans

l'abondance & dans les délices, & ne paroît jamais plus heureux, que lors qu'il se rend plus criminel ! Ce Verbe éternel sçait qu'on étouffe sa voix, en ôtant la vie à son Précurseur : cependant il est tranquille là-dessus, il ressuscite les morts, il rend la vûë aux aveugles, & l'oüie aux sourds. *Caci vident, surdi audiunt.* Les démons mêmes & l'enfer obeïssent à ses volontez ; tandis qu'il laisse dans un cachot le plus constant de ses amis, qui n'y est enfermé que pour luy avoir été fidele. *Matt.* 11.

Certes il faut l'avoüer icy, Chrétiens, les desseins de Dieu sont impenetrables ; mais ils n'en sont pas moins justes ny moins saints, puis qu'ils ne tendent qu'à nous rendre saints nous-mêmes. Il est vray qu'il faut des courages à l'épreuve, comme celuy de cet illustre Précurseur, pour s'y soûmettre & les adorer jusques dans les enfers & dans les liens. Je sçay que tous n'en sont pas également capables, puisque la prosperité des impies & les afflictions des justes jetterent dans un tel étonnement le Prophete Royal, quoy qu'il fût l'homme selon le cœur de Dieu, qu'il s'en falut peu qu'il n'entrât dans la défiance : *Mei autem penè moti sunt pedes, pacem peccatorum videns.* Mais je sçay aussi que l'exemple de Jesus-Christ doit consoler des hommes baptisez dans son sang, & dans sa mort, comme parle l'Apôtre, & que ceux-là sont heureux, que les peines ne scandalisent point ; c'est-à-dire qui ne prennent point occasion de là, de murmurer, & de se plaindre de sa Providence. *Beatus qui non fuerit*

*ſcandaliſatus in me.* Sçachant que tous les juſtes doivent paſſer par cette épreuve, & porter la croix de celuy, qui nous ayant rachetez par cette voye, en a fait enſuite le chemin pour parvenir au bonheur éternel. Mais pour bien pénétrer cette importante verité, nous avons beſoin des lumieres du Saint Eſprit : demandons-les par l'interceſſion de la plus ſainte & de la plus affligée de toutes les creatures.

*Ave Maria.*

JE ne puis, ce ſemble, Meſſieurs, entrer plus à propos dans mon ſujet, que par cette belle parole de ſaint Chryſoſtome, qui nous apprend que les ſouffrances ſont un myſtere, & une eſpece de Sacrement, qui ſous une apparence fâcheuſe & rebutante cache le plus precieux treſor que nous puiſſions poſſeder en cette vie. *Tribulatio myſterium eſt.* C'eſt en effet le grand reſſort de notre prédeſtination & de notre bonheur éternel ; & c'eſt cependant ce que les hommes apprehendent, comme l'unique mal qui ſoit dans le monde. Dieu a beau remplir toute notre vie de ſouffrances, d'adverſitez & de croix, afin qu'en nous y accoûtumant dés notre enfance, nous en ayons moins d'horreur ; à voir les ſoins qu'on prend pour s'en défendre, & les précautions, qu'on apporte pour les prévenir. On peut juger que ce myſtere eſt bien caché, puiſque ſi peu de perſonnes en connoiſſent les avantages. Or mon deſſein, Chrétiens, eſt de vous développer aujourd'huy ce myſtere, en tâchant de vous

convaincre de deux grandes veritez. La premiere, que les souffrances, de quelque côté qu'elles puissent venir, nous viennent toûjours de Dieu, & par consequent que nous les devons recevoir de sa main, comme des bienfaits & des marques de son amour. La seconde, qu'elles nous rappellent à Dieu, lorsque nous en sommes éloignez par nos crimes & par nos desordres ; d'où il s'ensuit qu'il n'y a rien qui en puisse égaler la valeur & le prix. Ce sera tout le partage de ce discours.

PREMIERE PARTIE.

QUe les afflictions nous viennent de Dieu, Messieurs, & que Dieu en soit l'auteur, c'est une verité, dont il a voulu que nous fussions pleinement persuadez ; puis qu'il n'y en a point de plus manifeste ny de plus souvent rebatuë dans les saintes Ecritures ; c'est, dit le saint homme Job, la main de Dieu qui m'a touché. Il n'y a peine ny affliction, dit un autre Prophete, qui n'arrive par la permission de la divine Providence, qui sçait ce qui nous est le plus expedient. *Si erit malum in civitate quod Dominus non fecerit.* Et c'est cette idée que nous en avons, qui les fait appeller tantôt des visites de Dieu ; tantôt des fleaux qu'il nous envoye, & qui nous viennent de sa part ; & tantôt des avis salutaires qu'il nous donne, pour nous faire penser à luy, & rentrer dans nous-mêmes. De sorte que ne voyant pas que les hommes disconviennent de cette verité ; sans m'efforcer davantage de vous en convaincre, je passe aux principaux motifs qui nous obligent de les recevoir de

*Iob.* 19.

*Amos* 3.



Digitized by Google

ſa part, & d'en faire un uſage conforme aux veuës & aux deſſeins qu'il a ſur nous. On peut enviſager les peines ou comme des châtimens dont il punit nos deſordres, ou comme des préſens qu'il nous fait, & que nous devons compter entre ſes plus grands bienfaits, pour l'utilité que nous en recevons : ce ſont là, ce me ſemble, les deux endroits par leſquels il nous les faut conſiderer.

Premierement ces afflictions & ces ſouffrances nous viennent de Dieu, comme des châtimens, quand ce Pere de bonté veut bien punir nos crimes en cette vie, pour nous épargner de plus grands & de plus rigoureux ſupplices dans l'autre, qui eſt le regne de ſa juſtice, comme celle-cy eſt le temps deſtiné aux effets de ſa miſericorde. Ce qu'il y a ſeulement à remarquer, eſt, que quoyque ces ſouffrances, de quelque nature qu'elles ſoient, & de quelque côté qu'elles arrivent, viennent toûjours de Dieu, qui en eſt la premiere cauſe; elles n'ont pas cependant leur premier principe dans ſa volonté, mais dans la nôtre; & c'eſt la difference qu'il faut toûjours ſuppoſer entre les biens & les maux qui nous viennent également de ſa main; que quand il nous fait du bien, la ſource en vient uniquement du fonds de ſa bonté; c'eſt-à dire qu'il y eſt porté de luy-même, & pouſſé par le penchant de ſon inclination naturelle; au lieu que quand il nous veut punir, & nous faire reſſentir les effets de ſa juſtice, il le tire, dit Tertullien, de nous mêmes, & de la malice de notre volonté, qui le porte contre ſa nature, à en prendre vengeance; parce que

jamais il n'étendroit la main pour nous châtier, si nous ne l'y obligions par nos pechez. *De suo bonus, de nostro justus.* L. de Resur. Carn. c. 14.

Mais il faut ajoûter à la pensée de ce grand Homme, que quoyque la justice de Dieu ait son principe dans nous, & que nous soyons uniquement la cause qui l'attire, & qui la merite; il ne la separe cependant jamais tellement de sa misericorde, qu'elle n'y ait toûjours quelque part, quand même il l'exerce avec le plus de severité dans ce monde: car, comme assure le Prophete Roy, lors qu'il veut faire éclater sa justice, il ne peut jamais oublier qu'il est misericordieux.

Or dans cette vûë les afflictions ne sont-ce donc pas de purs effets de la colere, & de la justice divine, qui n'a pour fin que la satisfaction de celuy qui punit, ou la reparation du tort & de l'injure qui luy a été faite; mais ce sont des châtimens, qui sont pour l'amendement & l'utilité de celuy qui est puni; ce qui faisoit dire au même Prophete, en s'abaissant & s'humiliant sous la main toute-puissante de Dieu: *Bonum mihi Domine, quia humiliasti me.* Oüy, mon Dieu, je reconnois & j'adore les desseins de votre bonté bien-faisante à mon égard, je me soûmets à cette justice de Pere, qui me releve en m'atterrant, qui ne me châtie que pour me corriger, & qui enfin ne m'afflige dans mon honneur, ou dans mes biens, ou dans ma personne, que par un sincere desir de mon veritable bien, qu'elle me procure même par cette punition. Ps. 118.

La pensée du Prophete Isaïe ajoûte enco-

Digitized by Google

re quelque choſe à ce que David diſoit à
Iſaïe c. 12. Dieu dans le fort de ſes peines : *Confitebor tibi, Domine, quoniam iratus es mihi.* Que les autres vous adorent comme leur bienfacteur, parce que vous les comblez de biens ; qu'ils vous aiment comme un Pere plein de tendreſſe, parcequ'vous les ſecourez dans leurs beſoins ; que les autres enfin vous offrent des ſacrifices, parce que vous les délivrez de leurs miſeres ; pour moy, je confeſſeray votre nom, & je publieray hautement votre gloire ; parceque votre colere charitable & miſericordieuſe prend ſoin de me punir de mes crimes ; car je ſuis aſſeuré, Seigneur, que vous le faites comme un Pere plein de tendreſſe, & non pas comme un Juge irrité, & que vous ne cherchez que mon avantage dans les châtimens mêmes dont vous me puniſſez.

Que conclure de là, Meſſieurs, ſinon que pour faire un bon uſage des ſouffrances, & pour les recevoir en Chrétien, il faut ſe faire juſtice auſſi-bien qu'à Dieu, en reconnoiſſant qu'on ne les a que trop meritées, & dire
Job. 33. avec le ſaint homme Job. *Peccavi & ut eram dignus non recepi.* Oüy, ce ſont mes crimes, mes ingratitudes, & mes infidelitez qui m'ont attiré ce juſte châtiment ; & au lieu d'éclater en plaintes & en murmures, je ſuis perſuadé que Dieu me fait encore grace de me ménager, puiſque la peine eſt infiniment au deſſous de ce que j'ay merité : car enfin s'il avoit voulu tirer une ſatisfaction égale à mes offenſes, helas ! il y a long-temps que je ſerois dans les enfers une victime infortunée de ſa colere, & il ne me

Digitized by Google

mettroit pas en état de satisfaire à sa justice en cette vie à si peu de frais.

Ce fut dans ce sentiment qu'entrerent les freres de Joseph. Ils l'avoient vendu comme un esclave, & quelques-uns avoient même conspiré sa mort. Quand donc ils se virent arrêtez par les ordres de leur frere, qu'ils ne reconnoissoient plus, la pensée de leur perfidie les frapa si vivement, l'affliction leur ouvrit si bien les yeux, & les rendit si sensibles aux reproches secrets de leur conscience, qu'ils ne cessoient de se dire les uns aux autres dans l'amertume de leur repentir: *Meritò hæc patimur, quia peccavimus in fratrem nostrum.* Oüy, vous êtes juste, ô grand Dieu! & nous avons bien merité le mal que nous endurons; puisque nous avons boûché nos oreilles aux cris & aux sollicitations pressantes que nous faisoit cette innocente victime, qui nous conjuroit d'avoir pitié, sinon de sa misere, du moins de celle de notre Pere commun, que la mort d'un fils qu'il cherissoit, jetteroit dans le dernier accablement; Nous avons étouffé les sentimens de la nature, & toute la tendresse du sang, pour satisfaire l'injuste haine que nous avions conçûë contre luy. Ah! ne cherchons point d'autre raison du malheur que nous souffrons maintenant, c'est le sang de nôtre frere qui demande vengeance: *En sanguis ipsius exquiritur.* Nous sommes à la verité innocens de ce qu'on nous accuse presentement; mais nous ne le sommes pas devant vous, ô mon Dieu! & voila la peine de ce crime qui nous poursuit: *Idcircò venit super nos ista tribulatio.* *Genes.* 42. *Ibid.*

Or c'eſt le premier ſentiment que nous devons avoir dans nos afflictions, que Dieu eſt juſte, *meritò hæc patimur.* Reconnoître que nos iniquitez en ſont la ſource & la veritable cauſe; conſiderer même que Dieu fait ordinairement ſervir à ſa juſtice, & employe comme un inſtrument de ſes vengeances, ce qui a ſervi & contribué au peché. Et certes pourquoy permet-il que le corps abandonné à tant de ſenſualitez, à tant de plaiſirs criminels, ſoit livré ſouvent aux douleurs les plus aiguës? pourquoy cet enfant l'idole d'un pere & d'une mere aveugles, devient-il dans la ſuite leur croix, & le plus juſte ſujet de leur chagrin? d'où ce renverſement de fortune, & cette perte totale du fruit de tant d'uſures, & de tant d'injuſtices? pourquoy la vengeance que vous aviez priſe de cette perſonne retombe-t-elle ſur vous avec tant de violence? pourquoy vous fait-elle reſſentir à votre tour celle de Dieu, qui a pris la défenſe de cette veuve que vous opprimiez, & de ces orphelins qne vous vouliez perdre? Enfin à quoy attribuer cette confuſion, cet affront ſenſible dont Dieu vient de punir & confondre en même temps votre orgüeil & votre ambition? C'eſt que Dieu comme un medecin charitable tâche de guerir un contraire par ſon contraire, & ſouvent même de tirer le remede du poiſon, en faiſant que la matiere ou l'objet de nos crimes deviennent les moyens & les inſtrumens de la punition qu'il nous en fait ſouffrir: *Meritò hæc patimur, idcircò venit ſuper nos iſta tribulatio.*

Ainſi, mon cher Auditeur, vous voyez que

Digitized by Google

nous recherchons ſouvent inutilement la cauſe des accidens fâcheux qui nous traverſent ; nous attribuons la ſource de nos maladies à la malignité de l'air, à la mauvaiſe nourriture, aux excez de notre intemperance, ou de nos travaux. Ils nous les procurent aſſez ſouvent, je l'avouë, mais nous ne penſons pas que c'eſt Dieu qui les envoye comme de juſtes châtimens de nos deſordres, & que ſouvent l'on examine plus la cauſe immediate d'où vient le mal, que la cauſe ſuperieure qui le permet ou qui l'ordonne. Vous cherchez la veritable origine de vos maux, & vous ne la trouvez pas, dit l'Ecriture, *Veniet ſuper te malum, & neſcies ortum ejus.* Vous vous en prenez quelquefois à des perſonnes qui n'y ont point de part, ou à des cauſes qui ne ſont tout au plus que les inſtrumens de la juſtice de Dieu ; vous attribuez la ruine & la décadence de vos affaires à l'infidelité de cet ami, à la haine de cet ennemi, ou à la mort de cette perſonne qui étoit votre appuy & votre ſoûtien, vous en accuſez l'iniquité du ſiecle, votre mauvaiſe fortune ; & quelquefois n'en trouvant pas la veritable cauſe ſur la terre, vous l'allez chercher juſques dans les aſtres, & vous leur attribuez un pouvoir que Dieu ne leur a point donné. *Veniet ſuper te malum, & neſcies ortum ejus.* Hé ! que ne remontez-vous à la veritable ſource du mal, qui eſt le peché, & que ne faites-vous quelquefois cette réflexion chrétienne, que les afflictions viennent de Dieu, mais qu'il en trouve la cauſe dans vous-mêmes, & que c'eſt pour vos iniquitez qu'il vous afflige ! Si vous *Iſaïa.* 47.

Digitized by Google

vous, remetiez souvent cette grande verité devant les yeux, ne recevriez-vous pas les afflictions avec une disposition pareille à celle, avec laquelle un grand Pape receut autrefois le fameux Attila, qui sembloit né pour la destruction du monde : car ce grand Saint ayant eu le courage d'aller au devant de ce Tyran, & de luy demander qui il étoit, & de la part de qui il venoit avec ce formidable appareil ; & l'autre luy ayant répondu qu'il étoit le fleau de Dieu : Soyez donc le bien venu en cette qualité, s'écria le Saint ; les coups dont vous nous fraperez, nous seront salutaires ; la désolation, & le ravage qui vous suivent par tout, ne seront plus des marques de la colere de Dieu, mais des bienfaits ; & quelques disgraces que vous nous apportiez, vous serez toûjours regardé comme l'instrument dont Dieu se sert pour nous punir.

C'est donc, Chrétiens, encore une fois, dans ce sentiment que vous devez recevoir les maladies, les disgraces, & toutes les adversitez que Dieu vous envoye ; dans le dessein qu'il a de vous faire misericorde aprés ce leger châtiment ; & si vous sçavez le prendre de la sorte, ces afflictions, qui sont la punition de vos pechez, en seront aussi la satisfaction, & suppléront aux austeritez de la penitence que vous devez exercer sur vous-mêmes, afin de les expier. Ah ! que je reçois, mon Dieu, de grand cœur cette affliction & cette adversité, cette maladie, cette disgrace de fortune, & que j'ay bien merité une autre punition ! Mais puisque je me suis attiré celle-cy, je m'y soûmets, & je m'estime heureux que vous daigniez l'ac-

cepter en déduction de ce que je ſuis redevable à votre juſtice. Les jeûnes, les cilices, & les autres rigueurs de la penitence ne ſont gueres plus en uſage parmi les gens du monde ; mais quand Dieu les frappe luy-même, & qu'il les viſite par quelque affliction ſenſible, du moins ils peuvent faire une vertu de cette heureuſe neceſſité, en les offrant à Dieu par ce motif, & en les ſouffrant avec patience. Nous avons affaire à un Dieu, qui eſt à la verité un creancier exact & rigoureux, qui veut être payé en cette vie ou en l'autre, mais qui s'accommode de tout, & qui reçoit en payement ce que nous ne nous exempterons pas de ſouffrir, quoy que nous faſſions.

Je dis en ſecond lieu, que quand nous aurions mené la vie du monde la plus innocente, cela n'empêcheroit pas que les croix & les fouffrances qui nous affligent ſi ſenſiblement, ne viſſent encore de la main de Dieu, & que nous ne les deuſſions recevoir de ſa part ; puiſque ſi elles ne ſont pas toûjours des remedes pour guerir le mal, elles ſont des preſervatifs pour les prévenir, & des précautions que Dieu prend pour aller au devant des deſordres où nous tomberions par le penchant de notre nature, & où le poids d'une trop longue proſperité nous entraîneroit Et en ce ſens, au lieu d'appeller ces afflictions des peines & des maux, nous devons les compter au nombre des graces & des bienfaits. *Quod ſevitiam æſtimas, gratia eſt,* diſoit Tertullien, en parlant des peines auſquelles la penitence nous oblige ; ce que vous appellez une rigueur & une ſeverité, eſt veritable- *L. de Pœnit.*

ment une grace & un bienfait : car par là Dieu vous preſerve du peché, où vous tomberiez ; & s'il ne vous punit pas en criminel, il vous traite en amy, en détournant par un petit mal qu'il vous envoye, le plus grand de tous les maux, qui eſt le peché ; parce que les afflictions écartent tout ce qui nous y porte, en éloignent les occaſions, en retranchent la matiere, & empêchent que notre cœur ne s'attache aux choſes de cette vie, ce qui cauſe tous nos déreglemens.

Pour penetrer ce ſecret, & entrer dans les vûës de Dieu, en recevant les afflictions qu'il vous envoye, repreſentez-vous s'il vous plait le peché, ſelon l'ideé que nous en donne l'Apôtre, comme un corps & comme un compoſé, dont il ſemble que les biens ſenſibles ſoient comme le ſujet, & l'attachement de notre cœur comme la forme, *ut deſtruatur corpus peccati.* Or pour détruire ce corps monſtrueux, & ce compoſé d'iniquitez l'on ne s'y peut prendre que de deux manieres ; ou bien en retirant de ces biens l'affection de notre cœur, ſelon cette parole du Prophete : *Divitiæ ſi affluant nolite cor apponere,* ou bien en nous privant des choſes auſquelles nous ſommes trop attachez ; mais l'on en vient difficilement à bout par la premiere voye ; la liaiſon eſt trop facile à faire, & enſuite trop difficile à rompre ; le panchant eſt trop fort, & l'inclination trop naturelle ; il faut faire de trop violens efforts ſur ſoy-même ou pour s'empêcher de s'y attacher, ou pour s'en retirer. La maniere donc ſans doute la plus aiſée pour détruire ce corps, ou pour empêcher cette union, eſt de

*Pſal.* 61.

retrancher la matiere du peché, c'eſt-à-dire le bien ſenſible. Quand Dieu, par exemple, nous prive de ces richeſſes qui euſſent été l'occaſion & la cauſe de mille déſordres & de mille crimes; quand il nous fait perdre cette eſtime & cette autorité, qui nous eût enflé le cœur, & qui eût entretenu notre vanité, & notre orgüeil; quand il détruit par une maladie violente les principes de cette ſanté, dont nous euſſions peut-être abuſé par toutes ſortes de débauches; la matiere, le ſujet du peché étant retranché, l'affection de notre volonté ne peut preſque plus ſubſiſter. Car, je vous prie, quel attachement peut avoir aux biens de cette vie un homme, qui eſt attaché luy-même à un lit par mille infirmitez, qui ne luy permettent pas de penſer à autre choſe qu'à la mort? Quelle part cet autre peut-il prendre aux plaiſirs du monde, lorſqu'il voit qu'il n'a que des miſeres & de la pauvreté pour ſon partage? De quels déſordres eſt capable un homme qui ſouffre dans toutes les parties de ſon corps, & dont l'eſprit eſt traverſé par mille fâcheux accidens? Ce qui me fait dire avec ſaint Auguſtin, qu'un homme qui ne ſouffre rien, a beſoin de toutes les vertus pour être homme de bien, & a preſque tous les vices à craindre; au lieu qu'un homme dans l'affliction n'a beſoin que de patience, pour être ſaint; parce que les ſouffrances retranchant la matiere du peché, & ſouvent même le pouvoir de le commettre, le cœur ne trouve point d'amorce pour s'y attacher.

C'eſt donc par là que Dieu nous empê-

che d'y tomber, comme c'eſt par là qu'il nous en retire, ainſi que nous verrons bientoſt; c'eſt par là qu'il nous arrête, quand nos paſſions nous emportent, & nous entraînent dans le crime; c'eſt par là enfin que la main de Dieu, s'étendant ſur nous, ſelon le langage du ſaint Eſprit, nous retient dans les juſtes bornes de la moderation chrétienne, & nous empêche de tomber dans les deſordres, qui ſans cela ſeroient preſque inévitables. Outre que ſi dans le ſentiment des Saints, la proſperité nourrit tous les vices, ne faut-il pas inferer, qu'ils doivent donc mourir dans l'adverſité & dans les ſouffrances? Ambition! vanité! on ne penſe plus à vous dans un état qui ne cherche que la ſolitude & la retraitte, & qui retranche tout ce que la proſperité a coûtume d'étaler; feſtins, divertiſſemens, plaiſirs qui accompagnent les richeſſes & la ſanté, vous n'êtes plus de ſaiſon dans l'affliction, vous devenez même importuns, comme dit le Sage, dans une maiſon déſolée, où tout eſt plongé dans la triſteſſe; en un mot il y a une eſpece de neceſſité de bien vivre dans l'adverſité, comme c'eſt une eſpece de miracle de n'être pas vicieux dans l'abondance des biens, qui font le bonheur de cette vie.

Eccli. 22.

Ce qui fait dire, Meſſieurs, que la juſtice de Dieu ſemble avoir de l'avantage ſur ſa miſericorde, quoyque d'ailleurs cette miſericorde paſſe tous ſes autres ouvrages, comme aſſure le Prophete Royal. Car, à le bien prendre, la juſtice divine nous eſt plus avantageuſe & plus favorable en cette vie; parce qu'en nous em-

pêchant de commettre des crimes, ou en les punissant en ce monde, elle assure notre bonheur éternel, sur lequel tout le bien & tout le mal de cette vie se doit mesurer; au lieu que la misericorde, dont Dieu use à l'égard des pecheurs, en les comblant de biens & de prosperitez temporelles, fomente, pour ainsi dire, leurs desordres; ce qui a fait dire à saint Augustin, qu'il y a une douce justice & une rigoureuse misericorde. *Est misericordia suaviens, & justitia parcens.* Oüy, Seigneur, il est vray que toutes les afflictions qui nous sont les plus sensibles, sont des moyens que votre aimable justice employe pour notre salut. Dans l'Ecriture, Dieu menace son peuple d'arrêter ses sentimens, de suspendre sa colere, & de retenir le zele qui le porte à les corriger. *Auferetur zelus meus à te, quiescam & non irascar amplius.* Ah! quelle menace est-ce-là? qui a jamais entendu un pere, ou un maître menacer son enfant, ou son serviteur de l'abandonner à luy-même, de ne luy plus rien dire, & de le laisser faire generalement tout ce qu'il voudra sans s'en mettre en peine? Ah, Messieurs! que la conduite de Dieu est differente de celle des hommes! les hommes menacent de fraper, de chasser, de ruiner: car c'est à quoy se reduisent tous les châtimens qu'ils peuvent tirer des injures qu'on leur fait; mais Dieu menace de ne leur rien dire, & de les laisser en paix, dans la joüissance de leurs biens & de leurs plaisirs; parce que c'est la marque qu'il les abandonne, qu'il les réprouve, & qu'il les réserve à des châtimens plus rigoureux. Terrible indulgence! misericorde severe! que vous

*In Ps. 84.*

*Ezech. 16.*

Digitized by Google

fêtes un redoutable châtiment pour ces pécheurs heureux en ce monde ! Ah ! plûtôt, souffrances, confusions, douleurs, contradictions, venez fondre sur eux pour les faire rentrer dans leur devoir, & pour les rappeller à Dieu ; puisque c'est le grand effet & l'avantage incomparable que nous recevons des souffrances, comme nous l'allons voir dans cette seconde Partie, où aprés avoir montré que les afflictions nous viennent de Dieu, je vous feray voir qu'elles nous portent & nous rapportent à Dieu, dont la prosperité nous avoit éloignez.

SECONDE PARTIE.

C'Est un article de foy, Messieurs, que de nous-mêmes, & de nos propres forces, nous ne pouvons aller à Dieu, si luy-même ne nous appelle ; mais c'est un autre article de foy, qui n'est pas moins constant, que les moyens dont il se sert pour cela, sont ses graces, que les saints Peres appellent sa voix & sa parole, par laquelle il se fait entendre, & que les Theologiens disent être particulierement de deux sortes. Les unes sont des lumieres éclatantes dans l'entendement, lesquelles nous éclairent tout d'un coup, & nous font voir le bien dans un jour tout autre que nous ne l'avions encore apperceu ; & les autres sont des touches secretes, & de saints mouvemens, qui faisant une forte impression sur nos cœurs, nous portent à suivre le bien que nous avons découvert. Or les afflictions sont les moyens les plus ordinaires dont Dieu se sert pour nous faire entendre ces sortes

ſortes de voix : ce ſont comme de ſecondes graces qui nous appliquent les premieres ; puis qu'elles ont l'un & l'autre effet de la maniere la plus efficace,

Car premierement pour ce qui eſt de nous éclairer, la Verité même nous aſſure par la bouche du Prophete Iſaïe, que l'affliction nous ouvre les yeux, & nous donne de l'intelligence, *vexatio intellectum dabit.* Car c'eſt alors qu'on ſe déſabuſe des choſes du monde, dont on reconnoît l'impoſture, l'enchantement, l'inſtabilité ; l'on apprend par ſa propre experience, que ces plaiſirs, ces grandeurs, ces divertiſſemens & toutes ces choſes, que l'Apôtre appelle le dehors & la figure du monde, non ſeulement paſſent, mais ne ſont qu'illuſion, & que menſonge, *faſcinatio nugacitatis.* On en conçoit enſuite du dégoût & du mépris ; on devient Philoſophes avant que de devenir veritablement Chrêtiens ; & la grace venant alors à frapper ſon coup, on connoît que ce n'eſt pas pour ces ſortes de biens que nous ſommes faits, & qu'il y a un autre bonheur à acquerir. Dieu révele, il eſt vray ces veritez à tout le monde ; mais il n'y a guere que ceux qui ſont dans l'affliction, qui les comprennent ; parce que tous ces faux biens ſont autant de voiles tendus devant nos yeux, qui nous cachent la verité, & qui nous repaiſſent de vaines idées, telles qu'il n'y a que les diſgraces de cette vie qui ſoient capables de les diſſiper. *Iſaïæ* 28. *Sap.* 4. 12.

Je ſçay bien que Dieu a d'autres moyens de nous retirer de nos égaremens, & que quand il nous veut rappeller à ſon ſervice,

il ſçait ſi bien ménager notre cœur, & faire triompher ſa grace, que nous nous rendons enfin à ſes ſollicitations toutes puiſſantes; que nous nous y rendons librement & immanquablemens; mais auſſi je maintiens que jamais ces graces ne ſont plus efficaces, & plus puiſſantes, que lors qu'elles ſont accompagnées des ſouffrances, que ſaint Auguſtin appelle la voix exterieure de Dieu, qui étant jointe à la voix interieure parle ſi haut, d'un ton ſi intelligible, & d'un accent ſi ferme; qu'il eſt impoſſible de ne pas concevoir ce quelle veut dire; de ſorte que je ne craindray point de leur donner le nom, que l'Auteur de la celeſte Hierarchie donne aux Anges, & de leur aſſigner le méme office, d'être à notre égard les interpretes du ſilence de Dieu, *Divini ſilentij interpretes.* Elles ſont en effet les interpretes de ſon ſilence, lorſqu'à force de mépriſer ſes graces interieures; c'eſt-à-dire, ces touches ſecrettes, ces inſpirations, ces remords, par leſquels il parle ſouvent au fond de nos cœurs; nous ſentons que cette voix s'affoiblit ſi fort qu'elle ſe perd dans le trouble de nos paſſions, & parmy le deſordre de nos crimes: car que veulent dire alors ces afflictions publiques & domeſtiques, qui nous viennent de tous cotez? Ces miſeres generales & particulieres, dont chacun ſe plaint? elles veulent dire ce que Dieu nous avoit déja dit tant de fois interieurement, qu'il y a dans le monde trop de luxe, & de vanité, un trop grand oubli de Dieu; une trop grande negligence de ſon ſalut; Dieu nous en avertit ſouvent en particulier par ſes graces; mais on ne

*L. de divinis Nominik.*

Digitized by Google

fait pas ſemblant de l'entendre, il ſe ſert de la voix des Predicateurs pour nous le faire concevoir; mais ces Predicateurs parlent en vain, & l'on en fait aucun état; il faut un interprete au ſilence de Dieu, & aux paroles de ſes Miniſtres, & qui ſera-ce? ce ſeront les afflictions, elles nous feront entendre ſes volontez par ce langage ſenſible, & nous les feront même executer avec autorité.

Auſſi voïons-nous que le Prophete Royal appelle les fleaux dont Dieu châtie les hommes, des meſſagers qui nous viennent de ſa part; *ignis, grando, nix, glacies, ſpiritus procellarum, quæ faciunt verbum ejus.* Ce ſont des meſſagers qui ne nous marquent pas ſeulement ſes volontez; mais qui ont ordre de ne point retourner ſans les avoir fait executer; *quæ faciunt verbum ejus.* Car (mon cher Auditeur) cette perte de biens qui vous eſt arrivée, & qui a renverſé votre fortune, ne vous dit pas ſeulement qu'il ne faut plus avoir d'attache aux choſes de la terre, qui occupoient votre cœur tout entier, & qui vous en rendoient l'eſclave; mais encore elles vous en détachent, & elles vous en privent; cette maladie qui a ruiné votre ſanté, ne vous dit pas ſeulement, qu'il faut quitter ces débauches, elle vous met hors d'état de les continuër, cet accident qui a alteré cette beauté mondaine, qui a détruit cette Idole, à laquelle tant de gens ſacrifioient, ne l'avertit pas ſeulement qu'il faut renoncer à toute cette vanité; mais elle l'en guerit, par ce remede plus efficace que toutes les remontrances, & que toutes les conſiderations qu'on pouvoit *Pſal.* 148.

luy ſuggerer. *Miniſtri ejus qui faciunt verbum ejus.* Ce ſont des graces, comme vous voyez, qui nous rappellent à Dieu, graces exterieures à la verité; mais qui donnent du poids, & de la force aux interieures, qui ne ſont que paſſageres; mais qui ſemblent les fixer par les afflictions: car c'eſt-là, ce ſemble, ce qui leur donne du corps, & ce qui les rend conſtantes: auſſi voit-on qu'elles durent auſſi long-temps que l'affliction même.

Combien de ceux qui m'écoutent pourroient rendre témoignage de cette verité, car ſi j'avois la liberté de demander aux uns, d'où leur ſont venus ces dégoûts du monde, qui leur ont ſi ſouvent fait prendre le deſſein d'y renoncer tout à fait? aux autres ce qui a fait naître ces ſaintes inſpirations de changer de vie? à ceux-cy, quand ils ſe ſont ſenti penetrez de ces vives lumieres, qui leur ont donné de la confuſion & de l'horreur de leurs deſordres; à ceux-là, quand ils ont été deſabuſez de ces vaines eſperances de grandeur, d'établiſſement, de fortune, & de tout ce qui flattoit leur ambition, je m'aſſûre qu'ils me répondroient, l'un que c'eſt dans cette dangereuſe maladie, qui penſa l'emporter il y a quelque temps; l'autre dans la perte de cet amy, & de cette perſonne qui luy étoit ſi chere; celuy-cy dans ce revers de fortune, ou dans cet affront qu'il luy a fallu eſſuyer; celuy-là dans cette fâcheuſe affaire, qui luy attira tant de chagrins & de déplaiſirs, enfin tous, que c'eſt par cette voix que Dieu les a appellez; que c'eſt par cette parole de croix, comme parle ſaint Paul, qu'il les a inſtruits,

Digitized by Google

Voix, paroles, lumieres plus vives, plus fortes, & plus pénétrantes que tous les Sermons des Predicateurs, que tous les avertiſſemens des Confeſſeurs, que tous les remords de conſcience, & que tout ce qui étoit plus capable de faire rentrer un pecheur en luy-même. Je ne prétends point parler icy de ces retours forcés, apparens, & peu ſinceres, de ces perſonnes qui donnent ſeulement à Dieu les intervales d'un leger chagrin, & d'un petit dépit qu'ils conçoivent contre le monde, parce qu'ils ne ſont pas ſur le même pied qu'ils étoient auparavant; qui ne s'en retirent que pour s'épargner le déplaiſir de s'en voir abandonnés, ou pour ſe faire un honneur devant les hommes, de quitter ce qu'ils ne peuvent plus retenir avec bienſeance; j'entends ſeulement parler de ces veritables dégoûts du monde, qui ſont accompagnez de regrets, & qui ſont ſuivis d'une veritable converſion.

Mais ſi les afflictions nous rappellent & nous portent à Dieu de cette premiere façon, en nous ouvrant les yeux, & en nous éclairant l'eſprit, elles ne le font pas moins de la ſeconde, qui eſt de nous toucher fortement le cœur par de ſaints mouvemens; parce qu'il n'arrive que trop ſouvent qu'un homme dans la proſperité, ſans aucune affliction qui trouble ſa paix, ſans aucun accident qui traverſe ſes joyes, met tous ſes ſoins, toute ſon attache, & toutes ſes affections aux biens de cette vie, ſans penſer à ceux de l'éternité; or c'eſt là s'éloigner tous les jours de plus en plus de Dieu par de nouveaux crimes; parler

alors à un homme de son salut, c'est perdre son tems; luy representer les desordres de sa vie, c'est luy être importun. Que fera donc ce Pere charitable pour rappeller cet enfant prodigue, qui s'éloigne si loin de la maison
Luc. 15. paternelle? *Abiit in regionem longinquam*, qui a dissipé la portion de l'heritage qui luy appartenoit; presque toutes les graces de Dieu sont épuisées à l'égard de ce malheureux, ou du moins elles sont inutiles, & sans effet. Ce qu'il fera! me demandez-vous, il l'affamera comme ce prodigue; il le reduira à deux doigts de la necessité.
Ibidem. *Et facta est fames valida in regione illa.* Un procez luy enlevera cette riche terre, & tout ce revenu, la mort luy ravira ce fils unique qui étoit l'esperance de sa famille, un incendie reduira en cendres cette magnifique maison; & alors cet homme commencera à se réveiller comme d'un profond sommeil; mais comme il sera encore tout enyvré de sa felicité passée, il recuëillira le mieux qu'il pourra les restes de sa fortune, & les débris de son naufrage, il ne retournera point à Dieu pendant qu'il trouvera quelque ressource ailleurs, comme ce prodigue, *Et cupiebat ventrem suum saturare de siliquis, & nemo illi dabat.* Mais bien-tôt tous ces restes d'esperance luy seront ôtez, Dieu luy envoyera perte sur perte, affliction sur affliction, infortune sur infortune; & pour lors il commencera tout de bon à rentrer en luy-même. Où suis-je? s'écrira-t-il, qu'est-ce cy? quoy donc, faut-il que je sois en bute à tous les accidens de cette vie? *Ah! scio*

*quid faciam.* Ah ! je ſçay ce que je feray. *Surgam, & ibo ad Patrem meum.* Je retourneray vers mon Pere, & j'iray me jetter entre ſes bras, Hé ! Chrêtiens, qui l'a rapellé, je vous prie ? la miſericorde de Dieu, & ſa bonté : & par quelle voye ? par la plus ſûre & par la plus ordinaire, qui eſt celle des afflictions. Ce cœur étoit inacceſſible, & impenetrable, il étoit fermé à tous les traits de la grace interieure ; mais Dieu a bien ſçû l'ouvrir par les afflictions : ce qui eſt ſi vray qu'on ne voit dans l'Ecriture ſainte que peu de perſonnes qui ſoient demeurez fideles pendant qu'il les a comblé de proſperitez. David, par exemple, ſe tient attaché à ſon Createur, pendant que ſon trône n'eſt pas encore bien affermi ſous ſes pieds, & que ſa couronne chancele encore ſur ſa tête, pendant qu'un Semey luy fait des outrages, qu'un Abſalon, ce fils dénaturé, le pourſuit avec une armée victorieuſe, pendant que Saül le cherche pour luy donner le coup de la mort. David eſt l'incomparable, David tranquille voit tous les évenemens de la fortune, David enfin eſt l'homme ſelon le cœur de Dieu ; mais ſe voit-il au deſſus de ſes affaires ? a-t-il la paix & l'abondance dans ſes Etats ? ce courage invincible s'amolit dans les delices, il ſe ſoüille des crimes les plus infames ; il faut que Dieu luy envoye des afflictions pour le faire revenir ; tant il eſt vray que les afflictions ſont les moyens dont Dieu ſe ſert pour nous rappeller à ſon ſervice, lorſque nous nous en ſommes malheureuſement éloignez.



Digitized by Google

prés de luy ; telle eſt l'eſtime que Dieu fait des ſouffrances, Meſſieurs, tels ſont les avantages qu'elles nous procurent.

C'eſt pour cela que le grand Apôtre Saint Paul n'eût pas voulu changer les chaînes dont il étoit lié pour la querelle du Sauveur, avec tout ce qu'il y a de plus grand & de plus éclatant dans ce monde ; il les preferoit à toutes les marques d'honneur, & à toutes les prerogatives imaginables. Il les baiſoit mille fois le jour, dit Saint Chryſoſtome, & dans ſes lettres, il ne prenoit point d'autre qualité que celle de captif de Jeſus-Chriſt. *Paulus vinctus Jeſu Chriſti*, que l'honneur d'être lié & enchaîné pour ſon Sauveur, *Paulus vinctus Jeſu Chriſti.* Mais pourquoy ne vous glorifiez vous pas plûtôt d'avoir été appellé à l'Apoſtolat, d'avoir travaillé en ce miniſtere plus que tous les autres, d'avoir porté le flambeau de l'Evangile à toutes les nations ? Ah ! je renonce, dit-il, à tous ces titres d'honneur ; je ne veux que ces chaînes, que je retiens pour moy. *Exceptis vinculis his.* Je n'envie point l'employ de l'Apoſtolat, j'abandonne le titre glorieux de Predicateur des Gentils, je renonce de bon cœur au don des langues & des Prophetie ; mais ce que je me reſerve, ce ſont ces chaînes, parce que c'eſt par là que j'eſpere m'approcher de plus prés de mon Dieu, & m'y unir plus étroittement que par tous les employs, par tous les miracles, & par toutes les actions les plus éclatantes.

*ad Epheſ. 3. & aliis.*

*Act. 26.*

BIen loin donc de nous plaindre dans nos ſouffrances, Meſſieurs, bien loin de croire que Dieu nous traitte avec trop de rigueur,

CONCLUSION.

avoüons que c'eſt alors qu'il procure nôtre plus grand avantage, pourveu que comme elles viennent de Dieu, nous les endurions auſſi pour Dieu : car il n'arrive que trop ſouvent que la plûpart des hommes ſont de leur croix comme une fléche qu'ils lancent vers le Ciel par leur impatience ; mais helas ! ils ont beau faire, Dieu la renvoye contr'eux-mêmes, & ils fouffrent ſans merite, auſſi-bien que ſans conſolation ; ils payent alors à la divine Juſtice ce que Tertullien appelle le revenu du peché, *Cenſus peccati* ; ſans jamais s'acquitter du principal ; au lieu que recevant ces afflictions avec reſignation, & les ſupportant avec joye, comme des peines legitimement dûës à nos crimes, la Juſtice de Dieu contente de nôtre obeïſſance, ſe trouveroit ſatisfaite à l'heure de nôtre mort, & nous par conſequent en état de recevoir dans le Ciel la recompenſe que Dieu deſtine à ceux qui ſe ſont faits les Images de Jeſus-Chriſt ſouffrant, c'eſt le ſort que je vous ſouhaite. *Amen.*

Digitized by Google

# III. SERMON

## POUR LE TROISIE'ME DIMANCHE DE L'AVENT.

*De la connoiſſance de ſoy même.*

Miſerunt Judæi ab Jeroſolymis Sacerdotes & Levitas ad Joannem, ut interrogarent eum, Tu quis es? *Joan.* 1.

*Les Juifs envoyerent de Jeruſalem des Prêtres & des Levites vers S. Jean, pour luy demander, Qui êtes-vous?* S. Jean c. 1.

C'Eſtoit ſans doute mettre bien en peine Saint Jean Baptiſte, le plus grand & le plus humble de tous les hommes, que de luy faire cette demande, & de le preſſer de déclarer quelle idée il avoit de ſon Miniſtere; & quelle eſtime il faiſoit de ſa propre perſonne. En effet, il n'y a rien de plus

Digitized by Google

luxe & ces ornemens ; qu'il coupe même une partie de leurs branches, en leur ôtant l'eſperance qui pouvoit les retenir dans le monde, vous verrez alors que leur cœur qui étoit courbé vers la terre, ſe relevera vers le Ciel. J'avois donc raiſon de vous dire que les afflictions nous rappellent à Dieu, ce qui eſt la premiere démarche, & comme le premier mobile de nôtre prédeſtination.

Et certes, mon cher auditeur, quand il n'y auroit que ce ſeul bien dans les ſouffrances, de nous faire reprendre le chemin du ſalut que nous avions quitté, ce ſeul avantage ne ſeroit-il pas capable de nous les faire enviſager comme le principe de nôtre bonheur ? Oſerois je dire qu'il y a dans l'affliction un merveilleux reſſort qui ſemble nous entraîner dans la miſere, mais qui cependant nous rapproche au contraire de la ſource de tous les biens ? L'affliction eſt ſemblable à cette machine que vit le Prophete Ezechiel, dans laquelle il y avoit une rouë entrelaſſée dans une autre rouë : *Rota in medio rotæ* ; car d'un côté, cette perte de biens, & ce renverſement de fortune ſemble vous précipiter dans la confuſion, dans la mendicité, & dans l'abîme de tous les malheurs ; mais dans cette rouë, il y en a un autre qui vous fait prendre un chemin tout oppoſé, & vous conduit au principe de vôtre bonheur ; je veux dire que le deſſein de cet homme qui vous maltraitte, & qui vous perſecute, eſt peut-être de vous ruïner, & de vous perdre s'il peut ; mais dans cette perſécution, qui vous entraîne comme une *Eſech.* 1.

rouë, Dieu y mêle un secret ressort, qui vous rapproche insensiblement de luy. Et c'est ainsi, Chrétiens, que vous devriez envisager une affliction; Quand la mort par exemple, a enlevé ce fils unique, quelle désolation dans une famille! quel sujet de regrets pour cet homme qui regardoit ce fils comme l'appuy & le soûtien de sa maison! Ah! dites-vous, voilà le coup qui causera ma perte; vous vous trompez, c'est le coup de vôtre salut: pour avancer, & pour pousser cet enfant dans le monde, vous vous oubliez vous-même, & vous passiez pardessus tous les interêts de vôtre conscience: c'est par là que Dieu veut vous rappeller de vôtre égarement: Cette femme est demeurée veuve sans protection, sans appuy; faites comme Sainte Melanie fille d'un Consul Romain, le même accident luy étant arrivé en la fleur de son âge, elle se retira aussi-tôt dans son cabinet, & là, à deux genoux, & les yeux au Ciel, s'écria: *Dirupisti vincula mea.* O mon Dieu! vous avez rompu mes liens, & je vois bien que vous me voulez entiérement à vous, puisque rien ne me peut empêcher maintenant de vous donner mon cœur tout entier: Ah! Providence adorable que vous portez d'étranges coups! vous faites des divorces pour faire de plus grandes unions; vous separez les amitiez les plus naturelles, pour en faire de plus saintes: vous rompez les liens & les nœuds les plus étroits; afin de séparer de toutes les creatures, une ame que vous voulez vous attacher entiérement: si c'est une perte de biens,

Digitized by Google

qui renverſe vôtre fortune, voila un coup de grace pour vous; Dieu vous ôte d'une main pour vous donner de l'autre ; il vous éloigne de vos prétentions & de vos eſperances, pour vous rapprocher de luy : c'eſt en un mot, par ce moyen que Dieu non ſeulement nous rappelle à ſon ſervice, mais encore nous y attache par une foy plus vive, par une confiance plus amoureuſe, & par une charité plus parfaite.

Auſſi eſt-ce une remarque que font tous les Saints, que quand Dieu cherit particulierement une ame, & qu'il la veut élever à une éminente vertu, il la conduit d'ordinaire par cette route des afflictions, comme ſi chaque peine luy ſervoit de degrez pour l'approcher plus prés de luy, ou comme ſi les croix, les perſecutions, les douleurs du corps & de l'eſprit étoient les inſtrumens de la ſainteté & de la perfection. Les Apôtres ont eu les premices de l'eſprit : c'eſt pourquoy, ils ont été les plus perſecutez. Saint Pierre en eſt le Prince & le chef, auſſi a-t-il eu la croix pour partage. Les Martyrs ſont les Heros du Chriſtianiſme ; mais ils ont achepté cet honneur au prix de leur ſang : ils ont paſſé, dit l'Apôtre, par toutes les épreuves imaginables, par les feux, par les tortures : aprés qu'on s'eſt joué de leur reputation, on a fait un ſacrifice de leur vie, & un triomphe de leur mort ; & en cet état ils étoient ſi grands & ſi conſiderables devant Dieu, que le monde même n'étoit pas digne de les poſſeder. *Quibus dignus non erat mundus.* *Ad Hebr. 11.*

peuvent découvrir nôtre fort & nôtre foible, nos perfections & nos défauts, ce que nous avons de bien & de mal. Or, qui de nous cherche à s'inſtruire de cette ſcience, dans laquelle les Anciens ont fait conſiſter la veritable ſageſſe ? Rien n'eſt plus néceſſaire cependant. Manquons-nous de Maître ? Saint Jean nous veut bien aider à rechercher aujourd'huy cette ſcience profonde : Et c'eſt en expliquant la réponſe qu'il fait aux Juifs, que j'entreprends de vous en découvrir les principes, & de vous montrer par quelle voye vous y pouvez parvenir. Mais comme il faut pour cela les lumieres du Saint Eſprit, de cet Eſprit de verité, qui ſelon le témoignage de l'Ecriture, découvre les choſes les plus profondes & les plus cachées, demandons-les par l'interceſſion de Marie, qui ſe connoiſſoit ſi parfaitement, qu'elle proteſta qu'elle n'étoit que l'humble ſervante du Seigneur, lors même que l'Ange la ſaluoit par ces paroles : *Ave gratiâ plena.*

SI je n'avois, Chrétiens, qu'à vous inſpirer le deſir d'une ſcience auſſi importante qu'eſt celle de la connoiſſance de ſoi-même, je me contenterois de remplir tout ce diſcours des Eloges, que les Auteurs ſacrés & profanes luy ont donnez comme à l'envy ; je m'étendrois ſur cet Oracle fameux, que l'on a crû être venu du Ciel, & dont les anciens Sages ſe ſont fait honneur. *Noſce te ipſum.* Je vous ferois connoître avec S. Bernard, qu'elle eſt la premiere de toutes les

sciences, si nous avons égard à l'ordre & au rang qu'elles doivent tenir, puisqu'il est raisonnable de nous connoître avant les choses qui sont hors de nous; j'ajoûterois qu'elle est la plus necessaire & la plus importante, puisque les autres sont souvent vaines, inutiles, ou dangereuses; qu'elle est le principe de la sagesse, comme l'appelle S. Gregoire de Nazianze: J'accuserois avec S. Augustin, la vaine curiosité des hommes, qui s'empressent de connoître toutes choses, & qui négligent la plus importante de toutes les sciences. Enfin pour comble de tous ces éloges, je dirois que cette connoissance est la voye abregée, & le moyen le plus infaillible de connoître Dieu même, dont nous sommes la plus noble & la plus parfaite image, puisque nous portons ses traits les plus vifs, & ses caracteres les plus éclatans; & que comme l'on ne connoît jamais mieux une cause que par son effet, ny un modelle que par sa copie, qu'il est vray de dire de même, que quiconque se connoîtra, aura sans doute la plus haute & la plus parfaite connoissance de cét Estre souverain: ce qui fera nôtre bonheur dans cette vie & dans l'autre.

Aussi sçavons-nous que S. Augustin ne demandoit à Dieu que ces deux choses: *Noverim te, noverim me.* Que je vous connoisse, ô mon Dieu! parce que cette connoissance fait mon souverain bien: mais que je me connoisse moy-même! parce que c'est par là que je vous connoîtrai, & que je percerai l'épaisseur de ce voile qui vous cache; & quoyque vous ayez entouré vôtre Trône d'une

*In soliloq.*

lumiere inacceſſible, ſi j'ai les yeux aſſez penetrans cependant pour voir dans le fond de mon être, j'acquererai par ce moyen une ſuffſante notion du vôtre : Je découvrirai par la baſſeſſe de mon neant, la hauteur incomprehenſible de vos divines perfections.

Mais comme je ne veux pas m'arrêter ſimplement dans ce diſcours à inſpirer l'amour de cette ſcience, mais plûtôt enſeigner en quoy elle conſiſte, ce qu'il faut faire pour l'acquerir, & les avantages qu'elle nous peut procurer ; je diviſerai ce diſcours en deux parties. Je ferai voir d'abord ce que c'eſt que cette connoiſſance, & les moyens d'y parvenir. Enſuite j'en découvrirai l'utilité. Un peu d'attention, la matiere étant ſi importante & ſi inſtructive.

PREMIERE PARTIE.

COmme l'on a crû avoir juſte raiſon d'appeller l'homme un petit monde, & l'abregé de toutes les creatures, à cauſe de la multitude des choſes qu'il y a à conſiderer en luy, & qui l'ont rendu l'objet commun de preſque toutes les ſciences : auſſi pour en avoir une connoiſſance entiere & parfaite, il faudroit les poſſeder toutes. Les unes regardent la ſtructure admirable de ſon corps, où le Prince de la medecine a reconnû des traits ſi ſinguliers d'une Puiſſance, d'une Sageſſe, & d'une Providence toute divine, qu'étant parvenu par là à la connoiſſance d'un Dieu, il a bien oſé aſſûrer qu'on ne peut pas s'imaginer qu'un ſi bel ouvrage ſoit l'effet d'une cauſe privée de connoiſſance, & qu'aucun autre qu'un Eſtre infini en puiſſe être l'auteur

Les autres ſciences conſiderent la nature de ſon ame, & nous fait voir qu'elle eſt d'un ordre ſuperieur au corps & à la matiere, puiſqu'elle s'éleve juſqu'aux choſes les plus abſtraites, & les plus dégagées des ſens, & qu'elle reflechit ſur ſes propres connoiſſances, par un acte indépendant des organes; ce qui n'eſt pas d'un petit ſecours, pour nous faire porter nos vûës & nos deſirs au-deſſus des choſes periſſables aux éternelles, pour leſquelles nous ſommes créez. Quelques-unes s'occupent à regler ſes actions libres, & à luy apprendre à en faire autant de vertus, ce qui eſt le propre de la morale; d'autres enfin s'appliquent à connoître & à diſtinguer les differens mouvemens de la nature & de la grace, & ſervent à l'homme à ſe rendre capable d'un bonheur éternel, en élevant ſes actions à la pureté du Chriſtianiſme.

On ne peut douter que toutes ces connoiſſances regardant le même objet, ne ſoient d'un merveilleux ſecours pour ſe connoître ſoy-même. Mais comme il faudroit pour cela, poſſeder generalement toutes les ſciences, ce qui n'eſt pas facile à tout le monde, & que cependant chacun eſt obligé de ſe connoître ſoy-même; je vas tracer icy une méthode plus abregée, en reduiſant cette ſcience toute entiere à la connoiſſance de ſon cœur: Car comme c'eſt proprement le cœur qui fait l'homme ce qu'il eſt, & que c'eſt par là qu'il faut juger de ſa grandeur, de ſa nobleſſe, de ſa ſainteté, & de tout ce qui le peut rendre conſiderable; dés qu'on connoîtra le cœur, on connoîtra tout l'homme; &

Digitized by Google

certes Dieu fit bien connoître que c'eſt le cœur qui nous diſtingue ; car quand il voulut élever Saül à la Royauté, & luy commettre le gouvernement de ſon peuple, il ne fit autre choſe, que de luy donner un cœur de Roi : *Immutavit ei Deus cor aliud.* Connoître donc ſon cœur, c'eſt ſe connoître ſoy-même. 1. Reg. c. 10.

Non pas d'une connoiſſance de Philoſophe, qui ſe contente d'examiner la nature, les proprietez, & les fonctions de ce cœur, mais d'une connoiſſance chrétienne & morale, qui conſiſte à en examiner les mouvemens & les paſſions, afin de les regler, & d'empêcher qu'elles ne s'échapent ; à en peſer les perfections & les defauts, afin de connoître à quoy nous ſommes propres, & de ne nous point engager à des entrepriſes qui ſoient au deſſus de nos forces ; & troiſiémement enfin à conſiderer autant qu'il eſt en nous l'état de notre propre conſcience, afin d'y mettre ordre, & aſſûrer notre ſalut en cette vie. C'eſt donc à nous à nous étudier ſur ces trois choſes, qui ſont la plus utile connoiſſance de nous-mêmes.

1. Dans le cœur de l'homme, il y a des paſſions, ſans leſquelles il ne peut vivre, non plus que ſans mouvement ; & ces paſſions, qui ſont le naturel de chaque homme en particulier, leur temperament, leur panchant, leurs bonnes & leurs mauvaiſes inclinations, ſont auſſi proprement ce que nous connoiſſons des autres, ce que les autres connoiſſent de nous, & preſque tout ce que nous en connoiſſons nous-mêmes plus infailliblement.

Digitized by Google

Quel eſt cet homme, demandons nous? & on nous répond que c'eſt un homme emporté, un fougueux, un colere; que cet autre eſt moderé, eſt prudent, qu'il ſe poſſede, & qu'il eſt maître de luy-même; que celuy-cy eſt paſſionné pour la gloire, & ſenſible ſur le point d'honneur; que celuy-là eſt d'un naturel timide qui apprehende tout, d'un flegme & d'une lenteur à faire perdre patience à tous ceux qui ont affaire à luy; que cet autre eſt attaché à ſon interêt; ou qu'enfin qu'il ne cherche que ſon plaiſir. Quand on nous a parlé de la ſorte, qu'on nous les a ſuffiſamment fait connoître, parce que c'eſt là veritablement ce qui ſaute aux yeux d'abord.

Auſſi c'eſt par là que nous devons commencer à nous connoître nous-mêmes; & certes ſi nous pouvons découvrir quel eſt notre penchant, nous n'aurons pas peu avancé dans cette ſcience ſi importante & ſi neceſſaire. Car comme ces paſſions & ces inclinations naturelles ſont indifferentes d'elles-mêmes au bien & au mal; que d'un côté elles nous donnent un grand avantage pour la vertu; & de l'autre, que par le déreglement, que le peché a cauſé dans nous même, & par le poids de notre propre corruption, elles nous entraînent le plus ſouvent dans le vice; il eſt ſans doute de la derniere importance de connoître de quel côté elles nous font pancher: ainſi comme le meilleur moyen pour être vertueux eſt d'être maître de ſes paſſions, & que pour en être maître, il faut ſçavoir leurs forces, il s'enſuit que ſi nous ne les

Digitized by Google

connoiſſons pas, nous ne pourrons jamais nous prémunir contr'elles. Et certes, comment en reprimer l'impetuoſité ? comment en arrêter les deſordres ? puiſque leur violence étant inconnuë, elles font leur coup avant qu'on ait pû le prévenir, & même le prévoir : ce qui eſt d'autant plus terrible, que ſi l'on ne travaille à les dompter de bonne heure ; que ſi dés qu'elle commence à ſe ſoulever, on ne les ſoumet, il eſt tres-difficile d'en venir à bout ; parce qu'un grand âge, de longues habitudes, & le pouvoir qu'on leur laiſſe uſurper, les fortifient toûjours, & les rend inſurmontables, avant même qu'on ſe ſoit apperçu de leur rebellion ; la continuation de leur revolte paſſe pour une poſſeſſion continuée, & pour l'uſage d'un droit, qu'elles ſe ſont acquis par une longue preſcription

De maniere qu'un homme, par exemple, eſt violent & emporté, ſans preſque s'appercevoir qu'il ſoit ſujet à la colere ; parce qu'il s'y laiſſe aller ſi ſouvent, que ce n'eſt plus une choſe extraordinaire. Un autre ne ſçait pas qu'il eſt avare, parce qu'il a toûjours eu un attachement furieux aux biens de la terre, & qu'il a toûjours agi en vûë de ſes interêts. Or pour acquerir cette connoiſſance, il faut obſerver les premiers mouvemens de ſes paſſions ; voir les objets qui les excitent, les occaſions où elles ont coûtume d'être plus violentes, examiner les dangers où elles nous ont expoſé ; parce que cette connoiſſance comme les autres, ne s'acquiert point autrement que par de frequentes reflexions.

Digitized by Google

Mais ce qui nous facilitera en ce point la connoiſſance de nous-mêmes, je veux dire, de notre naturel; c'eſt que parmi cette multitude de paſſions qui nous agitent, il y en a toûjours quelqu'une qui domine, & qui fait proprement notre naturel; paſſion qui eſt née avec nous, qui nous occupe & l'eſprit & le cœur, qui eſt le ſecret reſſort qui nous remuë, & qui nous imprime les plus violens mouvemens; paſſion qui entre dans tous nos projets & dans tous nos deſſeins, & qui enſuite a part à toutes nos actions; de ſorte que ſi nous pouvons une fois la découvrir, on aura un grand avantage pour ſe connoître bien-tôt tout entier; parce qu'elle répand une influence ſecrette ſur tout ce que nous faiſons, & ſur tout ce qui ſe paſſe au dedans de nous. Ainſi la ſeconde leçon, ou ſi vous voulez, le premier principe de cette connoiſſance de nous-mêmes, & par conſequent la premiere étude que nous devons faire pour y parvenir, eſt de commencer par cette maîtreſſe & imperieuſe paſſion qui eſt la ſource de tous nos deſordres; afin de la regler, de la combatre, de la déraciner ſi nous pouvons, ou de l'empêcher du moins de faire tous les ravages qu'elle a coûtume de cauſer.

Mais comment la connoître? c'eſt en examinant quels ſont les objets qui nous frapent le plus vivement, enſuite quels ſont les pechez qui nous ſont les plus familiers, dont nous avons le plus de peine à nous défaire. Or il n'y a perſonne qui ne les connoiſſe, puiſque ce ſont des effets ſenſibles. Remontez donc de ces effets à leur cauſe, & vous

verrez

verrez que cela vient d'une paſſion plus forte, & qui a par conſequent plus d'empire ſur vous que les autres. Or quand vous l'aurez reconnuë, le remede n'en ſera pas bien difficile à trouver. Quand on veut gagner quelqu'un, on étudie ſon penchant, & on le prend par ſon foible; uſez d'un artifice pareil pour vous rendre maître de vous même, étudiez votre inclination principale, votre paſſion dominante, il ne faudra plus qu'une genereuſe reſolution pour l'attaquer, & pour la vaincre.

Mais comme cette ſcience de nous-mêmes ne ſe borne pas là, & qu'elle eſt d'une vaſte étenduë; outre nos paſſions, il faut encore connoître le bien & le mal qui eſt en nous, nos perfections & nos vices, nos forces & notre foibleſſe, nos talens naturels mêmes qui ſont des preſens que nous avons reçûs du Ciel: afin de juger enſuite à quoy nous ſommes propres, de quoy nous ſommes capables, ſur quoy nous pouvons compter dans nos entrepriſes. Cette connoiſſance eſt particulierement neceſſaire dans la vie civile, pour ne s'engager à rien qui paſſe nos forces, & ne point s'embarquer dans aucune affaire qui ait de la ſuite, ſans pouvoir répondre en quelque maniere de l'évenement. Car faute de cela, combien voit-on de preſomptueux, dont les uns ne comptans que ſur leurs richeſſes ou ſur le credit de leurs amis, s'engagent ou dans des emplois dont ils ſont incapables, ou dans une charge dont ils ne peuvent remplir les fonctions; ſont-ils diſpenſez pour cela des devoirs où ces choſes les engagent à

Eſt-ce une excuſe legitime d'alleguer qu'ils ont fait ce qu'ils ont pû ; & que ſi le public en a ſouffert, s'ils n'ont pas exactement rendu la juſtice, ce n'a pas été manque de droiture de cœur, mais d'aſſez de lumiere & d'intelligence ? Combien d'autres auſſi temeraires que ceux-cy, embraſſent un état de vie incompatible avec leur naturel ? & qui ſans conſulter leurs forces, leur vertu, leurs défauts, ni les difficultez qu'ils trouveront, ſe jettent dans l'Egliſe, & quelquefois dans un Cloître à la premiere ferveur de devotion qui les pouſſe, ſans avoir examiné ſi c'eſt une veritable vocation de Dieu : qui, quand il appelle quelqu'un, ne manque jamais de luy donner les talens qui ſont neceſſaires pour cet état ? Talens, forces, inclinations qu'il faut examiner ; & c'eſt ſe connoître, que de les ſçavoir, ou par l'experience qu'on en fait, ou par le jugement des perſonnes éclairées qui nous ont pratiqué de longue main.

Combien d'autres, qui ſans ſçavoir à quoy ils ſont propres, ſuivent la premiere lueur qui les frappe, & s'attachent ſans choix & ſans déliberation, à tout ce qui ſe preſente ? que des fautes qu'ils font ſouvent ! & fautes irréparables pour n'avoir pas prévû les ſuites que peut produire un engagement precipité, ni le peu de rapport, que ce qu'ils embraſſent ou ce qu'ils entreprennent, peut avoir avec leur genie, leur capacité, leurs forces & leur vertu ? & de-là combien d'inconveniens, combien de deſordres ? Si chacun ſe connoiſſoit, chacun ſe tiendroit dans ſon rang, perſonne ne tâcheroit de s'élever au-deſſus de

ſon merite, perſonne n'entreprendroit rien au-deſſus de ſes forces, tout ſeroit dans l'ordre, & par une ſuite neceſſaire, la paix & la tranquillité regneroient par tout. Que le monde ſeroit heureux ! que chacun ſeroit content ! la vie des hommes ſur la terre ſeroit une image de celle que les Bienheureux menent dans le Ciel ; leſquels en ſe connoiſſant, & voyant Dieu, reglent leurs deſirs ſur cette connoiſſance, & ne ſouhaitent rien que de juſte.

C'eſt ce qui ne ſe trouve point en ce monde, qui eſt une region de tenebres où l'on ignore toutes choſes, mais ſur tout où l'on s'ignore ſoy-même, où l'on ne ſçait rien de ce qu'on peut & de ce qu'on eſt capable d'executer. Car de là vient l'ambition, l'audace & la temerité, l'orgueil & la preſomption qui troublent tout ; on ne ſe connoît pas ; c'eſt pour cela, que croyant meriter davantage, on ne ſe peut contenter de ſa fortune & de ſon état ; on ne ſe connoît pas, & de là vient cette timidité de pluſieurs, ce découragement, cette défiance, qui fait que tant de perſonnes ſont inutiles aux autres, & ennuyeuſes à elles-mêmes : on ne ſçait pas à quoy l'on eſt propre, & de là la confuſion qui ſe trouve dans le monde civil & politique, où peu de gens ſont dans le poſte où ils devroient être.

Je ne m'étonne donc pas ſi toute la ſageſſe de ces anciens Legiſlateurs ſe réduiſoit à ſe connoître, *noſce te ipſum.* Car comme la plus grande adreſſe pour bien faire réüſſir quelque entrepriſe qui a beſoin de conduite, de force

& de resolution, est de bien connoître les personnes qu'on y employe ; aussi faut-il se connoître merveilleusement soy-même, pour ne rien entreprendre dont on ne puisse venir à bout. Mais le malheur est que cette connoissance, qu'il seroit facile d'acquerir avec un peu de reflexion & d'experience, trouve dans nous-mêmes un puissant obstacle, qui est notre amour propre. Dans tout le reste, il faut connoître pour aimer ; car notre affection se regle toûjours sur la connoissance vraye ou fausse que nous avons d'un objet ; mais à l'égard de notre propre personne, il est difficile de se bien connoître, parce qu'on s'aime trop. La connoissance qui produit l'amour pour les autres objets, est arrêtée par l'amour propre, quand il s'agit de nous-mêmes ; quelquefois la flaterie nous en fait acroire, & nous represente nos vertus dans un faux jour; la complaisance qu'on a pour nous, fait qu'on nous dissimule nos défauts ; d'autres considerations empêchent souvent nos plus fideles amis de nous dire sincerement ce qu'ils pensent ; mais tout cela n'est rien au prix de ce que fait l'amour propre, notre plus grand ennemi ; rien n'approche du voile épais dont il couvre nos défauts, que nous avons tant d'interêt de bien connoître. Les perfections, il les grossit au de-là du raisonnable, les vices, il les diminuë jusqu'à les faire disparoître; de maniere que quoyqu'ils frappent les yeux de tout le monde, ils échappent aux nôtres.

Au contraire ce même amour met le peu de bien que nous avons dans un point de vûë si avantageux, qu'il nous fait voir, non pas

tels que nous ſommes, mais tels que nous ſouhaitons être. Et c'eſt ce qui rend ſi difficile cette connoiſſance, qui nous eſt cependant ſi neceſſaire, & qui conſiſte en troiſiéme lieu à pénétrer dans le fond de notre conſcience, & à ſçavoir ce que nous ſommes devant Dieu. Car comme ſon jugement & ſon eſtime eſt la regle de la veritable grandeur, nous ſommes veritablement tels en nous-mêmes, que nous ſommes devant ſes yeux. Or en ce ſens ſe connoître, c'eſt ſçavoir, autant qu'on le peut apprendre en cette vie, ſi nous lui ſommes agreables ou odieux, ſi nous meritons ſa haine ou ſon amour, ce dont nous ne pouvons mieux juger que par le témoignage de notre conſcience même, en gardant la même méthode dans cette ſcience, que nous gardons dans toutes les autres. Je veux dire, en jugeant de la cauſe par les effets, & de l'arbre par ſes fruits.

Car ſi nous refléchiſſons ſur nos bonnes & ſur nos mauvaiſes actions, ſur les pechez que nous avons commis, & ſur le peu de bien que nous avons fait, nous connoîtrons infailliblement par là, quelle eſt la ſituation de notre cœur à l'égard de Dieu ; s'il eſt droit & ſimple, & ſelon le cœur de Dieu même, comme étoit celuy du Prophete Roy David ; ou s'il eſt double, & n'agit pas ſincerement avec luy ; s'il eſt tourné vers le Ciel, ou vers les choſes ſenſibles ; s'il eſt tendre ou endurci, fidelle ou rebelle à ſes loix. Ce ſont autant d'expreſſions du ſaint Eſprit, & autant de ſituations differentes de ce même cœur, que nous ne pourrons ne pas connoître en

connoissant l'état de notre conscience ; car c'est l'état dans lequel ce cœur sera connu, lorsque Dieu le manifestera un jour devant ce Tribunal redoutable, où nous devons tous
2. ad Cor. 5. comparoître. *Omnes nos manifestari oportet ante Tribunal Christi.* Et c'est de la sorte que ce Dieu nous mettra nos propres pechez de-
Ps. 49. vant les yeux. *Arguam te, & statuam contra faciem tuam.* Mais faudra-t il attendre à avoir cette connoissance, lorsqu'elle n'aura plus d'autre effet, que de nous confondre devant toutes les creatures ? Il faut donc l'acquerir maintenant, puisqu'elle nous peut être infiniment utile pour devenir tels que nous souhaiterions paroître alors.

Et pour cela, il est necessaire de rentrer sérieusement dans nous-mêmes, foüiller dans les plis & replis de cette conscience, sonder ce cœur, examiner le bien & le mal que nous avons fait jusqu'à present, connoître le nombre & la grieveté de nos crimes, & les bonnes œuvres que nous avons pratiquées durant le cours de notre vie. Cette connoissance du bien & du mal ne sera plus criminelle, ni un sujet de condamnation, comme elle le fut à nos premiers peres ; mais elle sera une source de biens & d'avantages, que nous en retirerons pour nous rendre saints & parfaits devant Dieu ; parce que ce sera nous obliger à le devenir, en nous pressant de mettre ordre à une conscience qui n'est que trop tranquille dans ses vices, parce que ce sera nous obliger à expier nos pechez, & à acquerir les vertus qui nous manquent. Vous connoîtrez donc par vos actions, comme par autant de

Digitized by Google

caracteres bien marquez, quelles ſont vos bonnes & vos mauvaiſes habitudes. Vous découvrirez quels ſont vos attachemens & vos affections déreglées, vous reconnoîtrez vos égaremens, & combien vous êtes éloignez de la voye du ſalut, de la perfection de votre état, & des devoirs de votre profeſſion; en connoiſſant le mal que vous avez fait, vous jugerez de celuy que vous êtes capables de faire : creuſez donc dans cette ſource, rendez vous ſçavant dans la connoiſſance de vous-même, ou, pour mieux dire, repreſentez-vous vous même à vous-même, & dites; voilà veritablement ce que je ſuis. Un miſerable pecheur, qui ne vois en moy qu'un vuide infini de vertus, un fonds inépuiſable de vices & d'imperfections, une ſource de miſeres, & un abîme de crimes. Mais je ne m'apperçois pas que je confonds l'utilité de cette connoiſſance de nous-mêmes avec ſa neceſſité, & les moyens de l'acquerir : n'importe; quoyque j'aye déja touché cette matiere, n'ayant pas pû autrement vous faire connoître en quoy elle conſiſte; je ne laiſſeray pas de continuer à vous marquer plus particulierement les avantages que nous en pouvons retirer, & l'uſage que nous en devons faire. C'eſt ma ſeconde Partie.

SE bien connoître n'eſt pas, il eſt vray, Meſſieurs, une étude de peu de travail, ni de peu de tems; c'eſt une ſcience qui coûte beaucoup, & qui n'a pas tous les attraits qui font devorer les difficultez qu'on rencontre dans les autres : mais pour cela, SECONDE PARTIE.

faut-il que nous nous rebutions ? Si c'eſt une ſcience pénible, ſi elle paroît d'abord la plus épineuſe, & la moins agreable de toutes, elle eſt auſſi celle qui eſt le plus d'uſage, & dont on retire de plus grands & de plus ſolides avantages pour la conduite de la vie.

En effet, pour être convaincu de la vanité, ou du moins du peu de certitude de toutes les autres connoiſſances de l'homme; il ne faut qu'examiner le peu de fruit qu'on tire du travail, & des longues méditations de tant de beaux eſprits, qui depuis tant de ſiécles ſe ſont appliquez à chercher la verité, & à rendre raiſon de toutes choſes. Diriez-vous qu'aprés tant de recherches, on eſt encore reduit aujourd'huy à ne connoître preſque rien; qu'on en eſt encore aux premieres leçons, qu'on diſpute de tout ce qui a été conteſté, que tout ce qu'on enſeigne eſt contredit; que l'on confirme les vieilles erreurs, ou que l'on en établit de nouvelles; & que ſi ce qu'on a découvert a quelque probabilité, cela ne ſert ſouvent qu'à nous enfler l'eſprit d'une vaine eſtime de nous-mêmes: voila le fruit ordinaire des connoiſſances où les hommes s'appliquent.

Mais il n'en eſt pas icy de même, nous ſommes l'objet & le ſujet tout à la fois de la ſcience que je vous propoſe, & le fruit que nous en retirons, eſt auſſi tout pour nous mêmes: car ſoit que nous nous conſiderions par raport à nous, ſoit que ce ſoit par raport à ceux avec qui nous ſommes obligez de vivre, ſoit enfin que ce ſoit par raport à Dieu, qui eſt le principe & la fin de nôtre

être ; ces trois raports qui partagent, comme vous le sçavez, tous nos devoirs, & toutes nos obligations, nous apprennent quel doit être l'usage que nous devons faire de cette connoissance de nous-mêmes. Elle nous apprend d'abord la veritable humilité dont elle est le principe, en nous mettant devant les yeux ce que nous sommes ; elle nous éclaire des lumieres de la sagesse & de la veritable prudence (car c'est l'effet propre, & le nom que les Peres luy donnent) pour nous conduire, & nous faire prendre de justes mesures avec le prochain. Elle nous enseigne enfin ce que nous devons rendre à Dieu, dont nous sommes les creatures. Ce sont les trois fruits que nous retirerons de cette connoissance de nous-mêmes, outre ceux que je vous ai déja insinuez : Parcourons-les donc en peu de mots.

Le premier avantage, qui nous est sans contredit le plus necessaire, est l'humilité, que je puis veritablement appeller la vertu du Fils de Dieu, comme celle qui a le plus éclaté dans toutes ses actions : aussi est-elle le fondement de toutes les vertus, le premier exemple que ce Dieu homme nous a donné, & la leçon continuelle qu'il a voulu que nous apprissions de sa Personne adorable. Mais qui ne voit d'abord que cette humilité, qui est comme le principe de l'homme Chrétien, ne peut naître dans son cœur que de la connoissance de lui-même? car c'est de la sorte que S. Bernard en parle: *Virtus est humilitas, quâ homo ex certissimâ sui cognitione, sibi ipsi vilescit.* De quelque contestation qu'il y ait entre les Do- *De 12. Gradib. Humil.*

teurs, ſur la nature de cette vertu, il eſt évident qu'elle ne peut être ny veritable, ny conſtante, ſans la connoiſſance de ſoi-même, veu l'orgueil qui nous eſt ſi naturel, l'amour de nôtre propre excellence avec lequel nous ſommes nés, la paſſion ardente que nous avons pour la gloire, & le deſir de l'honneur & des loüanges, à quoi perſonne n'eſt inſenſible; puiſque nôtre propre experience nous fait aſſez ſentir, que dans la voye de la perfection chrétienne, c'eſt le premier & dernier combat que nous avons à ſoûtenir, & que c'eſt un ennemi qui prend de nouvelles forces de ſa propre défaite, qui s'entretient & qui ſe nourrit de nos vertus, & qui naît preſque toûjours de la deſtruction de tous les autres vices.

Or, quelles plus puiſſantes armes pour combattre cét ennemi domeſtique, & quel remede plus ſouverain pour guérir ce mal inveteré, qui a ſon principe dans le fond de nôtre être; quel moyen, dis-je, plus propre pour acquerir cette vertu, ſans laquelle ny la Foy, ny la Charité, ny le Chriſtianiſme même ne peuvent ſubſiſter dans une ame, que la connoiſſance de ſoi-meme? puiſque ſi nous nous connoiſſons bien, nous connoîtrons que nous n'avons de nous-mêmes que l'ignorance, la foibleſſe, & le peché; que le peu que nous avons de bien, nous le tenons de Dieu. *Quid habes quod non accepiſti?* comme dit S. Paul, que tout ce qui eſt dans nous n'eſt capable que de nous confondre, & de rabatre cette eſtime que nous concevons de nôtre propre mérite. De maniere que l'on

1. ad Corinth. 4.

peut dire, que ſi l'orgueil nous enfle, ſi la vanité nous éleve, ſi l'eſtime que nous avons de nous, nous fait preferer aux autres, c'eſt que nous ne nous connoiſſons pas. C'eſt pourquoy, ſans nous étendre ſur une verité ſi conſtante, je me contente de vous dire que l'uſage que nous devons faire de cette noble ſcience, & le fruit que nous en pouvons retirer, eſt d'étouffer ces ſentimens d'orgueil qui s'élevent ſi ſouvent dans nôtre cœur; de rabatre cette préſomption qui nous fait croire que nous ſommes capables de tout, & d'aneantir enfin cette eſtime de nous-mêmes, qui fait une Idole de nos perfections imaginaires, à laquelle nous voulons que tout le monde donne de l'encens.

Car qui êtes-vous, je vous prie? vous connoiſſez-vous bien pour concevoir une idée ſi avantageuſe de vous? Je ne veux pas vous rebatre icy ce que vous entendez ſi ſouvent de la honte de vôtre origine, des miſeres de vôtre naiſſance, des travaux de vôtre vie, des douleurs de vôtre mort, du neant qui a precedé vôtre être, de la pouriture & de la pouſſiere où vous devez être reduits. Ce ſont des motifs qui ont épuiſé l'éloquence des Saints Peres, & des anciens Philoſophes, & qui ne ſont plus que des lieux communs, uſez à force de s'en ſervir. Pour que vous ne vous méconnoiſſiez pas, faites vous-mêmes vôtre portrait, mais ne le flattez pas; n'y employez point d'autres traits que le bien & le mal que vous reconnoîtrez en vous, aprés une ſerieuſe conſideration; & ſi vous êtes fideles à bien executer ces conſeils, je ſoû-

tiens que la connoissance que vous vous procurerez de vous-mêmes, vous rendra humbles, & sera le plus salutaire antidote contre ce poison de l'orgueil qui s'est déja emparé de vôtre cœur. Car enfin, vos vertus & vos perfections pourront elles vous élever, quand vous verrez que vos vices & vos imperfections font dans vous un si puissant contrepoids: que vos chûtes sont frequentes, & si les loüanges & les applaudissemens des hommes, qui ne se connoissent qu'à l'exterieur, vous font croire que vous êtes quelque chose; vos défauts secrets que vous n'avez pas peut-être encore aperçû, mais que vous connoîtrez par l'étude & la reflexion que vous ferez sur vous, ne vous feront-ils pas aisément découvrir la vanité de cet encens qui nourrissoit cét orgueil en vous? Ferez-vous aprés cela tant de fond sur le jugement des hommes, & serez vous encore ébloüy de ce faux éclat, qui n'est rien en luy-même, qu'un phantôme & une illusion? Le faste & l'ambition vous aveuglent, & vous font faire mille efforts pour vous mettre dans un poste au dessus de vôtre naissance, de vôtre capacité, & de vôtre merite: cette connoissance arrêtera ces desirs ambitieux, & vous fera concevoir que vous n'en serez pas plus grand, pour être placé dans un lieu plus éminent.

Pretendez-vous vous faire valoir par les biens de fortune, par vôtre naissance, par vôtre autorité, ou par le credit de vos amis? Ah! vous connoissant, vous ferez bien-tôt reflexion que tout cela étant hors de vous, ne vous donne aucun vray merite, & que vous seriez

injuſtes, ſi vous pretendiez vous rendre conſiderables en vous meſurant par ces dehors. Ainſi la connoiſſance de vous-mêmes arrêtera dans de juſtes bornes ce deſir naturel que vous avez d'acquerir de la reputation. Que ſi l'on marque quelque mépris de vôtre perſonne, ne direz vous pas auſſi-tôt, que ſi l'on vous connoiſſoit, vous ſouffririez bien une autre confuſion? S'il vous arrive quelque diſgrace, ſi telle entrepriſe ne reüſſit pas, ſi vous faites paroître vôtre peu de capacité, vôtre peu d'adreſſe, vôtre peu de prudence, ne vous ferez-vous pas vous-même juſtice, en avoüant que vous ne deviez pas vous attendre à autre choſe; enfin ſi vous tombez dans l'opprobre, & ſi l'on vous traitte indignement, alors la connoiſſance de vos peches, vous fera conſiderer qu'ayant merité une confuſion éternelle, Dieu vous fait encore grace de ſe contenter d'une ſi legere humiliation. J'avois donc raiſon de dire que la connoiſſance de ſoy-même, eſt le principe & la cauſe de la veritable humilité; puiſqu'elle nous fait voir nos défauts; ces défauts dont la plûpart des hommes ont tant de peine à ſoutenir la vûë; puiſqu'elle nous fait connoître que ces perfections qui nous preoccupent, & qui nous flattent, ne ſont en effet que de grands vuides remplis de nôtre vanité; aprés celà, nôtre amour propre ne nous impoſant plus, nous croirons nous ſuperieurs aux autres? les regarderons-nous encore avec mépris, & avec cét air de fierté qui ne vient que de ce que nous ne nous connoiſſons pas?

De ce premier uſage que nous devons faire de cette admirable ſcience, il en naît un ſecond, qui ne nous eſt pas moins neceſſaire; c'eſt de former en nous une habitude de prudence pour toute la conduite de nôtre vie. Car c'eſt le fruit que les Philoſophes en ont prétendu tirer, en appellant cette connoiſſance de nous-mêmes, la veritable ſageſſe, dont, comme je vous l'ay déja dit, ils ont fait comme un précis, & un abregé dans leur axiome ſi fameux: *Noſce te ipſum.* Cependant je puis dire que ces Sages n'ayant pas fait l'uſage qu'ils devoient de cette connoiſſance, & n'ayant pas ſuivi leurs propres maximes, ils n'en ont jamais tiré aucun avantage ſolide. Tous leurs efforts n'ayant été qu'une ſimple ſpeculation des choſes qui ſont communes à tout le monde, comme la naiſſance, la mort, les foibleſſes & les miſeres propres de la nature humaine, ſans entrer dans un détail plus particulier de ce qui leur étoit perſonnel, ny de leurs paſſions, ny de leurs vices, ny de leurs affections dereglées; afin de les regler, de les corriger, & de les dompter. Ce qui a fait dire à S. Paul, qu'ils ſe ſont évanoüis dans leurs connoiſſances: *Evanuerunt in cogitationibus ſuis;* au lieu que la connoiſſance que le Chriſtianiſme nous donne de nous-mêmes, perce juſques dans le fond de nôtre interieur, & nous apprend à nous élever au-deſſus de nos foibleſſes, ſans en perdre cependant le ſouvenir; elle nous découvre nos miſeres, mais c'eſt pour en faire autant de moyens de nous rendre heureux; elle nous oblige à penſer à

*ad Tim.* 10.

Digitized by Google

nos pechez, mais c'eſt pour les expier par la penitence ; elle nous fait connoître nos vertus, mais c'eſt pour les cultiver, & nous ſanctifier toûjours davantage : & voila ce me ſemble cette veritable ſageſſe, & cette haute prudence inconnûë aux Anciens, qui non ſeulement regle la conduite de nôtre vie, en ce qui nous regarde, mais encore en ce qui regarde le prochain. Car ſi vous vous connoiſſiez bien, vous jugeriez des autres par vous-mêmes ; connoiſſant ce qui vous eſt préjudiciable, vous ſçauriez ce qui les doit choquer, & ce qui leur peut déplaire, afin de l'éviter ; vous apprendriez le bien que vous leur devez ſouhaiter & procurer, & le mal que que vous devez éloigner de leur perſonne ; enfin, comme l'Apôtre raporte, toute la loy de l'Evangile, c'eſt à dire, toute la ſageſſe & la prudence chrétienne, à animer le prochain pour Dieu. Pour la ſçavoir mettre en pratique, ne faut-il pas ſçavoir & ce que nous nous devons, & la maniere dont nous ſommes obligez de nous aimer, afin de faire aux autres ce que nous voudrions qu'on nous fît à nous-mêmes?

A quoi j'ajoûte, que pour diſtinguer cette connoiſſance de celle que les Philoſophes Payens ont tant vantée, il faut nous connoître & nous conſiderer par les raports & les liaiſons que nous avons avec Dieu, dont nous ſommes & l'image, & l'ouvrage tout à la fois ; Car c'eſt, comme vous ſçavez, en quoi conſiſte nôtre grandeur & nôtre veritable gloire ; puiſque c'eſt ce que Dieu conſidere le plus en nous. Or cette ſcience

nous servira à vivre conformément à cette haute dignité ; en connoissant cette ressemblance ; nous craindrons de souiller cette Image par une vie dereglée, & indigne du rang où il nous a élevez. Au contraire nous nous efforcerons de la soûtenir par l'éclat de nos actions, connoissant ce que nous valons par la grandeur du prix dont un Dieu a bien voulu nous rachetter. *O anima erige te, tanti vales!* s'écrie un Saint Pape ; & certes si nous nous abaissons à des choses indignes de nous, si nous avons des attachemens honteux à des objets criminels, c'est que nous n'avons pas une assez haute estime de nous-mêmes, c'est que nous ne nous connoissons pas par rapport à ce que nous sommes à Dieu, & à ce que nous avons reçu de luy ; or ne nous imaginons pas qu'il y ait dans cette vûë aucun sentiment d'orgueil, ou de vanité, non, mépriser toutes les choses de la terre, regarder toutes les grandeurs mondaines comme infiniment au dessous de soi, croire que l'on est creé pour quelque chose de plus noble, c'est une grandeur d'ame, & une generosité chrétienne que éleve nos pensées & nos desirs jusqu'au Ciel, & qui nous faisant aspirer jusqu'à la possession de Dieu, n'est pas cependant contraire à l'humilité chrétienne, que cette même connoissance de nous-mêmes nous inspire ; parce qu'en nous mettant devant les yeux ce que nous avons reçû de Dieu, & ce que nous tenons de ses bienfaits, c'est à sa gloire que nous rapportons tous ces avantages, ne retenant de tout cela que le soin de les employer pour la fin à laquelle

il nous a destinez.

De sorte que si l'on nous fait la demande de nôtre Evangile, Qui êtes-vous? & quel sentiment avez-vous de vous-mêmes? *Tu quis es? Quid dicis de te ipsò?* nous ne serons pas en peine de répondre comme le grand Saint Jean, nous ne nierons point ce que nous sommes par la misericorde, en avoüant cependant ce que nous sommes par nous-mêmes. Ce Saint ne cache point qu'il est le Precurseur du Messie. Il avoüe qu'il est sa voix, qu'il n'est que pour le faire connoître, que pour l'annoncer, & publier sa gloire; enfin qu'il n'est que pour luy. Mais en rapportant toute son excellence à ses emplois, il insinuë que par luy-même il n'a rien de considerable; & c'est ce sentiment que nous inspirera cette connoissance: car au lieu de nous faire tirer vanité de nôtre merite, ou de nos perfections, elle nous fera mettre nôtre gloire à servir ce souverain Maître, qui ne nous a donné les avantages que nous possedons, que pour luy en faire hommage, & les rapporter à son service; nous regarderons le titre de serviteur de Dieu comme la plus glorieuse de nos qualitez, à l'exemple du Roy David; & nous tâcherons comme luy, de remplir les devoirs & les obligations qu'elle nous impose; nous la prendrons comme Jonas, pour la regle de toutes nos actions, & de tous nos desseins. *Ioan.* 1.

Vous sçavez que la crainte fit oublier en un moment à ce Prophete, la qualité qu'il portoit, d'être le Ministre du vray Dieu, & l'ordre qu'il en avoit reçû d'aller

à Ninive avertir les habitans de la colere du Seigneur, & de la vengeance qu'il avoit resolu de tirer de leurs crimes. Mais l'affliction, & le danger où il se vit exposé, luy remit devant les yeux ce qu'il étoit, & ce qu'il devoit faire. Je suis, répondit-il au Pilote du Vaisseau, où il s'étoit embarqué, qui luy demandoit son nom, son pays, & les raisons de son voyage, je suis Hebreu, qui crains le Seigneur Dieu du Ciel, qui suis Ministre de ses ordres. *Hebræus servus Dei sum, & Dominum Deum Cœli ego timeo.*

*Jona* 1.

CONCLUSION.

VOila, Chrétiens, pour finir, voila le plus grand avantage que nous pouvons retirer de cette connoissance de nous-mêmes; connoître que tout ce que nous avons, & tout ce que nous sommes venant de Dieu, & luy appartenant par un droit inalterable, nous ne devons penser qu'à luy plaire, qu'à travailler pour sa gloire, qu'à rapporter toutes nos actions, nos forces & nos emplois à son service. Car C'est en quoy consiste l'homme tout entier, dit le sage, *Deum time, & mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo.* Toutes nos pensées, & tous nos desseins ne doivent point nous inspirer d'autres vûës; tous nos talens, & toutes les belles qualitez que nous possedons, ne doivent servir qu'à cet usage; & c'est pour cela qu'il y a une si grande liaison entre la connoissance de Dieu, & la connoissance de nous-mêmes, que non seulement celle-cy con-

*Eccles.* 12.

Digitized by Google

duit à celle-là, mais qu'elle eſt encore un moyen infaillible & neceſſaire pour l'acquerir, en attendant que dans le Ciel, une claire vûë, & une poſſeſſion éternelle de cet Eſtre adorable, nous aſſûre nôtre felicité pour jamais : Je vous le ſouhaite. Ainſi ſoit-il.

# IV. SERMON

## POUR LE QUATRIE'ME DIMANCHE DE L'AVENT.

### *De la Penitence.*

Venit Joannes in omnem regionem Jordanis ; prædicans baptiſmum pœnitentiæ, ſicut ſcriptum eſt, Vox clamantis in deſerto. *Luc.* 3.

*S. Jean vint dans tout le pays, qui eſt aux environs du Jourdain, prêchant le baptême de penitence ; ainſi qu'il eſt écrit : C'eſt la voix de celui qui crie dans le deſert.* S. Luc ch. 3.

VOicy, Meſſieurs, une voix qui parle bien haut, mais que fort peu de perſonnes entendent, parce qu'elle ne parle que de penitence. C'eſt le grand S. Jean, qui prend luy-même ce nom, & qui en effet eſt tout

Digitized by Google

voix. *Totus vocalis*, comme l'appelle S. Ambroiſe, puiſque tout ce qu'il a & tout ce qu'il eſt, parle, prêche, & perſuade la penitence. L'auſterité de ſa vie la prêche, en ne ſe nourriſſant que de ſauterelles, & d'un peu de miel ſauvage; ſon vêtement la prêche, n'étant couvert que de poil de chameau, qui luy ſert en même temps d'habit & de cilice; ſa ſolitude la prêche, en nous avertiſſant de fuir le grand monde, pour penſer avec plus d'application & de loiſir à l'affaire de nôtre ſalut: ſon lit, qui eſt la terre dure, ſans autre toit que le ciel, ou le creux de quelque caverne; ſon ſommeil interrompu par ſes frequentes prieres, en un mot, ſa vie, ſes paroles, ſes actions, ne prêchent & ne font voir que penitence.

Mais helas! Meſſieurs, peu de perſonnes ſont aujourd'huy attentifs à cette voix, qui retentit ſur les bords du Jourdain, & que Dieu fait peut-être entendre au fond de notre cœur. Cependant en uſer de la ſorte, n'eſt-ce pas oublier qu'on eſt Chrétien? Quoy! fuir la penitence? Hé, ne ſçavons-nous pas que c'eſt par là que l'Egliſe a commencé, & que c'eſt encore par là qu'elle doit finir? Saint Jean l'eſt venu prêcher au premier avenement du Fils de Dieu; Elie la viendra prêcher avant le ſecond, & dans le cours des ſiecles. Dieu qui n'a jamais manqué d'envoyer des Prophetes à ſon peuple, pour luy prêcher la penitence, envoye encore en ce ſaint temps des Predicateurs à ſon Egliſe, pour préparer ſes voyes, & diſpoſer les peuples à le recevoir. La penitence eſt donc neceſſaire; mais rien

n'eſt ſi penible, j'en conviens; donc il n'en faut point faire; donc il ne la faut pas continuer ſi on l'a déja commencée; donc il faut ſe rebuter de ſes rigueurs; eſt-ce là raiſonner, Meſſieurs? Quel beſoin n'avons-nous pas des graces du S. Eſprit, pour prendre des ſentimens plus conformes au nom que nous portons? Demandons-les par l'entremiſe de Marie. *Ave Maria.*

QUoique la miſericorde de Dieu éclate particulierement dans le pardon qu'elle accorde aux pecheurs, & que l'on puiſſe dire que le ſalut des hommes eſt uniquement ſon ouvrage, elle ne nous ſauve pas cependant par elle-même immediatement, dit Tertullien, mais elle donne, pour ainſi dire, cette commiſſion à la Penitence. *Negotium divinæ miſericordiæ curans.* De maniere que ſi le Sauveur du monde a ménagé l'affaire de nôtre ſalut entre ſon Pere & luy, il faut ajoûter que la penitence le ménage de même entre luy & nous; mais à condition que de nôtre part nous y joindrons de même le ſang de nos larmes, & les travaux d'une vie dure, penible, & laborieuſe; & c'eſt pour cela que la penitence paroît ſi difficile aux mondains. Ils la regardent comme une maîtreſſe farouche & imperieuſe, dont l'empire, au lieu d'avoir, comme les autres vertus chretiennes, quelque choſe qui nous gagne & qui nous attire, n'a rien que de rebutant au contraire, rien qui n'effraye, & qui n'effarouche de ſon ſeul regard. Comment s'étonner aprés cela, des ſoins qu'ils apportent ou pour l'adoucir aprés

*L. de Pœnit.*

des offenſes grieves & reïterées, ou pour en accourcir le temps ? Les premiers ſe contentent d'une ſatisfaction legere ; une aumône de peu de conſequence, quelques prieres recitées à la hâte leur paroiſſent même un fardeau tres-peſant. Hé, malheureux ! ſont-ce là des fruits de penitence dignes d'être preſentez à Dieu ? Ne ſçayez-vous pas que les peines les plus rigoureuſes ſont encore trop legeres pour les crimes dont vous êtes coupables ? *Facite fructus dignos pœnitentiæ ;* faites *Luc. 3.* de dignes fruits de penitence, c'eſt à dire, des fruits qui compenſen par leur rigueur, les pechez que vous avez commis.

Les autres ſe rebutent, & ſe laſſent d'abord d'une vertu ſi neceſſaire, ils n'en conſiderent que la ſeverité, ſans faire aucune attention aux avantages qu'on en retire. J'inſtruirai d'abord les uns, & je leur ferai connoître que la penitence doit être rigoureuſe pour être agreable à Dieu ; enſuite je deſabuſerai les autres, en leur faiſant connoître les avantages de cette excellente vertu. C'eſt-là tout le partage de ce Diſcours.

JE dis en premier lieu, Meſſieurs, que pour faire des fruits dignes de penitence, elle doit être rigoureuſe ; & cela pour deux ou trois raiſons tirées de la nature du peché, dont la penitence eſt le remede. *Prædicans baptiſmum pœnitentiæ in remiſſionem peccatorum.* La premiere eſt que le peché eſt une injure faite à Dieu ; or la penitence eſt commiſe pour reparer ce tort, & tient la place de la juſtice vindicative ; donc le pecheur doit

PREMIERE PARTIE.

faire une satisfaction digne de la personne offensée, parce que le pecheur agit contre luy-même, comme étant commis à cela de la part de Dieu. De sorte que Dieu ne venge pas le peché, parce que le pecheur entreprend de le venger luy-même, par les peines volontaires ausquelles il se soûmet. Ainsi donc puisque la penitence prend la place de la justice divine, elle en doit faire l'office & la fonction, qui est de mettre l'égalité par tout; & par consequent de punir le criminel selon la qualité de l'offense qu'il a commise, c'est à dire que pour imiter la justice de Dieu, elle doit punir le peché avec quelque proportion comme Dieu le puniroit luy-même, & obliger le pecheur de faire de son plein gré une satisfaction, à peu prés telle que Dieu la pourroit exiger.

Or vous ne pouvez ignorer qu'une éternité de peines ne soit duë & preparée à un seul peché mortel, & qu'il n'y a aucun moyen d'éviter cette éternité, que par la penitence. C'est donc sur ce pied-là que nous devons en mesurer la rigueur; nous avons merité un suplice éternel par nos crimes, nous devons faire par la penitence comme un racourci de cette peine, selon la pensée d'un sçavant Auteur, qui appelle la penitence, *Compendium ignium aternorum*: l'abregé des peines de l'enfer. Si donc elle en est l'abregé, il faut qu'elle en represente l'éternité par la longueur de sa durée, qu'elle récompense les desespoirs inutiles des damnez, par les soûpirs & par les regrets d'une vive & sincere douleur; qu'au lieu des feux, des gênes, & des tortures

*Guil. Arvern. de Rhet. Cæleſt.*

res de ce lieu de ſuplices, elle ſubſtituë les jeûnes, les cilices, & les autres rigueurs, qu'une veritable douleur inſpire; en un mot, cette penitence doit faire avec quelque raport, ce que la juſtice divine feroit un jour, ſi nous étions aſſez malheureux pour ne la pas prévenir : *Compendium ignium æternorum.* Je ſçay bien qu'un abregé ne doit pas avoir toute l'étenduë de la choſe dont il eſt l'abregé, mais ne doit-il pas au moins en renfermer dans ſon racourci toutes les proportions? Ainſi comme par notre peché, nous avons merité la plus grande de toutes les peines; il faut que la Penitence, qui tient la place de la juſtice, nous faſſe ſouffrir une peine, qui par raport à nos forces, ſoit la plus grande de toutes les peines : autrement il y a bien à craindre que ſi nôtre penitence, qui n'eſt qu'un ſuplément de la juſtice divine, comme l'appelle un ſçavant Theologien, n'y eſt proportionnée, Dieu ne faſſe reciproquement de ſa juſtice un ſuplément à nôtre penitence; c'eſt à dire, qu'il ne ſuplée à nôtre lâcheté par ſa rigueur, & qu'il n'ait autant de ſeverité pour nous, que nous avons preſentement d'indulgence.

J'avouë bien qu'une ame qui auroit conſervé l'innocece du baptême, comme il s'en trouve quelques-unes; j'avouë, dis-je, qu'une ame de ce caractere pourroit bien en uſer avec plus de moderation, parce qu'à la rigueur, n'ayant commis aucun crime, elles ne ſont point obligées à la penitence; mais pour celles qui ont perdu cette innocence, il n'y a point d'auſteritez, ſi grandes qu'elles

puiſſent être, qu'elles ne doivent embraſſer; encore doivent-elles craindre aprés cela, que cette penitence ne ſe trouve encore trop legere dans la balance des jugemens de Dieu. Mais, direz-vous, ces pechez ne ſont-ils pas remis ? La penitence que le Prêtre impoſe ne ſuffit-elle pas pour ſatisfaire à la juſtice divine ? Il eſt vray, Meſſieurs, que la Penitence entant que Sacrement, remet le peché quant à l'offenſe; mais la dette ne demeure-t-elle pas encore à l'égard de la peine, qui n'eſt que changée d'éternelle qu'elle eût été en temporelle ? Or qui expie cette peine temporelle ? C'eſt la penitence vertu. De ſorte que ces deux penitences ſacrement & vertu, qui ſont ordinairement jointes enſemble, partagent entre-elles la deſtruction parfaite du peché : l'une fait l'office de la miſericorde, en effaçant ce qu'on appelle la coulpe; c'eſt pourquoi il n'en coûte que quelques paroles animées d'une vive & ſincere douleur, ce qui ſe peut faire en un moment, pour que le pecheur ſoit remis en grace avec Dieu, & pour qu'il rentre dans tous les droits de l'adoption divine. Mais pour la penitence vertu, comme elle tient la place de la juſtice vindicative, & qu'elle eſt chargée de ſatisfaire un Dieu offenſé, il faut que cette ſatisfaction ſoit pleine, entiere, rigoureuſe; il faut que ce pecheur entre ſolidement dans l'eſprit de penitence, qu'il en faſſe de dignes fruits.

C'eſt pour cela que les ſaints Peres appellent la Penitence un ſacrifice, & que S. Paul veut que tous les Chrétiens faſſent de leurs corps une hoſtie vivante, qui ſoit immolée

Digitized by Google

ſans ceſſe : *Obſecro vos per miſericordiam Dei, ut exhibeatis membra veſtra hoſtiam viventem.* Ad Roman. 12. Il veut que cette victime ſoit vivante, parce que le ſacrifice de la penitence, bien different des autres ſacrifices, ne ſe conſomme pas par la deſtruction de la victime, mais au contraire par ſa perfection : par conſequent il ſe peut donc renouveller, reïterer, continuer, parce qu'il ne touche point à la vie de la victime, & qu'il ne donne la mort qu'aux inclinations vicieuſes & corrompuës : *Ut exhibeatis hoſtiam viventem.*

Or jugez, Meſſieurs, ſi cette doctrine ſe peut accorder avec la lâcheté de la pluſpart des Chrétiens d'aujourd'huy, qui cherchent mille artifices pour adoucir les rigueurs de cette penitence, en oppoſant à la voix du grand S. Jean qui la prêche, & à celle d'un Dieu qui l'ordonne comme un remede neceſſaire, la voix de leur foibleſſe & de leur lâcheté. Quoy donc, n'eſt-ce pas déja une miſericorde, que Dieu nous laiſſe faire la juſtice de nos propres crimes ? & nous prétendons nous faire encore une ſeconde miſericorde ? y a-t-il en cela de la juſtice ? Or quand dans nôtre penitence nous apportons tant de circonſpection, de ménagement, de précaution, & d'adouciſſement, n'eſt-ce pas, ſelon la penſée de Tertullien, commettre dans nôtre penitence des infidelitez, qui meriteroient d'être expiées par une autre penitence, & agir dans le tribunal de la Miſericorde d'une maniere qui meriteroit d'attirer ſur nous les rigueurs de la juſtice d'un Dieu ? Car enfin Dieu vous avoit mis en main l'épée de cette



Digitized by Google

justice, en vous appellant à la penitence, & c'étoit pour retrancher cette affection déreglée, pour couper ces liens & ces attachemens criminels, pour porter la division jusqu'au fond de vôtre ame, & vous separer des choses avec lesquelles vous aviez une plus étroite liaison; en un mot, c'étoit pour déclarer une guerre sanglante à vos vices & à vos passions; & vous vous épargnez par lâcheté, vous vous ménagez par délicatesse: rendez, rendez donc cette épée, puisque vous ne sçavez pas la manier; Dieu s'en servira bien d'une autre maniere. Vous imitez le sacrifice de Saül, qui ayant eu ordre de Dieu de détruire entierement les Amalecites, & de passer tout au fil de l'épée, épargna cependant leur Roy Agag, en luy sauvant la vie.

Excellente figure d'un pecheur qui voudroit se convertir, qui témoigne haïr le peché, mais qui voudroit aussi épargner son corps, representé par cet Agag, que l'Ecriture dépeint comme un homme accoûtumé aux délices. Hé malheureux! c'étoit ce corps, la cause & l'instrument de tant de pechez, que Dieu vous ordonnoit de détruire; & vous êtes assez insensé, assez lâche, assez infidele à Dieu, pour l'épargner contre son ordre? Quoy, vous ne sçauriez seulement entendre parler d'un jeûne, d'une mortification legere? Quoy, femme mondaine, vous qui passez tant de nuits au jeu & au bal, vous regardez un Confesseur comme un homme insupportable, parce qu'il vous ordonne de veiller une heure, pour l'employer à la priere? En ve-

Digitized by Google

rité, cette penitence fait-elle l'office de la juſtice de Dieu, en la place de laquelle elle eſt ſubſtituée ? Non, jamais nous ne nous ſommes formez une juſte idée de cette vertu. Car enfin la penitence n'eſt pas ſeulement, comme vous vous l'imaginez peut-être, une ſimple douleur de cœur, qui ne paſſe pas plus loin ; c'eſt une douleur vengereſſe, qui cherche à détruire le peché, qui a pour fin de ſatisfaire à Dieu pour les excés qu'on a commis. Or il eſt juſte que cette bouche qui a goûté le plaiſir, en reſſente l'amertume ; que ces yeux qui ont débauché le cœur de la fidelité qu'il devoit à Dieu, ſoient du moins condamnez à verſer des larmes ; que tout ce corps, qui a été un corps de peché, comme parle l'Apôtre, ſoit comme détruit par la rigueur de la penitence ; c'eſt à dire, qu'il ſoit ſoûmis, de rebelle qu'il étoit ; qu'il ſoit mortifié & traité comme un coupable, & qu'il ſoit condamné à une eſpece de mort par arrêt de cette Juſtice divine : *Ut deſtruatur corpus peccati ;* & cela par le moyen de la penitence, que Tertullien appelle, *proſternendi, & nullificandi hominis diſciplina*, l'art d'humilier ce rebelle, & de punir en criminel celuy qui eſt la cauſe de tous nos deſordres. Ainſi donc ceux qui ſont aſſez lâches pour ôter aux pecheurs, ou pour adoucir les rigueurs de la penitence, au lieu de les décharger d'un joug qu'ils ne portent qu'à regret, on peut dire qu'ils leur arrachent des mains la ſeule planche qu'il leur reſte pour ſe ſauver du naufrage ; c'eſt à dire, l'unique moyen qu'ils ayent en ce monde pour expier les of-

*Ad Roman. 6.*

*L. de Pœnit.*

fenſes qu'ils ont commiſes contre la divine Majeſté, afin d'en éviter la juſte vengeance.

A cette premiere raiſon j'en ajoûte une ſeconde qui ne me ſemble pas moins forte, elle eſt encore priſe de la nature du même peché, qui nous rend les ennemis de Dieu ſi-tôt qu'il eſt commis : or l'effet de la penitence eſt d'appaiſer la colere de Dieu, & de nous reconcilier avec luy, comme le grand S. Jean-Baptiſte l'inſinuë en parlant aux Juifs, qui accouroient en foule pour ſçavoir ce qu'ils
*Matth. 3.* avoient à faire : *Quis vos demonſtravit fugere à ventura ira ?* Ce qui fait que quelques Theologiens la nomment une paix & une reconciliation qu'on fait avec Dieu, plûtôt qu'une reparation du tort qu'on luy a fait : parce, diſent-ils, que Dieu, à proprement parler, ne peut recevoir d'injure ni de tort de ſa creature ; mais il peut ſeulement en être irrité ; & par conſequent ſa colere doit être appaiſée par la penitence. Mais comment appaiſer parfaitement un Dieu irrité ? Pour le ſçavoir, Meſſieurs, il faudroit concevoir la haine que Dieu porte au peché ; haine que je puis dire égale à l'amour qu'il a pour luy-même, puiſque c'eſt le même acte de la volonté de Dieu, qui d'un côté eſt eſſentiellement amour, & de l'autre, eſſentiellement haine & averſion. De maniere qu'il hait le peché, de toute la force de ſa volonté, & de toute l'averſion poſſible, comme il s'aime de tout le poids de ſon inclination.

C'eſt pourquoy, bien que pour rentrer en grace avec Dieu, ce ſoit aſſez d'une veritable douleur, & d'un ſincere retour de ſon

cœur ; cependant le peché, tout détruit & tout pardonné qu'il eſt, peut toûjours être l'objet de la penitence vertu, & même de la penitence ſacrement ; n'y ayant point de temps ni de rigueurs limitées pour appaiſer un Dieu que nous avons une fois offenſé. J'ay dit de la penitence même ſacrement ; parce que je ſoûtiens, prenez garde à cecy, s'il vous plaît, je ſoûtiens que la pluſpart des pecheurs ont encore plus de ſujet de craindre du côté de leur douleur & de leur contrition, que du côté des penitences exterieures ; & que tous les veritables penitens ont cru qu'il étoit moins aiſé de ſe tromper à ces rigueurs volontaires, dont les Chrétiens d'aujourd'huy ont tant d'horreur, qu'à cette ſincere douleur qu'exige le Sacrement de Penitence. Comment cela ? C'eſt que ces peines exterieures étant ſenſibles, & nous étant connuës, on peut, en quelque maniere, les meſurer avec la grandeur de nos crimes, & en connoître la proportion ; & comme l'on eſt aſſuré d'avoir commis un peché, on peut l'être auſſi d'avoir fait tant d'années de penitence. Mais pour la douleur, rien ne nous peut donner aucune marque aſſurée qu'elle ſoit veritable ou ſuffiſante ; parce qu'elle eſt renfermée dans le cœur, & qu'il n'eſt pas même neceſſaire qu'elle ſoit ſenſible. Qui peut donc nous mettre en repos de ce côté-là ? La durée de cette douleur & de cet eſprit de componction, qui doit toûjours demeurer, depuis qu'on a une fois peché.

C'eſt pour cela que les plus grands ſaints Penitens, quelque eſperance qu'ils euſſent

conçuë de la miſericorde de Dieu, ont conſervé le regret & l'amertume juſqu'à la mort. Le ſaint Roy David avoit toûjours ſon peché devant les yeux : *Peccatum meum contra me eſt ſemper.* J'ay toujours mon peché dans la penſée pour le déteſter, & dans la memoire, pour m'obliger à en faire une juſte ſatisfaction ; ou bien, comme d'autres expliquent ce paſſage, le peché étant l'ennemi de Dieu, étoit auſſi devenu le mien, *Contra me eſt ſemper ;* ceſt pourquoy il ne ceſſoit jamais de le combatre, & de le détruire par la penitence. Telle étoit la douleur de David, une douleur continuelle, une douleur toûjours vive, toûjours préſente à ſon eſprit ; & nous, Chrétiens, nous croyons que ce ſoit aſſez d'avoir témoigné quelque regret de nos pechez pour n'y penſer plus jamais.

Pſal. 50.

Sommes-nous ſucceſſeurs de ces Chrétiens, qui prolongeoient autrefois leur douleur & leurs ſoûpirs juſqu'à la fin de leur vie, dans l'incertitude où ils étoient d'avoir fait ce qu'il faut faire pour obtenir le pardon de leurs pechez ? Ecoutez les paroles que Tertullien met en la bouche d'un Penitent, *Deliqui in Dominum, periclitor in æternum perire :* Ah ! j'ay offenſé mon Dieu ; je ſuis aſſuré d'avoir commis un peché, je ſuis donc dans un continuel danger de perir. Je me ſuis rendu coupable par mes crimes, je n'en puis douter ; mais je n'ay point d'aſſurance qu'ils me ſoient pardonnez : c'eſt pourquoy je tâche de faire une ſainte violence à la miſericorde de Dieu, par la continuation de mes ſoûpirs & de ma douleur, *Deliqui in Dominum, periclitor in*

*Tert. l. de Pœnit. ſub finem.*

*aternum perire.* Eſtes-vous penetrées d'une douleur pareille, Meſdames ? ſont-ce des marques d'un eſprit veritablement contrit & humilié, que ce luxe & ces parures indecentes que vous portez juſque dans le tribunal de la Penitence ? Où ſont les témoignages de cette douleur, qui pour appaiſer Dieu, & pour être ſuffiſante, même avec le Sacrement, doit ſurpaſſer toutes les douleurs imaginables ? Aprés vos confeſſions, êtes-vous plus triſtes, plus retirées, & moins mondaines qu'auparavant ? Où eſt cet eſprit contrit ? où ſont ces larmes du cœur ? où eſt cette ſainte confuſion ? en un mot, où eſt cet eſprit de componction, qui ſeul peut appaiſer la colere de Dieu, & arrêter le bras de ſa juſtice ? Vous penſez donc que ce ſoit aſſez d'avoir déclaré vos pechez à l'oreille d'un Prêtre, & d'avoir recité quelque formule d'actes de contrition : car vous ne pouvez pas dire que vous en faſſiez un acte veritable ; parce que s'il étoit tel, il auroit du moins fait quelque impreſſion ſur votre cœur, & auroit ſans doute apporté du changement dans votre vie. Eſt-ce donc ainſi, encore une fois, que vous penſez échaper à la colere d'un Dieu irrité ? eſt-ce à ce prix que vous penſez ſatisfaire à ſa juſtice ? eſt-ce de cette maniere que l'Evangile, que l'Egliſe, que tous les Saints vous ont appris à faire penitence ? Non, Chrétiens, il faut bien s'y prendre d'une autre façon, & Dieu qui eſt ſi ſouvent, & ſi outrageuſement offenſé par nos crimes, n'eſt pas ſi facile à appaiſer que vous vous l'imaginez.

Enfin la troiſiéme raiſon qui nous doit con-

vaincre que la penitence doit être rigoureuſe, & bien éloignée de tous ces adouciſſemens, c'eſt que le peché, outre qu'il eſt une injure faite à Dieu, qu'il faut reparer, & une offenſe qui nous rend ſes ennemis, qui nous oblige par conſequent de l'appaiſer; c'eſt qu'il eſt encore une tache qui demeure dans l'ame juſqu'à ce que le peché ſoit entierement lavé par la penitence. De-là vient qu'on la nomme un ſecond baptême, qui, à la verité, a le même effet que celuy qui nous a régenerez, mais qui eſt bien different quant à la maniere; puiſque le premier ſe fait avec une goute d'eau, & quelques paroles, que nous n'avons pas même la peine de prononcer, tandis qu'il faut des ruiſſeaux de larmes pour obtenir l'autre. Le premier eſt un Sacrement qui nous applique le ſang du Fils de Dieu, & qui par ſa propre vertu efface tous nos crimes quant à l'offenſe & quant à la peine: mais la Penitence entant que vertu, ne fait la même choſe qu'à proportion du merite de l'action que nous exerçons; c'eſt pourquoy elle demande que le pecheur pleure, ſouffre, gemiſſe. Le premier, en un mot, eſt un baptême de miſericorde, & l'autre un baptême de rigueur; c'eſt tout dire, un baptême de penitence, *Prædicans baptiſmum pœnitentiæ.*

Du moins eſt-ce ainſi qu'en parlent les ſaints Peres, & que la pratiquoient les premiers Chretiens. Et veritablement l'on ne ſçauroit lire, ſans une ſainte frayeur, l'ordre de cette penitence ancienne, l'appareil triſte & lugubre avec lequel l'Egliſe, d'une

Digitized by Google

part, pleuroit sur ceux qui avoient besoin d'un si severe remede, & d'autre part, les témoignages de douleur que cette même Eglise exigeoit publiquement des penitens. C'étoit, sans doute, un spectacle digne des yeux de Dieu, de voir des personnes de tout sexe, de tout âge, & de toute qualité, s'aller mettre au rang des Penitens, sans se mettre en peine des discours des hommes; de les voir s'humilier, se confondre, & n'avoir honte que de leurs pechez, pour l'expiation desquels il n'y a rigueur, ni austerité, ni mortification qu'ils n'acceptassent de grand cœur. On ne voyoit plus, dit S. Jerôme, ces visages fleuris, ces têtes parfumées, ces riches étoffes, ni tout cet appareil de vanité; mais des corps, que la longueur des jeûnes, l'assiduité des veilles & des prieres, & la rigueur des plus grandes austeritez avoient extenuez; on en voyoit couverts d'un sac & d'un cilice, qui dans une posture humiliante, déclaroient leurs pechez devant tout le monde; d'autres, les yeux baignez de larmes, les soûpirs & les sanglots au cœur, prosternez aux portes des Egliſes, sans oser y entrer, prioient ceux qui y entroient, de les fouler aux pieds, & d'autres enfin poussoient des cris & des gemissemens, qui attiroient la compassion de tout le monde, & excitoient les Fideles à les aider de leurs prieres auprés de Dieu. Enfin, sans entrer dans un plus long détail, il ne faut que voir dans Tertullien, dans S. Jerôme, & dans S. Cyprien, les peines longues & rigoureuses auſquelles l'Egliſe elle-même les condamnoit alors, avant que

de les admettre à la participation des Sacremens.

Ne me dites point que ces rigueurs n'étoient que pour les grands pecheurs, qui avoient perverti les ames par leur scandale, & deshonoré l'Eglise par les desordres de leur vie; car quoique la penitence publique ne fût que pour les pechez publics, & qu'il n'y eût que les scandaleux qui fussent soûmis aux peines canoniques, nous voyons cependant que les Saints ont employé les mêmes rigueurs, & puni par des penitences severes, les infidelitez les plus secretes. Témoin ce que S. Jerôme rapporte de l'incomparable sainte Paule, *Ita levia peccata plangebat, ut illâm gravissimorum criminum crederes ream:* Elle pleuroit dans l'amertume de son cœur les fautes les plus legeres; en sorte que l'abondance de ses larmes faisoit juger qu'elle eût été coupable des plus grands crimes: & quand on la prioit de se moderer pour l'interêt de sa santé; ah! laissez-moy, répondoit-elle, laissez défigurer ce visage, que j'ay autrefois voulu rendre plus agreable par le fard, & par les autres artifices, que la vanité met en œuvre; laissez-moy macerer & affliger par les jeûnes & par les cilices, ce corps que j'ay traité avec trop de délicatesse, & que j'ay paré d'habits les plus somptueux; souffrez que j'expie par des pleurs continuels les divertissemens mondains que j'ay recherchez. Voila ce que font encore les veritables penitens; il faut employer l'autorité d'un Directeur pour les moderer. Mais qu'il s'en trouve peu qui soient de ce nombre!

*In Epitaph. sanctæ Paulæ.*

puiſqu'on ne peut aſſez pleurer le relâchement qui s'eſt gliſſé particulierement dans l'exercice de la penitence. Avoüons donc, avoüons, Meſſieurs, que la Penitence, quelque rigoureuſe qu'elle puiſſe être, eſt toûjours peu de choſe en comparaiſon de ce que merite le peché. Ainſi c'eſt s'abuſer, que de penſer que le peché ſe remette auſſi facilement qu'il ſe commet : il faut que le pecheur en porte la peine, qu'il la reſſente ; il faut qu'il conſidere à loiſir l'état funeſte où le peché l'a reduit, qu'il conçoive & qu'il apprehende dans la ſuite la grandeur du mal, par la difficulté du remede, & qu'il faſſe enfin des fruits dignes de penitence ; perſuadé que ſi la Penitence nous délivre des peines éternelles, ce n'eſt qu'en nous inſpirant une violente & continuelle douleur, qui nous porte à expier nos pechez par toutes les rigueurs que merite leur énormité.

MAis, Chrétiens, ſi d'une part j'ay crû être obligé de deſabuſer les perſonnes lâches, qui font ſi peu de penitence pour des pechez aſſez griefs ; j'ay juſte ſujet de craindre de l'autre, que la peinture que j'ay faite d'une vertu qui eſt auſſi neceſſaire, qu'elle ſemble rude & fâcheuſe aux inclinations de la nature corrompuë, ne vous rebute & ne vous décourage. C'eſt pourquoy je veux vous faire voir en peu de mots, dans cette ſeconde Partie, qu'autant que les fruits de penitence ſemblent amers aux mondains, autant ſont-ils doux à ceux qui ſçavent goûter les choſes de l'éternité. Je touche ſeulement deux ou SECONDE PARTIE.

trois de ces fruits pleins de douceur, qui naissent (ce qui est plus admirable) de son amertume même; puisque les mêmes raisons qui nous montrent la necessité d'une penitence austere, nous convainquent en même temps de la bonté de ses fruits.

Le premier est, que si la penitence tient la place de la justice vindicative de Dieu, comme nous avons dit, elle attire aussi plus certainement sa misericorde; parce que nous l'opposons, cette penitence, comme un bouclier à tous les traits de sa justice. Ainsi, si on la trouve penible lorsqu'on la fait, il ne faut pas en être surpris: Car de même que les mains d'un Chirurgien, qui employe le fer & le feu pour guerir une playe, & empêcher que la gangrenne ne s'y mette, sont benignes & salutaires, quoy qu'elles nous paroissent cruelles dans l'operation; aussi la penitence n'a rien que de doux, quoy qu'elle ne paroisse jamais qu'accompagnée de ces jeûnes, de ces austeritez, & de ces mortifications si contraires à la nature. Ce qui fait dire à Tertullien, que nous la devons plûtôt regarder comme une grace, que comme un supliee: *Quod savitiam æstimas, gratia est*; du moins est-elle un temperament de misericorde & de justice; puisqu'en même temps que Dieu veut absolument que le pecheur souffre la peine qui est dûë à ses pechez, il adoucit la necessité d'un remede si violent, par la joye que ce même pecheur ressent d'avoir satisfait à sa justice, & par la douceur que produit l'esperance de sa misericorde. Jusque-là que S. Augustin trouvoit les larmes de la penitence

*L. de Pœnit.*

plus douces que les joyes qu'il goûtoit auparavant aux ſpectacles.

En effet, qui eſt le criminel qui ne regarderoit comme une grace & comme une faveur, ſi aprés avoir merité le dernier ſuplice, on remettoit à ſa volonté le châtiment dû à ſes crimes ? Ne ſeroit-ce pas le traiter avec une grande miſericorde, que de luy laiſſer la liberté d'en faire luy-même la juſtice ? C'eſt donc un fruit de la penitence bien doux, que de trouver une reſſource dans le plus grand deſeſpoir de nôtre ſalut, que d'être moralement aſſuré du pardon de ſon peché : car il n'y a que la penitence ſeule qui nous puiſſe donner cette aſſurance morale ; puiſque tout le reſte eſt douteux ; mais encore puiſqu'il n'a de force ni d'efficace, qu'autant qu'il l'emprunte de cette vertu. Quelle conſolation donc à un pecheur, qui connoiſſant combien le peché déplaît à Dieu, conçoit par conſequent la grandeur du bien qu'il avoit perdu, & l'horreur des ſuplices qu'il avoit meritez ? quelle conſolation, dis-je, de voir que la miſericorde de ce même Dieu luy tend encore les bras, & qu'elle luy offre ſon pardon ? Ah ! ſi les demons pouvoient avoir quelque eſperance de l'obtenir, à quels tourmens ne s'offriroient-ils point ? Ah ! ſi les damnez, ces victimes infortunées de la juſtice divine, qui gemiſſent dans les enfers, avoient encore cette reſſource, que ne feroient-ils point, & avec quelle ardeur ne travailleroient-ils point à meriter ce pardon ? Eſt-il moindre de vous avoir garanti de l'enfer, que ſi Dieu vous en avoit effectivement

retiré, pour vous offrir le temps & le moyen de faire penitence ? Il eſt même plus grand, puiſqu'il vous épargne de ſi horribles tourmens ; & quelque penitence que vous puiſſiez faire enſuite, n'eſt-ce pas encore trop de grace & de faveur que Dieu daigne l'accepter ?

C'eſt cette penſée qui animoit autrefois ces ſaints Penitens dans les deſerts ; & qui les rendoit ingenieux à trouver de nouveaux moyens d'expier même de legeres offenſes. Vous pourriez, ô mon Dieu ! diſoient-ils, me traiter comme vôtre ennemi dans l'autre vie, *Plagâ inimici, & caſtigatione crudeli,* comme parle l'Ecriture, n'eſt-ce donc pas une grace que vous me faites, que de vous contenter de ſi peu en celle-cy ? C'a donc mes yeux, mes mains, & tout mon corps, aidez-moy à ſatisfaire à la juſtice de mon Dieu ; ça biens, honneurs, plaiſirs, inſtrumens funeſtes de mes pechez, venez que je vous conſacre par un genereux détachement, aux ſaintes rigueurs de la penitence ; trop heureux de ce que Dieu veut bien à ce prix me remettre en ſa grace !

*Jerem. c. 30.*

Pour juger donc encore une fois de la douceur des fruits de la penitence, ne conſiderez plus les rigueurs temporelles auſquelles elle vous condamne, ne jettez les yeux que ſur les éternelles que vous meritiez ; comparez les tourmens qui vous étoient dûs, ces braſiers ardens, ces pleurs, ces grincemens de dents, ces deſeſpoirs, & tout ce terrible appareil de ſuplices, avec les jeûnes, les veilles, les larmes, & toutes les auſteri-

tez volontaires que vous pouvez embraſſer ; & appellez aprés cela, ſi vous l'oſez, vôtre penitence, telle qu'elle puiſſe êtie, appellez-la rigoureuſe & ſevere ! Non, rien n'eſt ſi conſolant, pour un ſaint Penitent, que de lire dans l'Ecriture la penitence affreuſe, quoi qu'inutile, que feront les réprouvez, *Pœnitentiam agentes, & pra angustiâ ſpiritus gementes* : Dans la vûë de leur malheur éternel, ils ſe repentiront de leurs crimes, mais inutilement ; ils verſeront des larmes ameres, qui ne ſerviront qu'à augmenter l'ardeur de leurs feux ; ils ſeront preſſez par la violence de leur douleur, en ſorte qu'ils n'auront pas même la liberté de reſpirer. Quoy, racheter tant de regrets, tant de larmes inutiles, & tant de tourmens par une peine arbitraire, par une peine courte & legere, quand même elle dureroit toute la vie ! Quand il n'y auroit que ce ſeul fruit de la penitence, ne ſeroit-il pas capable d'ôter toute l'amertume que les mondains trouvent dans l'exercice de la vertu ? *Sapient. 5.*

Mais voicy encore un ſecond avantage, & un ſecond fruit qui n'eſt pas moins doux & moins ſavoureux que le premier ; c'eſt que la penitence étant une reconciliation entiere avec Dieu, qui d'ennemis que nous étions, nous rend ſes amis, elle nous fait goûter les fruits d'une paix & d'un repos de conſcience, qu'on devroit acheter au prix de toutes les peines & de toutes les auſteritez imaginables. Car, Meſſieurs, pour en juger par ſon contraire, vous ſçavez qu'il n'y a tourment au monde égal à celuy d'une conſcience criui-

nelle ; vous ſçavez qu'elle eſt ſon propre juge, ſon bourreau, & ſon ſuplice tout à la fois ; vous ſçavez qu'elle déchire ſans ceſſe & ſans pitié, le cœur qui a conçu le crime. Juſque-là que les Payens mêmes penetrez de cette vérité, ont employé des Furies fabuleuſes, pour faire comprendre par ces fictions, les veritables tourmens d'une conſcience ulcerée. Or, Meſſieurs ; quel moyen de remedier aux playes profondes que fait ce ver devorant ? Il n'y en a point d'autre que la penitence. Car enfin, on ſçait que ces cruelles allarmes durent pendant que la cauſe, qui eſt le peché, ſubſiſte dans une ame : or le peché y ſubſiſte tant qu'il n'eſt point détruit ; on ne peut le détruire que par la penitence ; donc ſans la penitence, on ne peut jamais jouïr de cette paix, & de ce repos qui en eſt inſeparable ; on ne peut jamais jouïr de ce fruit, qui conſerve ſa douceur en toutes les ſaiſons ; de ce fruit de tous les temps & de tous les lieux ; en un mot, de ce fruit qui eſt le plus doux & le plus délicieux qu'on puiſſe goûter en cette vie.

Car enfin étant ennemi de Dieu, il y a toûjours ſujet de craindre, on eſt toûjours dans les apprehenſions d'une mort incertaine, qui peut nous ſurprendre ; on eſt toûjours ſous les coups de la juſtice de Dieu, qui nous menace d'une éternité de peines. Mais dés que ce Dieu irrité eſt appaiſé par la penitence ; dés que cette paix reciproque a fait quitter les armes de part & d'autre ; dés que la penitence a produit ce doux fruit de la reconciliation, tout eſt calme, rien n'eſt à craindre,

la mort & l'enfer ſont ſans horreur : au lieu que rien n'égale la peine d'un pecheur qui fuit la penitence ; ſa conſcience luy reprochant ſes deſordres, luy repréſente par tout le peril où il s'expoſe, luy met à tous momens devant les yeux la grandeur des ſuplices qu'il merite ; & cette conſcience vengereſſe des interêts de Dieu offenſé, fait faire à ce malheureux la plus rude de toutes les penitences, au milieu même de ſes débauches & de ſes plaiſirs. Ce mal, Meſſieurs, étoit ſans remede parmi les Payens, il ne leur reſtoit que des fureurs & des deſeſpoirs aprés leurs crimes ; mais maintenant il ſe trouve dans la penitence chrétienne, comme un fruit qui naît au milieu des épines, dont elle paroît entourée.

Enfin, le troiſiéme & le dernier avantage qui nous doit le plus conſoler, c'eſt qu'elle nous rend nôtre premiere innocence, en lavant toutes les taches de nôtre conſcience, & en nous remettant dans tous les droits que nous avions perdus. Car, dites-moy, pourroit-il ſembler rude & difficile à un homme, qui de riche & opulent qu'il étoit, ſe voit reduit à la derniere miſere, ſi on luy offroit le moyen de rétablir ſa fortune plus avantageuſement que jamais ? ou à un Courtiſan diſgracié, ſi on luy promettoit de rentrer en faveur, & d'être plus puiſſant ſur l'eſprit de ſon Prince qu'il n'étoit auparavant ? ou enfin à un Roy dépouïllé de ſes Etats, ſi l'occaſion ſe preſentoit de rentrer en poſſeſſion de ſon Royaume ? Sans doute tout leur ſembleroit peu de choſe, pourvû qu'ils fuſſent

assurez de venir à bout de leurs desseins. C'est ce que fait la penitence à l'égard d'un pecheur. Le peché l'avoit dépoüillé de tous les tresors de ses merites, & la penitence luy rend tout ce qu'il avoit perdu, & le fait souvent encore plus riche & plus grand dans le Ciel qu'il n'auroit été. Il étoit dans la disgrace de Dieu, & regardé comme son ennemi, la penitence le remet en faveur; ce pecheur étoit déchû de tous ses droits, & de toutes prétentions sur le Royaume du Ciel, la penitence luy rend toutes ces prérogatives avec la qualité d'enfant de Dieu.

C'est pourquoy, à proprement parler, les larmes ne sont faites que pour la penitence, parce qu'elles sont inutiles pour tout le reste; car, Chrétiens, qu'une personne ait perdu un parent, un ami, son credit, ou ses biens, qu'il pleure tant qu'il voudra, ses larmes n'auront d'autre fruit que de le tourmenter. Il n'y a que dans la penitence où elles ne sont point steriles; puisque nous lavant, elles nous rendent tout ce que nous avions perdu, d'une maniere même plus avantageuse. Enfin, c'est par elle que les pechez sont heureusement détruits; elle efface cette scedule de mort, qui avoit été faite contre nous, & qui, sans cela, subsisteroit éternellement: car dans l'enfer, Dieu punit bien le peché, mais il ne l'efface pas; il le rendra toûjours present aux yeux de celuy qui l'a commis, afin que cette vûë le bourrelle sans cesse. Ouï, dit Dieu à un malheureux reprouvé pour ses crimes, je te punirai une éternité toute entiere; & moy, répond ce pecheur, je vous maudirai durant

toute l'éternité : je t'aurai, luy dit Dieu, éternellement en horreur ; & moy, luy replique ce miserable, je vous haïrai éternellement : ce sera durant des siecles infinis, dit Dieu, que j'exercerai ma vengeance sur toy ; & moy, luy repart ce desesperé, je vous blasphémerai sans cesse. Cette justice dompte & altere le pecheur, mais elle ne le convertit pas. Il n'y a que la penitence qui détruit & aneantit le peché, en separant la volonté du pecheur de l'affection de ses crimes, & qui le fait retourner à Dieu de toute la sincerité de son cœur : aussi est-ce la satisfaction la plus noble & la plus glorieuse qu'on luy puisse faire ; parce qu'elle procede de l'amour, & du regret de l'avoir offensé. C'est le seul spectacle capable de porter la joye dans le Ciel, c'est cette penitence que Dieu attend & qu'il demande. Et certes, rien ne l'oblige de souffrir un pecheur tant d'années, que l'esperance de sa conversion. On diroit même que ces fruits sont encore plus agreables à ses yeux qu'aux nôtres, tant il souhaite de nous les voir produire : *Ita dico vobis, gaudium erit in cælo super uno peccatore pœnitentiam agente.* Aprés cela, comment ne point aimer une vertu, qui des plus grands pecheurs, en fait les plus grands amis de Dieu, & qui pourroit changer tous les démons en autant d'esprits bienheureux, si Dieu leur accordoit les moyens & le temps de la pratiquer. Aimons-la donc, embrassons-la donc cette penitence toute austère qu'elle est, puisque les fruits en sont si doux : *Facite fructus dignos pœnitentiæ.* *Luc. 15.*

CONCLUSION.

NE sentez-vous point quelque desir d'en goûter, mon cher Auditeur; car c'est la Conclusion que je veux tirer de tout ce discours. Certes, quand je pense aux austeritez de tant de Solitaires, quand je me represente ce qu'ont fait ces anciens & illustres Penitens, quand je me souviens de ce que nous avons dit des saintes rigueurs qu'exerçoient les premiers Chrétiens, je vous demanderois volontiers si le Dieu que nous avons offensé est moins juste qu'il n'étoit alors, si l'Enfer que nous avons merité est moins terrible, ou si les pechez que nous avons commis sont moins griefs? Non sans doute; mais c'est qu'ils concevoient mieux la peine qu'ils meritent. Mais quelle penitence voulez-vous que je fasse! me demandez-vous? O mon cher Auditeur, faut-il vous instruire sur ce chapitre? Si vous aviez un veritable regret d'avoir offensé Dieu, il ne seroit pas besoin de vous le dire, il faudroit plûtôt vous moderer, que de vous pousser à vous en punir; vous diriez comme Tertullien, *Peccator omnium notarum cùm sim, nulli rei nisi pœnitentiæ natus.* Etant un pecheur noirci de tant de crimes, pourquoi suis-je au monde, & pourquoi Dieu m'y souffre-t-il, si ce n'est pour expier mes pechez? Vous diriez avec Saint Augustin, *Quid mihi restat nisi flere & dolere?* Aprés tant d'offenses, que nous reste-t-il autre chose que des pleurs pour les laver, & des soupirs pour en témoigner ma douleur? Il n'y a donc que les lâches qui ayent horreur de la penitence, puisqu'elle est une vertu si necessaire. Que si vous étes

*L. de Pœnit.*

*T. de vera & Sacra Pœnit. f. 13.*

de ce nombre, considerez combien les fruits en sont doux ; envisagez-la par l'endroit le plus favorable ; elle fléchira la Justice de Dieu, elle vous reconciliera avec luy, elle lavera tous vos crimes, elle vous consolera dans l'esperance de vôtre salut ; & enfin elle vous donnera dés cette vie, des gages de l'Eternité bienheureuse, que je vous souhaite, &c.

Digitized by Google

# V. SERMON

## POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOEL.

*De la contradiction de la vie des Chrétiens à celle du Fils de Dieu.*

Hic positus est in ruinam, & in resurrectionem multorum, & in signum cui contradicetur. *Luc.* 2.

*Cet Enfant est pour la ruïne & pour la resurrection de plusieurs dans Israel, & pour être en butte à la contradiction des hommes.* S. Luc ch. 2.

CEt Oracle, Chrétiens Auditeurs, que prononce le saint vieillard Simeon dans nôtre Evangile, est d'autant plus terrible, que l'évenement ne l'a que trop verifié dans la suite des siécles, & que l'accomplissement

lement s'en voit encore tous les jours à l'égard de la plûpart des hommes. Oüy, cet homme-Dieu, l'esperance de toutes les nations, né pour le salut de tout le monde, promis & donné pour reparer nôtre perte, & nous relever de nôtre chute ; ce même Sauveur, dis-je, est à l'égard de plusieurs, l'occasion de leur perte, le juste sujet de leur crainte, & la cause en quelque maniere, de leur malheur éternel.

Nous aurions sans doute de la peine à comprendre cette verité, si le même Esprit de Dieu, qui a parlé par la bouche de ce saint homme, ne s'en étoit fait luy-même l'interprete, & s'il ne nous avoit appris que ceux-là mêmes pour qui Jesus-Christ est né, à qui il est venu donner la vie, & qu'il a éclairé de ses plus vives lumieres, changeant & renversant ses premiers desseins, par leur infidelité, font qu'il devient l'occasion de leur reprobation, par la contradiction qu'ils apportent à ses loix, à ses lumieres, & à ses exemples. *Hic positus est in ruinam & resurrectionem multorum, & in signum cui contradicetur.*

De sorte, Messieurs, que la seconde partie de cet Oracle donne de l'éclaircissement à la premiere, qui semble d'abord envelopper quelque contradiction ; & fait que l'on peut dire de cet homme-Dieu, souhaité & attendu depuis si long-temps, qu'il est à l'égard des differentes personnes qui le reçoivent, ou qui le rebutent, la vie des uns, & la mort des autres ; une lumiere qui éclaire ceux-cy, & qui aveugle ceux-là ; le chemin & la voye pour quelques-uns, mais un funeste écueil

pour quelques autres, par le ſcandale qu'ils prennent de ſes maximes, & des veritez qu'il nous enſeigne. C'eſt, Chrétiens, contre ce malheur que je veux tâcher de vous prémunir, en vous faiſant voir dans la premiere partie de ce diſcours, comme le Fils de Dieu eſt encore aujourd'hury en butte à la contradiction de la plûpart des Chrétiens, qui vivent ſans faire reflexion ſur l'obligation quils ont de le ſuivre, & de luy obeïr; & dans la ſeconde, le malheur évident auquel cette contradiction les expoſe. Ce ſont les deux parties de l'Oracle rapporté dans nôtre Evangile; & qui feront le partage de ce diſcours, aprés que nous aurons imploré le ſecours du Ciel, par l'entremiſe de Marie. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

C'Eſt, Meſſieurs, le ſentiment de pluſieurs grands Theologiens, que le Fils de Dieu n'auroit pas laiſſé de ſe faire homme, & de naître ſur la terre, quand même les hommes n'auroient pas eu de beſoin de lib rateur. Il étoit, diſent-ils, de l'interêt de la ſageſſe de Dieu, & de la douceur de ſa Providence, de leur donner un guide pour les conduire dans la voye de leur ſalut, un maître pour les inſtruire des verités qu'ils doivent croire, & un modele enfin ſur lequel ils pûſſent ſe former. Que la premiere partie de cette Doctrine ſoit veritable, ou non, c'eſt ce qu'on ne peut pas déterminer aiſément: il faudroit pour cela avoir penetré dans les deſſeins de Dieu, ou que luy-même nous les eût revelés, comme il a fait les autres objets de nôtre Foy.

Digitized by Google

Mais ce qui ne peut être contesté de personne, est que Jesus-Christ le Verbe incarné, est le guide assuré que les hommes doivent suivre, la verité qu'ils doivent croire, pour apprendre les maximes du salut, & le modele qu'ils doivent exprimer, sans quoy ils ne peuvent être reconnûs de son Pere, qui les désavoüera un jour pour ses veritables enfans, s'il n'y trouve point ces trois marques, & ces trois caracteres qui distinguent les veritables Chrétiens. C'est pourquoy Jesus-Christ nous asseure luy-même, qu'en se faisant homme, il s'est fait en même temps la voye qu'il faut suivre, la verité qu'il faut croire, & la vie qu'il faut imiter, & exprimer dans toutes nos actions. *Ego sum via, & veritas, & vita.* Or, Chrétiens, c'est en ces trois choses que la plûpart des hommes, & même des Chrétiens, font de cet homme-Dieu l'objet de leur contradiction. Ils prennent une voye toute opposée à celle qu'il leur a marquée; ils resistent aux veritez qu'il leur a apprises; ils menent enfin une vie toute contraire à celle qu'il leur a laissée pour modele. Leur contradiction est une contradiction de cœur, d'esprit & d'action tout à la fois: je veux vous les expliquer dans cette premiere partie. *Joan. 14.*

Premierement, le Fils de Dieu est exposé à la contradiction des hommes, parce qu'ils s'opposent & qu'ils resistent à ses Loix & à ses Preceptes, qui sont les voyes par lesquelles il a voulu nous conduire: & c'est-là particulierement ce que j'appelle une contradiction de cœur, par ce qu'encore qu'ils soient

persuadez qu'il n'y a point d'autre chemin qui conduise au Ciel, qu'un chemin de mortification & de peine, & que ce chemin est rude, étroit, & difficile; la plûpart disent comme ces impies, que fait parler le Prophete, *Recede à nobis, scientiam viarum tuarum nolumus*: Nous ne voulons point suivre cette route si contraire à nos sens & à nos inclinations. *Iob. 21.*

Nous ne voulons point marcher aprés un tel guide, ses maximes ne sont point de nôtre goût. Il commande l'abaissement & l'humilité, & nous n'aimons que l'éclat & la gloire: il veut qu'on porte sa croix, qu'on se renonce soy-même, & qu'on se fasse violence pour aller au Ciel; mais nous, nous ne cherchons que le plaisir, que nos aises, que nos divertissemens: aussi cette route qu'il nous montre, & qui contredit nôtre panchant naturel, souffre de même une contradiction continuelle de nôtre part; jusque là que la plus grande partie de nous veut ignorer même jusque au nom de la mortification & de la penitence. Ce Guide celeste veut que pour marcher sans obstacle dans ce chemin, on se dépouille, du moins d'affection, de toutes les choses de la terre; mais le cœur y tient par une infinité de liens, & on ne peut se résoudre à faire les genereux efforts, qui sont necessaires pour rompre cet attachement; on a enfin mille & mille peines à s'engager dans une route si étroite, comme l'appelle ce Sauveur luy-même: *Quàm angusta porta, & arcta via est, quæ ducit ad vitam!* Ainsi comme il y en a peu qui la suivent, il faut inferer *Matth. 7.*

qu'il y en a donc un grand nombre qui y contrediſent ; non qu'ils ne ſoient perſuadez que c'eſt l'unique voye du ſalut ; mais parce qu'ils ne veulent point acquerir le Ciel à ce prix : ils ſçavent la route, ils connoiſſent que c'eſt par-là qu'il faut marcher ; mais la difficulté les arrête, la volonté s'oppoſe à leurs lumieres : & comme S. Paul nous aſſure qu'il y a dans nos corps une loy qui combat celle de l'eſprit, & qui le contredit en tout ce qu'elle commande ; de même il y a comme une autre volonté dans la volonté, qui tient le parti de la ſenſualité, & qui contredit à la volonté de l'eſprit. Nous connoiſſons aſſez qu'il n'y a point d'autre moyen de ſalut, que de prendre le chemin marqué par ce Verbe incarné, ſçavoir l'obſervation de ſes commandemens ; mais nous reſſentons une autre loy, qui eſt celle de nos vices, de nos paſſions, & de nos méchantes habitudes, qui nous en ferme, pour ainſi dire, le paſſage par la contradiction & par la reſiſtance de nôtre cœur.

Ce n'eſt pas, Meſſieurs, une expreſſion fort éloignée de l'uſage, & du langage de l'Ecriture, de dire qu'on contredit par-là ce Sauveur nouveau né ; puiſqu'il s'appelle luy-même nôtre voye, c'eſt à dire, ſelon S. Auguſtin, que comme pour montrer que c'eſt en luy que nous devons établir nôtre eſperance, il s'appelle nôtre eſperance même, *Chriſtus ſpes noſtra* : comme pour nous faire comprendre que nous ne pouvons être ſauvez que par ſon moyen, & que luy ſeul a payé le prix de nôtre rachapt, il s'appelle nôtre ſalut

*Sic Eccleſia can. in Feſt. Paſch.*

& nôtre redemption, *ipse est salus & redemptio nostra*: comme pour nous faire concevoir qu'il a pris sur luy-même toutes les malédictions, & tous les châtimens que nous avions meritez, S. Paul nous assure qu'il s'est fait la malediction même, par une expression emphatique, qui marque qu'il s'est acquitté de tout cela avec un avantage tout singulier. De même, quand ce Sauveur dit qu'il est nôtre voye, c'est pour nous faire entendre, qu'on ne peut s'écarter de la route qu'il nous a tracée, sans nous égarer & sans nous perdre.

Or cette voye nous étoit inconnuë avant que le Sauveur eût paru au monde, & qu'il nous l'eût découverte; &, selon l'Evangile, tout le monde marchoit dans les tenebres, sans connoître ni le chemin qu'il prenoit, ni le terme où il devoit aboutir. Chacun suivoit les desirs de son cœur, & les égaremens de son esprit; les hommes couroient aprés leurs convoitises, comme ajoûte le Prophete, & marchoient dans la voye de l'iniquité. Si quelques-uns prenoient pour guide la raison, comme ont fait quelques Philosophes, c'étoit une aveugle elle-même qui conduisoit d'autres aveugles, qui ne connoissoit pas les routes veritables, & qui a conduit enfin ceux qui se sont fié sur ses lumieres, dans d'horribles precipices. Toute chair, dit le S. Esprit, avoit corrompu ses voyes; c'est à dire, que presque tous les hommes ayant quitté le veritable chemin qui conduit à la vie, & au bonheur éternel, s'égaroient l'un d'un côté, l'autre d'un autre; peu suivoient la voye qu'il falloit tenir, & encore ne la suivoient-

ils pas long-temps ; ils en perdoient bien-tôt les traces, & l'on peut dire qu'elles étoient entierement effacées, quand le Fils de Dieu eſt venu ſur la terre, pour ſe faire nôtre guide en marchant devant nous.

Ainſi c'étoit une choſe abſolument neceſſaire qu'il nous montrât le chemin, puiſque nous l'euſſions éternellement ignoré ſans cela ; mais auſſi c'eſt une choſe indiſpenſable de le ſuivre, ſi nous voulons parvenir au terme où nous aſpirons. Or que font la plûpart des hommes ? Cette voye fait le ſujet de leur contradiction ; ce chemin les rebute, parce qu'il paroît rude & difficile, & ils en prennent un autre tout oppoſé. Voila la contradiction qu'on fait à l'Evangile, voila ce qui cauſera infailliblement nôtre perte, puiſque enfin c'eſt s'égarer ; contradiction auſſi outrageuſe à cet homme-Dieu qu'elle nous eſt funeſte : car comme c'eſt une contradiction du cœur & de la volonté, qui aime ſon égarement, les hommes bien loin de marquer à Jeſus-Chriſt leur reconnoiſſance pour les avoir remis dans la voye de ſalut, en les retirant de leurs tenebres, & en leur ſervant de guide pour arriver plus ſûrement à leur terme ; ces hommes, dis-je, ſe ſcandaliſent de ſes preceptes & de ſes loix, qui ſont cette voye & ce chemin. Ils ſuivroient avec joye ce guide celeſte, s'ils pouvoient trouver dans ſa conduite dequoy juſtifier leur ambition, le deſir inſatiable qu'ils ont de la gloire, des plaiſirs, & de tous les autres biens de la terre : mais parce qu'ils n'y trouvent que des vertus entierement oppoſées à

leurs vices & à leurs passions les plus ardentes ; parce que cette voye par où nous devons marcher est l'humiliation, les souffrances, la mortification, la pauvreté : ils la rebutent, ils s'en éloignent ; de maniere que ce Verbe Eternel, qui étoit venu sur la terre pour leur apprendre le chemin du Ciel, leur est au contraire un sujet de scandale & de contradiction ; puisqu'ils preferent leurs commoditez, leur reputation, & la recherche de ces plaisirs, qui nous conduisent à la mort & à la damnation ; ils les préferent, dis-je, aux voyes que la Sagesse Eternelle nous a tracées.

Car sans parler de ceux qui font ouvertement profession de crime, qui vivent dans le desordre & dans le scandale, n'est-ce pas une contradiction manifeste dans une infinité de Chrétiens, qui pretendent mener une vie commode, une vie pleine de molesse, une vie de plaisirs, de bonne chere ; & cependant faire avec cela profession du Christianisme, de cette Loy, qui ne dispense personne de la mortification & de la penitence ; qui pretendent passer leur vie dans le jeu, dans les compagnies agreables, & dans tous les divertissemens ; & cependant suivre un Dieu, qui porte sa croix, qui marche à travers des épines, qui ne parle que du renoncement de soy-même, & qui ne reconnoît personne pour être de sa suite, que ceux qui marchent sur ses pas ! Quoy donc, ne sçavons-nous pas que nous avons renoncé à la voye large, à cette voye si frequentée du monde, quand nous nous sommes engagez à la suite du Fils de

Dieu par le baptême? Ne ſçavons-nous pas que nous avons renoncé aux pompes & aux plaiſirs du ſiecle? Si donc nous reprenons cette voye, & ſi nous retournons par un autre chemin, au terme d'où nous ſommes partis, n'eſt-ce pas contredire manifeſtement nôtre Religion? Mais ſans tous ces engagemens, ſi nous penſions ſeulement que toute autre voye que celle que le Fils de Dieu nous a tracée, eſt une voye qui mene aux precipices, voudrions-nous ſuivre nos paſſions, nôtre humeur, nôtre caprice, nos inclinations naturelles? O guides infideles! où nous conduirez-vous, qu'à un malheur éternel par un égarement funeſte! J'éleverai ma voix aujourd'huy pour vous crier, Arrêtez, vous êtes perdus; ce chemin aboutit à une éternité malheureuſe; tout y plaît, tout y rit, tout y charme, tout y enchante; & vous ne commencerez à connoître votre égarement funeſte, que quand vous ſerez arrivez à ce terme; encore n'eſt-ce pas là ce qu'il y a de plus triſte & de plus déplorable en cecy.

Un autre malheur preſque inévitable, c'eſt que de la contradiction du cœur l'on tombe inſenſiblement dans celle de l'eſprit; contradiction que le Fils de Dieu a ſoufferte de tout temps, & qui eſt encore aujourd'huy la plus grande & la plus ordinaire parmi les hommes: en effet, c'eſt elle qui s'oppoſe aux lumieres, & aux veritez éternelles que le Sauveur du monde nous eſt venu enſeigner. Car il n'eſt pas ſeulement la voye que nous devons ſuivre, mais encore la verité qu'il faut croire: *Ego ſum via, & veritas.* Tit. *Ioan.* 1.

glorieux, qui eſt, comme parlent les Theologiens, ſon caractere perſonnel, entant que Fils de Dieu, puiſqu'il eſt la verité par eſſence; & c'eſt pour cela que le Prophete le nomme le Dieu de verité: *Deus veritatis.* Comme Dieu de verité, il eſt donc le Maître qui l'a enſeignée, qui nous a tirez de l'erreur, *Viam Dei in veritate doces*, comme luy diſoient quelques Docteurs de la Loy, quoy qu'ils ne le connuſſent pas; auſſi eſt-ce en quoy ils l'ont particulierement contredit. Car ſi-tôt qu'il a commencé à l'enſeigner cette verité, on s'eſt élevé contre luy, & cette contradiction a été juſqu'à condamner ſa doctrine, juſqu'à pourſuivre ſes Diſciples, enfin juſqu'à le faire mourir luy-meme comme un ſeducteur, un faux Prophete, & un homme qui pretendoit abuſer de la ſimplicité des peuples, & renverſer la Religion de leurs peres.

*Matth.* 22.

Or, Chrétiens, aujourd'huy que la Loy eſt reçuë de tout le monde, que la verité a fait jour par tout, & triomphé du menſonge & de l'erreur; voyons-nous qu'il ſoit moins contredit de la plus grande partie des hommes? Ceux-cy ferment les yeux à la lumiere, & ne veulent pas reconnoître la verité, de crainte d'être obligez de s'y rendre: ceux-là doutent de cette verité, ou la combatent; mais preſque tous y ſont rebelles, comme parle un Prophete, parce qu'ayant aſſez de moyens de la connoître, ils font ſemblant de ne la pas voir, & y reſiſtent enfin continuellement, quoy qu'elle ſoit toute brillante de lumieres: d'autres ne veulent croire que ce qui leur plaît, & n'ont qu'une foy

chancelante & pointilleuſe ; bien differens de ces premiers Chrétiens, qui étant éclairez par ces premieres veritez, ſçavoient mourir pour leur foy, & ne ſçavoient pas diſputer. Mais aujourd'huy que ces veritez ſont répanduës par tout le monde, on ſçait diſputer, on ſçait contredire, & l'on ne ſçait pas croire. Contradiction, qui eſt la plus outrageuſe & la plus indigne qu'un Chrétien pouvoit jamais oppoſer aux lumieres de Jeſus-Chriſt ; & contradiction qui eſt auſſi la cauſe de la perte de pluſieurs ; parce que comme ils ſe ſcandaliſent de la verité, il faut de neceſſité qu'ils demeurent dans l'erreur. *Pacatus. in Panegyr.*

Mais, direz-vous, cette contradiction aux veritez connuës n'eſt propre que des infideles ou des heretiques, qui s'y oppoſent, ou qui la combattent ; & graces à Dieu, elle ne nous regarde point, puiſque nous ſoûmettons nôtre eſprit à tout ce qu'un Dieu a bien voulu nous reveler. Il eſt vray qu'exterieurement vous vous faites honneur de cette ſoûmiſſion ; mais par quelles marques me ferez-vous connoître qu'elle eſt veritable ? Eſt-ce par ces dehors plâtrez de Religion, & par ces devoirs de Chrétien, dont vous vous acquittez ſi legerement ? Eſt-ce par cette profeſſion publique que vous en faites, en paroiſſant de temps en temps dans les Egliſes, & aſſiſtant aux ſaints Myſteres qui s'y celebrent ? Mais certes ne vous abuſeriez-vous pas ſi vous croyiez que tout conſiſte en cela ? Croire comme il faut ces veritez, c'eſt les pratiquer ; c'eſt regler ſa vie ſur ſes lumieres ; en un mot, il n'y a point de veritable foy que celle qu'on

Jacob. 2. fait voir par ſes œuvres : *Oſtende mihi fidem tuam ſine operibus.* Quand donc nos mœurs démentent nôtre creance, cela ne peut venir que d'une contradiction de nôtre eſprit, qui demeure rebelle à la verité : car quels plus grands témoignages peut-on donner, qu'on ne croit pas un avis ſalutaire, que d'agir d'une maniere entierement contraire à ce qu'il nous preſcrit ? que de ne prendre nulle précaution pour éviter le danger dont il nous avertit ? Quelle plus grande contrarieté, que de faire profeſſion de ſuivre la doctrine d'un Maître, & de ne rien faire de ce qu'il enſeigne ? Non malheureux, vous ne croyez pas ce que ce divin Maître vous a appris du bonheur éternel qui vous eſt preparé, puiſque vous ne faites aucun effort pour l'acquerir ; car enfin comment me perſuaderez-vous que vous ajoûtez foy à cette terrible verité qu'il nous enſeigne, qu'il y a un enfer, & une éternité malheureuſe pour les impies, ſi je vois que vous vous mettez ſi peu en peine de l'éviter ? Certes une telle negligence me fait dire que la plûpart des hommes, ou contrediſent ce Dieu de verité, en ne croyant rien de ce qu'il dit, ou qu'ils combattent leurs premiers ſentimens par une autre contradiction auſſi criminelle, ou il faut neceſſairement qu'ils ne ſoient point d'accord avec eux-mêmes ; puiſque croyant comme les Chrétiens, à ce qu'ils veulent perſuader, ils vivent comme ſi jamais ils n'avoient entendu parler du Chriſtianiſme. Combien d'autres encore demeurent incertains, & comme en ſuſpens ſur ces grandes veritez ? Car d'un côté ils n'oſent ſe

déclarer contre, ils en voyent trop le danger & les suites; de l'autre, les embrasser par une aveugle soûmission, cela les obligeroit à changer de conduite : ils sont donc comme flotans entre le oüy & le non; & dans une disposition si étrange, en quel hasard n'est pas leur salut ? Chrétiens, en quelques points qui ne coûtent pas beaucoup; mais infidelles dans ce qui se rencontre de penible. Toûjours ils contredisent la verité; toûjours ils insultent au Fils de Dieu, qui regarde comme ennemis tous ceux dont les sentimens sont contraires aux siens : *Qui non est mecum contra me est.*

Ce qui produit encore ordinairement une troisiéme contradiction plus sensible, & plus expressement marquée dans l'Ecriture, c'est une contradiction d'action, par laquelle les hommes s'opposent à la vie & aux exemples de cet Homme-Dieu qui s'est fait nôtre modele; contradiction prévûë & annoncée par le saint vieillard Simeon, quand il dit que ce Sauveur est un signe de contradiction à ceux même pour qui il est venu.

Pour entendre mieux cet Oracle, & développer toutes les obscutitez qui pourroient s'y rencontrer, il faut se souvenir que le Fils de Dieu qui s'appelle la voye & la verité, s'est encore donné le nom de vie : *Ego sum via, & veritas, & vita.* Or comment est-il la vie ? Il l'est, & on le peut considerer sous ce regard, ou parce qu'il nous a merité une vie éternellement heureuse, ou parce qu'il vit en nous par la grace : car comme la vie est le principe interieur de tous les mouve- *Ioan. 14.*

mens qui paroiſſent dans un ſujet animé ; de même ce Sauveur eſt nôtre vie, parce que c'eſt par luy, & pour luy, que nous agiſſons ſurnaturellement, & en Chrétiens ; & c'eſt ce que ſemble dire le ſaint Apôtre, quand il aſſure ſi hardiment, que ce n'eſt pas luy qui vit, mais que c'eſt Jeſus-Chriſt qui vit en luy : *Vivo autem jam non ego, vivit verò in me Chriſtus.* Ces explications ſont belles ; je l'avouë ; mais ne pourroit-on pas dire qu'il eſt la vie comme il eſt la voye & la verité ; c'eſt à dire qu'il eſt la vie, parce que ſa vie eſt le modele de la nôtre, & que la choſe à quoy nous devons uniquement nous étudier, eſt de repreſenter exactement cette vie, & d'en exprimer tous les traits.

*Ad Galat. 2.*

Mais comme il y a une contradiction d'action, auſſi-bien que de cœur & d'eſprit, il ne faut pas s'étonner s'il y en a ſi peu qui acquierent cette vie ſurnaturelle, puiſque leur vie eſt ſi peu conforme à celle que cet Homme-Dieu a menée ſur la terre, ou plûtôt, puiſqu'elle en eſt une continuelle contradiction. Pour le ſentir mieux, Chrétiens, il ne faut que confronter la copie avec l'original ; ô Dieu ! quelle difference ! & ne nous frape-t-elle pas d'abord les yeux ? mais comment, & par quel endroit ces deux choſes ſeroient-elles ſemblables, puiſque ces deux Peintres ayant eu des vûës & des idées ſi differentes, ont employé des couleurs ſi diſſemblables, & ont travaillé pour une fin toute oppoſée ? Car ſi vous approchez l'un de l'autre, & ſi vous en examinez tous les traits en particulier, vous y remarquerez bien-tôt une

Digitized by Google

oppoſition entiere, & une contradiction toute manifeſte. Cet homme du monde par exemple, au lieu de ſe former ſur l'humilité du Fils de Dieu, de cet homme humilié & aneanti; de cet homme qui ſe preſentant à nous en qualité de modele, a dit, *Diſcite à me, quia mitis ſum, & humilis corde*; ce mondain, dis-je, a pris pour regle de ſa vie je ne ſçay quelle fauſſe ambition; cependant c'eſt ſur cette paſſion qu'il meſure tous ſes deſſeins & tous ſes projets. Le plan de l'un & de l'autre ouvrage étant ſi diſſemblable, quel rapport peut-il y avoir? Auſſi voyez-vous l'un qui a voulu s'abaiſſer juſqu'à être l'objet du mépris & de la riſée du peuple, qui a voulu être raſſaſié d'opprobres, comme parle le Prophete; qui a voulu être chargé d'ignominies, & couvert de confuſion: & l'autre, qui ne cherche que l'éclat, la gloire, & l'applaudiſſement des hommes; qui n'a en vûë que de ſe diſtinguer de la foule, de ſe rendre conſiderable par ſes charges, & par le rang qu'il tient, qui ne s'étudie qu'à faire valoir ſon merite, qu'à faire parler de luy, par des actions qui portent ſon nom par tout; qui peut dire que l'un ſoit l'image de l'autre en voyant ſi peu de reſſemblance? Voyez-vous comme cet autre prend pour regle de ſa conduite l'exemple de ceux d'un rang ſuperieur au ſien? voyez-vous comme il veut être vêtu, logé, traité comme eux; comme il s'adonne aux mêmes exercices, comme il brigue les mêmes emplois; rien ne luy ſemble plus beau. C'eſt ainſi qu'on s'éleve & qu'on s'accredite. Mais par malheur, le

*Matth.* 11.

monde auquel il pretend se conformer, est opposé au Fils de Dieu, qui n'a pour luy que des maledictions & des anathêmes, parce qu'il luy est opposé dans ses loix & dans ses maximes, & dans toutes ses manieres. En verité, la coûtume sur laquelle cet homme veut se regler, peut-elle se rendre semblable à ce divin modele, qui n'est pas la coûtume, mais qui est la verité, *Christus non est consuetudo sed veritas*, comme parle Tertullien?

*L. de Velandis virg.*

J'en pourrois dire autant de cet autre qui est attaché aux biens de la terre, qui rapporte tout à son interêt, qui le recherche par tout, & qui semble n'avoir d'autre but dans toutes ses actions. Helas! le Fils de Dieu de riche qu'il étoit, s'est fait pauvre pour nôtre amour; & vous, qui êtes d'une naissance obscure, vous ne pensez qu'à pousser votre fortune, qu'à vous mettre à vôtre aise, & qu'à élever vôtre maison, peut-être sur les ruines de celle des autres; où est donc cette ressemblance? Est-ce donc au Fils de Dieu que cet homme du monde tâche de se conformer? Non sans doute, il n'y travaille non plus que cette femme mondaine, dont la vie pleine de luxe, de molesse, & de vanité, contredit si manifestement celle du Fils de Dieu; car enfin si elle s'étoit formée sur ce divin original, remarqueroit-on ces airs immodestes, ces habits si somptueux, & ces nuditez si scandaleuses? Au contraire, la pudeur & la modestie seroient peintes sur son visage, la retenuë & la pieté paroîtroient dans toute sa conduite; mais n'y remarquant aucun trait

du Fils de Dieu, je dis que sa vie est une contradiction toute visible à celle de ce Sauveur.

Enfin, si nous considerons la nôtre encore de plus prés, au lieu de cette ressemblance parfaite au Fils de Dieu, n'y trouverons-nous pas une contradiction continuelle dans toutes ses parties? Car peut-être ne seroit-elle pas plus grande, quand nous aurions pris à tâche de faire tout le contraire de ce que Jesus Christ a enseigné de paroles & d'exemple tout à la fois. Quelle merveille donc si ce Dieu homme est l'occasion du malheur & de la reprobation de tant de personnes, puisqu'il n'y a que ceux qui luy sont conformes, qui soient predestinez! *Quos scivit & prædestinavit, conformes fieri imagines Filii.* Mais il est temps de voir en particulier le malheur qui suit de cette contradiction; ce malheur est exprimé dans l'autre partie de la Prophetie du saint vieillard Simeon. C'est aussi la seconde Partie de ce Discours. *Ad Rom. 8.*

SECONDE PARTIE.

IL n'est pas fort extraordinaire, Chrétiens, de voir que les choses les plus utiles & les plus salutaires deviennent souvent les plus pernicieuses, par le mauvais usage qu'on en fait; & que ce qui pourroit être à nôtre avantage, tourne quelquefois à nôtre perte, ou soit occasion de nôtre malheur. La même chose arrive tous les jours dans la vie civile, où nous voyons que les Loix, qui sont établies pour la conservation d'un Etat, & pour la sûreté publique, causent la perte de ceux qui les violent. Dans l'ordre de la grace, les Sacremens instituez pour la vie de nos ames, ne leur donnent-ils pas assez souvent la mort,

Digitized by Google

par l'abus qui n'eſt que trop ordinaire ? Enfin, la Medecine même convient de cette verité, que la corruption des meilleures & des plus ſaines choſes, devient la pire, & la plus dommageable de toutes les corruptions. C'eſt en ce ſens, Meſſieurs, que le Fils de Dieu qui eſt la vie les uns, devient la mort des autres ; que cette lumiere qui éclaire pluſieurs, aveugle auſſi un tres-grand nombre de perſonnes ; & qu'enfin l'erreur & le menſonge naiſſent quelquefois de la verité, par le ſcandale qu'on en prend, & par la contradiction qu'on y apporte. Helas ! cela ne ſe verifie peut-être que trop encore aujourd'huy à l'égard de pluſieurs qui m'écoutent.

Pour les bien entendre, Meſſieurs, & concevoir une juſte crainte d'un malheur ſi ordinaire, & dont les ſuites ſont ſi terribles, je ne fais que repaſſer ſur les mêmes vûës que le Fils de Dieu a euës en venant ſur la terre, ſçavoir de ſe faire la voye, la verité, & la vie des hommes ; car il s'enſuit que la contradiction que nous apportons à la voye qu'il nous a tracée luy-même, nous éloigne toûjours davantage du chemin du ſalut ; qu'en fermant les yeux à la lumiere de la verité, on s'aveugle de plus en plus ; & qu'en menant enfin une vie entierement oppoſée à celle dont il nous a donné l'exemple, on ne peut éviter la mort, par un juſte arrêt de celuy qui ſera un jour nôtre Juge ſouverain. Parcourons cecy, je ne fais que vous le marquer, pour vous avertir d'y prendre garde, afin que vous n'augmentiez point malheureuſement le nombre de ceux à qui Jeſus-Chriſt eſt un ſujet de

ſcandale & de contradiction.

Car 1°. s'il eſt la ſeule voye qui nous conduit ſûrement au Ciel, que peut-on inferer autre choſe de la contradiction qu'on apporte à cette voye, ſinon que la voye que l'on prend y étant oppoſée, ne peut que nous égarer, nous éloigner de nôtre terme, & nous perdre enfin ſans reſſource ? *Notas mihi feciſti vias vitæ*, dit ſon Prophete : Il nous a montré le chemin, il n'a rien épargné pour nous le faire connoître ; ſes loix, ſes preceptes, ſes conſeils, ſes maximes, & toutes ſes paroles, ſont autant de lumieres qui nous éclairent & qui nous conduiſent. Si nous prenons donc un chemin tout contraire, plus nous avancerons, plus nous nous écarterons de cette voye ; & en ayant perdu toutes les traces, plus nous nous hâterons de marcher, plus nous courerons à nôtre perte, & plûtôt nous tomberons dans ce precipice où elle aboutit. *Pſal.* 15

Auſſi imprudens que ces Iſraëlites, qui ſçachans que Dieu les conduiſoit luy-même dans la Terre promiſe, au travers des mers & des deſerts, demanderent à Moyſe qu'il leur donnât des Dieux viſibles pour leur ſervir de guides, & pour marcher devant eux ; afin de ne ſe point égarer dans un chemin ſi inconnu, & ſi difficile à tenir : *Fac nobis Deos qui nos præcedant.* Ce peuple qui avoit tant de panchant à l'idolatrie, vouloit voir de ſes yeux ſes conducteurs, de crainte de s'égarer ; mais c'étoit en cela même que conſiſtoit ſon égarement : car ces dieux viſibles n'étoient que des Idoles faites des mains d'hommes ; auſſi Dieu punit-il ſi ſeverement cette impru- *Exod.* 32

dence, que de plus de six cent mille hommes qui étoient sortis d'Egypte, il n'y en eut que deux qui arriverent dans cette heureuse terre que Dieu leur avoit promise.

Figure bien claire & bien naturelle de ce qui arrive à tant de milliers de Chrétiens aujourd'huy. Un grand Legislateur, dont Moyse n'étoit que l'organe & la figure, s'est fait en même temps nôtre voye & nôtre guide, il nous a montré le chemin par lequel il a marché le premier; ce chemin c'est la Loy; ce sont les preceptes. Mais que font la plûpart des Chrétiens? Ils suivent des dieux étrangers, qu'ils se forgent eux mêmes, & qu'ils prennent pour guides; c'est le langage de l'Apôtre: car quel nom plus propre pouvoit-il donner à ce plaisir & à cette cupidité, que nous suivons aveuglément, *Quorum Deus venter est?* Un jeune homme ne se voit pas plûtôt sorti de dessous la conduite des sages Maîtres, qui se sont efforcez de le mettre en voye de salut, en luy donnant une bonne éducation, qu'il quitte cette voye trop gênante, qu'il oublie les preceptes, & tous les salutaires avis qu'on luy a donnez, pour s'engager dans le libertinage, où l'entraîne le mauvais exemple des compagnies qu'il frequente; cet égarement l'éloigne d'abord bien loin de son devoir, comme l'Enfant prodigue de l'Evangile, *Abiit in regionem longinquam;* les graces, les saintes lumieres, les leçons salutaires qu'il a appriſes, sont comme son bien & sa substance qu'il dépense & qu'il dissipe bien-tôt; les festins, la bonne chere, le jeu, les parties de divertissement,

& les débauches, ſont, ſelon le langage de l'Ecriture, la voye qu'il prend pour entrer dans le commerce du monde, & pour s'y faire connoître. On a beau luy dire que cette route eſt dangereuſe, & qu'il court à ſa perte; comme il a pris ſon plaiſir pour guide, & que c'eſt-là l'idole qu'il s'eſt forgée, il n'écoute plus rien, il marche à grands pas, comme pour regagner le temps qu'il s'imagine avoir perdu, en ne ſuivant pas un conducteur ſi commode. Ainſi plus il s'avance, plus il s'éloigne de ſa veritable fin, qui eſt ſon ſalut éternel; car il tombe de peché en peché, de precipice en precipice, où il s'enfonce toûjours de plus en plus: car c'eſt-là l'effet de cet égarement funeſte; on s'écarte toûjours de ſon terme à meſure qu'on avance. Saint Auguſtin rend luy même témoignage à cette verité aprés l'avoir experimenté luy-même: *Iham longiùs à te & ſinebas, & jactabar, & effundebar, & diffluebam.* J'avançois, dit il, dans ce chemin des maximes du monde; là je m'étendois, & m'épanchois, en m'abandonnant à toutes ſortes de deſordres, en me donnant toute liberté; & ainſi j'allois de peché en peché, ſans que la crainte de vôtre juſtice, ô mon Dieu! ni vos loix ſi ſaintes, ni même le danger de ma propre perte, fût une barriere aſſez forte pour m'arrêter. Et voila où l'on s'engage par la contradiction que l'on apporte aux loix du Fils de Dieu, leſquelles ſont les voyes par où il nous conduit, & qu'il nous a marquées luy-même: lorſqu'on s'en écarte. Dieu nous abandonne à nôtre propre conduite, à nos

*L. de Confeſſ. c. 2.*

desirs, & à nos passions déreglées ; ce qui est, au sentiment du Prophete & de l'Apôtre, la plus grande rigueur dont la justice divine puisse user à l'égard d'un pecheur en cette vie : *Tradit illos Deus in desideria cordis eorum.* Trop heureux en leur égarement, si Dieu semoit des épines dans la route qu'ils ont prise, pour leur faire reprendre celle qu'ils ont quittée ; & s'il les reduisoit d'abord à la derniere misere, comme l'Enfant prodigue, pour rappeller ces ingrats vers leur pere : *Surgam & ibo ad patrem meum.* Mais c'est le malheur de ceux qui quittent la route que ce Sauveur nous a marquée, de ne suivre plus que leurs passions, d'aller où leur caprice les conduit, où leurs desirs les portent, où leurs convoitises les entraînent : *Dimisi eos, secundùm desideria cordis eorum.*

*Ad Rom. 1.*

*Luc. 15.*

*Psalm. 18.*

A ce premier malheur il en succede ordinairement un second qui naît de la contradiction que l'on fait à cet Homme-Dieu, entant que verité ; & ce malheur est un aveuglement déplorable que cette lumiere a de coûtume de laisser dans l'ame de ceux qui y ferment volontairement les yeux. Ce fut le grand châtiment dont le Fils de Dieu même menaça autrefois le peuple Juif : ce peuple qui étoit averti de sa venuë, par tant de marques & par tant de preuves de divinité qui paroissoient en sa personne, n'ayant pas voulu s'y rendre cependant, nous voyons comme il sert maintenant d'exemple illustre de la severité avec laquelle Dieu punit ceux qui resistent opiniâtrement à la verité : *Ut videntes, videant, & non videant.* On les voit

*Marc. 4.*

Digitized by Google

qui demeurent encore aveuglez au milieu de tant de lumieres ; on les voit dans les tenebres d'une ignorance volontaire, pour n'avoir pas voulu recevoir la verité, ou pour l'avoir contredite, lorſqu'on la leur annonçoit.

Or ce qui paroît ſi viſiblement dans ce peuple abandonné de Dieu ; dans ce peuple aujourd'huy l'opprobre & l'execration de tous les hommes, ſe verifie encore en une infinité de Chrétiens, qui à force d'étouffer la voix de la verité, & d'y contredire par une rebellion ſecrette, ne l'entendent preſque plus, ou la retiennent captive, comme parle Saint Paul: *Veritatem Dei in injuſtitiâ detinent.* Dieu la leur avoit fait connoître par ſes graces & par ſes lumieres interieures ; ſa parole exterieure s'étoit fait entendre par la voix des Predicateurs, ils en ont plus entendu qu'il n'en falloit pour convertir des nations entieres ; mais y ayant ſi ſouvent reſiſté, ils croupiſſent maintenant dans un aveuglement d'eſprit, qui fait qu'ils ne voyent & qu'ils n'apprehendent plus rien. Ils ſont dans un endurciſſement de cœur, que rien n'eſt capable d'amolir. Et c'eſt de-là que nous voyons des pecheurs inſenſibles à tout ce qui jette la frayeur dans l'eſprit des autres ; des pecheurs qui à force de s'étourdir l'eſprit ſur les veritez de l'autre vie, ne les apprehendent plus ; des pecheurs qui ont les oreilles battuës des maximes de l'Evangile, & qui n'en ſont nullement émûs. Ce mal eſt ſans remede, Meſſieurs, puiſqu'il vient de l'abus qu'ils ont fait des remedes mêmes : tout ce que l'on leur peut dire ne les touche plus, & ne fait que

Ad Rom. 1.

Digitized by Google

blanchir ; ce ſont des traits qui n'entrent point, mais qui ſe réflechiſſent vers le lieu d'où ils viennent, par la dureté & la réſiſtance du cœur, contre lequel ils ſont lancez ; de maniere qu'il n'eſt que trop vray ce qu'aſſure le Prince des Apôtres : Qu'il leur ſeroit plus expedient de n'avoir point connu la verité, que de la rejetter aprés l'avoir reçûë, en prenant une conduite qui la combat & qui la contredit.

Enfin, Chrétiens, la derniere contradiction que l'on fait au Fils de Dieu, ne nous expoſe pas à un moindre malheur, & ne verifie pas moins l'Oracle de nôtre Evangile, *Hic poſitus eſt in ruinam multorum* ; c'eſt la contradiction que ce Sauveur ſouffre en qualité de vie, c'eſt à dire, d'exemple & de modele de ſa vie, ſur laquelle nous devons former la nôtre. Cette contradiction eſt la plus viſible, parce qu'elle paroît au dehors & dans nos actions, & dans nos paroles, & dans toutes nos manieres ; juſque-là qu'il ſemble que la pluſpart des hommes ayent pris tout le contrepied de ce que cet Homme-Dieu leur a enſeigné par ſon exemple. On diſoit autrefois des premiers Chrétiens, que ſi l'Evangile eût été perdu, il n'eût fallu pour le rétablir, que conſiderer la vie & les actions de ceux qui faiſoient profeſſion de le ſuivre, parce qu'autant de Chrétiens qu'il y avoit alors, étoient autant d'images & de vives expreſſions de cet Homme-Dieu ; leurs mœurs faiſoient voir quelle avoit été ſa ſainteté même ; & l'on ne pouvoit que juger tres-avantageuſement des preceptes & des leçons du Maître, en conſiderant la ſainteté

teté des disciples : mais maintenant l'on pourroit dire que la vie de la plusparт des Chrétiens d'aujourd'huy n'est qu'une contradiction aux actions de ce même Sauveur, puisqu'on n'y peut presque remarquer aucun trait de sa vie.

Or que peut-on attendre, ou que ne doit-on pas craindre de cette contradiction si generale, si formelle, si manifeste ? Sinon que les hommes étant inexcusables de ne s'être pas conformez à cette vie, ils ne pourront éviter les reproches terribles de ce Dieu-Homme, qui les jugera sur ce modele. Car quelle honte & quelle confusion quand on confrontera un jour la copie avec l'original, & qu'on fera voir comment cet homme, par un assemblage monstrueux, a été en même temps & voluptueux & Chrétien ! Comment cet autre a pû allier deux choses si opposées, son ambition, & l'humilité du plus humble de tous les hommes ? Comment cet avare, attaché aux biens de cette vie, & qui a passé ses meilleures années à amasser des richesses, a pû se croire de la suite d'un Dieu pauvre, qui n'a promis son Royaume qu'aux pauvres d'esprit, & qui a donné sa malediction aux riches qui possedent les biens du monde avec attachement ? Comment ces malheureux oseront-ils alors paroître, & prendre le nom de Chrétien, nom qu'ils contredisent & qu'ils desavoüent si hautement aujourd'huy par leurs mœurs? Le Fils de Dieu ne rougira-t-il point de reconnoître pour disciple celuy qui aura eu honte de le reconnoître pour Maître ? Comment celuy-là osera-t-il se ranger sous

l'étendart de la Croix, aprés l'avoir combatuë, & l'avoir euë en horreur toute sa vie ? Plus on l'approchera de cette Croix, plus l'opposition & la contradiction qui a toûjours été entre-elle & luy paroîtra. Que pourra-t-il répondre, puisque l'exemple d'un Dieu ôte toute excuse, refute toutes les raisons, & leve toutes les difficultez qu'il pourroit opposer ?

Si ce Sauveur se fût contenté de nous instruire par ses preceptes, & par une Loy écrite, les hommes entêtez des maximes contraires, eussent peut-être accusé cette Loy de trop de rigueur, ils en eussent détourné le sens par de fausses interpretations, leur raison prévenuë n'eût pas manqué de trouver des pretextes que leur passion eût fait valoir comme les plus justes du monde ; on eût adouci, changé, retranché ce que chacun eût jugé contraire à son inclination. Mais le Fils de Dieu nous ayant instruit par son exemple, & nous ayant fait voir dans ses actions ce qu'il a enseigné par ses paroles, il a été au devant de toutes les difficultez & de toutes les contestations qui pouvoient naître ; il a même mené une vie commune, afin que tout le monde le pût imiter ; il a passé par tous les âges, & a tellement disposé les actions de sa vie, qu'il a pû servir de modele à tout le monde. Il a mené une vie cachée & particuliere, une vie conversante & publique ; il a été enfant, jeune, homme parfait ; il s'est proportionné à nôtre foiblesse & à nôtre capacité, il a été sujet aux miseres & aux necessitez communes ; il n'y a point de vertu

dont il ne nous ait donné des exemples, & presque point d'actions où il ne puisse nous servir de regle. Quand donc on étalera toute la vie d'un Chrétien, & qu'on examinera quel rapport & quelle conformité elle aura euë avec celle de cet Homme-Dieu, par quel droit ce Chrétien pourra-t-il pretendre à la gloire, qui n'est reservée qu'à ceux qui seront semblables à Jesus-Christ ? Comment pourra-t-il ensuite soûtenir le reproche de ce Sauveur ? Je vous avois, luy dira-t-il, frayé le chemin de la saintetè & de la vertu, en marchant devant vous ; je vous avois facilité le chemin de vôtre salut, en vous montrant ce qu'il falloit faire, vous aviez un modele devant les yeux, & vous n'aviez qu'à le suivre ; pourquoy donc m'avez-vous contredit par vos actions ? Ah ! je vous contrediray à mon tour, & je m'opposeray à toutes vos pretentions & à tous vos desirs.

VOila, Messieurs, quel sera le sort & la destinée de ce Chrétien, si dissemblable à celuy qui a été le modele & la regle de sa vie. Vous sçavez, Messieurs, qu'un modele à deux usages, l'un de diriger l'ouvrage quand on le fait, comme font les Peintres, qui regardent souvent l'original qu'ils veulent copier ; l'autre d'être comme le juge de ce même ouvrage, lorsqu'il est achevé ; de-là vient que l'on compare l'un avec l'autre : de même le Sauveur jugera un jour les Chrétiens sur le modele qu'il leur aura donné, qui est sa propre vie ; il en regardera, il en examinera tous les traits, pour voir si nos

CONCLUSION.

actions y auront été conformes. Quelle esperance pourront donc avoir alors ceux dont la vie a été une contradiction continuelle à celle de leur Dieu ? Comment pourront-ils éviter la sentence de la condamnation que ce juste Juge prononcera contre-eux ? Certes, il n'y aura plus alors de moyen d'en adoucir la rigueur, il faudra necessairement subir la peine éternelle que vôtre contradiction aura meritée ; au lieu qu'aujourd'huy pour nous rendre ce Juge favorable, nous n'avons, Chrétiens, qu'à suivre les voyes qu'il nous a marquées, sans jamais nous en écarter : car comme il est nôtre chemin, il est aussi nôtre terme ; nous n'irons point à luy pendant que nous le fuirons, & que nous marcherons par une autre route ; il faut donc nous rendre aux veritez qu'il nous a enseignées. Il faut exprimer dans nos mœurs & dans nôtre vie, celuy qui est nôtre modele, afin que nos sentimens, nos lumieres, nos actions ayant été toûjours conformes à la doctrine & aux exemples du Fils de Dieu, nous puissions pour récompense de nôtre fidelité, luy être semblables dans la gloire qu'il nous a meritée, & que je vous souhaite, &c.

Digitized by Google

# VI. SERMON

## POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'EPIPHANIE.

### *Des devoirs des Enfans envers leurs parens.*

Descendit cum eis, & venit Nazaret, & erat subditus illis. *Luc.* 2.

*Jesus vint à Nazaret avec eux, & il leur étoit soûmis.* S. Luc. ch. 2.

L'Evangile de ce jour, Messieurs, marque d'abord des sentimens bien opposez dans cet Homme-Dieu, tant à l'égard de sa Mere, que de celuy qui passoit pour son Pere, & que luy-même regardoit en cette qualité. Il se retire de leur presence, & s'éloigne secretement de leur compagnie pour demeurer dans le Temple, & y donner les premieres preuves du zele

qu'il avoit pour le salut des hommes. Ce procedé sembloit contraire à la soûmission qu'il leur devoit en qualité de fils, puisque, tout Homme-Dieu qu'il étoit, il avoit bien voulu s'y assujettir; aussi donna-t-il lieu à cet aimable reproche que luy fit la glorieuse Vierge : *Fili, cur feciſti nobis ſic ? ego & pater tuus dolentes quærebamus te.* Luc. 2.

D'un autre côté, on le voit retourner avec eux dans la ville de Nazaret, qui étoit leur demeure ordinaire, & renfermer ce desir ardent qu'il avoit du salut de tout le monde, dans la seule maison de Joseph & de Marie, ausquels il obeït avec respect, jusque dans les choses les plus basses, & qui sembloient les moins convenables à sa dignité : *Et erat ſubditus illis.* Neanmoins si nous examinons bien ces deux differentes conduites, nous trouverons que l'une ne détruit pas l'autre; mais que toutes les deux nous instruisent nous-mêmes de nos devoirs, & de la maniere dont nous devons accorder ces deux importans preceptes de la loy, qui ont ensemble une si étroite liaison, en montrant par son exemple aux enfans & ce qu'ils doivent à Dieu, & ce qu'ils doivent à ceux qui leur ont donné l'être & la vie.

Le Sauveur se retire donc dans le Temple, & s'éloigne de Joseph & de Marie, dans un âge où la soûmission est la plus necessaire aux enfans; mais il leur en rend cette raison, Que les affaires du Pere celeste demandoient qu'il s'y employât; & qu'ainsi Joseph & Marie ne devoient pas trouver étrange qu'il executât les ordres qu'il avoit reçûs de Dieu, *In iis* Ibidem.

Digitized by Google

*quæ Patris mei sunt oportet me esse* : & par-là, il nous apprend qu'il n'y a que la volonté de Dieu qu'on doive preferer à celle des peres & des meres, & qu'à cela prés, on leur doit toute sorte de soûmission. Ensuite, la facilité avec laquelle ce Sauveur revient avec eux, la déference qu'il marque pour tout ce qu'ils desirent de luy, l'obeïssance qu'il leur rend durant tant d'années, nous fait voir par le plus noble & le plus éclatant exemple qui ait jamais été, ce que les enfans doivent à leurs parens; puisque Dieu, aprés en avoir fait un precepte dans l'ancienne Loy, veut encore que ce soit la seule chose que son propre Fils nous enseignât pendant la plus considerable partie de sa vie. Instruisons-nous donc, Chrétiens, d'un devoir si important, aprés que nous aurons imploré les lumieres du S. Esprit par l'intercession de celle-la même, à qui cet Homme-Dieu a si long-temps & si ponctuellement obeï. *Ave Maria.*

LEs devoirs que les enfans sont obligez de rendre à ceux dont ils ont reçû la vie, étant fondez sur le droit naturel, sont si justes & si inconteſtables, Messieurs, qu'ils n'ont pas besoin de preuves qui les autorisent, ni de raison qui les appuyent. Il ne faut que la voix de la nature pour nous en convaincre; de même que pour les violer, il faut avoir étouffé dans soy les plus tendres sentimens, que cette nature imprime au fond même des cœurs les plus barbares : de sorte qu'au dire d'un Ancien, mettre seulement en question s'il faut honorer nos peres & nos meres, c'est

une proposition qu'on ne doit pas souffrir sans châtiment ; parce que c'est paroître revoquer en doute tout à la fois les premiers principes & de la nature, & de la morale. Cependant, chose étrange ! dans un temps où les lumieres de la nature & de la raison sont encore augmentées par celles de la foy, & où les loix naturelles sont appuyées sur un commandement exprés de Dieu, je sens que je suis obligé de passer par dessus cet avis, & que bien loin de craindre de m'attirer le blâme &. les reproches d'un Auditoire tout Chrétien, en vous proposant cette même question, je suis pressé par la corruption du siecle, de porter les enfans, ( je ne dis pas ceux à qui la foiblesse de l'âge ne permet pas de concevoir l'importance de cette obligation ; mais même les plus raisonnables, qui n'en peuvent douter ) je suis, dis-je, pressé de les porter à un devoir qu'ils ne se font pas de peine de violer, au grand scandale du Christianisme ; puisque nous voyons tant de peres mépriſez, maltraitez ; que dis-je ? abandonnez même par leurs enfans ; malgré ce que la nature inspire, malgré ce que les loix commandent : tant le libertinage & l'ingratitude ont sçû surmonter dans ces monstres les sentimens les plus forts. Oüy nature, oüy loix, oüy coûtumes, vous n'avez rien de si puissant que la dureté de ces barbares ne viole. Pourquoy donc craindray-je, puisque les enfans sont ingrats, quoy qu'ils n'ignorent non plus ces devoirs, que l'obligation pressante de s'en acquitter ; pourquoy craindray-je de les leur remettre devant les

yeux, & de rappeller les motifs les plus capables de les exciter ?

Pour cela je remarque que le nom de pere a particulierement trois prerogatives qui en ſont inſeparables. C'eſt un titre d'honneur, & même le plus auguſte & le plus venerable qui ſoit dans la nature, puiſque c'eſt le caractere le plus vif de la Divinité, *Deus ex quo omnis paternitas*, comme parle S. Paul ; c'eſt un titre de puiſſance & d'autorité, parce que perſonne n'a un pouvoir plus legitime ſur une choſe que celuy qui en eſt l'auteur & qui luy a donné l'être ; c'eſt enfin un nom d'amour & de tendreſſe, parce que l'on cherit naturellement ſon ouvrage, juſque-là qu'on donne pour regle & pour exemple d'un grand amour, l'affection que les peres & les meres ont pour ceux qu'ils ont mis au monde. Or ce ſont ces trois titres qui fondent autant de devoirs dans les enfans envers leurs peres & leurs meres. Ils leur doivent un culte & un reſpect que l'on appelle même pieté, parce qu'aprés Dieu il n'y a rien dans la nature à qui il ſoit plus juſtement dû. Ils leur doivent l'obeïſſance, comme étant naturellement ſoûmis à leur pouvoir & à leur autorité ; ils leur doivent enfin un amour filial, qui les oblige par reconnoiſſance d'entrer dans tous leurs interêts, & de les ſecourir dans tous leurs beſoins. Ainſi le reſpect, l'obeïſſance, l'amour, ſont les devoirs que les enfans ne peuvent refuſer ſans crime à ceux de qui ils ont reçû la vie ; c'eſt ce qui fera le partage de ce Diſcours. *Ad Epheſ. 3.*

PREMIERE PARTIE.

JE dis, Chrétiens, que l'honneur & le reſpect ſont le premier tribut que les enfans doivent à ceux qui leur ont donné l'être. Ce ſont même les termes dont Dieu s'eſt ſervi pour exprimer le commandement qu'il en a fait dans l'ancienne Loy; commandement auquel il a donné un nouveau poids dans la nouvelle par ſon propre exemple : *Honora patrem tuum & matrem tuam;* honorez vôtre pere & vôtre mere. Or quoy que la nature nous enſeigne aſſez cette verité, ſans qu'il ſoit neceſſaire de vous en deduire les raiſons, c'eſt cependant une choſe aſſez remarquable, que tout ce qui a coûtume d'attirer le culte & le reſpect des hommes, eſt renfermé dans la qualité de pere. Les choſes ſaintes & ſacrées, l'âge & le rang; tout cela nous eſt reſpectable, & tout cela nous oblige à une veneration toute particuliere envers les auteurs de nôtre être.

Exod. 20.

Car en premier lieu, nous les devons conſiderer comme des perſonnes ſacrées, puiſqu'ils nous tiennent la place de Dieu, qu'ils en ſont les images vivantes, & qu'ils en portent les plus nobles caracteres, ſçavoir ſa fecondité, Dieu s'étant ſervi d'eux pour nous donner la vie; ce qui leur donne une reſſemblance parfaite avec la Divinité, que les Philoſophes n'ont connuë que ſous le nom d'un premier Etre, qui a donné l'être & la vie à tout le reſte : de ſorte que comme Dieu a voulu que nous leur fuſſions redevables aprés luy, du premier & du plus grand de tous les biens, pluſieurs ont crû qu'ils pouvoient.

Digitized by Google

juſtement porter le titre de dieux viſibles, *Dii conſpicui*, comme les appelle Philon le Juif. D'où ils ont inferé que le premier ſacrifice qui leur étoit dû, eſt un ſacrifice d'honneur, ſemblable en quelque façon à celuy qu'on rendoit à Dieu même dans l'ancienne Loy; ſacrifice qui étoit un hommage que l'on rendoit à la grandeur de cet Eſtre ſouverain, qui dans l'Ecriture prend le nom de Pere & d'Auteur de tous les êtres. Or comme il eſt conſtant que la plus noble & la plus parfaite image qu'il ait laiſſée de luy-même dans la nature, eſt celle qu'il a imprimée dans la perſonne des peres & des meres, il s'enſuit auſſi que c'eſt celle qui merite le plus d'honneur & de reſpect de nôtre part.

C'eſt la conſequence qu'en tire le S. Eſprit même par la bouche du Sage: *Qui timet Dominum honorat parentes, & quaſi dominis ſerviet iis, qui ſe genuerunt*; celuy qui craint le Seigneur, honore ceux qui l'ont mis au monde, & ce reſpect qu'on leur doit s'appelle culte & pieté, parce qu'il ſe rend à des perſonnes qui nous doivent être ſacrées, qui tiennent la place de Dieu, & qui en ſont les plus éclatantes images. Auſſi manquer à ce reſpect s'appelle impieté, mais impieté pareille à peu prés à celle que l'on commet quand on viole le reſpect que l'on doit à Dieu & aux choſes ſaintes; & c'eſt même pour cette raiſon que Dieu, dans l'Ecriture, condamne de blaſphéme les irreverences d'un fils à l'égard de ſon pere. Car quoy que les blaſphémes ne regardent, à proprement parler, que le mépris de Dieu; neanmoins comme *Eccleſ.* 3.

la qualité de peres & de meres rend nos parens ſi ſemblables à Dieu, ce manque de reſpect renferme, pour ainſi dire, la même malice que celuy qui eſt contre Dieu; ce que Dieu même a ſouvent fait connoître par les châtimens les plus terribles, dont il a puni ceux qui ſe ſont rendu coupables de l'un & de l'autre crime. Enfin, pour nous faire encore plus particulierement ſouvenir de la neceſſité de ce devoir dû à nos parens, il prend luy-même le nom de Pere, comme ſi les titres de Dieu, de Createur du Ciel & de la terre, & tous les autres qui l'élevent au deſſus des creatures, n'euſſent pas aſſez ſenſiblement inſpiré la neceſſité des devoirs que tous les hommes luy doivent rendre indiſpenſablement. *Si ergo Pater ego ſum, ubi eſt honor meus?* Si vous me reconnoiſſez pour vôtre Pere, où eſt donc l'honneur qui m'eſt dû, & la deference que vous devez avoir pour moy? D'où l'on peut connoître quelle eſt l'énormité du crime que commettent les enfans qui manquent à ce devoir ſi preſſant, & qui perdent le reſpect qu'ils doivent à ceux qui leur tiennent la place de Dieu, & qu'ils doivent conſiderer comme la choſe la plus ſainte & la plus inviolable. Malac. 1.

De ſorte que nous devons juger d'un enfant qui manque de reſpect à ſes peres, de la même maniere que nous jugeons des impies. Lorſque nous voyons une perſonne qui raille ſur la Religion, qui tourne en ridicule les choſes ſaintes, & qui ſe moque de nos plus auguſtes Myſteres, nous nous récrions auſſitôt: Voila un libertin, un homme ſans foy,

& ſans religion ; & s'il vient à profaner ces Myſteres par quelque action indigne, nous l'accuſons de ſacrilege, & nous le menaçons de la juſte vengeance du Ciel, ſi la juſtice des hommes n'a pas aſſez de zele pour en faire une punition exemplaire. C'eſt le même jugement que nous devons porter d'un enfant qui manque au reſpect qu'il doit à ſes parens, qui ſe rit de leur foibleſſe, qui ſe moque de leurs avertiſſemens, qui par une imitation ridicule contrefait leurs paroles & leurs manieres ; c'eſt ainſi que nous devons juger de ceux qui n'en parlent qu'avec mépris, ou en des termes injurieux ; & encore avec une bien plus juſte raiſon, s'ils viennent à les outrager ou par des paroles, ou par quelques mauvais traitemens : car enfin, ce qui ſeroit un crime envers le prochain, quel qu'il fût, devient envers nos parens une horrible impieté, que Dieu a de coûtume de punir en ce monde par la privation de la vie même, dont de ſi malheureux enfans ſe rendent indignes, en violant le droit le plus ſaint & le plus ſacré qui ſoit dans la nature.

Ce n'eſt pas aſſez ; car en ſecond lieu, Meſſieurs, ſi nous devons du reſpect à l'âge & à l'antiquité, ce qui s'étend juſque aux choſes même inſenſibles, comme aux monumens qui nous reſtent des premiers ſiecles, & des grands Hommes qui nous ont precedé, & que l'on conſerve avec tant de ſoin ; quel reſpect & quelle veneration ne devons-nous point à ceux de qui nous tenons l'être & la vie ? Ce motif n'a rien, ce ſemble, de bien élevé ; il ne laiſſe pas cependant d'être fondé

sur le droit naturel ; sur ce droit reconnu de toutes les nations, qui ont du respect pour l'âge & pour la vieillesse ; sur ce droit qui a lieu dans toutes les assemblées, où l'on défere au sentiment des plus anciens, & où, pour l'ordinaire, ils ont les premieres seances : de sorte que dans les affaires, leur avis a toûjours le plus de poids. Enfin peut-on nier que parmi tous les hommes l'on n'ait naturellement de la veneration pour l'antiquité ? ce qui fonde aussi un droit juste & legitime d'exiger cette veneration & cette obeïssance, & de faire souvenir qu'elles sont dûës à ceux à qui la presomption ne le fait que trop souvent oublier : aussi est-ce-là un des principaux preceptes que donne le Prince des Apôtres aux premiers Chrétiens ; precepte si formel, mais en même temps si juste qu'il l'a jugé necessaire, pour donner aux Gentils une haute idée de la sainteté de nôtre Religion, *Adolescentes subditi estote senioribus* : Que les plus jeunes soient soûmis aux plus anciens, & qu'ils leur donnent en toutes les rencontres des marques de leur respect. Saint Paul recommande expressement la même chose à son Disciple Timothée, *Seniorem ne increpaveris, sed obsecra ut patrem* ; donnez-vous de garde, quand vous parlerez à une personne venerable pour son âge, d'user de reprehension, ou de paroles imperieuses, qui ayent l'air de blâme ou de reproche. Le respect que vous luy devez demande que vous usiez plûtôt de prieres, & que vous agissiez avec luy comme avec vôtre pere.

*1. Petr. 5.*

*1. Ad Timoth.*

Or cela étant de la sorte, de quelle maniere

ces deux grands Apôtres auroient-ils voulu que les enfans euſſent agi avec ceux qui ſont leurs peres effectivement ? Certes, bien loin de croire qu'il fût neceſſaire de recommander ce point aux Chrétiens de la primitive Egliſe ; ils ſe ſont imaginez au contraire que ce nom de pere ſuffiſoit pour étendre cette obligation ſur ceux qui par leur employ & par quelque caractere d'autorité, ont du rapport à cette qualité auguſte.

Que ſi vous voulez ſçavoir preſentement en quoy vous leur pouvez rendre cet honneur, où de quelle maniere vous leur devez marquer vôtre ſoûmiſſion, le Sage vous le dira en ces trois mots, qui renferment tous nos devoirs à cet égard : *In opere & ſermone, & omni patientiâ honora patrem tuum ;* honorez vôtre pere, & témoignez-luy vôtre reſpect par vos actions, par vos paroles, & par vôtre patience. Vous marquerez vôtre reſpect par vos actions, quand vous n'entreprendrez rien d'importance ſans ſon conſeil, quand vous ferez paroître de la déference à ſes avis, & quand vous prendrez garde de luy déplaire par vôtre conduite, ou par quelque action qui puiſſe attirer ſon indignation & ſa colere. Vous marquerez ce reſpect par vos paroles, non ſeulement en ne ſortant jamais du reſpect que vous luy devez par des bruſqueries, ou par ces réponſes qui ont l'air de mépris ; mais en uſant toûjours des termes les plus ſoûmis & les plus reſpectueux. Loin donc de la bouche d'un fils ces plaintes menaçantes, ces reproches outrageans qui percent le cœur d'un pere, & qui l'accablent de triſteſſe & *Eccleſ.* 31.

Digitized by Google

d'ennui ; loin ce silence morne & dédaigneux, qui luy donne sujet de se plaindre d'un ingrat. En user de la sorte avec des gens d'honneur, c'est ne sçavoir pas vivre : Mais traiter avec tant de dureté un pere dont on a reçû la vie, c'est ne pas meriter de vivre, puisque Dieu même a coûtume d'abreger la vie de ceux qui manquent à ce respect ; mais sur tout il faut marquer cet honneur & cette soûmission par la patience à souffrir leurs imperfections : *Honora patrem in omni patientia.*

Car il arrive assez ordinairement que les infirmitez de la vieillesse les rendent chagrins, fâcheux & difficiles : mais bien loin que cela vous dispense du respect que vous leur devez, c'est une occasion que Dieu fait naître chez vous d'exercer vôtre vertu, & de pratiquer le precepte qu'il vous a fait de les honorer, en quelque état qu'ils puissent être. Car enfin n'est-ce pas à vous à souffrir une mauvaise humeur, qui ne vient peut-être que des sujets de déplaisir que vous leur avez donnez ? N'est ce pas à vous à tâcher de les adoucir par vôtre complaisance, & par vôtre assiduité auprés de leurs personnes ? Helas ! que n'ont-ils point souffert de vous dans vôtre enfance ! & quelle occasion de patience ne leur avez-vous point donnée par vôtre mauvaise conduite, & par les déreglemens de vôtre jeunesse ! Mais quelle consolation ne concevroient-ils point dans leurs infirmitez, s'ils voyoient des enfans, qui par leur douceur, leur patience, leurs déferences & leurs respects les dédommageassent en quelque maniere des peines qu'ils ont prises pour eux !

Digitized by Google

*In opere, & sermone, & omni patientiâ honora patrem tuum.*

Ajoûtez enfin, Messieurs, en troisiéme lieu, que si nous devons du respect à ceux qui sont d'un rang distingué, & élevé au dessus de nous, comme aux Souverains, aux Magistrats, & en un mot, à tous ceux qui sont dans un degré superieur, comme Saint Paul l'ordonne expressément, *Cui honorem, honorem, cui tributum tributum*; rendez honneur à ceux à qui vous le devez, & payez le tribut à ceux qui ont droit de l'exiger: quel doit être nôtre respect pour nos parens? Car le premier & le plus haut degré de superiorité qu'une personne puisse avoir au-dessus d'un autre, est la qualité de Pere, qui renferme tous les autres droits; puisque celle de Roy à l'égard des sujets, celle de Maître à l'égard des serviteurs, celle de Juge à l'égard de ceux qui demandent justice, & tous les autres titres de superiorité & d'élevation ne sont que de foibles expressions du nom de Pere. Les familles ne sont-elles pas les premieres & les plus anciennes Monarchies du monde? N'a-t-on pas vû même des Souverains affecter souvent de prendre le nom de Pere, comme étant le plus capable de les faire respecter, quelque rang qu'ils eussent déja au-dessus des autres hommes? Ainsi donc perdre ce respect, c'est violer le droit le plus juste qui soit dans la nature; puisqu'il n'y a que le respect que l'on doit à Dieu qui doive l'emporter, ou plûtôt parce que Dieu a voulu comme partager ce respect avec les peres, en leur communiquant une partie des droits qu'il a sur nous. *Ad Rom. 13.*

Digitized by Google

Ce qui a fait dire à S. Thomas, que les enfans tiennent la vie de leurs peres, comme un fief dont ils leur doivent faire hommage, par le culte & le reſpect qu'ils leur rendent, & qu'autrement ils meriteroient d'en être privez ; à peu prés comme un vaſſal, qui commet un acte de felonnie envers ſon Souverain, dés-là qu'il refuſe de luy rendre l'aveu, & la reconnoiſſance qu'il luy en doit, ce qui oblige ſouvent le Souverain à confiſquer le bien que le vaſſal n'avoit reçû qu'à cette condition. Et c'eſt de-là qu'à quelque rang qu'un enfant puiſſe enſuite être élevé, il ne peut jamais s'affranchir du devoir qui eſt attaché au titre de fils : de ſorte que ſi un enfant né d'un pere pauvre, devenoit Souverain, ou étoit élevé à la premiere dignité du monde, il ne ſeroit pas pour cela diſpenſé de ce reſpect ; & en même temps qu'il recevroit l'hommage de tous les hommes, il en devroit rendre encore un plus ſoûmis & plus reſpectueux à ſon pere, qui eſt toûjours au-deſſus de luy par un droit naturel, & qui tient un rang à ſon égard que tous les autres quelques grands qu'ils ſoient, n'égaleront jamais.

C'eſt ce que nous voyons dans nôtre Evangile, & dans l'exemple du Sauveur des hommes, puiſque cet Homme-Dieu, ce Fils du Pere Eternel, ce Roy du Ciel & de la Terre, qui étoit adoré des Anges & de toutes les Puiſſances du Ciel, & qui ſçavoit qu'il le devoit être un jour des plus grands Monarques de l'Univers ; en un mot, puiſque ce Verbe incarné étoit ſoûmis à une pauvre femme qui étoit ſa mere, & à un pauvre artiſan qui luy

Digitized by Google

tenoit lieu de pere : car ce Dieu de majesté n'a jamais manqué à ce qu'il leur devoit en cette qualité ; pourquoy ? Parce que c'est un droit inalienable que les peres & les meres ont sur leurs enfans, *Et erat subditus illis* : cependant c'est à quoy les enfans manquent souvent ; lors qu'élevez dans un poste au-dessus de leur naissance, ils semblent méconnoître leurs parens pauvres. Et certes, s'ils ne les mépriſent pas, du moins ils ont une je ne sçay quelle honte de les reconnoître, parce qu'ils les regardent comme un reproche tacite de la bassesse de leur extraction. Ainsi au lieu que la fortune & l'élevation d'un enfant devroit s'étendre sur ceux qui luy ont donné la vie, souvent c'est ce qui les éloigne de la presence de cet ingrat ; se cachant même sous des noms, qu'ils empruntent des terres qu'ils ont acquises, comme pour effacer jusqu'au nom & aux marques de leur veritable naissance.

N'est-ce pas-là, Chrétiens, une veritable bassesse de cœur, bien éloignée de la generosité de tant de Souverains, qui dans le changement de leur premiere fortune, se sont fait un merite de faire connoître ceux dont ils avoient reçû la vie, & d'avoir pour eux les mêmes déferences qu'ils avoient auparavant ? Et certes, c'est par-là qu'ils ont fait voir qu'ils étoient dignes de l'honneur qu'ils s'étoient acquis, en rendant eux-mêmes, & en faisant rendre à leurs peres & à leurs meres le respect qu'ils leur devoient ; ils montroient par ce procedé si juste, qu'ils n'étoient point éblouïs de l'éclat de leur nouvelle dignité :

Digitized by Google

& veritablement c'eſt ennoblir en quelque maniere ſon extraction, que de faire remonter ſa grandeur ſur ceux qui ſont les auteurs de ſa vie. Ce reſpect eſt donc la premiere reconnoiſſance que l'on doit aux peres & aux meres, c'eſt donc une dette qu'on ne peut preſcrire, & qui ne s'éteint pas même à leur mort; puiſqu'on doit ce reſpect à leur memoire, à leurs tombeaux, à leurs actions, à leur derniere volonté, aux exemples qu'ils nous ont laiſſé; c'eſt une obligation enfin qui eſt éternelle de ſa nature, puiſque quand nous vivrions éternellement, nous ne pourrions jamais entierement y ſatisfaire. Nulle diſgrace de la fortune, nul changement dans leur état ou dans leur humeur, nul accident, en un mot, ne nous en peut jamais diſpenſer. Mais comme l'honneur, le culte, & le reſpect ne ſont que le premier devoir que les enfans doivent à leurs parens; paſſons à l'obéïſſance qui eſt un ſecond devoir, qui n'eſt qu'une ſuite du premier, que les ſaints Peres nous aſſurent être compris dans le même precepte que Dieu nous a fait de les honorer. C'eſt ce qui va faire la ſeconde Partie de ce diſcours.

SECONDE PARTIE.

PAr tout (Meſſieurs) où il y a un pouvoir & une autorité legitime, c'eſt une conſequence neceſſaire, qu'il y ait de la dépendance & de la ſoûmiſſion, qu'on eſt obligé de rendre à ceux qui ſont revêtus de cette autorité, qui vient toûjours de Dieu, comme nous l'apprend l'Apôtre S. Paul. Or de toutes les dépendances, il n'y en a point de plus juſte que celle d'un fils à l'égard d'un pere & d'u-

me mere : car comme le nom de pere renferme tous les droits de commander, le nom de fils marque reciproquement une entiere neceſſité d'obéïr. Car enfin, ſi l'obéïſſance que les ſerviteurs doivent à leurs Maîtres, celle des ſujets aux Souverains, & des Citoyens d'une Ville aux Magiſtrats & à ceux qui les gouvernent ; ſi, dis-je, cette obéïſſance eſt abſolument commandée ſelon la doctrine du même grand Apôtre, *neceſſitate ſubditi eſtote, non ſolùm propter iram, ſed etiam propter conſcientiam*, cette obligation n'eſt-elle pas encore infiniment plus étroite dans les enfans à l'égard de leurs peres ? Juſques-là, que cet Apôtre, compte entre les pecheurs les plus abominables, les enfans rebelles & deſobéïſſans ; juſques-là, dis-je, qu'il les confond avec les traîtres, les aſſaſſins, & les plus ſcelerats d'entre les hommes. *ad Rom. 13.*

Ainſi je ne m'arreſterai pas à vous convaincre d'une verité que la nature même nous apprend, & que la ſeule lumiere de la raiſon nous doit faire enviſager comme la plus juſte de nos obligations ; je me contente de dire avec S. Auguſtin, que c'eſt deſobéïr à Dieu même, que de refuſera ſes parens l'obéïſſance qu'on leur doit, & que quand leurs commandemens ſont juſtes, ils impoſent la même obligation que ceux de Dieu, *qui Patribus non obſequitur, Deo non obſequitur.* Mais comme il arrive quelquefois, que les peres font violence à leurs enfans dans des choſes injuſtes, & que les Loix mêmes Civiles & Eccleſiaſtiques ont été obligées d'y pourvoir, je veux vous marquer icy une occaſion, où, de même *l. de obedient.*

Digitized by Google

que le pouvoir des peres & des meres a eû besoin d'eſtre reglé par la raiſon, & par la Loy de Dieu; de même auſſi les enfans doivent apprendre juſqu'où doit aller leur déference & leur ſoûmiſſion.

C'eſt dans leur établiſſement, & dans la vocation pour l'état de vie, où ils croyent que Dieu les appelle. Car comme cette affaire eſt la plus importante, à cauſe qu'il y va du repos de toute leur vie; & que l'interêt de leur ſalut, qui en dépend, & qu'ils doivent preferer à tout le reſte, doit l'emporter ſur toutes les autres conſiderations; ſi Dieu les veut & les appelle à un état, il n'y a pas à douter, qu'il ne luy doive obéïr preferablement à ceux, dont il s'eſt ſervy pour leur donner la vie; puiſque le Sauveur du monde dit luy-même, que quiconque aime ſon pere ou ſa mere plus que luy, ne merite pas d'eſtre à ſon ſervice. D'ailleurs auſſi, comme rien n'eſt ſi important que l'établiſſement, & que le choix d'un party, lors qu'il eſt queſtion de s'engager dans le mariage, que d'un autre côté les parens pourroient ſouffrir de la reſolution précipitée d'un jeune homme, ou d'une jeune fille, qui les priveroit du ſupport & de la conſolation qu'un pere peut eſperer de ſes enfans, & que quelquefois ces engagemens ſont contraires à l'interêt des familles; en un mot l'importance d'une ſi grande affaire ſemble nous dire, que ſi jamais un enfant doit de la ſoumiſſion aux volontez d'un pere, & ne rien faire ſans ſon agrément; c'eſt en cette occaſion, qui eſt preſque la ſeule, où les droits d'un pere & d'un fils, & ceux

Digitized by Google

que Dieu même a sur l'un & sur l'autre, semblent entrer en concurrence ; or comme c'est en cette occasion où un pere croit que son autorité est la plus choquée, si un fils s'engage contre sa volonté, & où un fils croit, avec plus d'apparence, qu'il peut se soustraire au pouvoir paternel ; il est sans doute necessaire d'accorder l'un & l'autre droit, de rendre aux peres ce qui leur est dû en cette rencontre, & de n'ôter pas aux enfans ce que Dieu & la nature leur ont accordé, pour la sûreté de leur salut éternel, & de leur bonheur temporel tout à la fois.

Si donc il arrive que dans le choix d'un état de vie, d'un employ, d'une alliance, d'un engagement pour le monde ou pour la Religion, les inclinations, & ensuite les volontez d'un pere & d'un fils soient differentes, & que chacun veuille faire pancher l'autre de son côté ; voicy, Messieurs, ce que la Loy de Dieu permet aux enfans, & ce qu'elle défend aux peres, ou si vous voulez ce qu'elle défend aux enfans & ce qu'elle permet aux peres pour conserver leur droit & leur autorité. 1. Comme les enfans sont soûmis à leurs peres, & obligez de leur obeir ; on ne peut douter que l'infraction du precepte que Dieu en a fait ne soit un peché tres-grief, qui attire la malediction & la vengeance de Dieu, lors que la chose est d'importance, comme seroit de s'engager dans une alliance contre le gré de ses parens, ou sans les avoir consultez ; prendre un employ qui leur déplairoit, & dont ils se trouveroient deshonorez ; ou s'engager enfin dans un parti ou

dans une affaire, où il iroit de l'interêt de leur famille : ce ſont-là de ces choſes importantes dans leſquelles les enfans ne peuvent ſe retirer de la dépendance de leurs parens ſans crime ; à moins qu'ils n'euſſent pour cela des raiſons encore plus importantes, comme ſeroit l'interêt de leur ſalut & de leur conſcience ; ou bien qu'aprés leur avoir rendu leurs devoirs, tout le monde s'apperçût qu'il n'y auroit que le caprice des peres, l'avarice, ou une averſion toute viſible qu'ils auroient conçûë contre un enfant, qui les fît opiniâtrer à s'oppoſer à ſon avantage.

Or vous ſçavez ce que les Loix permettent alors; vous ſçavez àquel âge & à quelle condi- un enfant de famille peut uſer de ſon droit, & de la liberté qu'il a de s'engager & d'être maître de ſa conduite dans ces ſortes d'affaires, quand les peres & les meres refuſent de les pourvoir par dureté, ou en laiſſent paſſer le temps & l'occaſion avec un notable préjudice de leur fortune ; encore les enfans leur doivent-ils cette déference, qui eſt une marque de l'obeïſſance & de la ſoûmiſſion qu'ils leur doivent ; de leur repreſenter leurs raiſons, de les faire prier par ceux qui ont quelque pouvoir ſur leur eſprit, & de leur faire entendre qu'ils connoiſſent parfaitement & le reſpect & la ſoûmiſſion qu'un enfant doit à ſon pere : mais qu'aprés tout, un pere ne doit pas ignorer auſſi que le choix de leur état & de leur engagement, choix d'où dépend le repos & le bonheur de toute la vie, ne doive être libre ; & qu'ils ont enfin bien du regret que leur choix ne s'accorde pas avec

l'inclination

l'inclination de ceux, pour qui, dans tout le reſte ils auront toûjours toute la ſoûmiſſion imaginable.

Ainſi, Chrétiens, hors de cette occaſion, où les Loix ont jugé qu'il ſeroit trop rude de contraindre les enfans à une obeïſſance qu'on pourroit appeller cruelle, les enfans doivent obeïr à leurs peres & meres, mais conformement à l'âge & à l'état où ils ſont, puiſqu'il eſt conſtant qu'avant que d'être émancipez, la dépendance d'un enfant eſt plus grande, & que ſon obeïſſance doit être plus ſoumiſe; parce que la jeuneſſe étant aveugle & portée au libertinage, les mauvais conſeils & les méchantes compagnies la corrompent, les paſſions l'entraînent & la precipitent en mille deſordres: de maniere que l'autorité paternelle étant preſque le ſeul frain qui les puiſſe arrêter, c'eſt autant pour leurs propres interêts, que par un devoir de juſtice, que Dieu les y a ſoûmis. Au lieu que l'obeïſſance de ceux qui ſont en âge de ſe conduire eux-mêmes, n'eſt pas de même nature, & ne s'étend pas à toutes les rencontres particulieres; c'eſt aſſez qu'ils n'entreprennent rien d'important ſans leur avis, qu'ils ne faſſent rien qui leur puiſſe déplaire, & qu'ils déferent à leurs conſeils dans les affaires principales.

Je trouve encore une occaſion, Meſſieurs, où les enfans qui ſont encore ſous la conduite de leurs parens, mais dans un âge raiſonnable, & preſcrit par l'Egliſe & par les Loix civiles, ne ſont pas entierement obligez à une ſoûmiſſion aveugle, & à une obeïſſance entiere; quoy qu'ils doivent beaucoup déferer

à l'autorité, & au juſte pouvoir que les parens ont ſur eux.

C'eſt dans la vocation à l'état Religieux, quand Dieu les y appelle, & qu'ils ont des marques aſſez évidentes de leur vocation ſur un point ſi important pour leur ſalut; car comme les enfans appartiennent à Dieu, plus qu'à ceux, dont il s'eſt ſervi pour leur donner la vie, & que cependant les droits de Dieu ne ſont point contraires à ceux des peres, je trouve auſſi qu'il y a des devoirs, & des déferences qu'un fils doit à ſes parens, & d'autres qu'il doit à Dieu. Il doit donc écouter la voix de Dieu, & ne pas ſe rendre rebelle à ſes lumieres; mais pour ne pas manquer aux devoirs qu'il doit à ceux qui luy ont donné la vie, il ne doit point diſpoſer de luy même en cette occaſion, ſans en avoir demandé l'agrément d'un pere & d'une mere, & s'être efforcé d'obtenir leur conſentement. Ce devoir, Meſſieurs, eſt ſi raiſonnable, que Dieu, qui pourroit diſpoſer de nous abſolument, ſans attendre nôtre volonté, n'uſe pas toûjours de tout ſon droit; parce qu'ayant bien voulu le partager, pour ainſi dire, avec les peres & les meres à l'égard de leurs enfans, il veut que leur autorité ne ſoit point en cela violée; il veut qu'on leur demande leur agrément dans le ſacrifice qu'un enfant luy offre de ſoy même, afin que ce ſacrifice ſoit offert dans l'ordre, qu'il ſoit volontaire de tous côtez, & qu'un enfant ne voüe pas indiſcretement un bien, qui ne luy appartient pas tout entier, & ſur lequel un pere a des droits ſacrez & inviolables. C'eſt pourquoy encore

que les parens ne puiſſent pas abſolument empêcher leurs enfans de choiſir un état auquel ils ſe ſentent interieurement appellez, ils peuvent cependant examiner leur vocation, l'éprouver, & en differer l'effet, juſqu'à ce qu'ils ſoient eux-mêmes moralement aſſurez de la volonté de Dieu ; mais non pas les tenter, en les expoſant aux dangers & aux occaſions de perdre cette vocation.

Voila, Meſſieurs, tout ce qu'exige d'un enfant en cette rencontre l'obeïſſance & la ſoûmiſſion qu'il doit à la volonté de ſes parens : aprés quoy, ſi un pere ou une mere reſiſtent à la volonté de Dieu, ce n'eſt point manquer au devoir de cette obeïſſance, que de preferer ſon ſalut & ſon bonheur à l'interêt d'une famille, ou à la volonté d'un pere, qui eſt injuſte, quand il veut empêcher un enfant de ſe donner à Dieu ; mais qui eſt encore infiniment plus injuſte, quand il veut forcer un enfant d'entrer malgré luy en Religion, & de donner à Dieu une victime qu'il ne demande point, en ſacrifiant ainſi le repos & le ſalut de cet enfant aux interêts, & à la grandeur de ſa maiſon. Ce qui fait dire à tous les Docteurs, que dans l'une & l'autre rencontre, ſçavoir du refus de conſentir à ce que Dieu demande des enfans, & de la violence qu'on leur veut faire pour embraſſer un état où Dieu ne les appelle pas, Dieu laiſſe la liberté aux enfans, & les diſpenſe d'une obeïſſance qu'ils ne doivent point. Enſorte que les mêmes maledictions qu'il donne aux enfans rebelles & deſobeïſſans en toute autre rencontre, il les donne aux peres & aux me-

res qui abuſent en ce point de leur autorité, par un attentat ſur le droit qu'il s'eſt luy-même reſervé. Mais comme j'ay déja touché ce point de morale dans un autre diſcours, je ne le pouſſeray pas plus loin, pour paſſer au dernier devoir que les enfans ſont obligez de rendre à leurs parens, c'eſt l'amour & l'affection, qui eſt compriſe dans le même precepte que Dieu a fait, de les honorer. C'eſt ma derniere Partie, que j'acheve en peu de mots.

III. PARTIE.

C'Eſt icy, Chrétienne Compagnie, où il ne faut qu'écouter la voix de la nature, c'eſt elle qui nous tiendra lieu de raiſons, pour nous convaincre d'une verité que les peuples les plus barbares n'ont jamais conteſtée, & que les bêtes mêmes les plus feroces nous enſeignent. Auſſi les preceptes du Decalogue, (entre leſquels eſt celuy d'honorer ſon pere & ſa mere, & par conſequent de les aimer, puiſque l'un renferme l'autre) ces preceptes, dis-je, ſont tous fondez ſur la nature; en ſorte qu'il ne faut que la lumiere de la raiſon pour connoître combien ils ſont juſtes, & pour nous obliger à les obſerver. Je ne pretends donc pas tant vous faire voir l'obligation que nous avons d'aimer nos peres & nos meres, que de vous montrer juſques où cette obligation s'étend, en vous faiſant connoître qu'aprés Dieu, nos parens doivent tenir le premier rang dans nôtre amour; parce que tout ce qui nous engage à aimer le prochain, qui eſt un ſecond precepte de charité plus univerſel, ſe trouve réuni icy avec

Digitized by Google

tant d'avantage, qu'on n'en ſçauroit faire même la comparaiſon.

1. Parce que nous leur ſommes liez plus étroitement, comme enſeigne S. Thomas, qui conclut de-là, qu'il n'y a que l'amour que nous devons à Dieu, qui doive prévaloir à l'amour de nos peres, auquel amour par conſequent tous les autres doivent ceder ; & c'eſt pour cela que Dieu, aprés nous avoir marqué dans les trois premiers Commandemens ce qui le regarde luy-même, commence ceux qui s'appellent de la ſeconde Table, par les devoirs que nous ſommes obligez de rendre à ceux qui nous ont donné la vie. Or cette affection étant ſi juſte & ſi ſainte, ne doit pas être ſujette au caprice, à l'humeur ou à l'interêt, comme celle que l'on a pour ſes amis, que le moindre déplaiſir change ſouvent en indifference & en froideurs : la liberté qu'ils prennent de nous dire des paroles qui nous choquent, ou de faire des choſes qui nous déplaiſent, ne nous donne pas droit de demeurer dans des termes d'indifference à leur égard, ou de n'avoir plus pour eux qu'une charité commune ; cet amour ne doit pas ſe refroidir de nôtre côté, quand même il viendroit à s'éteindre entierement du leur, parce que c'eſt une obligation naturelle de nôtre part.

De maniere, Meſſieurs, que de manquer à les voir, à leur rendre l'aſſiduité qu'on leur doit, & les autres marques d'affection & de tendreſſe, c'eſt manquer à un devoir eſſentiel ; & certes, ſi l'on étoit bien perſuadé de cette verité, on ne verroit pas tant de divi-

sions dans les familles, des enfans qui plaident contre leurs peres, & qui évitent leur rencontre de crainte de leur parler, qui déliberent s'ils leur rendront visite dans leurs maladies, & qui vivent avec eux dans une reserve, & avec une froideur qui va jusqu'au scandale, & qui ne peut manquer d'être tres-criminelle devant Dieu, lequel punit par de terribles châtimens ceux qui ne peuvent oublier un si juste devoir sans une extrême ingratitude. Car si nous devons de l'affection à ceux, de qui nous avons reçû quelque bienfait, il est constant que quand la nature ne nous inspireroit pas cet amour envers les auteurs de nôtre être, la reconnoissance nous y obligeroit; puisque la vie que nous en avons reçûë, est non seulement le premier & le plus grand de tous les biens, mais encore le fondement de tous les autres; & qu'ainsi cette obligation ne se peut jamais assez reconnoître; jusque-là même que quand un enfant apporteroit toutes les couronnes du monde aux pieds de son pere, il luy seroit toûjours redevable: de sorte que, quoy que fassent ensuite pour luy d'autres personnes, quelque bien qu'il en reçoive, les premieres reconnoissances de son affection sont toûjours dûës à son pere & à sa mere, comme à ceux à qui il est le plus redevable.

Que si enfin nous comparons cet amour avec celuy que la proximité du sang nous oblige d'avoir pour nos plus proches; il est constant qu'il n'y a ni frere, ni sœurs, ni épouse, ni enfans qui puissent pretendre l'égalité dans cet ordre de la charité, ou dis-

Digitized by Google

puter la premiere place avec un pere ou une mere; puiſque la Loy divine a decidé cette conteſtation, en mettant l'amour qu'un fils doit à ſon pere immediatement aprés l'amour qui eſt dû à Dieu même, comme étant d'un ordre ſuperieur à tout ce qui eſt purement naturel. Je ſçay bien qu'on dit ordinairement que l'amour deſcend plus facilement qu'il ne remonte; c'eſt à dire, que les enfans n'aiment pas tant leurs peres, que les peres aiment leurs enfans, & qu'il y a même des Philoſophes qui pretendent en avoir trouvé la raiſon, quand ils diſent que c'eſt parce que les hommes ſont ravis d'avoir à qui commander, par le droit naturel qu'ils ont ſur leurs enfans; au lieu que les enfans haïſſent naturellement la dépendance & la ſoûmiſſion, qui les aſſujettiſſent à leurs peres. Mais quelle que puiſſe être la raiſon de cette difference; comme il eſt icy queſtion d'un devoir de juſtice, & d'un amour raiſonnable, je m'en tiens au ſentiment de tous les Docteurs, qui eſt, que l'affection qu'on doit aux peres & aux meres doit toûjours avoir la preference; en ſorte, que dans la concurrence d'un pere & d'un frere, ou d'un enfant, s'il s'agiſſoit de les délivrer de la captivité ou de la mort, de les ſecourir dans un peril évident, ou ſi l'on étoit reduit à cette triſte neceſſité de n'en pouvoir ſauver qu'un, ce devroit être le pere, parce qu'aprés Dieu il doit tenir le premier rang dans nôtre amour, & la premiere place dans nôtre cœur.

Mais comme ces occaſions ſont extraordinaires; ce que les enfans doivent inferer

d'un devoir ſi juſte, c'eſt de leur marquer cet amour en les aſſiſtant dans leurs beſoins, en les conſolant dans leurs diſgraces, en les ſoulageant dans leurs maladies & dans leur pauvreté, lorſqu'ils y ſont reduits malheureuſement. Et ce n'eſt pas, Meſſieurs, ſans ſujet que je touche ce point, puiſque ce défaut d'affection, qui fait des monſtres dans la nature, fait voir dans le Chriſtianiſme ce qu'on auroit de la peine à trouver dans le fond de la Barbarie; ſçavoir des enfans dénaturez, qui conteſtent entre-eux à qui ſoulagera leur pere commun dans ſa neceſſité, & dans les infirmitez, où l'âge a reduit un pere, qui ne s'eſt peut-être dépouillé que pour les pourvoir plus avantageuſement, & pour les pouſſer dans le monde. Qu'il eſt dur à un pauvre pere, accablé d'années & d'infirmitez, de ſe voir abandonné de ſes propres enfans, pendant qu'ils diſputent entre-eux ſur qui cette charge doit tomber! Que l'un allegue qu'il n'y eſt pas plus obligé que l'autre qui en a plus de moyen, & qui eſt plus accommodé; comme ſi cette dette n'obligeoit pas chacun ſolidairement en particulier, & comme ſi la nature ne faiſoit pas aſſez entendre ſa voix au fond de leur cœur. Ah! faut-il que les Loix civiles parlent ſur ce point, & condamnent un fils à être deshérité, s'il refuſe d'aſſiſter ſon pere dans ſa neceſſité? Et ne ſommes-nous pas en cela infiniment plus barbares que les Barbares mêmes, qui n'écoutent que leur cœur, quand il s'agit du ſoulagement d'un pere?

Combien en voit-on d'autres, qui s'acquit-

tent si negligemment de cette obligation, & avec si peu d'amour, que les serviteurs sont traitez moins indignement que leur pere dans leur maison ? Combien qui augmentent leurs chagrins, & qui les accablent de reproches sur le mauvais ménage qu'ils ont fait de leur bien, & croyent que quand ils ont fait connoître leur mauvaise conduite, ils sont dispensez de cette obligation ? Il y en a d'autres qui s'en dispensent, sur ce qu'ils n'ont point eux-mêmes été secourus par leurs peres, sur ce que ce pere ne s'est jamais mis en peine de leur établissement ; & d'autres enfin sur ce qu'ils ont nombre d'enfans à nourrir. Faux pretextes ! raisons qui ne sont recevables ni devant Dieu ni devant les hommes ! puisque l'amour que nous leur devons n'est pas tel que Dieu le demande, s'il n'est plus fort que toutes ces considerations : car enfin alleguer ces excuses & ces pretextes, c'est la marque la plus visible de leur dureté, & le plus juste sujet de leur condamnation.

POur conclure donc ce discours, vous concevez, je m'assure, Messieurs, l'obligation naturelle qu'ont les enfans d'honorer ceux qui leur ont donné la vie ; vous concevez que les honorer c'est leur rendre les respects que meritent ces titres de pere & de mere, que c'est leur obeïr & être soûmis à leurs volontez dans les choses que nous avons marquées ; & qu'enfin c'est les aimer aprés Dieu, du plus grand & du plus parfait amour ? Or quoy que la nature enseigne assez tous ces devoirs aux hommes, Dieu a voulu y

Conclusion.

Ad Ephes. 6. ajoûter un precepte exprés, que l'Apôtre appelle, *primum in promissione*, le premier auquel Dieu a promis la récompense. Il en a fait d'autres aussi inviolables & aussi importans, je l'avouë; mais c'est le premier qu'il a voulu récompenser du plus grand de tous les biens naturels qui est la vie; comme s'il n'y avoit personne plus digne de jouïr long-temps de ce bienfait, que les enfans qui honorent ceux dont ils l'ont reçû, Dieu ayant voulu nous y porter par nôtre propre interêt, & par la récompense de la chose du monde que nous aimons naturellement le plus. Et afin que cette récompense fût plus considerable, il ajoûte à cette longue vie les biens temporels qui la rendent plus heureuse, puisqu'il benit ceux à qui les peres donnent leur benediction; ce qui étoit dans l'ancienne Loy le plus grand & le plus precieux heritage qu'un pere pût laisser à ses enfans. Enfin si le Sauveur du monde a hautement condamné la détestable maxime des Pharisiens & des Docteurs de la Loy, qui persuadoient aux enfans qu'il valoit mieux appliquer leurs aumônes à l'autel, & à faire des offrandes à Dieu, que de les employer à secourir leurs peres & leurs meres dans leur necessité; & si l'on voit dans l'Evangile comme il leur reproche d'aneantir un precepte si juste & si saint, sous pretexte d'une fausse pieté; quels reproches ne fera-t-il pas un jour aux Chrétiens, qui sont assez ingrats pour abandonner leurs parens pauvres? Mais quand même toutes les autres raisons ne nous convainqueroient pas que ce precepte

n'a pas moins de force dans la Religion Chrétienne que dans l'ancienne Loy, en faudroit-il d'autre preuve que l'exemple du Sauveur, qui a si parfaitement rempli ce devoir durant tant d'années, *Et erat subditus illis ?* Il est vray, dit S. Bernard, que quand je vois une femme commander à un Dieu, cela me donne une si haute idée de l'autorité des peres & des meres, que l'on n'en peut imaginer une plus grande sous le Ciel : mais quand je vois le Verbe incarné, & le Fils du Pere Eternel soûmis à sa Mere, à qui il n'a jamais manqué de rendre ses devoirs, ah ! ne cherchons point d'autres motifs pour nous y assujettir ; suivons plûtôt cet exemple, & apprenons de celuy qui est nôtre modele, la maniere dont il les faut pratiquer, afin de meriter non seulement une longue vie sur la terre, mais une vie éternellement heureuse dans le Ciel, je vous la souhaite, &c. *Luc. 2.*

# VII. SERMON

## POUR LE

## SECOND DIMANCHE

## APRE'S L'EPIPHANIE.

### *Du Mariage.*

Vocatus est Jesus ad nuptias. *Joan.* 2.

*Jesus fut convié à un festin de noces.* S. Jean, ch. 2.

C'Est, Messieurs, une chose assez remarquable, que la premiere fois que le Sauveur est entré dans le commerce du monde, ç'a été pour se trouver à un festin de noces où il avoit été invité; que le premier miracle qu'il a fait en public, a été de pourvoir aux besoins de ces nouveaux mariez; & que la premiere chose enfin qu'il a faite pour se manifester aux hommes, a été d'autoriser par sa presence le mariage, qu'il devoit en-

Digitized by Google

suite sanctifier, & élever à la dignité de Sacrement. Dieu institua le premier mariage dans le Paradis terrestre, à la naissance du monde; & ayant choisi ce moyen pour multiplier les hommes, plûtôt que de les créer tout à la fois, comme il avoit creé les Anges, il voulut aussi faire cette alliance de ses propres mains, pour servir de modele à tous les autres; alliance qui eût été sans doute la plus heureuse, si les deux parties avoient été aussi fideles à Dieu qu'elles avoient d'affection & de complaisance l'une pour l'autre: le Sauveur dans la suite des temps rétablit la splendeur de cette alliance que le peché avoit obscurcie, & sanctifie la source de la vie des hommes dans le Mariage chrétien, afin de jetter les premiers fondemens de leur bonheur éternel, par le premier principe de leur être.

Aussi le mariage a-t-il pour fin de peupler le Ciel, en mettant des hommes sur la terre; & pour modele, l'union adorable de son Humanité sainte avec la personne du Verbe, & l'alliance que ce Sauveur ensuite a contractée avec son Eglise: mais pour y attirer les benedictions du Ciel, il faut que le Fils de Dieu s'y trouve, & y soit appellé; c'est à dire, qu'on le doit consulter le premier sur le choix que l'on doit faire, si l'on veut qu'il soit dans la suite, la consolation de tous les déplaisirs qui accompagnent ordinairement cet état, & qu'il permette aux hommes de s'adresser à luy comme à la source des biens, & du bonheur qu'on y cherche.

Ce discours, Messieurs, auquel tant de per-

sonnes ont part, merite bien vôtre attention: & comme la glorieuse Vierge a bien voulu se trouver à cette ceremonie, avec son Fils, que ce fut à sa priere que le Sauveur fit ce miracle en faveur des mariez, & que d'ailleurs elle a été elle-même l'exemple du plus heureux mariage qui ait jamais été; c'est à elle que je m'adresse pour obtenir les lumieres du S. Esprit, en luy disant avec l'Ange: *Ave gratiâ plena.*

Dieu, Messieurs, avant que d'instituer le premier mariage du monde, aprés avoir formé le premier homme de ses propres mains, & l'avoir consideré comme le chef-d'œuvre de sa puissance, dit cette parole, qui seule peut justifier la saincteté aussi-bien que la necessité du mariage, contre les heretiques qui l'ont voulu condamner: *Non est bonum homini esse solum*; qu'il n'est pas expedient à l'homme d'être seul. Mais maintenant il semble qu'on pourroit souvent dire tout le contraire; puisque l'on voit si peu de mariages heureux, & que les amertumes & les chagrins qui s'y trouvent, sont si ordinaires; que la pluspart de ceux qui s'y engagent, sont forcez d'avoüer qu'il seroit plus avantageux à l'homme d'être seul. *Genes. c. 2.*

La passion qui met un bandeau devant les yeux, en porte plusieurs à des alliances infortunées; l'attachement aux biens de la terre empêche les autres d'envisager ceux du Ciel, & fait qu'ils examinent d'ordinaire plus le bien du parti qu'on leur presente, que ses vertus & ses bonnes qualitez, & qu'ils

ont peu d'égard aux interêts du salut : de maniere que le mariage, qui est le premier lien de la vie civile, le fondement de la societé humaine, & le nœud des plus saintes affections, est assez souvent une source de discordes domestiques & éternelles, par l'union de deux contraires, qui sont obligez de demeurer ensemble, & qui ne se peuvent souffrir. Ce qui me fait dire qu'il y a bien des mariages où le vin, qui est le symbole de la joye & de la douceur, manque, aussi-bien qu'à ces noces dont il est parlé dans nôtre Evangile : mais, helas ! on n'y trouve pas toûjours le remede si présent, & le secours necessaire dans ce besoin pressant. La raison de ce malheur si ordinaire je vous l'ay déja dite, c'est que Dieu n'a point été appellé à ces mariages, qu'il n'en est ni l'auteur, ni la fin, ni le motif : car comme il est le Dieu de paix & de douceur, il faut de necessité qu'il n'y ait que de la discorde, que de l'amertume, que du desordre & que de la confusion, où ce Dieu de paix ne se trouve pas.

Me voyant donc obligé, Messieurs, de vous entretenir d'un sujet si éloigné de ma profession, & où peut-être vôtre propre experience vous en a plus appris que je ne vous en pourrois dire, je veux seulement m'arrêter à ce que nôtre Evangile me fournit, tant pour l'instruction de ceux qui pretendent à cet état, & de ceux qui y sont déja engagez ; que pour faire connoître même à ceux qui y ont renoncé, pour prendre un meilleur parti, quel est l'avantage de leur bonheur, de se voir heureusement délivrez des soins

& des dangers qui accompagnent ordinairement cet état ? Mais afin de le faire avec ordre, je renferme tout ce que j'ay à vous dire sur cette matiere dans ces deux propositions, qui sont deux veritez sur lesquelles je vous prie de refléchir. La premiere, qu'il n'y a point d'état où Dieu doive davantage être consulté, avant que de s'y engager ; cette affaire étant de la derniere importance, puisqu'il y va du salut : *Vocatus est Jesus ad nuptias.* Et la seconde, qu'il n'y en a point où l'on ait plus besoin d'être fidele à Dieu, aprés l'avoir embrassé, à cause des obligations mutuelles, de l'embarras, des soins & des difficultez qui ont coûtume de détourner les époux de son service, ce qui est exprimé dans ces paroles, *Quæcumque dixerit vobis, facite :* en deux mots, il faut que Dieu appelle à cet état, & il faut y appeller Dieu ; c'est le sujet & le partage de ce Discours.

Joan. 2.

PREMIERE PARTIE.

JE dis d'abord, Messieurs, qu'il n'y a point d'état où il falle davantage consulter Dieu pour s'y engager, que celuy du mariage, & que si la vocation, cette vocation sans laquelle on court risque de son salut, & que si la vocation est necessaire dans tous les autres états, il faut pour celuy-cy être appellé de Dieu par des marques d'une vocation plus certaine, & reconnoître sa volonté par des lumieres plus particulieres. Il ne faut point d'autres preuves de cette verité que l'examen exact de la nature même du mariage, qui est un état qui unit deux personnes ensemble par un lien d'amour & de sainteté.

Digitized by Google

Sur quoy il faut considerer premierement que c'est un état, & par consequent un engagement pour toute la vie, qui ne se peut rompre que par le decés de l'une des deux parties; jusque-là que le Fils de Dieu, qui a laissé à son Eglise une autorité si ample, & si étenduë de lier & de délier les crimes sur la terre, ne luy a-pas donné le pouvoir de rompre cet engagement, qui est indissoluble; soit qu'il soit tel de sa nature, comme le croyent quelques-uns, fondez sur sa premiere institution; soit que ce soit par rapport à la dignité de Sacrement, à laquelle il a été élevé dans la Loy de grace. Quoy qu'il en soit, quand il est une fois legitimement contracté, il n'y a point de puissance sur la terre qui le puisse rompre: *Quod Deus conjunxit, homo non separet*; c'est à dire, comme l'explique les Docteurs, *humana ratio*, *humanum accidens*, aucune autorité, aucun accident, captivité, maladie, pauvreté, rien en un mot ne peut avoir la force de rompre & de separer ce que Dieu a une fois si étroitement uni. *Matth.* 19.

Cet état étant donc pour toute la vie, il est par consequent compris dans l'ordre de la predestination; car de-là dépend le salut de ceux qui s'y engagent. Or si dans les affaires d'importance il est impossible de réussir sans les lumieres du Ciel, parce que celles de nôtre raison sont trop courtes, & nos veuës trop bornées pour prévoir toutes les suites & les incidents qui en peuvent empêcher ou faciliter le succés; que sera-ce du mariage, Chrétiens, dont l'engagement a tant de suites, qui impose tant d'obligations, dont

Digitized by Google

le ſuccés fait le bonheur ou le malheur de la pluſpart des hommes, non ſeulement en cette vie, mais ſouvent même encore dans l'autre, où les fautes ſont auſſi irreparables, qu'elles ſont ordinaires, & où enfin il ſemble que tous les ennemis de la prudence s'accordent & conſpirent enſemble pour aveugler les hommes, & les empêcher de faire un bon choix? Car encore dans le reſte des conditions & des emplois, on en peut faire l'eſſay & l'épreuve avant que de s'y engager tout à fait; il n'y a point de métier qui n'ait des apprentiſſages, point de Religion qui n'ait ſes épreuves, & un temps fixé pour s'inſtruire de ſes ſtatuts & de ſes reglemens; point de charge publique qui ne preſuppoſe quelque exercice, & quelque marque de la ſuffiſance de celuy qu'on y admet; mais pour le mariage, vous le ſçavez, on s'y porte d'ordinaire ou par interêt, ou par paſſion, & l'on s'y jette plûtôt qu'on ne s'y engage; d'où vient qu'on ne reconnoît la faute qu'on a faite, qu'aprés qu'elle eſt ſans remede & ſans reſſource. Autant donc que cette affaire a d'importantes ſuites pour tout le reſte de la vie, qu'il eſt facile & ordinaire d'y faire des fautes, & qu'il y va du ſalut éternel, autant eſt-il neceſſaire, avant de s'y engager, de prendre conſeil de Dieu, & de s'attirer les lumieres & les ſecours d'en haut.

C'eſt pourquoy l'on dit communément que les mariages ſe contractent ſur la terre, & qu'ils ſe concluent dans le Ciel; c'eſt à dire, que les hommes en forment le deſſein & la reſolution, mais qu'il faut que Dieu y

donne sa benediction, afin qu'ils soient heureux ; & que comme c'est un coup de prédestination, ce n'est aussi que par l'ordre de Dieu qu'on s'y doit engager. Car peut-on croire qu'il favorisera une affaire sur laquelle nous ne l'avons pas seulement consulté ? qu'il donnera ses graces & ses benedictions sans qu'on les luy demande ? Il est nôtre Pere, & nous sommes ses enfans, qui ne devons rien faire sans sa participation, & sans luy avoir demandé son conseil. Si donc nous sommes assez imprudents pour le negliger dans une occasion si importante, ne devons-nous pas craindre qu'il ne porte sa colere & son ressentiment jusques à nous priver de la succession de sa gloire ? Il faut le consulter, il faut donc recourir à luy, afin de connoître si c'est luy qui nous appelle à cet état ; & si la chair & le sang n'y ont pas plus de part que sa volonté sainte : car aprés tout, il faut être appellé de Dieu dans le mariage, si l'on veut y trouver son bonheur, & de la consolation ; parce qu'enfin, quoy qu'il en soit l'auteur, il n'y appelle pas indifferemment toutes sortes de personnes ; mais il l'inspire seulement à ceux qu'il connoît y devoir faire plus facilement leur salut : or s'y porter sans être assuré de cette volonté divine, sans s'y sentir appellé, sans y apporter une mûre déliberation, c'est se mettre en un danger manifeste de se perdre éternellement ; puisque cet état que vous embrassez, sans prendre conseil que de vôtre interêt, ou de vôtre passion, rompt les desseins que Dieu avoit sur vous. Ainsi tout est à craindre ; car qui nous assurera que ces

noces ne vous fermeront pas celles de l'Agneau dans le Ciel ? Qui vous assurera que ce même moyen, par lequel vous esperez établir vôtre fortune, en trouvant un parti avantageux ; que ce même moyen, dis-je, ne ruinera pas entierement vôtre fortune pour l'éternité ?

Mais cette vocation, me direz-vous, n'est-elle pas necessaire pour tous les états, pour l'état Religieux, pour l'état Ecclesiastique, & pour ceux même où l'on passe plusieurs années, comme la milice & les charges ? J'en conviens ; mais il y a cette difference que les uns ne sont pas indissolubles ; telle est la profession des armes, qui dans les loix les plus severes n'a jamais été pour toute la vie, & tels sont les emplois publics, dont on peut se défaire quand on veut ; & que les autres, s'ils sont pour durer toûjours, comme l'état Religieux, ne sont pas si attrayans, pour que des raisons humaines puissent nous les faire embrasser : non, il n'est pas si facile de s'y embarquer par passion, parce que ce ne peut être ni le desir de la liberté qui nous y porte, ni le plaisir qui nous y attire, ni l'interêt qui nous y pousse, ni l'honneur du monde qui nous éblouisse les yeux, puisque ce dernier état demande même que nous renoncions pour toûjours à tout cela, pour embrasser la Croix & l'hûmilité du Fils de Dieu : & à moins qu'on ne soit forcé à se faire Religieux par une violence impitoyable des parens, ce qui attire tôt ou tard la vengeance de Dieu, j'ay de la peine à concevoir qu'on s'y puisse engager sans quelque vocation, qu'on peut

examiner, qu'on peut éprouver en examinant ſes propres forces, & eſſayant ſi l'on pourra s'accommoder à cette maniere de vie : c'eſt pour cela même que dans les Monaſteres on commence toûjours par ce qu'il y a de plus rude & de plus auſtere, pour voir ſi l'on pourra ſupporter ce genre de vie.

Mais pour le mariage, on vous en montre d'abord les fleurs, & l'on vous en cache les épines ; l'inclination y porte, & ſouvent le déplaiſir ſuit. Les biens de fortune, l'occaſion, l'âge, la paſſion portent à les contracter ; & ils ſont le plus ſouvent conclus, avant que Dieu en ait ſigné le contract, pour me ſervir de ces termes ; d'où vient que le premier châtiment que Dieu exerce ſur ces perſonnes, eſt de les abandonner à leur propre conduite, & de les faire ſervir eux-mêmes d'inſtrumens à ſa vengeance. Ainſi, vous, qui vous deſtinez à cet état, qui êtes dans la reſolution, & peut-être ſur le point de vous y engager, avez-vous bien examiné le motif qui vous y pouſſe ? Dieu a-t-il été conſulté ſur ce deſſein ? Le Fils de Dieu eſt-il appellé à ces noces ? C'eſt par-là qu'il faut commencer ; & comme Salomon demandoit à Dieu la ſageſſe, & un rayon de ſes lumieres pour l'adminiſtration de ſon Royaume, *Da mihi ſedium tuarum aſſiſtricem ſapientiam*, de même oſeray-je dire que vous n'avez pas moins beſoin de faire cette priere à Dieu, avant que d'entrer dans le gouvernement d'une famille, qui eſt une eſpece de ſervitude volontaire, qui n'eſt pas moins chargée d'obligations & de devoirs ? *Sapient.* 9.

La ſeconde raiſon, Meſſieurs, qui oblige un Chrétien de conſulter Dieu avant que de s'engager dans le mariage, c'eſt que non ſeulement c'eſt un état ſtable, mais un état qui unit deux perſonnes enſemble, par le plus étroit de tous les liens, qui les engage, & qui les attache reciproquement l'un à l'autre par une donation mutuelle & irrevocable. Ce qui me fait dire que ce n'eſt pas aſſez de bien déliberer ſur l'état, mais qu'il faut encore déliberer de même ſur la perſonne & ſur le choix qu'on en doit faire, puiſqu'il faut attendre de Dieu le parti qu'il vous deſtine, comme vous en aſſure le Sage, *Domus & divitiæ dantur à parentibus, à Domino autem propriè uxor prudens* : les peres & les meres donnent le bien, & le laiſſent par heritage ; mais la femme prudente ( & l'on peut dire la même choſe du mary ) c'eſt proprement un preſent de la main de Dieu ; auſſi les Payens mêmes ſe faiſoient-ils un tres-grand ſcrupule de conclure autrement leurs alliances, qu'aprés mille ceremonies & mille ſuperſtitions : ils tâchoient de reconnoître le bonheur ou le malheur de leur mariage dans les entrailles des victimes, qu'il offroient à leurs dieux pour ce ſujet ; & l'on en a veu même qui par la force ſecrette des enchantemens tâchoient de voir le viſage de la perſonne qu'ils devoient épouſer. Que ce qu'on dit ſoit fable ou verité, que nous importe, pourvû que cela nous faſſe connoître l'importance de conſulter Dieu ſur ce point, & d'attendre de la Providence le parti qui vous eſt deſtiné, puiſqu'il n'y a que luy qui ſçache,

*Proverb.* 19.

ce qui eſt propre à un chacun de nous.

C'eſt un lien étroit, c'eſt l'union la plus grande qui ſoit parmi les hommes ; puiſqu'elle eſt univerſelle, d'ame, de corps, de biens, d'honneur, de nom, de deſirs, de bonheur & de malheur. Et de-là ces loix établies dans tous les Royaumes, & dans toutes les Republiques, que le mary & la femme ne ſe peuvent ni prêter, ni rendre aucune choſe l'un à l'autre, parce que rien n'eſt plus contraire à la nature du mariage, qui eſt une entiere & parfaite communauté de toutes choſes : ainſi pour une union ſi grande, ſi étroite, & ſi univerſelle, qui ne voit qu'il faut de l'aſſortiment entre les perſonnes qui la contractent ; qu'il y faut une trop grande conformité de mœurs & de naturel ; qu'il y doit avoir un parfait rapport de mœurs & d'inclinations, & qu'il faut, comme l'on dit, qu'ils ſoient faits l'un pour l'autre ? C'eſt pourquoy quand Dieu voulut donner une femme au premier homme, il y mit une parfaite reſſemblance, parce que de-là dépendoit la douceur & la felicité de leur vie : *Faciamus ei adjutorium ſimile ſibi.* *Geneſ.* 2.

Or comment trouver cet aſſortiment & ce rapport ſi parfait ſans le ſecours du Ciel, & ſans une conduite particuliere de la Providence ? Qui de vous cependant prêt à s'engager dans cet état, s'applique à rechercher les bonnes qualitez de celle qu'il va prendre pour ſon épouſe ? Or par les bonnes qualitez s'entend les vertus, les bonnes mœurs, la pieté, la retenuë ; & non pas quel eſt ſon bien, quelle eſt ſa famille, quel eſt l'honneur

& l'avantage qui reviendroit de cette alliance : car pour cela, la recherche la plus exacte paroît encore défectueuse ; on ne se lasse jamais de s'informer & de sçavoir ce qu'on luy donne en mariage, de ce qu'elle a en argent comptant, en fonds de terre, en meubles, de ce qu'elle peut attendre de la succession de ses proches. En verité, n'est-ce pas là se vendre, s'acheter, & faire d'un Sacrement une espece de trafic ? Et l'on ose attendre avec cela que Dieu benisse de tels mariages ! Aussi combien voit-on tous les jours de personnes attrapées, dans une affaire où l'on peut dire que celuy-là trompe, qui le peut plus facilement ; on n'en fait pas de scrupule cependant ; & les personnes passent pour les plus adroites, qui, par une belle apparence, ont sçû le mieux donner dans les yeux, & commencer leur mariage par une fourberie souvent reciproque ? De-là, combien de miserables pour avoir fait un mauvais choix ? D'un côté je considere cette pauvre fille, élevée dans la maison paternelle avec tant de soin & de tendresse, qui avec de la douceur, de la pieté, & toutes les perfections de son sexe, épouse malheureusement un débauché, un violent, un furieux ; qui aprés avoir fait le personnage d'amant, & de serviteur, un mois ou deux, fait ensuite celuy de maître tout le reste de la vie. Lorsqu'il la recherchoit, ce n'étoit que témoignages d'affection, que protestations de fidelité : il s'est contraint pour un temps à faire le complaisant ; mais le mariage n'est pas plûtôt fait, qu'il leve le masque, & fait connoître ce qu'il est, un phantasque & un emporté.

emporté : cette pauvre eſclave ſouffre, gemit, paſſe ſa vie dans les pleurs; mais elle eſt engagée, il faut qu'elle demeure dans un état ſi triſte & ſi fâcheux, & qu'elle ſe ſauve par la patience.

D'un autre côté, je vois un jeune homme qui recherche cette fille, avec mille pourſuites ; il en juge ſur l'apparence, & il ne conſulte que ſes yeux dans le choix qu'il en fait ; il dit comme Sanſon, *Hanc mihi accipe, quia placuit oculis meis ;* il n'y a point de perſonnage qu'il ne faſſe pour luy plaire reciproquement : il étudie ſes inclinations, il joint les preſens à ſes complaiſances ; rien n'eſt plus reſpectueux, plus ſoûmis ; enfin il fait tant, qu'il vient à bout de ſes pretentions. Le voila riche d'eſperance, il croit que ſes chaînes ſont toutes d'or ; & qu'arrive-t-il ? Juſtement ce que dit S. Jerôme, dés le lendemain des noces il reconnoît qu'il a pris un maître, au lieu d'une femme ; ayant épouſé une imperieuſe, une femme arrogante, de mauvaiſe humeur ; & ce qui eſt le plus fâcheux, c'eſt qu'il voit qu'il a conſumé une partie de ſon bien à la recherche d'une perſonne qui luy aide à dépenſer l'autre, ſans rien contribuer du ſien : *Si iracunda eſt uxor, ſi fatua, ſi ambitioſa, & quodcunque vitii eſt, poſt nuptias diſcitur.* Si ce jeune homme avoit plûtôt conſulté Dieu que ſa paſſion ; ſi cette fille, au lieu de ſe trouver à ces parties de divertiſſemens, où ce jeune homme l'a ſçû gagner, eût frequenté les Egliſes, pour ſçavoir la volonté de Dieu ; l'une n'auroit pas 1. Iudic. c. 4.

un tyran pour mary, & l'autre une furie pour femme.

Que diray-je de ces mariages, où l'on ne conſulte point d'autre Divinité que l'argent, qui rend tous les oracles, & à qui les parens ſacrifient le bonheur de leurs enfans; qui font une alliance de corps, pour faire un divorce éternel de cœurs, à cauſe de la diſproportion d'âge, de condition, de biens, & d'humeurs? Cette fille engagée avec cet homme bizrare, intraitable, emporté, eſt obligée enſuite à ſouffrir ſon humeur fâcheuſe; à diſſimuler ſes froideurs, ſes ombrages & ſes averſions, à ſupporter ſes défauts, ſes caprices, & ſes emportemens; & pour cela, quelle patience ne doit-elle point avoir? de quelle grace n'a-t-elle point beſoin? Sans quoy on ne doit attendre que les dernieres extrémitez, c'eſt à dire, ces ſeparations & ces divorces, qui ne ſe peuvent faire qu'avec éclat & avec ſcandale, & qui ſont des remedes ſouvent pires que le mal. Quelquefois il arrive le contraire, mais par un même principe d'avarice: car ſi un jeune débauché ne ſçait à quelle Divinité ſe voüer pour avoir de l'argent, il ſollicite ſes parens de luy chercher un parti, pour, dit-il, arrêter ſes deſordres; on luy trouve donc une heritiere riche, mais ſans aucun autre avantage ni de condition, ni d'eſprit, ni de corps: c'eſt une idole; mais parce qu'elle eſt riche, elle ne peut manquer de trouver des adorateurs: un pere a travaillé, & s'eſt épargné pendant vingt ans les choſes les plus neceſſaires pour

amaſſer à ſa fille un mariage, qu'il voit diſſipé quelquefois avant la fin de l'année par les débauches de ce mary diſſipateur, qui ſe ſert de ce bien pour continuer ſes deſordres. Ah! peres cruels, & meres dénaturées! qui immolez ainſi vos enfans à l'interêt de vos familles, en les mariant contre leur inclination, ſans prendre garde que la vengeance du Ciel vous envelopera dans le malheur que vous leur avez procuré. Quoy donc, vous oſez faire un trafic honteux du mariage, en mettant à prix la choſe du monde la plus libre, & qui doit être la moins forcée? Mais prenez garde que la perte de vôtre repos ne ſoit le châtiment dont Dieu vous puniſſe. Ah! ſi dans cette affaire vous conſultiez Dieu, plûtôt que vôtre paſſion, plûtôt que vôtre avarice, ne connoîtriez-vous pas bien-tôt que ces mariages d'interêt, & que cette violence que vous faites aux inclinations de vos enfans, ſont des attentats ſur ſon autorité, & ſur le droit naturel de vos enfans mêmes? Que cette diſproportion de conditions qui veut faire remonter le ruiſſeau plus haut que la ſource, au lieu d'ennoblir vôtre fille, la rend eſclave; que cette difference d'âge & d'humeur ne ſe peut ſuppléer par l'argent; & qu'enſuite ſi cette femme eſt malheureuſe, & ſi elle porte le deshonneur dans vôtre maiſon, c'eſt vôtre avarice & vôtre ambition qui en meritent tout le blâme. Ce mary que vous avez acheté ſi cher, ſera par ſa jalouſie & par ſes ſoupçons, la cauſe de la diſſenſion de vôtre famille; & ce qui n'eſt que trop ordinaire, le feu de la diſcorde ne s'éteindra point

que tout n'y ſoit conſumé.

Enfin, Meſſieurs, la troiſiéme & la derniere raiſon qui nous oblige de conſulter Dieu ſur cette affaire, eſt qu'outre que le mariage eſt un état qui dure toute la vie, c'eſt encore un lien qui unit deux perſonnes enſemble, & un lien d'amour & de ſainteté, comme parle S. Auguſtin. Car c'eſt un Sacrement qui donne la force de ſoûtenir tous les déplaiſirs, & tous les chagrins que cet état traîne aprés ſoy, & qui ſemblent attachez au mariage, par les mêmes liens qui uniſſent les parties enſemble. Ce Sacrement étant donc inſtitué pour les adoucir, afin qu'il ait ſon effet, & qu'il rende ce joug plus ſupportable, il y faut des diſpoſitions prochaines & éloignées, comme pour tous les autres. Les prochaines ſont de le recevoir en bon état; car commencer le mariage par un ſacrilege, ce n'eſt pas obliger Dieu à y donner ſa benediction : mais outre cette diſpoſition prochaine & neceſſaire à tous les Sacremens, il y en a encore une autre éloignée, qui eſt de s'y diſpoſer par de bonnes œuvres, & par des actions de pieté, & ſur tout par la fuite des débauches, qui dans ce temps ſont ordinaires à la jeuneſſe; puiſque le Sage nous avertit qu'un heureux mariage eſt la récompenſe de la vertu & de la bonne vie : *Pars bona mulier bona, dabitur viro pro factis bonis.* Mais aujourd'huy quelle diſpoſition apporte-t-on à ce Sacrement ? Ce jeune homme croiroit-il trouver un bon parti, s'il ne paſſoit pas pour galant homme, c'eſt à dire, s'il ne donnoit pas le bal & des colations, & s'il ne faiſoit

*Eccleſiaſt.* 26

pas belle dépense ? Les plus sages & les plus moderez se contentent de se mettre en quelque consideration, en achetant une charge, ou en prenant un employ qui leur donne un rang honorable. Cette fille se prepare à ses noces, comment ? Par le luxe & par la braverie. Une partie du temps s'employe à choisir & à marchander des étoffes, à faire faire des habits, à acheter des bijoux, & tout l'attirail de la vanité, à quoy ce sexe a tant de penchant, *Totam in his circumferunt mulieritatem*, comme parle Tertullien ; ensuite il faut paroître dans toutes les compagnies, voir le beau monde, être de tous les bals & de toutes les assemblées de divertissement ; quelle disposition à un Sacrement si saint, & à un état où l'on a tant besoin de l'assistance de Dieu ?

*L. de cultu mulier.*

Et puis vous vous étonnez qu'il y ait si peu de mariages heureux. Helas ! il y en a si peu où Dieu soit appellé, & tant, dont il est même banni par la passion, par l'interêt, par le luxe & par la vanité. Quelle merveille si le vin vient à manquer à ces noces, & s'il n'y reste plus que l'eau des larmes ? Encore est-on trop heureux quand Dieu se contente de ces châtimens ; car afin que vous le sçachiez, ce qu'on a souhaité & poursuivi sans la grace, & sans l'assistance du Ciel, se termine souvent par la perte du Ciel même & du salut. Il est donc veritable qu'il n'y a point d'état de vie pour lequel on doive plus consulter la volonté de Dieu : mais ce n'est pas assez ; j'ay dit pour seconde verité, qu'il n'y en a point où l'on doive être plus fidelle à Dieu, aprés qu'on y est engagé, &

que non seulement nous devons y être appellez de Dieu, mais encore y appeller Dieu reciproquement. C'est la seconde Partie de ce Discours.

SECONDE PARTIE.

IL n'est pas difficile, Messieurs, de vous convaincre de cette seconde verité, puisqu'il n'y a point d'état qui renferme plus d'obligations, & qui soit exposé à plus de dangers que l'état du mariage. De ces obligations les unes regardent la famille, les domestiques & les enfans; & les autres les personnes mêmes qui l'ont contracté. Je laisse les premieres sans y toucher, parce que nous en ferons un discours entier dans une autre occasion; & je m'arrête uniquement aux secondes, comme étant plus propres du sujet que nous traitons; je dis donc qu'autant que ces obligations & ces charges sont grandes & indispensables, autant les époux doivent apporter de fidelité pour s'en acquitter.

Je prend les preuves de cecy de la fin même de ce Sacrement, que S. Paul appelle grand, non seulement pour ses effets qui durent tant que les deux parties subsistent; mais particulierement pour le mystere qu'il represente, & pour le dessein que le Fils de Dieu a eu en élevant le mariage à cette dignité de Sacrement: *Hoc magnum sacramentum, ego autem dico in Christo & in Ecclesia*; donc les mêmes choses que le Fils de Dieu a communiquées à son Eglise, & les mêmes devoirs que l'Eglise rend reciproquement à Jesus-Christ son Epoux, sont les obligations reciproques des personnes mariées. Mais quelles sont ces cho-

Digitized by Google

ſes ? & qu'eſt-ce que le Fils de Dieu a communiqué à ſon Egliſe en la prenant pour ſon Epouſe ? & qu'eſt-ce enfin que l'Egliſe, qu'il a élevée & ennoblie par cette alliance, luy rend reciproquement ?

Le Fils de Dieu, Meſſieurs, luy a donné ſon cœur, en l'aimant juſqu'à mourir pour elle ; il luy a communiqué ſon eſprit par la participation de ſes ſecrets & des myſteres qu'il luy a revelez ; il luy a laiſſé ſon propre corps juſque à la conſommation des ſiecles. L'Egliſe reciproquement luy a donné ſon cœur par un amour plein de reſpect & de confiance ; ſon eſprit, par une ſoûmiſſion & une obeïſſance entiere ; & enfin par une union & une fidelité inviolable, elle ne fait qu'un corps myſtique avec luy. C'eſt à ces trois ſortes de devoirs que nous pouvons rapporter tous les autres, qui obligent étroitement les perſonnes qui ſont liées par un lien ſi ſacré ; & c'eſt ſur ce modele qu'ils ſe doivent regler, pour acquerir la perfection & la ſainteté de cet état ; parcourons-les le plus ſuccintement qu'il nous ſera poſſible.

La premiere choſe donc que ſe doivent mutuellement ceux qui ſont engagez dans le mariage, c'eſt l'amour & l'affection, ſans quoy cette alliance ne peut ſubſiſter, puiſqu'elle conſiſte particulierement dans l'union des cœurs ; auſſi l'Apôtre la met-il comme le fondement de tout le reſte, & comme le nœud qui les doit inſeparablement unir : Que vôtre amour ſoit ſemblable, dit cet Apôtre, à l'amour que le Fils de Dieu a porté à ſon Egliſe ; ç'a été un amour fidele, conſtant & éter-

*Ad Ephes. 5.* nel : *Viri diligite uxores vestras, sicut Christus dilexit Ecclesiam.* Aussi voit-on que pour imprimer dans le cœur des hommes ce sentiment d'amour, Dieu voulant donner à Adam une femme de sa propre main, la tira de la substance de ce premier homme, pour être une partie de luy-même ; il la tira de son côté qui est la partie la plus proche du cœur ; & il ne l'eut pas plûtôt formée, qu'il la luy presenta, comme l'objet qu'il vouloit qu'il aimât le plus tendrement. Il la luy presenta seule ; parce qu'il voulut qu'il réunît toutes ses affections dans elle seule, sans les porter *Genes. 2.* ailleurs, & sans les partager à d'autres : *Et adhærebit vir uxori suæ.* Il ne la forma point de la terre comme il avoit formé l'homme, mais d'une partie de l'homme même, pour luy apprendre qu'il ne pouvoit se dispenser de l'aimer : & la tira de son côté pour être la compagne de ses peines & de ses travaux, & pour luy apprendre qu'aprés Dieu, cette affection doit l'emporter sur toutes les autres affections ; il voulut ensuite que l'homme laissât pere & mere pour demeurer avec sa femme, pour ne faire plus de deux personnes, qu'une même chair ; car tel est le joug de cet état : *Propterea relinquet homo patrem suum & matrem suam, & adhærebit uxori suæ, & erunt duo in carne unâ.* Et certes, Messieurs, si Dieu dans la loy de la nature n'en eût usé de la sorte, comme dit S. Chrysostome, & s'il n'eût allumé dans le cœur de ce premier homme cette ardente affection, comment auroit-il pû souffrir aprés son peché, une personne qui étoit la cause de sa perte, & de celle

de tous les hommes ? Le ſouvenir du bonheur dont il étoit déchû n'auroit-il pas éteint cet amour, pour faire place à une haine immortelle ? Mais cette affection fut ſi violente, qu'il n'y eut ni diſgrace, ni malheur, ni accident qui fût capable de l'éteindre. *Ad Epheſ. 5.*

Mais afin d'obliger encore plus étroitement les hommes à cet amour, & pour leur en donner un parfait modele, S. Paul leur ordonne de la part de Dieu, de les aimer comme le Sauveur a aimé ſon Egliſe, de l'amour le plus grand, le plus tendre & le plus parfait qui puiſſe être, puiſqu'il a donné ſa vie pour elle ; il l'a aimée, quoy qu'elle n'eût d'elle-même ni merite ni perfection, qui attirât cet amour ; il l'a ſecouruë dans ſes traverſes & dans ſes perſecutions ; & enfin il l'a comblée de graces & de bienfaits : *Viri diligite uxores veſtras ſicut Chriſtus dilexit Eccleſiam.* Cette affection doit-elle être moins ardente du côté de la femme, puiſque le même S. Paul l'engage à aimer ſon mary par l'interêt même de ſon ſalut ? *Mulier ſalvabitur, ſi tamen perſeveraverit in fide & in dilectione.* Et c'eſt pour cela, que dans les ceremonies que l'Egliſe obſerve dans les Mariages, elle preſente un anneau au mary comme pour luy ſervir de cachet, afin de fermer ſon cœur à tout autre amour ; elle le met enſuite en la main de l'épouſe, pour l'obliger reciproquement à n'avoir jamais d'affection pour un autre, que pour celuy que Dieu luy donne pour époux : & comme on employe les anneaux pour ſervir de cachet, & pour mettre le ſceau aux choſes qui nous appartiennent, ils témoi- *Ibid. c. 2.* *1. ad Tim. 2.*



Digitized by Google

gnent par ce ſymbole, qu'ils prennent mutuellement poſſeſſion du cœur l'un de l'autre, & que perſonne n'y a plus de droit, comme
Cantic. 8. dit l'Epouſe des Cantiques : *Pone me ut ſignaculum ſuper cor tuum.* Enfin on le donne à l'un & puis à l'autre ; pour ſignifier l'union de leurs cœurs, ou plûtôt, afin de faire connoître qu'ils ne doivent avoir qu'un cœur pour eux deux : de ſorte qu'il n'y a point de joye ni de triſteſſe pour l'un, qui ne ſoit commune à l'autre.

Or j'ay dit qu'il n'y avoit point d'état qui demande plus de fidelité envers Dieu, ſoit pour conſerver cette affection, parmi tant de ſujets d'amertumes & de déplaiſirs qui ſurviennent dans le mariage ; ſoit pour la regler, en ſorte qu'elle ne l'emporte point ſur celle qu'on doit à Dieu ; l'excés & le défaut étant également à craindre en cette matiere : car c'eſt violer les loix divines & humaines, que de manquer d'affection l'un pour l'autre ; que de fomenter des averſions, & chercher mille occaſions de querelles. Mais l'excés n'eſt pas moins à blâmer, & ne demande pas moins de précaution ; puiſque nous voyons que le premier homme prefera cet amour de ſa femme, à l'amour qu'il devoit à Dieu même, par une complaiſance criminelle. C'eſt pour cela que l'Apôtre dit, qu'ils doivent s'aimer comme le Sauveur a aimé ſon Egliſe, c'eſt à dire, en Dieu, & pour Dieu ; ſi la complaiſance portoit cet homme, ou cette femme, à violer ſes loix & ſes commandemens, c'eſt un amour qui paſſeroit les bornes que Dieu luy a preſcrites : or il n'eſt pas toûjours ſi

Digitized by Google

aisé de se tenir dans ces termes sans passer au-delà, & sans être infidelle à Dieu ; cette femme donc doit tellement avoir de la complaisance pour son mary, qu'elle n'en ait point pour ses vices ; elle est obligée de luy obeïr, mais de telle maniere, qu'elle doit luy resister, lorsqu'elle ne luy pourroit obeïr qu'en blessant sa conscience ; c'est pourquoy le même S. Paul regarde comme un obstacle au salut, le partage que les personnes mariées font de leur cœur entre Dieu & leurs parties : *Qui cum uxore est, sollicitus est quæ sunt mundi, quomodo placeat uxori, & divisus est.* 1. ad Cor. 7. Or quelle grace & quel secours ne faut-il point pour satisfaire à des obligations, qui partagent le cœur d'un époux entre Dieu & son épouse, en sorte que Dieu n'y perde rien, & n'y soit point offensé ?

Ce n'est pas assez ; car la seconde chose que le Fils de Dieu a communiquée à l'Eglise son Epouse, est son Esprit ; ce qui fonde une seconde obligation entre les personnes mariées, puisque leur mariage represente cette divine alliance. Le Fils de Dieu communique son Esprit à l'Eglise, & c'est par cet Esprit qu'il la gouverne, & qu'il luy revele ses mysteres & ses secrets ; & l'Eglise luy sacrifie reciproquement son propre Esprit par une soûmission parfaite, & par une obeïssance entiere à ses ordres. Voila le modele que doivent imiter les personnes engagées dans le mariage ; le mary étant le chef, est aussi comme l'ame & l'esprit qui doit gouverner la famille ; mais il faut qu'il communique cet esprit à la femme, par une parfaite confiance, qui est le pre-

mier & le principal effet de l'amour, & le grand avantage de la societé. C'eſt ſur ſes ſoins qu'il ſe doit repoſer d'une partie de ſes affaires ; c'eſt à ſa conduite qu'il doit laiſſer mille choſes qui regardent le ménage : il doit luy faire part de ſes biens & de ſes maux ; & c'eſt cette confiance qui entretient l'union & la paix. Auſſi le S. Eſprit nous aſſure-t-il par la bouche du Sage, que quiconque a trouvé une femme vertueuſe & fidele, en laquelle il peut ſe confier, celuy-là a non ſeulement rencontré un grand bien ; mais un bien qu'on peut appeller de ce nom par excellence, *Qui invenit mulierem bonam, invenit bonum*, parce que c'eſt un bien où il trouve tout ce qui peut contribuer au bonheur de ſa vie ; au lieu que l'eſtime & la confiance venant à manquer, ou à s'alterer, il ne peut trouver dans le mariage ni bonheur ni repos.

*Proverb.* 18.

Car comme c'eſt par les ſoins, par les ſervices, & par le ſecours d'une femme qu'un mary rendra ſon joug plus leger & plus facile, comment pourra-t-il être heureux s'il ſe défie d'elle, s'il n'oſe luy confier aucune affaire ? Certes, quand Dieu forma la premiere femme, il ne la forma que comme un ſecours qu'il vouloit donner à l'homme, *Faciamus ei adjutorium ſimile ſibi ;* marquant ſans doute, par cette expreſſion, que la premiere & la plus eſſentielle qualité d'une épouſe, eſt d'être l'aide & le ſecours de ſon époux, de le ſoulager dans tous les beſoins, en luy aidant à porter la charge de ſa famille, & en partageant avec luy le fardeau. Que ſi au contraire elle fait ſa croix, ſon chagrin, & ſon

*Geneſ.* 2.

Digitized by Google

ennuy, par sa mauvaise humeur, ou par son peu de condescendance, que devient le bonheur de l'homme ? Cette conformité d'esprit est donc necessaire pour conspirer ensemble au même but, & pour conserver la concorde & l'union ; parce que sans cela, il n'y aura que de la défiance.

Et c'est cette défiance qui est la source de toutes les divisions qui se voyent si souvent dans les familles ; ce n'est point un même esprit qui y regne : le mary agit d'une façon, la femme agit d'une autre : le mary ne dit rien de ses affaires à sa femme, & ne se fie en aucune maniere en elle ; la femme sans se souvenir de ce qui regarde sa maison, ne s'applique qu'à penetrer les secrets de son mary : dans quelle gêne & dans quel tourment ne vivent-ils point l'un & l'autre ? Cependant ils sont obligez de vivre ensemble. Or je vous prie, à qui attribuer la faute de cette conduite ? Elle vient souvent du mary, qui croiroit tout perdu s'il s'étoit abaissé jusqu'à prendre conseil de sa femme ; ou s'il s'étoit rapporté une fois à elle d'une partie de ses affaires : quelquefois vient-elle aussi de la femme, qui se met peu en peine de meriter la confiance de son mary, par sa soûmission, & par le respect & l'obeïssance qu'elle doit luy rendre : *Caput mulieris vir.* Cependant, dit l'Apôtre, l'homme a le même avantage dans la famille, que le chef a sur tous les membres ; c'est luy qui en doit être le maître, qui doit avoir l'intendance de tout, qui fait l'honneur de tout le corps, & à qui par consequent tout le reste doit obeïr. Mais il doit partager avec la fem- 1. *ad Cor.* 7.

me le bien & le mal qui luy arrive, les joyes & les chagrins, la bonne & la mauvaise fortune, pour n'avoir avec elle qu'un même esprit, comme il ne doit avoir qu'un même cœur.

Or comment avoir cette parfaite intelligence, & agir dans un même esprit, parmi tous les soins & les embarras d'une famille, les procés, les mauvaises affaires, les maladies, les chagrins qui arrivent de la part des enfans ? Comment, dis-je, agir de concert en tout cela, sans que l'Esprit de Dieu les conduise & les possede ? Cette confiance mutuelle qu'ils doivent avoir, peut-elle subsister, si l'un & l'autre ne la mettent toute entiere en Dieu, parmi tant d'occasions, de défiances, & de déplaisirs qui leur arrivent tous les jours ? D'ailleurs, comme ils doivent conspirer ensemble au bonheur de leur maison, qu'il leur faut amasser & conserver du bien pour l'établissement des enfans, & pour toutes les neceſſitez d'une famille, quelle fidelité pour n'y point attacher leur cœur, & pour ne point preferer l'interêt temporel au service de Dieu ? De sorte que s'il faut que la grace du mariage unisse souvent des humeurs & des inclinations differentes, on peut dire qu'il faut encore qu'il accorde les soins & les desirs les plus contraires & les plus opposez, pour penser au Ciel parmi tant de soins des choses de la terre ; pour mettre sa confiance en Dieu, & aux hommes, tout à la fois ; en un mot, pour se sauver en cet état, qui semble renfermer tant d'obstacles au salut, ne faut-il pas y apporter une fidelité à Dieu, qui soit à l'épreuve de tout ce qui peut arriver ?

Digitized by Google

Ajoûtez enfin la troiſiéme obligation que les perſonnes mariées contractent. Comme le Fils de Dieu ne s'eſt pas contenté de donner ſon cœur & ſon eſprit à ſon Egliſe, mais qu'il luy a encore donné ſon propre corps, comme un gage precieux de ſon amour, juſqu'à la fin des ſiecles; les époux de même ſe font une donation mutuelle de leurs corps par le mariage, ſelon ces paroles de S. Paul, *Mulier corporis ſui poteſtatem non habet, ſed vir, & vir corporis ſui poteſtatem non habet ſed mulier*; c'eſt ce qui les oblige reciproquement à une foy & à une fidelité inviolable: fidelité qu'ils jurent dans la ceremonie de leur alliance; de ſorte qu'à moins que de trahir leur conſcience par un crime énorme, ils ne peuvent violer une promeſſe, jurée en preſence des Autels. En effet, les fautes que les époux commettent en ce point, ne ſont point de ſimples pechez, Job les appelle des abominations: *Nefas & iniquitas maxima.* Et certes, ces promeſſes de fidelité ſont les plus ſolennelles qui ſoient parmi les Chrétiens, puiſqu'elles ſe font en preſence de Dieu, qu'elles ſe jurent devant les Autels, & qu'elles ſont comme ſignées du ſang de Jeſus-Chriſt: violer des promeſſes ſi ſaintes, c'eſt donc obliger Dieu de ſe venger d'une injure qui le regarde en ſa propre perſonne, ou qui eſt faite du moins à ſon Egliſe. Je n'en dis pas davantage, ſur un crime, dont l'horreur devoit étouffer mes paroles mêmes; c'eſt aſſez qu'on ſçache que cette verité eſt une de celles que Dieu a revelée à Salomon, que l'infidelité dans les mariages fait un tel amas de honte & de confuſion, que ja-

*Iob.* 31.

Digitized by Google

*Proverb. 6.* mais on ne s'en peut laver : *Turpitudinem & ignominiam sibi congregat, opprobrium illius non delebitur.*

CONCLUSION. QUe conclure de tout cecy, Messieurs ; sinon que n'y ayant point d'état de vie où il y ait plus de charges, qui soit sujet à plus de devoirs, & qui renferme des obligations plus indispensables, il n'y en a point où l'on doive être plus fidele à Dieu, plus resigné à sa volonté, & plus disposé à se conformer aux ordres de sa Providence. Aprés tout, quelque peine, quelques déplaisirs, & quelques chagrins qu'il y ait dans cet état, du moins pourroit-on les adoucir, si chacune des deux parties tâchoit de s'acquitter des obligations que Dieu leur impose, & qu'il faut pour cela se prévenir l'un l'autre par des témoignages reciproques d'amour & de confiance ; qu'il faut supporter mutuellement ses défauts, sans chercher dans une humeur noire & chagrine dequoy se tourmenter éternellement l'un l'autre. Car n'est-ce pas un malheur digne de compassion, de voir des époux devenir mutuellement leurs croix ? De voir d'un côté cette femme, qui par son luxe & ses galanteries, fait mourir ce mary de déplaisir ; & de l'autre, ce mary, qui par ses débauches ou par ses ombrages mal fondez, fait gemir & soupirer jour & nuit une pauvre femme, qui ne vit que de fiel & de larmes, pendant qu'il dépense au jeu, & à ses divertissemens, les biens que Dieu luy avoit donnez pour l'entretien de sa maison ? Cruel & barbare ! de quel crime

n'êtes-vous point coupable devant Dieu, d'ôter ainſi le pain à d'infortunez enfans, & de faire mourir de regret cette femme, qui voit conſumer le fruit des ſueurs & des travaux de ſes peres, & de faire par vos promptitudes & vos emportemens une eſpece d'enfer de vôtre maiſon ? Vous demandez ce qu'il faut faire pour vous ſanctifier dans les ſoins d'un ménage? Quand vous vous trouvez malheureuſement liez à un époux ou à une femme de ce caractere, ſupportez leurs mauvaiſes humeurs, conformez-vous à la volonté de Dieu dans toutes vos diſgraces, ſoyez fideles à Dieu parmi tant d'occaſions de l'offenſer; c'eſt par-là que Dieu a ſanctifié une infinité de ſaints Epoux, à qui il a frayé le chemin du Ciel par mille croix, & par mille afflictions domeſtiques. Ces mêmes croix ſe preſentent tous les jours; tâchez d'en profiter, afin de pouvoir jouïr pendant l'éternité bienheureuſe, de la joye & de la felicité, que l'on cherche inutilement dans la jouïſſance des creatures. Je vous ſouhaite ce bonheur, &c.

# VIII. SERMON

## POUR LE TROISIE'ME DIMANCHE APRE'S L'EPIPHANIE.

### *Du ſoin qu'on doit prendre de ſes ſerviteurs.*

Domine, puer meus jacet in lecto paralitícus, & malè torquetur. *Matth. cap.* 8.

*Seigneur, mon ſerviteur eſt malade de paraliſie dans ma maiſon, & ſouffre beaucoup.* S. Matth. ch. 8.

IL ne faut pas s'étonner, Meſſieurs, ſi les ſaints Peres font comme à l'envi l'éloge du Centenier, dont parle l'Evangile de ce jour, aprés qu'il a merité l'approbation, les louanges, & l'admiration du Fils de Dieu même. Sans doute la Sageſſe

incarnée, qui est le Juge équitable du vray merite, n'auroit pas proposé un homme encore payen, pour exemple au peuple d'Israël, s'il n'avoit vû en cet homme élevé dans la licence des armes, des qualitez & des vertus capables de donner de la confusion aux plus reglez d'entre ce peuple, & aux Docteurs de la Loy les plus attachez à leurs devoirs.

Aussi cet Officier d'armée est-il considerable par tant d'endroits, que je ne crains point de le proposer encore aujourd'huy pour modele aux Chrétiens mêmes, qui deviendroient de grands Saints, s'ils pouvoient atteindre au degré de perfection qu'il fait paroître aujourd'huy, & que le Sauveur admire. Mais quand je parle de vous le proposer pour modele, ne croyez pas que ce soit dans ses vertus militaires, dans sa bravoure, dans son intrepidité, ou dans sa prudence à contenir dans une discipline exacte, la cohorte de soldats qu'il avoit sous sa conduite; c'est dequoy l'Evangile ne parle point; & s'il s'est distingué par ces qualitez, qui font les grands Hommes du monde, Jesus-Christ ne loüe en luy que les vertus, qui font les grands Hommes devant Dieu. C'est sa foy vive, *Non inveni tantam fidem in Israël;* c'est son humilité qui luy fait comme oublier le rang qu'il tenoit, pour venir en personne faire une priere humble & soûmise à celuy, qu'il ne regardoit encore que comme un Prophete. Mais la chose que nous avons plus d'interêt d'admirer, & d'imiter en même temps, dit S. Augustin, c'est sa charité; charité qui luy fait prendre un soin si empressé d'un de ses serviteurs devenu pa-

Digitized by Google

ralitique : *Puer meus jacet in domo mea paraliticus, & malè torquetur.* C'eſt, Meſſieurs, à cet exemple de charité que je m'attache, pour vous entretenir d'un des plus preſſans devoirs du Chriſtianiſme, devoir cependant auquel on ne penſe preſque point ; c'eſt le ſoin qu'on doit prendre de ſes domeſtiques & de ſes ſerviteurs ; implorons auparavant les lumieres du Ciel, par l'entremiſe de Marie. *Ave Maria.*

SI nous admirons la ſage conduite d'une ſouveraine Providence, dans l'accord des parties differentes qui compoſent le monde naturel ; cette ſageſſe, Meſſieurs, n'éclate pas moins dans le gouvernement du monde politique, où elle a établi cette difference d'états & de conditions que nous y remarquons ; puiſque c'eſt ce qui y entretient l'ordre & la dépendance qui le conſervent. Dieu a voulu qu'il y eût parmi les hommes des grands & des petits, des riches & des pauvres, des maîtres & des ſerviteurs, pour entretenir la ſocieté, par le ſecours mutuel qu'ils ſe donnent les uns aux autres ; mais ſa Providence ſurnaturelle a fait de ces differens ordres autant de moyens pour conduire les hommes à leur fin, qui eſt leur bonheur éternel, par les differens devoirs qu'il a voulu attacher à l'état où il les a placez. Car c'eſt de-là que tous les Sages ont conclu, qu'il en eſt de la vie comme d'un theatre, où chacun ne doit penſer qu'à bien faire le perſonnage dont il eſt chargé, perſuadé que s'il s'en acquitte avec fidelité, il contentera le Maître de la piece, qui ne de-

Digitized by Google

mande autre choſe de luy, & qui fait conſiſter même en cela tout le merite des hommes, & le fondement des grandes récompenſes qu'il leur promet.

C'eſt donc ſur ce principe, Meſſieurs, qu'il eſt aiſé de reconnoître l'égalité qui eſt entre les hommes, & le ridicule de ceux qui ſe croyent bien élevez au-deſſus des autres, parce qu'on les a chargez d'un perſonnage plus éclatant. Non, Meſſieurs, quelque difference qu'il paroiſſe aux yeux de la chair dans les états de la vie, tous les hommes ſont égaux aux yeux de Dieu, le maître & le ſerviteur luy ſont également chers; & ce n'eſt que parce qu'il veut ſincerement le ſalut de tous les hommes, qu'il met celuy-cy dans la dépendance, & celuy-là dans l'autorité, comme dans des états plus conformes aux differentes vûës qu'il a ſur l'un & ſur l'autre. Auſſi voyons-nous qu'il a voulu preſcrire à chacun de ces états ſes obligations particulieres; il demande des ſerviteurs l'obeïſſance, la fidelité, & une affection ſincere & reſpectueuſe envers leurs maîtres, que S. Paul veut qu'ils conſiderent comme le Fils de Dieu, dont ils tiennent la place à leur égard. Mais il veut reciproquement que les maîtres ayent des égards pour leurs ſerviteurs, qu'ils en prennent ſoin, qu'ils les aſſiſtent, qu'ils les protegent, & en un mot, qu'ils pourvoyent aux beſoins de leurs corps & de leurs ames. Or c'eſt ſur l'exemple du Centurion de nôtre Evangile, & ſur ce veritable modele d'un bon maître, que je pretens qu'un maître Chrétien ſe doit regler; pour cela je veux

Digitized by Google

vous faire voir dans la premiere partie de cet entretien, les motifs de cette obligation preſſante & indiſpenſable ; & dans la ſeconde en quoy cette obligation conſiſte, & à quoy ce devoir les oblige plus particulierement : en deux mots, ce qui oblige les maîtres à prendre ſoin de leurs ſerviteurs, & à quoy ce ſoin les oblige. L'un vous fera voir ſur quel droit ce devoir eſt fondé ; & l'autre vous déterminera en particulier à quoy ce devoir vous engage. C'eſt tout le partage de mon Diſcours.

PREMIERE PARTIE.

POur ce qui regarde les motifs & les raiſons, ſur leſquelles eſt fondée l'obligation qu'ont les maîtres de veiller ſur les beſoins de leurs ſerviteurs, & d'en prendre un ſoin tout particulier ; je vous avouë, Meſſieurs, que j'ay douté s'il ſeroit à propos de vous les expoſer, ayant à parler à des Chrétiens ; vû que les Payens mêmes inſtruits par la ſeule lumiere naturelle, n'ont pas ignoré une obligation ſi preſſante ; & c'eſt ce que l'Apôtre S. Paul ſemble ſuppoſer, lorſqu'il tire cette conſequence, Que celuy qui manque à ce devoir a renoncé à la foy, & qu'il eſt pire qu'un infidele : *Si quis ſuorum, & maximè domeſticorum curam non habet, fidem negavit, & eſt infideli deterior.* Mais comme la corruption a preſque fait évanouïr ces vertus qui diſtinguoient les premiers Chrétiens, & que nous ſommes ſouvent obligez de chercher dans les vertus des Payens dequoy nous faire rougir de nos deſordres ; je ne craindray point de vous dire que la juſtice, la charité & l'interêt, qui ſeparément ſeroient ca-

*1. ad Tim. 5.*

pables de vous convaincre ; s'uniſſent icy, & conſpirent enſemble, pour nous porter à ce devoir, ſi expreſſement commandé dans l'Ecriture, & ſi exactement pratiqué par tous les Saints de l'ancienne & de la nouvelle Loy. La juſtice nous y oblige, la charité nous y porte, & nôtre interêt nous y engage ; ce ſont les trois motifs & comme les trois liens qui rendent cette obligation plus étroite, plus forte, & plus indiſpenſable ; je m'aſſure que vous en conviendrez bien-tôt pour peu d'attention que vous donniez à ce que je vais dire.

Ce devoir eſt donc de juſtice, & c'eſt le premier motif qu'en apporte S. Paul luy-même : *Domini, quod juſtum eſt & æquum, ſervis præſtate.* Il ne dit pas ſeulement, payez le ſalaire à vos domeſtiques, dont vous avez tiré ſervice ; cela eſt viſiblement fondé ſur l'équité naturelle ; mais rendez à vos ſerviteurs ce qui eſt juſte ; c'eſt à dire, prenez-en ſoin, *præſtate.* Car, Meſſieurs, il faut entendre les paroles & la penſée de ce grand Apôtre, dans le même ſens, qu'il a luy-même expliqué le precepte qu'il nous en a fait de la part de Dieu ; où aprés avoir exhorté les ſerviteurs par les motifs de conſcience les plus engageans, à être fideles & ſoûmis à leurs maîtres, & à leur rendre les juſtes ſervices qu'ils ont droit d'exiger ; il s'adreſſe enſuite aux maîtres à leur tour : *Et vos domini*, leur dit-il, *eadem facite illis ;* faites à leur égard les mêmes choſes, que Dieu les oblige de faire envers vous. *Ad Coloſſ. 4.* *Ad Epheſ. 6.*

Or cet Apôtre ne veut pas dire qu'on leur doive rendre les mêmes ſervices qu'on reçoit d'eux ; ce ſeroit confondre la ſubordination

que Dieu a établie, & égaler les uns aux autres ; mais il entend que comme il eſt juſte qu'en qualité de ſerviteurs, non ſeulement ils vous ſervent, vous obeïſſent, qu'ils entrent dans vos interêts, qu'ils conſervent vôtre bien, & défendent vôtre perſonne ; de même il eſt de la juſtice que hors le ſervice & l'obeïſſance, vous vous acquitiez reciproquement des mêmes choſes envers vos ſerviteurs ; c'eſt un contract, par lequel le maître & le ſerviteur s'obligent mutuellement devant Dieu, qui eſt leur Maître commun : l'un s'engage de ſervir, & d'obeïr dans l'étenduë de ſon devoir & de ſon miniſtere ; l'autre s'oblige de nourrir ſon domeſtique, de le proteger, d'avoir ſoin de ſa vie & de ſa ſanté. D'où naît un droit de juſtice de part & d'autre, qui fonde par conſequent une juſte obligation, à laquelle on ne peut manquer ſans une injuſtice manifeſte, & ſans intereſſer viſiblement la conſcience.

Ce que cet Apôtre dit des ſujets envers leurs Souverains, ſe doit auſſi entendre des maîtres & des ſerviteurs : en ſorte que comme il veut que les uns ſoient obligez en conſcience ( car c'eſt ainſi qu'il en parle ) à s'acquitter de ce qu'ils doivent, *Subditi eſtote, non tantùm propter iram, ſed etiam propter conſcientiam ;* les autres contractent une dette toute ſemblable, qui fait qu'encore que les devoirs des uns & des autres ſoient differens, l'obligation cependant eſt commune. Ainſi comme un ſerviteur eſt injuſte, quand il refuſe d'obeïr à ceux qui ont droit de luy commander ; quand il laiſſe perdre leur bien par

*Ad Rom.* 13.

ſa

ſa negligence, ou quand il ne s'acquitte pas du miniſtere qu'on luy a confié : il faut dire la même choſe à l'égard du maître, qu'il eſt injuſte, quand il retient le ſalaire ou les gages de ſon ſerviteur ; quand il n'a nul égard à ſa foibleſſe, ni à ſa ſanté ; quand il le ſurcharge de travail, ou quand il le traite indignement, ſans qu'il ait merité le châtiment qu'il luy fait ſouffrir. Voila ce qui eſt exprimé dans ces deux paroles de l'Apôtre, *& vos domini eadem facite illis.*

Et cela eſt même autoriſé par les loix humaines, que les ſerviteurs peuvent implorer, dans les injuſtices que les maîtres leur font ſouffrir. Car vous concevez aſſez, Meſſieurs, que par le nom de ſerviteur, je n'entends pas parler des eſclaves, qui dans les Loix anciennes n'étoient point comptez au nombre des hommes, & dont le bien, la liberté, la perſonne & la vie même étoient au pouvoir de leurs maîtres, qui ne mettoient preſque point de diſtinction entre-eux & les bêtes dont ils ſe ſervoient. Des maximes ſi inhumaines n'ont point été en uſage parmi les Chrétiens ; où la ſervitude, chez les nations où elle eſt encore tolerée, eſt ſi moderée par les loix, qu'à la reſerve de la liberté, les eſclaves ne ſont guere differens des ſerviteurs dont je parle icy, & dont j'entreprends la défenſe, contre ces maîtres injuſtes & impitoyables qui les traitent avec mépris & avec fierté ; qui n'ont que de la dureté pour leurs miſéres, & qui les ménagent ſouvent moins qu'ils ne font les animaux, qu'ils craignent de rendre inutiles à force d'en tirer trop de ſervice.

Sçachez donc maîtres & maîtresses, que cet empire tyrannique que vous exercez sur vos serviteurs, est injuste, & qu'ils ont droit, si les hommes ne leur font pas justice, de la demander à Dieu, comme l'Apôtre vous l'apprend dans le même passage : *Scientes quia illorum & vester Dominus est in cælis, & personarum acceptio non est apud eum ;* en vous faisant connoître que vous avez, vous & eux un Maître commun, qui est Dieu du Ciel, & qui ne met point de distinction entre les personnes. Ainsi donc, si dans les injustices que vous leur faites, les hommes n'ont point d'égard à un droit que vous violez impunement, vous devez regarder qu'il y a un Dieu, qui est le juste Juge, & qui leur fera justice tôt ou tard : *Illorum & vester Dominus est in cælis.* Icy-bas vous pouvez les empêcher de se plaindre de l'oppression que vous leur faites souffrir ; vous pouvez leur fermer la bouche par vos menaces, & par la crainte d'une plus severe punition : mais vous ne pouvez empêcher que Dieu n'écoute leurs plaintes secretes ; comme il écouta autrefois les plaintes de son peuple, qui gemissoit sous la tyrannie de Pharaon : *Ingemiscentes filii Israël, propter opera, vociferati sunt, ascenditque clamor eorum ad Deum ab operibus.* Je veux qu'ils n'osent se plaindre le plus secretement même de vos injustices, ni faire éclater leurs murmures ; la voix de l'oppression qu'ils souffrent ne monte-elle pas jusqu'au Trône de Dieu ?

*Ad Ephes. 6.*

*Exod. 2.*

Dieu donc qui est leur Maître & le vôtre, ne manquera pas de les venger de ces soup-

Digitized by Google

çons injuſtes que vous avez quelquefois de leur fidelité, de ces violences que vous leur faites, de cette mauvaiſe humeur dont ils reſſentent les effets, quand les choſes ne vous réuſſiſſent pas, de ces injures dont vous les accablez, & de ces imprecations que vous faites contre eux dans vos emportemens ordinaires; lorſque vous les rendez reſponſables des pertes qui vous arrivent, ſans qu'il y ait de leur faute; lorſque vous déchargez ſur eux vôtre colere en les frappant & en les outrageans indignement pour des manquemens legers: car il eſt bien difficile qu'ils ne manquent à quelque choſe parmi tant d'ordres ſi differens que vous leur donnez. Certes, à voir la maniere indigne dont vous les traitez, ne ſemble-t-il pas que vous leur donnez un juſte ſujet de déplorer la miſere de leur condition, qui les aſſervit à un maître imperieux, fantaſque, capricieux, inſupportable, qui commande cent choſes tout à la fois, ſouvent à contre-temps, & qui voudroit qu'elles fuſſent plûtôt faites qu'il ne les a commandées? Ah! penſez, penſez que cette difference de rang & de fortune, qui eſt entre vous & eux, n'empêchera pas que Dieu ne vous diſe un jour comme à ce mauvais ſerviteur, dont il eſt parlé dans l'Evangile: *Nonne oportuit & te miſereri conſervi tui?* Malheureux, ne deviez-vous pas avoir de la compaſſion pour vôtre frere, & le traiter avec humanité; puiſqu'il étoit homme comme vous, & peut-être plus grand & plus conſiderable à mes yeux que vous? *Matth.* 18.

Au lieu que la penſée d'avoir rendu juſtice

à ſes ſerviteurs, donnoit au ſaint homme Job une veritable confiance de paroître devant ce Juge redoutable : *Si contempſi ſubire judicium cum ſervo meo, & cum ancillâ meâ, cum diſceptarent adverſum me.* Vous m'êtes témoin vous même, ô mon Dieu ! ſi j'ay maltraité de fait ou de paroles aucun de mes ſerviteurs, ſi jamais j'ay refuſé de leur rendre juſtice quand ils ont eu quelque different avec moy ; car mon Dieu ! ſi j'en avois uſé autrement, & ſi je m'étois ſervi de l'autorité que vous m'aviez donnée ſur eux, pour les traiter avec dureté, quelle miſericorde pourrois-je attendre aujourd'huy de vous ? *Quid enim faciam, cum ſurrexerit ad judicandum Deus, & cum quæſierit ; nunquid in utero fecit me, qui & illum operatus eſt ?* Car enfin, ô mon Dieu ! ſur quel droit auroit pû être fondée la maniere imperieuſe dont j'aurois agi avec ceux qui n'ont pas eu une autre origine que moy, qui reconnoiſſent le même Auteur de leur vie, & le même Arbitre de leur deſtinée ?

*Iob.* 31.

*Ibidem.*

Auſſi eſt-ce cette conſideration qui fonde un ſecond droit dans le Chriſtianiſme, qui nous les doit faire regarder comme nos freres, & traiter avec cette charité que le Sauveur veut que nous exercions envers le prochain : car bien loin que la condition de ſerviteur leur ôte cette qualité de prochain, il ſemble qu'elle leur donne au contraire un droit tout particulier de ſe dire tels, puiſqu'ils nous touchent de plus prés, & qu'ils nous appartiennent comme des domeſtiques qui ſont une partie de nôtre famille ; car c'eſt ſur ce pied-là que les anciens Patriarches les ont

Digitized by Google

toûjours regardez ; & encore aujourd'huy, c'eſt aſſez qu'ils ſoient à vous, & qu'ils portent vos livrées, pour regarder les injures & les outrages qu'on leur fait, comme s'ils étoient faits à vôtre propre perſonne.

Or cette eſpece de proximité, bien loin de les exclure de la charité commune, que vous devez à tout le monde, leur y donne un titre & un droit ſpecial, qui vous oblige à en prendre un ſoin particulier. Pourquoy ? Parce que Dieu même, qui nous a tant recommandé la charité, a établi de l'ordre dans cette charité ; & que dans la concurrence des devoirs à quoy elle nous oblige, nos freres, nos proches, nos amis & nos domeſtiques doivent toûjours être preferez aux étrangers ; ſi quelque raiſon plus forte, comme une neceſſité extrême & preſſante ne faiſoit pancher la balance de ce côté-là. Ce qui n'empêche pas cette regle generale, que dans un égal beſoin, la charité ne doive répandre ſes bienfaits ſur ceux qui nous ſont plus proches ; & puiſque c'eſt en ce rang que vous devez compter vos ſerviteurs, n'eſt-ce pas à ceux-là qu'elle eſt dûë, même par reconnoiſſance ? parce que la fidelité & le zele, qu'ils marquent à vôtre ſervice, ſont comme un nouveau poids ajoûté à celuy de la charité, lequel nous doit pouſſer à les ſoulager avec plus d'inclination. Que ſi vous voulez relever ce motif par une conſideration plus chrétienne, regardez le Fils de Dieu en leur perſonne, comme vous le devez faire dans les pauvres, & dans tous ceux envers qui vous pratiquez la charité ; ne ſemble-t-il pas que vous trou-

viez un avantage singulier dans cette pratique ? Car comme le Fils de Dieu s'est fait pauvre de riche qu'il étoit, afin d'exciter davantage nôtre charité à soulager les pauvres ; de même il s'est fait serviteur, de Maître & de Souverain qu'il étoit ; *Formam servi accipiens . . . Non veni ministrari, sed ministrare* ; ce qui met plus de difference en ce qu'il étoit par le droit de sa filiation divine, & ce qu'il a voulu être pour nôtre amour, qu'il n'y en a entre le plus grand Monarque du monde, & le dernier de ses esclaves. N'est-ce pas-là donc un puissant motif d'exercer la charité chrétienne en la personne de vos serviteurs ? Ils peuvent avoir des chagrins, des déplaisirs, des afflictions ; il leur peut arriver des accidens fâcheux comme au reste des hommes ; est-ce trop rabaisser vôtre qualité & vôtre rang, de leur dire un mot de consolation ; de les aider à se tirer d'une mauvaise affaire, où leur malheur, & peut-être leur imprudence les a engagez ; de les souffrir chez vous dans les incommoditez qui leur peuvent arriver ; de contribuer à leur établissement ; de n'exiger pas la même exactitude ni la même application à leur devoir, quand leurs forces & leur santé ne le leur permettent pas ; de leur pardonner les indiscretions qu'ils peuvent commettre, & qui ne tirent pas à grande consequence, ou du moins de vous contenter d'une reprehension, qui les fasse rentrer dans leur devoir ; de leur faire connoître qu'ils ont en vous un appuy, un protecteur, & un homme dont ils se peuvent tout promettre dans les rencontres & dans l'étenduë de vôtre autori-

*Ad Philipp. 2. Matth. 20.*

té? C'eſt ce que la charité vous oblige de faire pour eux.

Ah! ſi la pratique de cette vertu doit être ſi chere à un Chrétien, qu'il doive en chercher les occaſions, & s'eſtimer heureux de les rencontrer, quel bonheur eſt le vôtre, que Dieu les faſſe naître dans vôtre propre maiſon, & que ſans en ſortir, vous en ayez toûjours l'occaſion preſente; tantôt en ſouffrant la groſſiereté & l'imprudence de ces ſerviteurs; tantôt en adouciſſant leur joug, & en leur faiſant prendre part à l'heureux ſuccés de vos affaires; tantôt en ſoulageant leur infirmité ou leur travail, & tantôt en vous informant de leurs beſoins pour les ſoulager? Enfin comme la charité eſt ingenieuſe, elle vous feroit trouver chez vous ce riche treſor dont il eſt parlé dans l'Ecriture, c'eſt à dire, le moyen d'acquerir des merites immenſes pour le Ciel. Mais faut-il s'étonner ſi la charité eſt tellement refroidie dans le Chriſtianiſme, puiſque bien loin d'aller chercher au-dehors les occaſions de l'exercer, comme faiſoient les premiers Chrétiens, on ne ſe ſert pas même de celles que la Providence fait naître chez nous? Car ſi l'on n'a pas cette charité pour ſes domeſtiques, comment l'auroit-on pour les étrangers? Et ſi l'on a ſi peu d'égard & de ménagement pour ceux que l'on connoît, & qui ſouvent ſe ſacrifient pour nous, comment en auroit-on pour ceux que l'on ne connoît point, & qui ne nous touchent en rien?

Ah! certes, il n'eſt que trop vray que l'in-

terêt & l'amour propre ont banni du monde cette charité, qui nous oblige au soin de nôtre prochain : mais c'est qu'on ne connoît point son interêt veritable ; je dis même son interêt temporel : en effet, quel service doit-on attendre d'un domestique vicieux, infidele, negligent, qui n'a luy-même pour but, en servant, que son propre interêt ; qui n'a ni conscience, ni crainte de Dieu, ni affection pour la personne de son maître, ni soin de ce qui le regarde ? Vous m'avouërez que bien loin qu'un tel serviteur puisse vous être utile, qu'il contribuë au contraire à la ruine ou au desordre de vôtre maison. Or n'est-ce pas ce que vous devez attendre d'un serviteur negligé, & dont vous ne vous mettez nullement en peine ? Le Sage nous en a averti lorsqu'il a prononcé, Que celuy qui traite son serviteur avec trop d'indulgence, & qui l'accoûtume à une vie oisive & faineante, éprouvera bien-tôt son mauvais naturel, & le trouvera rebelle, quand il voudra le ranger à son devoir : *Qui delicatè à pueritiâ nutrit servum suum, postèa sentiet eum contumacem.* Il faut dire de même, qu'il deviendra vicieux, si vous ne reprimez de bonne heure le libertinage, où vous remarquez qu'il se laisse aller ; qu'il s'émancipera à mille desordres si vous ne le corrigez ; qu'il n'aura nulle crainte de Dieu, ni nul soin de le servir, si vous ne veillez à ce qu'il s'acquitte des devoirs d'un Chrétien ; qu'il sera, en un mot ; un méchant serviteur si vous êtes à son égard un mauvais-maître, ou par une indulgence cri-

Proverb. 29.

minelle, ou par des emportemens furieux, ou par une negligence qui vous le faſſe abandonner à ſon naturel.

Maîtres non ſeulement injuſtes & impitoyables, mais encore aveugles dans vos propres interêts! non, vous n'y êtes pas aſſez ſenſibles, quand vous negligez vos domeſtiques de la ſorte; vôtre reputation y eſt intereſſée: car l'on juge du maître par ſes ſerviteurs; & l'on ne peut croire qu'un maître ſoit homme de bien, quand on voit ſes ſerviteurs dans le deſordre; & certes, c'eſt la premiere penſée qui vient dans l'eſprit. Peut-on croire un maître plus reglé que ſes domeſtiques, quand on voit qu'il les ſouffre? S'ils ſont inſolens, eſt-ce un jugement mal fondé de dire qu'ils imitent leur maître? S'ils ſont impies, blaſphémateurs, ſans reſpect pour les choſes ſaintes, n'a-t-on pas coûtume de dire, Tel maître, tel ſerviteur? On vous attribuë leurs vices, parce qu'on ne doute point qu'ils ne ſe ſoient formez ſur vôtre exemple; & veritablement ce ſeroit un grand mirable s'ils étoient gens de bien, étant au ſervice d'un maître qui ne le fut jamais. Ainſi vous ne pouvez vous décrier davantage, ni donner une plus mauvaiſe impreſſion de vôtre perſonne, de vôtre conduite, & de vos mœurs, que par le déreglement que l'on remarquera dans vos domeſtiques. Au contraire, on ne manquera jamais de juger du bon ordre qui eſt dans vôtre maiſon, de vôtre probité, de vôtre moderation, & de tout ce qui fait un honnête homme, par la conduite

que tiendront ceux, qui vous approchent & qui vous appartiennent.

Et non seulement il y va de vôtre reputation de veiller sur leurs mœurs & sur leurs actions, mais encore de l'interêt de toute vôtre famille : car quelle impression enfuite l'exemple d'un serviteur vicieux ne fera-t-il point sur vos enfans ? N'est-ce pas leur inspirer le vice dés leurs plus tendres années, que de mettre auprés d'eux des personnes capables de les corrompre par leur mauvais exemple ; vû que souvent c'est toute l'éducation qu'on leur donne dans leur premiere jeunesse ? De plus, quelle fidelité peut-on attendre, ou se promettre d'un serviteur, que vous ayez vous-mêmes rendu infidele à Dieu, en negligeant de le faire acquitter des devoirs de la Religion ? Pouvez-vous compter sur sa probité, ou croire qu'il aura soin de vôtre bien, de vos affaires, de vos interêts, quand vous n'avez jamais pris soin de son instruction, de sa fortune, de son établissement ? Et si vous n'avez pour luy que de la fierté, que du mépris, ou de l'indifference, penſez-vous qu'il s'affectionne fort à tout ce qui vous regarde ? Certes, quand vous ne considereriez que vous-mêmes, & que vous n'auriez égard qu'à vôtre seul interêt, vous devriez agir à l'égard de vos serviteurs, autrement que vous ne faites : car enfin la pieté & la vertu qu'ils auroient puisé chez vous, attireroient peut-être les benedictions du Ciel sur vôtre famille, comme l'Ecriture le rapporte de Laban, dont Dieu fit croître & multiplier

le bien en faveur de Jacob, qui étoit à ſon ſervice; & comme il arriva encore à la maiſon de Putifar en conſideration de l'innocent Joſeph. Enfin l'Ecriture eſt pleine d'exemples du bonheur qui accompagne le ſoin que les peres de famille ont de ne choiſir que des gens de bien pour leur ſervice, ou de les rendre tels, par leurs inſtructions & par leur bon exemple; & ce motif eſt non ſeulement un motif d'interêt qu'on ne peut blâmer, mais c'eſt encore une prudence ſainte & chrétienne, qui oblige en quelque maniere Dieu à récompenſer ce ſoin, par le fruit preſent que l'on en retire. Outre que ce ne ſera pas une petite gloire pour vous, ni un petit ſervice que vous aurez rendu à Dieu, d'avoir reglé vos ſerviteurs, de les avoir mis dans la voye de la perfection, & de leur avoir procuré le ſalut éternel; puiſque c'eſt ce que Dieu a le plus à cœur, & ce qu'il a pretendu de vous, en vous faiſant peres de famille. Enfin vos domeſtiques ſont icy-bas la matiere de vôtre zele, & feront un jour dans le Ciel celle de vôtre gloire & de vôtre couronne, ſi vous êtes fideles à les bien conduire : *Gaudium meum & corona mea.* Voila, Meſſieurs, ſur quoy l'obligation que vous avez de prendre ſoin de vos ſerviteurs eſt fondée; voyons, s'il vous plaît, en quoy conſiſte ce ſoin, & à quoy il vous oblige plus en particulier. C'eſt ma ſeconde Partie. *Ad Philip.* 4.

SECONDE PARTIE.

JE ne chercheray point d'autre modele, Meſſieurs, pour connoître quel doit être le ſoin que les maîtres doivent prendre de

leurs ſerviteurs, que celuy que nôtre Evangile nous met devant les yeux, dans la perſonne de ce Centurion, dont la foy & la charité meritent l'approbation & l'éloge du Fils de Dieu même; ſeulement pour y mettre quelque ordre, j'ajoûteray au titre de Maîtres, qu'ils portent, celuy de Peres, dont ils tiennent la place à l'égard de leurs ſerviteurs, pour inferer avec S. Auguſtin, que les maîtres doivent regarder leurs ſerviteurs comme leurs enfans, & que s'ils y mettent quelque difference à l'égard des biens temporels, ils n'en doivent point mettre dans ce qui regarde ceux de l'éternité, dans le ſoin qu'ils doivent prendre du ſalut des uns & des autres.

*L. 3. de Civit. Dei.*

C'eſt donc ſur ce plan, que ce grand Docteur nous a tracé, que les maîtres doivent regler le ſoin qu'ils doivent prendre de leurs domeſtiques; en ſorte que comme ils exigent d'eux les mêmes devoirs, que la nature ordonne aux enfans de rendre à leurs peres, ils doivent de même uſer reciproquement de leur pouvoir avec une moderation de pere, ne s'en ſervir que dans les vûës de Dieu, en ne commandant rien aux domeſtiques qui ſoit contre les loix de Dieu; en prenant un ſoin raiſonnable de leurs beſoins corporels, ſans les abandonner dans leur neceſſité; en veillant enfin ſur leurs mœurs, & donnant ordre, qu'inſtruits des devoirs de leur Religion, en s'acquittant des ſervices qu'ils leur doivent, ils ſoient fideles & exacts à rendre ceux qu'ils doivent à Dieu.

Ainſi, maîtres & maîtreſſes, jamais vous ne devez perdre le ſouvenir que vous êtes,

Digitized by Google

tous vos domeſtiques & vous, ſerviteurs du même Maître, qui eſt Dieu ; que ce ſerviteur n'eſt pas tellement à vous, qu'il ne ſoit encore plus à Dieu ; & que ſi Dieu vous a revêtus d'un caractere d'autorité, ce n'eſt que pour en uſer conformement à ſes deſſeins & à ſes vûës. C'eſt l'exemple que vous donne le Centenier de l'Evangile, lorſque s'adreſſant au Fils de Dieu, & reconnoiſſant le pouvoir qu'il avoit ſur le maître, ſur le ſerviteur, & ſur la maladie, qu'il pouvoit chaſſer d'une ſeule parole, il apporte pour exemple l'autorité qu'il avoit luy-même ſur ceux qui étoient ſous ſa conduite, & qui luy obeïſſoient à point nommé ; mais auſſi à qui il ne commandoit rien que de juſte : *Homo ſum ſub poteſtate conſtitutus, habens ſub me milites, & dico huic, vade, & vadit, & ſervo meo, fac hoc, & facit.* Il uſoit de ſon pouvoir comme maître, mais il ſe ſouvenoit qu'il étoit luy-même ſoûmis à un autre maître plus puiſſant que luy ; c'eſt ce qui l'obligeoit de prendre garde que ce qu'il commandoit à ceux qui étoient ſous luy, ne fût point contre le ſervice & les droits de celuy qu'il reconnoiſſoit comme ſon ſuperieur. Voila, Meſſieurs, le modele d'un excellent Maître, qui ne veut uſer de ſon pouvoir que dans les vûës de Dieu ; qui exige l'obeïſſance de ſes ſerviteurs, mais qui en cela obeït luy-même à Dieu, en ne leur commandant rien contre ſon ſervice. C'eſt cet exemple que les maîtres, & les peres de famille ſe doivent propoſer, en faiſant reflexion qu'ils ſont eux-mêmes ſoûmis au plus grand de tous les maîtres, dont ils doivent

*Matth.* 8.

reſpecter l'autorité, & par conſequent qu'ils ne doivent jamais rien ordonner qui ſoit contre ſes loix, & contre ſon ſervice : mais c'eſt en quoy vous êtes infiniment coupables, lors que par une preference injuſte de vos interêts à ceux de Dieu, vous obligez vos domeſtiques à un travail défendu par l'Egliſe, aux jours qu'elle conſacre au ſervice de Dieu; lorſque vous les faites les miniſtres de vos paſſions, que vous les obligez à venger le tort qu'on vous a fait, à ſoûtenir vos querelles, quelque injuſtes qu'elles ſoient; que vous les faites les complices de vos deſordres, en vous ſervant de leur adreſſe pour des commerces criminels; en ménageant par leur moyen des rendez-vous, qui ſont enſuite des occaſions de ſcandale, ou ſi vous êtes engagez dans le negoce, lorſque vous les obligez d'alterer les marchandiſes, qu'ils debitent ſous vôtre nom, ou les ouvrages qu'ils font, par des fourberies qui tournent à vôtre profit temporel, mais à la perte & à la damnation du ſerviteur & du maître tout à la fois.

Il eſt conſtant, Meſſieurs, que les ſerviteurs, dans ces occaſions, où il va de leur conſcience, & de l'interêt de leur ſalut, ne doivent point obeïr à leurs maîtres; & qu'ils ſont bien à plaindre, lorſqu'ils tombent entre les mains de ces perſonnes venduës à l'iniquité, lorſque la crainte qu'ils ont de leurs maîtres leur fait perdre celle qu'ils doivent avoir de Dieu. Mais les maîtres doivent penſer qu'ils ſont doublement criminels; car lorſqu'ils commandent le crime à leurs ſer-

viteurs, ils ſont premierement coupables de leur chef; & enſuite ils le ſont encore à cauſe du crime que les autres commettent; parce que ce ſont eux qui les y engagent, ou par promeſſe ou par menace; & par ce moyen les maîtres ſont reſponſables devant Dieu de la perte & de la damnation de leurs ſerviteurs: *De manu fratris ejus requiram animam hominis*, diſoit Dieu dans l'ancienne Loy, à ceux qui étoient la cauſe de la mort de leur prochain: Je demanderay compte à un homme de l'ame de ſon frere. Ah, maîtres injuſtes & cruels! ne devez-vous pas craindre, avec raiſon, que Dieu ne vous demande compte de l'ame de vos ſerviteurs, qu'il vous a comme confiée, lorſqu'ils ſont entrez dans vôtre maiſon? Vous les avez precipitez dans le dernier des malheurs par vôtre exemple, & par vos injuſtes commandemens. Eſtoit-ce pour cela que Dieu vous avoit donné autorité ſur eux? devoient-ils recevoir un ſi cruel ſalaire de leurs travaux? Ils porteront la peine qu'ils ont meritée, de vous avoir obei, plûtôt qu'à leur premier & leur ſouverain Maître: mais quel châtiment ne devez-vous point attendre, d'avoir été la cauſe de leurs crimes & de leur damnation? *De manu fratris ejus requiram animam hominis.* Mais encore que ſera-ce de ces maîtres voluptueux & brutaux, qui ſacrifient à leur plaiſir l'ame d'une pauvre fille, dont ils ont corrompu la pudicité, aprés l'avoir reçûë dans leur maiſon, pour les petits ſoins de leur ménage? Quelle eſt l'injuſtice & la cruauté de ceux qui les perdent par leur ſcandale; *Geneſ. 9.*

qui les rendent non seulement les témoins ; mais encore les instrumens de leurs débauches ; & qui les menacent de les congedier, s'ils ne s'interessent aveuglément dans leurs passions les plus injustes & les plus criminelles ? Ne sont ils pas plûtôt les assassins & les corrupteurs, que les peres de leurs domestiques ? Ah ! que ce beau nom qu'ils portent, de peres de famille, leur attirera un jour de supplices & de châtimens ! Car enfin en user de la sorte, est-ce employer l'autorité que vous avez sur vos domestiques ? Apprenez, apprenez donc aujourd'huy, Chrétiens, à quelle condition vous portez le nom de maîtres & de peres de famille : vous devez veiller sur vos serviteurs aussi bien que sur vos enfans, & donner ordre que les uns & les autres soient instruits : non que je pretende vous charger vous-même de ce soin ; mais personne ne vous dispensera de les envoyer aux instructions publiques, qui se font regulierement dans les Eglises, de vous assurer s'ils sçavent ce qui est necessaire à un Chrétien. Car souvent il arrive que l'on prend à son service des personnes grossieres, qui sont dans une ignorance entiere des choses les plus essentielles à leur salut, les instruit-on dans vôtre maison ? Non, certes. Que si vous ne leur donnez pas le moyen ni le temps de se faire instruire ailleurs, ils demeureront donc toute leur vie dans cette ignorance, qui vous rendra coupables devant Dieu ? Hé ! vous avez si grand soin qu'ils n'ignorent rien de ce que vous exigez d'eux ; vous leur donnez vos meubles par compte ; vous leur presci-

vez l'ordre & le temps qu'ils doivent employer à vos affaires ; vous voulez qu'ils soient instruits dans l'employ où vous les occupez, & vous leur en faites rendre un compte exact ? Pourquoy n'apporter pas une exactitude pareille, à voir s'ils sont instruits des devoirs d'un Chrétien, & s'ils s'en acquittent ? Pourquoy ne pas prendre garde s'ils assistent au divin Sacrifice les jours d'obligation ? Non, ce n'est pas ce qui vous inquiete : vous vous reposez sur leur conscience en ce qui regarde le service de Dieu ; mais pour ce qui regarde celuy qu'ils vous doivent rendre, vous voulez en être sûrs par vous-mêmes.

Et voila un de ces pechez d'omission si ordinaires dans la conduite de vôtre famille, où vous n'avez aucun soin que Dieu soit servi & honoré, & où, comme dit S. Augustin, Dieu est offensé, sinon par vous-mêmes, du moins par ceux qui sont sous vôtre conduite : *Non per te, sed propter te peccatur.* Enfin, Chrétiens, la derniere chose en quoy consiste ce soin, est de veiller tellement au bien de leurs ames, qu'on ne neglige pas les besoins de leurs corps ; car puisqu'ils vous donnent leur travail dans les choses que vous exigez d'eux, il est de la justice de les pourvoir aussi de ce qui leur est necessaire : vous ne manquez pas à ce soin à l'égard des animaux que vous nourrissez dans vôtre maison, & dont vous tirez quelque service ; ce seroit donc une étrange inhumanité d'y manquer à l'égard de vos serviteurs, qui ont droit d'exiger leurs besoins, & le salaire dont ils sont convenus : ce qui leur est commun avec

*In Epist. quadam ad virum spectabilem.*

Digitized by Google

les ouvriers que vous avez à gage ; mais avec cette difference, que comme ce titre de domestique qui leur est particulier, les lie, & les engage plus étroitement à vous, vous devez aussi pourvoir avec plus de vigilance à ce qui leur est necessaire.

C'est ce soin charitable qui paroît dans cet Officier de guerre de l'Evangile, & ce qui l'a rendu le modele d'un bon Maître : il prit soin de son serviteur, comme il auroit fait de son propre fils ; aussi se sert-il d'un nom qui est commun à tous les deux, & qui marque la tendresse qu'il avoit pour luy : *Puer meus.* Bien éloigné de la fierté de ceux qui traitent leurs domestiques, comme s'ils étoient des hommes d'une autre nature, qui n'en parlent qu'avec des termes de mépris & injurieux, & qui en ont moins de compassion que de leurs chiens & de leurs chevaux ; pardonnez-moy, Messieurs, cette expression, que l'indignité d'un procedé si injuste a tiré de la bouche de S. Augustin & de S. Chrysostome. Cet Officier Romain garde son serviteur dans sa maison, tout incommodé qu'il est, *Puer meus jacet in domo meâ :* il croit que ne s'étant point épargné pendant sa santé, il est bien juste qu'il le ménage durant la maladie : *Jacet in domo meâ paraliticus.* Il est touché du mal qu'il souffre, & fait toutes les diligences pour y apporter quelque remede : ce serviteur ne se peut remuer, étant devenu paralitique ; mais le maître devient serviteur à son tour ; c'est pour cela qu'il a recours au Fils de Dieu, & qu'il employe les secours divins, aprés que l'art des Medecins a été sans effet :

Digitized by Google

il ne fait pas comme ces impitoyables, qui n'ont que de la dureté pour leurs domestiques ; qui les chargent de travail, pendant qu'ils ont des forces & de la santé pour le supporter ; mais qui les abandonnent dans les infirmitez, qu'ils ont souvent contractées à leur service, & qui ne font point d'autres démarches pour les soulager, que de les faire porter dans un Hôpital, & les éloigner de leurs yeux. Hé ! comment logeroient-ils les pauvres malades par charité, ayant si peu de soin de ceux qu'ils ont peut-être reduit en cet état, par les veilles, & l'excés du travail, dont ils les ont accablez ?

C'est, Messieurs, une de ces injustices criante qui obligent Dieu d'écouter les plaintes d'un pauvre domestique, & de tirer vengeance d'une cruauté dont on n'use pas même envers les bêtes, dit le Sage : *Novit justus jumentorum suorum animas, viscera autem impiorum crudelia.* Vous devez donc avoir pour eux une bonté paternelle à l'exemple de ce Centurion. *Proverb.* 12.

AH ! Messieurs, si vous refléchissez serieusement sur ces devoirs, pourrez-vous voir souffrir vos domestiques sans vous mettre aussi-tôt en peine de les soulager ? Ne les soignerez-vous pas dans leurs maladies, & dans leurs incommoditez ? Ne vous interesserez-vous pas dans leur bien spirituel & temporel, puisque la charité embrasse l'un & l'autre ? Ne leur servirez-vous pas d'appuy, & ne leur donnerez-vous pas vôtre protection ? Ah ! bien loin de retenir leurs gages, CONCLUSION.

Digitized by Google

ou d'en retrancher une partie ; bien loin de les faire languir aprés leur salaire, on vous verra user envers eux de reconnoissance, & soigner à leur procurer un établissement, outre la récompense de leurs services. Enfin vous ferez reflexion qu'ils ne vous doivent pas être indifferens, puisque ce sont des personnes qui vous ont servi avec fidelité, avec affection, avec assiduité ; que s'ils ont manqué à leur devoir, & ne s'en sont pas acquittez comme vous auriez souhaité, faut-il pour cela que vous manquiez au vôtre ? Enfin acquittez vous avec zele des devoirs dont Dieu vous a chargez en leur faveur, afin qu'au lieu des reproches, qu'il auroit à vous faire sur ce point, il n'ait que des récompenses à vous donner, pour le soin que vous aurez pris de luy-même, en la personne de vos serviteurs & des siens ; je vous les souhaite, &c.

Digitized by Google

# IX. SERMON

## POUR LE QUATRIE'ME DIMANCHE APRE'S L'EPIPHANIE.

### *De la Paſſion dominante.*

Imperavit ventis & mari, & facta eſt tranquillitas magna. *Matth.* 8.

*Le Sauveur commanda aux vents & à la mer, de s'appaiſer, & il ſe fit auſſi-tôt un grand calme.* S. Matth. ch. 8.

RIEN n'eſt plus commun, ni plus familier dans la morale, Meſſieurs, que de comparer le cœur de l'homme à la mer. Il ſemble que les Chrétiens & les Payens ſoient convenus dans cette penſée, tant elle eſt naturelle; puiſque les uns & les autres ont conſtamment aſſuré que l'étenduë de ce cœur

n'étoit pas moins vaſte, ſes abîmes moins profonds, ni ſes agitations moins violentes que celles de cet élement. Mais ce que je trouve de plus ſolide dans cette penſée, eſt qu'elle eſt autoriſée du S. Eſprit, qui a prononcé par la bouche d'un Prophete, que l'impie eſt comme une mer agitée, & que ſes paſſions ſont autant de tempêtes, qui excitent en luy de furieux mouvemens : *Impii quaſi mare fervens.*

Iſaïa 57.

Cependant comme ces paſſions d'un côté ne ſont pas moins neceſſaires à l'homme, que les vents le ſont à la mer, & que d'ailleurs elles ſont la cauſe des triſtes & funeſtes naufrages que nous voyons tous les jours ; ce n'eſt pas ſeulement l'étude des Philoſophes, mais ce doit être encore le ſolide employ d'un Chrétien, de travailler à moderer ces paſſions, à les combatre, & à les dompter ; puiſque c'eſt en cela que conſiſte la veritable vertu, la violence que l'Evangile demande qu'on ſe faſſe à ſoy-même, & la mortification chrétienne ſi neceſſaire au ſalut. Car c'eſt ce qui fait le ſujet de nos victoires ; & c'eſt ſur quoy eſt fondée l'eſperance de la couronne que nous attendons dans le Ciel.

Or comme ce ſeroit une entrepriſe difficile, & dont le ſuccés ſeroit trop hazardeux, de les attaquer toutes à la fois ; je veux vous ſuggerer aujourd'huy un moyen abregé de les vaincre toutes dans une ſeule, & de mettre par ce moyen le calme & la tranquillité dans vos cœurs. Car enfin, comme ſur la mer les vents contraires ne s'uniſſent pas toûjours enſemble pour en ſoûlever les flots ; mais que

Digitized by Google

d'ordinaire il y en a quelqu'un qui regne & qui l'agite avec plus d'impetuosité ; de même dans ce grand nombre de passions, qui sont autant de tempêtes qui s'élevent dans nôtre cœur, il y en a toûjours quelqu'une qui domine avec plus d'empire, & qui remuë toutes les autres. C'est par celle-là qu'il faut commencer à mettre la tranquillité dans l'ame ; je veux dire par la passion dominante, qui est le premier ressort qui nous fait agir, & qui excite en nous ces troubles & ces tempêtes. Mais comme c'est l'ouvrage du S. Esprit de calmer ces orages, qui se soûlevent au milieu de nous-mêmes, implorons son secours par l'entremise de la glorieuse Vierge. *Ave Maria.*

COnnoissant que nos passions sont la cause de tous nos desordres, puisque c'est de-là que vient ce malheureux penchant qui nous porte au mal, cet instinct qui nous pousse, & ce poids qui nous y entraîne, c'est une pensée assez naturelle, Messieurs, que d'essayer de les détruire ; puisque tous les Philosophes ont eu cette vûë. Mais à la verité le Christianisme ne s'accommode pas des moyens dont la plusparт se servoient pour cela : car dequoy peut être capable pour le Ciel un homme reduit à cet indolence stoïque, en laquelle quelques-uns ont fait consister la felicité de cette vie ? C'est pourquoy quand l'Evangile nous ordonne de nous faire violence, & de nous donner une espece de mort, par la mortification de nos passions ; par ces termes de mort, de destruction, & de renoncement,

dont il se sert, il n'entend pas qu'on change de nature, ou qu'on puisse vivre sans passion; mais il ordonne par-là de les combattre, de les renfermer dans de justes bornes, & de les soûmettre enfin à la raison & à la loy de Dieu; en sorte qu'en arrêtant leurs suites dangereuses, on en fasse autant d'instrumens de vertu. Les passions par elles-mêmes sont donc indifferentes; mais comme par le déreglement de nôtre nature, elles panchent plus souvent & plus facilement du côté du vice, on nous avertit de nous tenir toûjours sur nos gardes contre ces ennemis, que l'on compare tantôt à des soldats mutins, portez naturellement à la revolte; tantôt à des sujets rebelles, qui ont de la peine de se soûmettre à leur legitime Souverain; & tantôt enfin à des serviteurs toûjours prêts à secouer le joug de la dépendance, si l'on ne les contient incessamment dans le devoir.

Mais comment se garder de cette multitude de passions si differentes? Remarquez, Messieurs, que dans une populace mutinée, & parmi des soldats rebelles, il y a toûjours quelqu'un qui leve le premier l'étendart de la rebellion, qui se met à la tête des autres; qui les excite; qui les anime, & qui les entretient dans cet esprit de revolte; remarquez encore que c'est celuy-là qu'on tâche d'arrêter d'abord pour en faire un exemple, plûtôt que de faire main-basse sur tous les autres, qui n'ont pris les armes qu'à sa sollicitation. C'est-là la maxime que vous devez suivre, Chrétiens, si vous voulez conserver cet empire, que vous devez avoir sur vous-mêmes,

&

& appaiſer les troubles qui ſe ſoulevent au milieu de vous. Il faut attaquer d'abord la maîtreſſe paſſion, celle qui donne le branle & le mouvement à toutes les autres, cette paſſion enfin imperieuſe & dominante qui dérégle tout. Or pour l'attaquer, il faut d'abord s'appliquer à la découvrir; & ce n'eſt pas une petite affaire. Elle ſe cache ſous mille formes differentes; elle ſe revêtit des apparences de toutes les autres paſſions; enfin il n'eſt rien qu'elle n'employe pour ſe dérober aux yeux les plus penetrans. Mais n'importe, un Chrétien doit tout tenter pour la connoître & la combattre, & cela pour trois raiſons principales.

La premiere eſt, que cette paſſion dominante eſt la cauſe de tous nos deſordres, & de tous les pechez que nous commettons; & qu'ainſi c'eſt inutilement que nous eſperons tarir les ruiſſeaux, pendant que nous épargnons une ſource qui coule toûjours. La ſeconde, qu'elle eſt le plus grand obſtacle que le démon puiſſe oppoſer à tout le bien que nous pouvons faire, & par conſequent c'eſt par lever & rompre cet obſtacle, qu'un Chrétien doit commencer à ſe ſanctifier. Et la troiſiéme enfin, qu'étant fondée dans nôtre naturel, c'eſt auſſi celle dont on ſe défait le plus difficilement, ſi l'on n'y travaille de bonne heure, & ſi l'on ne fait de puiſſans efforts pour la vaincre. D'où il eſt aiſé de voir, que comme les trois devoirs les plus eſſentiels d'un Chrétien conſiſtent à fuir le mal, à faire le bien, & à perſeverer dans la vertu; la paſſion dominante, qui s'oppoſe à ces trois

devoirs si necessaires, nous expose au danger de nous perdre sans ressource, si nous ne nous étudions serieusement à la connoître, à la détruire, & à la dompter. Trois raisons qui, en nous faisant voir l'importance de ce sujet, feront aussi tout le partage de ce Discours.

PREMIERE PARTIE. CE seroit, Messieurs, reprendre les choses de bien loin, que de nous étendre icy sur les effets, & sur les desordres que causent les passions en general, pour faire connoître les malheurs que causent le déreglement d'une seule. Je presuppose seulement qu'il n'y a personne si moderé, ni d'un temperament si juste, qui n'ait toûjours quelque passion qui l'emporte sur toutes les autres. Dans les uns c'est la colere, dans les autres c'est l'amour déreglé; dans ceux-cy la haine ou l'envie, & dans ceux-là c'est la crainte & la timidité. Ce qui fait que chacun a son vice propre, auquel il a naturellement plus de penchant. Or, encore une fois, c'est cette passion qu'il faut combattre, puisqu'elle est la source de tous nos desordres; & c'est en vain que nous resistons aux impressions des autres, pendant que nous nous assujettissons à celle-là. Car 1. comme cette passion, telle qu'elle puisse être, domine avec empire dans nôtre cœur, elle soûtient, elle anime, & met en exercice toutes les autres, qui sont comme à ses gages, & qu'elle employe, lorsqu'il y va de ses interêts; elle agit même dans toutes les autres passions qu'elle remuë; & quoy que d'elle-même elle ne soit pas la plus

violente, ni la plus dangereuſe ; cependant dés-là qu'elle eſt la maîtreſſe, toutes les autres luy prêtent main-forte pour l'execution de ſes deſſeins, & par ce moyen elle eſt la cauſe de tous les pechez que nous commettons, & de tous les déreglemens de nôtre vie.

Faites, par exemple, qu'une furieuſe paſſion d'envie & de jalouſie s'empare du cœur, & qu'elle y tienne l'aſcendant ; croyez-vous qu'elle s'en tienne aux troubles interieurs qu'elle y excite ? Elle commencera par-là, il n'en faut point douter, tous les ſuccés d'un ennemi aigriront cet envieux ; le poſte avantageux où il verra ſon adverſaire élevé, le fera ſecher de dépit ; & autant de louanges qu'on luy donnera, ſeront autant de traits qui perceront ce cœur jaloux : *Videbis emulum tuum in univerſis proſperis Iſraël. ut deficiant oculi tui, & tabeſcat anima tua :* mais ce venin ne demeurera pas long-temps caché, il ſe répandra bien vîte au-dehors par de noires médiſances, & par des calomnies atroces. C'eſt ainſi que l'envieux décharge ſon cœur, & qu'il croit ſe ſoulager d'une partie du mal que luy cauſe la reputation que ſon ennemy s'eſt faite dans le monde ; il tâche donc de la détruire, du moins dans l'eſprit de quelques-uns ; aprés quoy, cette jalouſie, qui eſt toûjours accompagnée d'une animoſité ſecrette, ſe change bien-tôt en une inimitié declarée, qui luy fait ſouhaiter tout le mal qu'il ne luy peut faire, & rechercher enſuite toutes les occaſions de luy nuire ; ſourdement d'abord, par des détours ſecrets, & par tous les artifices que luy ſuggerera cette maîtreſſe 1. Reg. c. 21

passion : mais à la fin tout éclate, & l'envieux passe jusqu'aux derniers excés de la haine.

Que s'il y a dans ce cœur envieux & jaloux, quelque reste d'équité naturelle, la passion qui le tyrannise, le pourra-t-elle souffrir ? ne l'effacera-t-elle pas bien-tôt, en portant l'envieux à violer tous les droits de la justice ? Fera-t-il conscience de rendre à son ennemy tous les mauvais offices qu'il pourra, quand il sera persuadé qu'il faut l'abaisser à quelque prix que ce soit ? Pourra-t-il s'empêcher de s'emporter toutes les fois qu'on le fera souvenir de la preference qu'on a donnée à cette personne, qu'il regarde si fort au-dessous de luy, & qu'il ne peut même souffrir pour concurrent ? Enfin quand l'envie aura entierement envenimé ce cœur, & aveuglé cet esprit, l'envieux pourra-t-il s'empêcher de prendre ombrage de toutes les actions de celuy qu'il bute ? de critiquer toutes ses paroles, de censurer toutes ses entrepriſes, de le rendre suspect à tout le monde, de le faire passer pour un homme pernicieux à l'Etat, à la Religion, à la societé civile ? Et si la crainte des Loix ne le retient de faire même dessein sur sa vie, ne croira-t-il pas du moins que ce sera rendre un grand service au public d'exterminer l'objet particulier de sa haine & de son envie ? Or combien de crimes coulent, comme autant de ruisseaux de cette source empoisonnée ? Combien de branches & de fruits d'iniquité naissent de cette maudite tige ? Haine, colere, vengeance, injustice, médisance, calomnie, défiance, cruauté. C'est plûtôt fait de dire en general, que de-

Digitized by Google

puis qu'une passion domine dans un cœur, il n'y a point de desordre qu'elle ne cause, point de droit ni divin ni humain qu'elle ne viole. Charité, Religion, Christianisme, vous n'êtes plus qu'un foible rempart contre cette furieuse passion qui renverse tout, & qui n'écoutant plus la raison, ne peut manquer de donner dans toutes les extrémitez les plus odieuses.

Ce que j'ay dit en particulier de la passion de l'envie, vous le pouvez dire hardiment de toutes les autres, sans qu'il soit necessaire que j'entre dans un plus long détail; car dequoy n'est point capable un amour déreglé? quels desordres ne cause point une ambition démesurée? à quoy une avarice insatiable ne porte-t-elle point? Est-ce donc une exageration outrée de dire que la passion qui domine en nous est la source de tous les pechez que nous commettons, puisqu'elle excite & allume toutes les autres passions, puisqu'elle est comme un premier mobile qui entraîne toutes les puissances de l'ame, qui ne voit, qui n'écoute, & qui n'agit que par le mouvement qu'elle luy imprime? Ainsi quelque horreur que vous ayez naturellement des plus grands crimes, quelque incapable que vous vous jugiez d'en venir à ces grands excés, où portent les passions les plus violentes & les plus imperieuses; dés-là qu'il y en aura quelqu'une maîtresse de vôtre cœur, elle vous y entraînera. Et certes, il vous servira fort peu d'avoir dompté toutes les autres passions, & de vous être défait de certains vices, qui vous deshonoroient le plus dans le monde;

en vain vous ſerez-vous appliquez à vous corriger de quelques défauts, qui ſont les plus viſibles, & les plus expoſez à la cenſure des hommes; en vain avez-vous travaillé à déraciner toutes les mauvaiſes habitudes, auſquelles vous êtes ſujet; pendant que vous épargnerez la paſſion dominante, elle fera revivre toutes les autres à la premiere occaſion; lorſque vous les croirez éteintes, elle les réveillera, quelque aſſoupies qu'elles ſoient, & vous ſerez comme ce fort armé, dont il eſt parlé dans l'Evangile, qui défend ſa maiſon, & qui croit que tout eſt en aſſurance, par le bon ordre & la ſûre garde qu'il y a mis, lorſqu'un plus fort que luy ſurvient, trompe ſa vigilance, & y rentrant à main-forte, enleve, pille, ravage tout ce qu'il y trouve. C'eſt ainſi qu'un Chrétien qui neglige cette hydre dangereuſe, reconnoît trop tard par l'état où il eſt reduit, que c'eſt inutilement qu'il a fait ſes efforts pour chaſſer & pour vaincre des ennemis ſans défenſe, pendant qu'il a épargné celuy qui étoit le plus à craindre.

C'eſt donc cettte paſſion, Meſſieurs, comme la plus dangereuſe, qu'il faut attaquer d'abord, c'eſt par-là qu'il faut commencer à ſe vaincre ſoy-même; voila l'ennemy contre lequel on doit faire la premiere épreuve de ſon courage: or pour cela nous devons apporter nôtre premier ſoin, & nos plus grands efforts à bien connoître cette paſſion; & comment la connoître, Meſſieurs, cette paſſion dominante? Par les effets mêmes qui vous la doivent faire craindre. Voyez quel a été le

motif qui vous a fait agir contre vôtre conſcience, & qui vous a détourné de vôtre devoir; voyez quelle eſt la ſource de ces railleries piquantes, & de ces cenſures artificieuſes que vous faites de vôtre prochain. Si vous reconnoiſſez que c'eſt le déplaiſir de voir qu'on vous le prefere, ou qu'il eſt plus eſtimé & plus honoré que vous, tenez-vous-en-là; c'eſt l'ambition qui eſt vôtre paſſion dominante: voila l'ennemy, attaquez-le, pourſuivez-le ſans relâche; ſi vous ne le perdez, il vous perdra. Et vous, mon Frere, vous êtes en peine d'où viennent ces fourberies, & ce peu de bonne foy dans vôtre negoce, ces procés que vous intentez à tout le monde, ces détours & ces artifices que vous employez pour éluder les pourſuites de vos creanciers, ces inventions diaboliques pour les fruſtrer d'une dette legitime, cette dureté inexorable à l'égard de ceux qui vous doivent, ces uſures ſi bien palliées, & ces moyens de tirer de vôtre argent tout le gain & tout le profit que vous pouvez; à ces marques vous ne pouvez douter que vous ne ſoyez poſſedé de l'eſprit d'avarice, & que c'eſt la paſſion qui vous domine: agiſſez donc, travaillez, mettez la coignée à la racine de l'arbre; car pendant que vous ne tarirez point la ſource de cette avarice, vous aurez beau en arrêter les ruiſſeaux, reſtituer ce bien mal acquis, & faire des aumônes de ce gain injuſte: effrayé par les reproches de vôtre conſcience, vous ſuſpenderez peut-être pour un temps ces damnables pratiques, durant les momens favorables de la grâce; mais cet heureux temps paſ-

sé, vous reviendrez à vôtre naturel : & comme le mal coule de source, les ruisseaux & les canaux que vous aurez vuidez, se rempliront comme auparavant. En vain, en vain encore une fois, couperez-vous les branches de l'arbre, si l'on ne détruit entiérement la cause du mal, quelque soin que l'on apporte pour le guerir, il produira toûjours les mêmes effets.

Mais ne vous y trompez pas ; car cette passion dominante qui est si forte, se peut appeller d'un autre côté nôtre foible, c'est à dire, l'endroit qui en nous est le moins défendu ; l'endroit par où le démon, le monde, & tous les ennemis de nôtre salut trouvent plus facilement accés dans nôtre cœur, & ce qui leur donne le plus de prise sur nous ; enfin, c'est pour ainsi parler le foible de la place, & par où on peut plus aisément l'emporter, sans grande resistance : d'où vous devez conclure, qu'il n'y a rien qui nous puisse empêcher d'être vaincus toutes les fois que l'on nous attaquera par-là. En effet, quand une passion domine, vous sçavez qu'il est impossible de la cacher, ou de la tenir si secrette, que ceux qui voudront nous observer de prés, & étudier nôtre panchant, ne le reconnoissent bien-tôt ; nous le découvrons nous-mêmes par nos actions, & nous ne nous pouvons point empêcher d'en donner des marques en mille rencontres : que si l'on peut se contrefaire pour quelque temps en public, du moins dans le domestique, où l'on force moins son naturel, on ne manque jamais de se faire voir tout entier. Et c'est par-là, que ceux qui pre-

tendent quelque choſe d'une perſonne, tâchent de la gagner, & en viennent enfin à bout.

Ainſi quand on a reconnu qu'un homme eſt paſſionné pour la gloire, & qu'il ſe plaît aux louanges & aux applaudiſſemens, on s'inſinuë dans ſon eſprit & dans ſon amitié par la flaterie; ſi un autre eſt porté à ſes plaiſirs, on luy ſuggere mille parties de divertiſſemens; ſi celuy-là aime les interêts, l'on trouvera le moyen par-là de l'engager à tout ce que l'on voudra: enfin, l'on peut dire en general que la paſſion qui nous domine, nous met ordinairement en la puiſſance de ceux qui ſçauront la ménager, & qui nous prendront par nôtre foible.

Ce fut, comme remarque S. Auguſtin, l'artifice qu'employa autrefois ce fameux ſcelerat, qui avoit conjuré la perte de ſa patrie, & conſpiré contre la liberté Romaine; car il ne trouva point d'autre moyen de s'acquerir des partiſans, & de corrompre toute la jeuneſſe, que d'étudier les inclinations de chacun, en promettant des charges aux ambitieux, des richeſſes aux avares, & des plaiſirs aux voluptueux: & comme il avoit une adreſſe & un genie tout particulier pour reconnoître d'abord le foible des hommes, & une merveilleuſe ſoupleſſe pour s'y accommoder, il gagna tous ceux qu'il jugea propres à l'execution de ſon deſſein, & forma un parti formidable, dans lequel il engagea les plus apparens de tous les ordres.

Or voila la ruſe & l'artifice qu'employe l'ennemy de nôtre ſalut pour nous porter au

crime ; il trouve dans nôtre naturel les armes dont il a coûtume de nous attaquer, il se sert de nous contre nous-mêmes, il connoît nôtre temperament & nôtre passion dominante, c'est par-là qu'il nous attaque, en nous proposant les objets qui l'excitent ou qui la réveillent ; c'est ainsi qu'il anime un naturel prompt & emporté à la vengeance, en grossissant dans son esprit l'affront & l'outrage qu'il a reçû. Il voit que cet autre est porté au jeu, & qu'il n'a point de plus ardente passion ; il se sert de ce foible pour le perdre, en luy faisant naître mille occasions differentes de jouer, de perdre, & de jurer mille & mille fois le saint nom de Dieu. S'il connoît que cette femme soit entêtée de vanité, qu'elle se pique d'être belle, & d'être considerée comme telle dans le monde, à quels desordres & à quel scandale ne la portera-t-il point ? Sera-t-elle à l'épreuve des cajoleries & des assiduitez de ceux qui auront remarqué ce foible ? Ne sera-ce pas par-là qu'elle s'engagera dans mille compagnies suspectes ? La complaisance qu'elle témoignera pour ceux qui s'attacheront à la servir, ne mettra-t-elle point sa vertu en danger ? Répondra-t-elle même de son devoir, si-tôt qu'elle aura fait connoître par quel côté elle est plus facile à surprendre ?

Vous voyez donc, Chrétiens, de quelle importance il est de reconnoître nous-mêmes quel est le foible de nôtre cœur ; cœur que le S. Esprit semble comparer à une place de guerre, qui est attaquée de tous côtez par nos ennemis : il s'agit donc d'examiner si elle n'est

point dominée par quelque endroit ; car c'eſt infailliblement par-là qu'on la battra en ruine ; c'eſt par-là qu'elle ſera ſurpriſe, ſi nous ne nous précautionnons de ce côté-là, afin de la mettre hors d'état d'être inſultée.

Et c'eſt à quoy nous devons d'autant plus apporter de ſoin & de vigilance, que cette paſſion dominante eſt au-dedans de nous comme un ennemi domeſtique, qui eſt d'intelligence avec ceux du dehors, c'eſt à dire, que cette paſſion venant du fond de nôtre naturel, nous agiſſons preſque toûjours par ſon impreſſion, & par le mouvement qu'elle nous imprime ; & c'eſt en cela qu'elle eſt differente de l'habitude qui s'acquiert, & qui ſe fortifie avec le temps : mais cette maîtreſſe paſſion étant née avec nous, étant antée dans nôtre propre nature, elle eſt comme le poids dans les corps peſans, qui les porte toûjours en en-bas ; c'eſt un premier inſtinct, que l'on ne corrige qu'avec peine. Enfin cette paſſion faiſant partie de nôtre naturel, pouvons-nous croire qu'elle ne ſera pas une ſource intariſſable de pechez, ſi nous ne l'arrêtons par de continuels efforts ?

En effet, n'eſt-ce pas le jugement que nous portons nous-mêmes des perſonnes dont nous connoiſſons le naturel ? Cet homme, dit-on, eſt attaché à ſes interêts, c'eſt ſa plus grande paſſion ; ne croyez pas qu'il s'oublie en cette occaſion, je le connois trop bien. Je ſuis aſſuré, ajoûte-t-on, que cet autre ne ſouffrira pas cet affront, il eſt trop emporté, il eſt trop violent, & je répondrois bien qu'il ne ſe tiendra pas en repos aprés une affaire de

cette nature. Celuy-là n'eſt pas d'humeur à voir un competiteur & un concurrent, luy diſputer la gloire qu'il croit s'être acquiſe à ſi juſte titre ; il éclatera infailliblement, il a trop bonne opinion de luy même, & il le porte trop haut : cette paſſion dominante que nous connoiſſons, nous fait prévoir avec une aſſurance qui paſſe la conjecture, ce que les autres feront dans de certaines rencontres ; & nous pourrions répondre de nous-mêmes, quand l'objet excitera cette paſſion qui nous maîtriſe ? Quoy donc, Meſſieurs ? & pendant que nous ne ferons aucun effort pour la reprimer cette paſſion, ne devons-nous pas croire avec quelque eſpece de certitude, que nous tomberons toûjours dans ces pechez, dont nous portons le principe au dedans de nous ; que nous ne démentirons point nôtre naturel, & que nous agirons enfin de la maniere dont nous avons toûjours agi juſqu'à preſent ?

D'où je conclus encore une fois, que c'eſt inutilement qu'on travaille à ſe vaincre, & à gagner quelque choſe ſur ſoy même, pendant qu'on ménage cette paſſion particuliere, qui eſt la ſource de tous nos deſordres. Je veux même que vous vous ſoyez corrigé de mille autres défauts, qui vous rendoient criminel devant Dieu, & inſupportable à tout le monde, ſi vous laiſſez vivre cette paſſion imperieuſe, l'on peut dire de vous ce que Saül diſoit avant que de mourir : *Adhuc tota anima in me eſt ;* toute mon ame eſt encore en moy, elle me ſoûtient, & me conſerve la vie parmi tant de miſeres ; de même le principe de tou-

1. Reg. 1.

tes les autres passions étant encore vivant, il les fera agir dans l'occasion ; cette ame qui est encore entiere, & aussi vigoureuse que jamais, ranimera dans l'occasion ce qui sembloit tout à fait éteint : *Adhuc tota anima mea in me est.* Ainsi donc, mon cher Auditeur, si vous voulez changer de vie, & prendre le chemin le plus court, & le moyen le plus efficace pour vous donner à Dieu tout de bon, mettez, comme parle l'Evangile, la coignée à la racine de l'arbre ; attaquez, coupez, arrachez cette passion dominante, c'est couper tout d'un coup la tête de ce corps de peché, qui demeurera ensuite sans mouvement & sans action ; c'est frapper le fondement qui fera tomber par terre tout l'édifice, que vous vous efforcez en vain de démolir pierre à pierre ; vous remporterez une entiere victoire sur vous-mêmes d'un seul coup ; cette action de vigueur & de force chrétienne vous tirera d'affaire ; en un mot, vous romprez vos chaînes d'un seul effort. Animez-vous donc à une entreprise si digne d'une ame chrétienne, & considerez que si cette maîtresse & dominante passion est la source de tous nos desordres, & de tous nos pechez, elle est en second lieu le plus grand & le plus puissant obstacle à la vertu, & aux devoirs d'un Chrétien ; nous l'allons voir en cette seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

C'Est, Messieurs, une seconde verité qui suit de la premiere, & qui en est même une consequence naturelle, que si nos passions nous portent au mal par le déregle-

ment de nôtre nature corrompuë, elles nous détournent par une suite necessaire, du bien, & sont le plus grand obstacle que nous puissions trouver dans l'exercice des vertus chrétiennes, & dans la pratique de nos obligations. Le Christianisme, par exemple, nous oblige à l'humilité, au mépris des grandeurs; il fait un point essentiel de la morale, de la pauvreté d'esprit, & du détachement des biens de la terre; il nous ordonne la mortification, & le retranchement des plaisirs criminels; il nous oblige indispensablement à porter nôtre croix, & à marcher par la voye étroite; il nous fait enfin cent autres preceptes de cette nature, sans parler des vertus de conseil, qui sont pour la perfection, à laquelle pourtant nous devons nous efforcer d'atteindre.

Or qui peut nier que le grand obstacle que nous trouvons à tout cela, ne naisse de la resistance de nôtre naturel, auquel ces vertus sont opposées? Qui peut nier que celuy dont les passions sont moins fortes & moins ardentes, n'ait un naturel plus heureux & plus facile à tourner du côté de la vertu, puisque chaque passion a une vertu particuliere qui la regle, & vers laquelle il est plus facile de tourner les esprits qui sont naturellement doux; au lieu que les esprits emportez & turbulents n'ont pas seulement chacun un vice à vaincre, qui leur est contraire, mais encore une inclination naturelle à combattre? Il est vray que toutes les passions ne sont pas d'égale force dans chaque temperament, & qu'il y en a toûjours quelqu'une qui l'emporte sur les autres, & qui predomine; &

c'eſt juſtement cette paſſion qui eſt le grand obſtacle à tout ce qu'un Chrétien eſt obligé de pratiquer pour faire ſon ſalut : une infinité de raiſons ſe preſentent peut-être à vôtre eſprit, & ne vous permettent pas de douter de cette verité, il eſt neceſſaire cependant que j'en touche en paſſant quelques-unes des principales.

La premiere eſt, que cette paſſion, dés-là qu'elle domine, eſt generalement oppoſée à toutes les vertus par les difficultez qu'elle y fait naître : ainſi pretendre vivre chrétiennement ſans s'efforcer de la combattre, c'eſt une entrepriſe chimerique. Ce qu'il vous ſera facile de concevoir, en conſiderant une maxime qu'enſeigne communement la Morale, qu'on ne peut avoir une vertu dans un degré éminent, ſans avoir en même temps toutes les autres, parce qu'elles ſont liées enſemble par une certaine diſpoſition de l'ame, & par une affection generale pour tout ce qui eſt honnête & conforme à la raiſon ; ou bien parce que quand on poſſede une vertu dans toute ſa perfection, on y eſt affermi ſi inébranlablement, que nul état, nulle occaſion, nulle crainte, nul danger n'eſt capable de nous la faire perdre.

Je ne ſçay pas ſi les Philoſophes approuveront que je diſe la même choſe d'une paſſion dominante ; mais il me ſemble que l'on peut juger de l'une par l'autre. Et certes celuy qui eſt poſſedé d'une paſſion de cette nature, la fait paroître dans la meilleure partie des actions de ſa vie ; par exemple, ſi c'eſt l'ambition qui eſt la paſſion dominante d'une

perſonne, cette paſſion non ſeulement ſera un obſtacle à l'humilité chrétienne, qui luy eſt oppoſée, mais à toutes les autres, dés-là que l'honneur & la reputation de l'ambitieux y ſeront le moins du monde intereſſez : car s'il craint que les exercices de pieté ne le deshonorent devant les hommes, & ne le faſſent paſſer pour un eſprit foible, pour un lâche s'il pardonne une injure, pour un homme ſans crédit & ſans autorité, s'il relâche rien de ſes droits dans un accommodement qui mettroit la paix dans ſa famille, s'il croit qu'il y va de ſon rang & de ſa qualité de trancher du petit Souverain ; voyez à combien de devoirs & d'obligations s'oppoſe cette paſſion imperieuſe. Comment cet homme obeïra-t-il à ceux à qui la nature ou les loix l'ont ſoûmis ? Quelle amitié peut-on lier avec un homme qui ne peut ſouffrir d'égal, & qui veut par tout tenir le premier rang ? Quelle juſtice attendre de celuy qui met ſa reputation pour le premier de tous les droits, & qui prend pour regle de toute ſa conduite, cette maxime du plus ambitieux de tous les hommes ? *Si jus violandum eſt, regnandi cauſâ violandum eſt.*

*Ceſar apud Sueton.*

De plus, comment les vertus les plus eſſentielles du Chriſtianiſme pourront-elles s'accorder avec cette paſſion, puiſque la Foy demande de la ſoûmiſſion ; que la Charité, ſelon l'Apôtre, n'eſt point ambitieuſe ; que l'Eſperance veut qu'un Chrétien mépriſe les grandeurs de la terre pour aſpirer à celles du Ciel ? Dites-moy, une vertu que cette paſſion ne combatte ou ne détruiſe, ou à laquelle

Digitized by Google

elle ne ſoit du moins un obſtacle ; il en eſt de même de toutes les autres paſſions quand elles ſe ſont renduës maîtreſſes du cœur, quelque action de vertu qui ſe preſente ; quelque devoir de Chrétien qu'il faille pratiquer, elle met obſtacle à tout, & ſe rencontre par tout en vôtre chemin, juſque-là qu'on apporte ſon naturel & ſon humeur, qui n'eſt autre choſe que la paſſion qui nous domine, pour excuſe ou pour pretexte de ce qu'on ne ſe corrige point de ſes vices & de ſes défauts.

Ce qui me fournit une ſeconde preuve de la verité que j'ay avancée, que cette paſſion empêche tout ce que nous pourrions faire de bien pour nôtre ſalut ; car en effet l'on ſe croit à demy juſtifié des reproches que nos défauts nous attirent, & que la charité tire ſouvent de la bouche de nos meilleurs amis, lorſque nous pouvons dire que c'eſt nôtre humeur & nôtre naturel. Un homme, par exemple, colere, prompt, impatient, n'apporte-t-il pas cette colere, qui eſt la paſſion qui le domine, pour excuſe, non ſeulement de tous les excés où elle le porte, mais encore de tout le bien qu'il omet, & à quoy ſon devoir l'oblige ? Je ne puis me gêner, vous dira-t-il froidement ; & mon naturel ardent & impetueux eſt incapable de cette contrainte ; comment m'aſſujettir à toutes ces pratiques de devotion ? Quoy ! vous pretendez qu'avec ce naturel ardent, je puiſſe mener une vie reglée ? Un quart-d'heure de priere me ſeroit un ſupplice ; j'ay l'imagination trop inquiete, & l'eſprit trop prompt ; ces exercices ſont bons pour un naturel plus tranquille & plus

posé. Si on luy dit qu'un Chrétien doit souffrir, & que sans se faire violence l'on ne peut acquerir le Ciel ; n'allegue-t-il pas son naturel, qui ne peut rien endurer ? Comme si cette excuse étoit aussi valable devant Dieu qu'elle l'est assez souvent devant les hommes, qui dans ces occasions rendent aux autres la charité qu'ils sont bien-aises qu'on leur fasse. Il faut, disent-ils, excuser quelques défauts de cette personne, qui d'ailleurs a d'assez bonnes qualitez ; il faut avoir égard à son humeur un peu brusque, on est accoûtumé à ses manieres, & l'on souffre de luy ce qu'on ne souffriroit pas facilement d'un autre.

Quel raisonnement ! Comme si nous n'avions pas reçû un commandement exprés de combattre ce naturel, de le surmonter, de le vaincre. Faites-y donc un peu de reflexion, mon cher Auditeur, & vous verrez qu'il n'y a qu'une passion de cette nature qui vous empêche de servir Dieu, & d'être regulier dans l'état & dans la condition où la Providence vous a mis ; que c'est-là ce qui vous sert d'excuse & de pretexte pour vous dispenser de vos devoirs, qui gâte & qui corrompt tout le bien que vous faites. Car si vôtre passion, vôtre humeur, n'est pas absolument opposée à ce que la Religion demande de vous, prenez garde qu'elle n'ait trop de part à ce que vous faites pour Dieu ; prenez garde de pratiquer la devotion par humeur, de la faire consister en des actions qui ont le plus de rapport à vôtre naturel ; prenez garde de n'estimer que les vertus qui s'accommodent avec cette passion ; ou plûtôt, gardez-

vous de prendre pour vertu ce qui n'eſt qu'une inclination naturelle. Diray-je que ſouvent même on veut faire paſſer ſes vices pour des vertus, pour peu qu'ils y ayent de rapport? Un homme emporté regarde ſes emportemens comme les effets de ſon zele, ſous pretexte qu'il ſe déchaîne contre les vices, ſans s'appercevoir que ſa paſſion luy fait prendre le change : il en veut aux perſonnes ; & de quelques défauts qu'ils ont, il prend occaſion de déchirer leur reputation, ou de critiquer leur conduite.

C'eſt ainſi qu'on ſe flate d'une vertu ſevere, en ſe donnant la liberté de blâmer la vie trop mondaine de quelques perſonnes qu'on n'aime pas ; de trouver à redire aux compagnies qu'elles frequentent, aux divertiſſemens qu'elles prennent, & aux manieres trop libres que des yeux jaloux ou envieux croyent avoir remarquées ; c'eſt de-là que quelques-uns ſe croyent en droit d'invectiver contre la devotion, ſous pretexte des abus que quelques-uns y commettent, parce que de leur naturel ils ne ſont pas fort portez à la pieté, & qu'ils veulent cependant ſe perſuader, que prix pour prix ils valent bien ceux qui en font tant paroître. Un autre au contraire qui ſera entêté de la vanité, n'appellera vertu que ce qui frappe les yeux, que ce qui attire l'approbation ou l'applaudiſſement des hommes, & pour flater ſa paſſion, mépriſera tous ceux qui ne ſont pas adonnez aux mêmes exercices que luy ; n'eſt-ce pas même l'ordinaire, que l'on veut toûjours faire croire que l'on fait par raiſon & par vertu, ce qui n'eſt que l'effet

Digitized by Google

de la passion qui nous domine ? Car elle est, encore une fois, le grand ressort qui nous fait agir en toutes choses : mais pendant qu'elle dominera elle gâtera tout, elle corrompra tout, elle infectera tout, parce que nous ne jugerons & nous n'agirons que par les seules impressions qu'elle nous donnera : mais ce qui est de plus dangereux & de plus à craindre, est qu'étant comme antée dans nôtre nature, elle ne demeure en nous malheureusement toute nôtre vie, & qu'ainsi elle ne soit la cause de nôtre perte & de nôtre reprobation. C'est ce qui nous reste à voir en peu de mots.

III. PARTIE.

IL ne faudroit point d'autres preuves, Messieurs, de cette troisiéme verité, que de faire réflexion sur la nature de cette passion dominante, qui fait une partie de nôtre naturel & de nôtre humeur ; d'où je conclus qu'il n'est pas moins difficile de la déraciner, & de s'en défaire entierement, que de changer de nature : de sorte que la destruction que ces fortes habitudes que l'on a contractées, qui passe pour une impossibilité morale, & qui apporte tant de difficulté & de retardement à la conversion des grands pecheurs, me paroît encore moins difficile que la destruction de la passion dominante, qui outre l'habitude qui la fortifie, a encore son principe dans nous-mêmes, au lieu que l'habitude peut être ajoûtée à nôtre naturel.

D'où il s'ensuit 1. qu'ayant besoin d'être combatuë par de plus violens efforts, jamais on n'en viendra à bout tant qu'on la ména-

Digitized by Google

gera, tant qu'on l'épargnera ; & qu'ainſi elle dominera en nous ſans obſtacle juſqu'à la fin de nôtre vie, parce que c'eſt un ennemy que nous cheriſſons, & que nous craignons de détruire, au lieu qu'il faudroit l'attaquer vivement, & s'oppoſer à toutes ſes entrepriſes & à tous ſes deſſeins ; & c'eſt ce qui arrive même aſſez ſouvent aux perſonnes qui font une plus particuliere profeſſion de vertu ; elles conſultent leurs Directeurs ſur des points qui ne ſont pas d'une grande conſequence, mais elles ſouſtrayent à leur conduite les principaux objets de leurs attaches, & la paſſion qui les domine ; parce qu'elles ne veulent point apporter de remede à un mal qui leur plaît, & dont elles ne veulent pas guerir ; elles ſacrifient tout le reſte, elles ſe ſoumettent ſans peine à toutes les autres mortifications ; elles feront des examens, des revûës, des retraites ; mais elles ſe cachent & elles ſe déguiſent, pour ainſi ainſi dire, à elles-mêmes cette paſſion qu'elles craignent d'attaquer, parce qu'elles ne veulent point s'en défaire. Helas, Chrétiens ! dequoy vous ſervira tout le reſte ſans cela ? Vous viendrez à bout de tous les autres ennemis quand vous aurez vaincu celuy-là ; au lieu que ſi vous l'épargnez, il prendra toûjours de nouvelles forces, & tôt ou tard il ſera la cauſe de vôtre perte.

Ajoûtez que ſi cette paſſion a maintenant tant de pouvoir, & ſi vous n'avez pas la force ou le courage de ſecoüer cette domination tyrannique, quand le pourrez-vous ? Ce qui vous eſt ſi difficile aujourd'huy, ne le ſera-

t-il pas infiniment davantage quand elle ſe ſera comme établie par une longue poſſeſſion ? Car enfin chacun ſçait qu'on peut changer & corriger ſon naturel, quand on commence de bonne heure à le contraindre ; chacun ſçait qu'on peut prendre d'autres inclinations par des habitudes contraires : mais quand on joint l'habitude même au naturel, & qu'ils ſe ſont fortifiez mutuellement durant pluſieurs années, ah qu'il eſt rare que l'on change ! Cette paſſion qui a toûjours dominé, demeure toûjours la maîtreſſe par preſcription ; elle fait paſſer la continuation de ſa revolte pour une poſſeſſion paiſible, pour l'uſage d'un vieux droit ; & ce qui n'étoit au commencement qu'une tolerance, devient dans la ſuite une neceſſité invincible : on ſoûtient ſon caractere juſqu'au bout, & l'on fait gloire de ne point démentir ſes premiers ſentimens, pour ne pas avoüer par-là qu'on a été injuſte ; l'on conſerve enfin cette paſſion juſqu'à la mort.

Surquoy je vous avouë que rien n'égale ma ſurpriſe, quand je vois dans l'Ecriture ſainte la funeſte cataſtrophe de Salomon, le plus ſage & le plus éclairé de tous les hommes ; de cet homme qui nous a laiſſé luy-même de ſi admirables preceptes pour nous garantir du malheur où la paſſion dominante nous precipite ordinairement quand on luy laiſſe prendre pied : ah ! cet homme appellé le Sage par excellence ; cet homme qui avoit tant de lumiere & de penetration d'eſprit ; cet homme, dis-je, n'a-t-il pas été aveuglé luy-même par ſa paſſion dominante, par un

Digitized by Google

amour déreglé pour les femmes, avec lesquelles Dieu luy avoit défendu d'avoir aucun commerce ? Cette passion devenuë maîtresse de son cœur, ne le détourna pas seulement, Messieurs, des voyes de la justice, elle luy fit perdre la crainte & l'amour de Dieu, en quoy il mettoit luy-même tout le fondement de la sagesse ; elle l'aveugla jusqu'à bâtir des Temples, & à offrir luy-même de l'encens aux fausses Divinitez de ces femmes idolâtres : mais ce qui m'étonne davantage, c'est de voir qu'au lieu que l'âge le devoit faire revenir de ses égaremens, l'Ecriture nous assure que ce fut en sa vieillesse, & dans l'âge le plus avancé que son cœur fut le plus corrompu : *Cumque jam esset senex, depravatum est cor ejus per mulieres.* 3. *Reg.* c. 11. Ah ! l'incertitude où le S. Esprit nous a voulu laisser sur la conversion, & sur le salut de ce grand Homme, nous doit donner une juste crainte que la passion, qui nous aura assujetti sous sa tyrannie durant nôtre vie, n'exerce encore le même empire sur nous à l'heure de la mort ; c'est l'issuë que nous en devons apprehender, comme la plus naturelle & la plus inévitable, si nous ne nous efforçons maintenant de la vaincre, de la détruire, ou du moins de l'affoiblir par de continuels efforts ; puisqu'il y va de nôtre salut, que c'est la source de tous nos desordres, le grand obstacle à la vertu & aux devoirs d'un Chrétien ; & enfin puisque cette passion venant de nous-mêmes, & naissant de nôtre fond, c'est elle qui regne & qui demeure le plus long-temps, & dont on a le plus de peine à se defaire.

CONCLUSION. MAis bien loin que cette derniere consideration doive ralentir nôtre courage pour la combattre cette passion dominante, ou nous jetter dans le desespoir d'en venir jamais à bout ; c'est ce qui nous doit faire prendre la resolution de commencer de bonne heure, & de ne pas attendre à l'attaquer qu'elle ait pris de nouvelles forces ; quelque difficulté qu'il y ait, il ne tient qu'à nous ; la grace d'un Dieu, qui triomphe des naturels les plus rebelles, des humeurs les plus intraitables, & des passions les plus violentes, ne nous sera point refusée, si c'est tout de bon que nous voulions prendre les armes pour la détruire. Ne dites point que vous êtes trop foibles, puisque Dieu ne refuse jamais le secours qui est necessaire quand on veut tout de bon la combatre. Cela est difficile, mais cette difficulté n'est pas absolument invincible; un S. Paul, & une Madeleine, avoient des passions du moins aussi fortes que nous, ils en étoient possedez, elles les dominoient avec autant d'empire & de pouvoir ; mais la grace de Dieu a encore été plus forte & plus puissante, & ils ont eu le courage de les combatre & de les dompter. Armons-nous donc de zele, n'écoutons plus les raisons qu'on ne manque jamais d'alleguer pour autoriser cette passion malheureuse, que le danger où elle nous met de nôtre perte & de nôtre reprobation soit la seule chose que nous ayons en vûë, & regardons tous ces faux pretextes d'excuse comme des effets de nôtre amour propre avec lequel cette passion n'a que trop

trop de liaiſon & d'intelligence ; attaquons-la donc avec violence, faiſons tous nos efforts pour la dompter. Voila, Meſſieurs, à quoy nous devons travailler ſans differer davantage, puiſque plus nous retarderons, plus la difficulté croîtra, & plus enſuite il faudra donner de combats. Penſons enfin que par cette ſeule victoire, nous triompherons de tous nos autres ennemis, & que nous mettrons en aſſurance nôtre bonheur éternel. Je vous le ſouhaite, &c.

# X. SERMON

## POUR LE CINQUIE'ME DIMANCHE APRE'S L'EPIPHANIE.

### *Des mauvaiſes Compagnies.*

Nonne bonum ſemen ſeminaſti in agro tuo ; unde ergo habet zizania ? *Matth. cap.* 13.

*N'aviez-vous pas ſemé de bon grain dans vôtre champ ; d'où vient donc qu'il y a de l'yvraye ?* S. Matth. ch. 13.

C'Est de tout temps, Chrétiens que les méchans ont été mêlez dans le monde avec les bons, comme la zizanie eſt mêlée avec le bon grain dans un même champ ; & ce ne ſera qu'à la fin des temps qu'on en fera la ſeparation, ainſi que l'aſſure

nôtre Evangile. Ce mêlange a fait ſouvent gemir les bons, qui en ſouffrent, & qui ſont toûjours en danger d'être infectez des vices des impies, comme d'une eſpece de contagion qui s'étend & qui paſſe des uns aux autres ; & les méchans ſouffrent avec peine les bons, qu'ils regardent comme les cenſeurs importuns de leurs deſordres. C'eſt cependant le deſſein de Dieu, qu'ils vivent enſemble ſur la terre, afin que les méchans ſervent d'exercice à la vertu des bons, & que l'exemple de ceux-cy contribuë à la converſion des autres. Mais helas ! avec quelle retenuë les bons ne ſe doivent-ils pas comporter en cela ? quelles précautions pour ne ſe pas laiſſer infecter du venin des impies ? La fuite de leur compagnie pourroit ſeule mettre leur vertu en ſûreté ; mais leurs beſoins les attachent, & les empêchent ſouvent de s'éloigner d'une compagnie ſi dangereuſe.

Il eſt vray que le Sauveur eſt venu ſur la terre pour chercher les pecheurs plûtôt que les juſtes ; de même qu'un charitable Medecin, qui applique ſes ſoins plus particuliers à ceux qui ont le plus de beſoin de ſon ſecours ; & par conſequent il ne pouvoit témoigner une plus grande charité, que de converſer avec eux ; parce que ce divin commerce ne pouvoit être que la ſource de leur bonheur. Mais ſera-t-il permis indifferemment à tout le monde de l'imiter en ce point, puiſqu'il commande ſi expreſſement de fuir la converſation des méchans, comme le mal le plus contagieux qui ſoit dans le monde ?

A la verité, ſi la charité de tous les hom-

mes étoit assez forte pour resister à l'impression du vice, ou si elle ressembloit au feu, qui change en sa substance le sujet sur lequel il agit; je vous dirois alors qu'il faut aller chercher les pecheurs les plus vicieux, les plus débordez, les plus abominables, pour tâcher de les convertir, & de les porter à la vertu; mais dans cette foiblesse, qui est attachée à nôtre nature, il y a bien des mesures à prendre, & des regles à garder, pour demeurer & pour converser parmy eux. Afin donc de découvrir le danger qu'il y a de s'y exposer, & la maniere avec laquelle il s'y faut comporter, quand on est obligé de le faire, nous avons besoin des lumieres toutes particulieres du S. Esprit; demandons-les par l'intercession de la glorieuse Vierge. *Ave Maria.*

ON n'en peut douter, Messieurs, que ce ne soit par un ordre & par une conduite secrette de la divine Providence, & pour des desseins qui sont aussi justes, qu'ils nous sont inconnus, que les méchans demeurent dans le monde parmy les bons. Mais de sçavoir comment il se faut comporter avec les premiers, c'est ce qui nous touche, & ce dont il faut nous instruire pour l'interêt de nôtre propre salut; vû d'une part la necessité presque inévitable que nous avons souvent de vivre parmy eux, & de l'autre, le danger presque inévitable où nous nous mettons de nous perdre en les frequentant; malheur qui se trouve dans toutes les conditions, & qui dure souvent tout le temps de nôtre vie.

Digitized by Google

Pour ne point donc perdre de temps, dans un ſujet de cette importance, je remarque que trois choſes nous engagent ordinairement dans la compagnie des méchans, & que ces trois choſes nous impoſent auſſi trois ſortes de devoirs & d'obligations differentes. La premiere eſt que nôtre propre inclination nous porte ſouvent à les frequenter; & alors il y a obligation indiſpenſable de les fuir, de crainte de les imiter, & de devenir comme eux. La ſeconde eſt que la neceſſité nous force ſouvent à cette frequentation, par les engagemens de nôtre état, de nôtre condition, ou de nôtre naiſſance, qu'il n'eſt pas permis de rompre, & en ce cas il faut profiter de la compagnie des méchans, en ſouffrant d'eux. La troiſiéme enfin eſt que la charité nous excite quelquefois à les voir, & alors nous devons travailler à les rendre meilleurs par nos bons exemples. Voila, Meſſieurs, trois devoirs qui regardent generalement tous les Chrétiens par rapport aux perſonnes vicieuſes. Le premier nous oblige de les fuir, lorſqu'il y a danger qu'ils ne nous pervertiſſent. Le ſecond demande qu'on les ſouffre, quand on ne peut les éviter, & même qu'on tire avantage d'une ſocieté qu'on ne peut rompre. Et le troiſiéme enfin veut qu'on leur ſoit utile, en travaillant à leur ſalut. C'eſt en trois mots tout le partage de ce Diſcours.

PREMIERE PARTIE.

PRemierement, Meſſieurs, ſi c'eſt nôtre plaiſir & nôtre inclination qui nous engage à converſer avec les impies & les méchans; je dis qu'il faut alors neceſſairement

les fuir ; & c'eſt S. Paul qui nous l'apprend par ces paroles, qui ne peuvent être plus
2. ad Theſſ. 3. preſſantes : *Denunciamus vobis in nomine Domini Jeſu Chriſti, ut ſubſtrahatis vos ab omni fratre deambulante inordinatè.* Nous vous annonçons, dit-il, & nous vous commandons de vous ſeparer de la compagnie de ceux qui ne vivent pas dans l'ordre, & qui ne ſuivent pas les maximes du Chriſtianiſme ; & qui ſont ceux-là, grand Apôtre ? Vous ne les pouvez ignorer, répond-il, puiſqu'ils ſe
1. ad Cor. 5. font aſſez connoître par leurs actions ; *ſi is, qui frater nominatur inter vos, eſt fornicator, aut avarus, aut maledicus, aut ebrioſus, aut rapax ;* ce ſont ces gens de débauches, & ceux qui s'en font honneur, & qui ſont bien-aiſes d'être connus dans le monde ſur ce pied-là ; & ceux qui, quoy qu'ils cachent leur libertinage, le découvrent bien-tôt dans leur converſation. Ces libertins de profeſſion, dont les paroles marquent la corruption de leur cœur ; ces médiſans qui ne peuvent vous entretenir un quart-d'heure, qu'aux dépens de la reputation de trente perſonnes, & tant d'autres, dont les vices ſont capables de vous perdre par une contagieuſe communication.

Mais de quelle façon, grand Saint, voulez-vous qu'on les évite ? & juſqu'à quel point leur frequentation nous eſt-elle interdite ? *Cum ejuſmodi*, pourſuit-il, *nec cibum ſumere ;* pas le moindre commerce avec eux, pas la moindre ſocieté ; ne pas même prendre ſon repas en leur compagnie, de crainte que le premier morceau que vous prendriez ne ſoit le poiſon de leurs vices. Et
Ibidem.

Digitized by Google

de la part de qui nous faites-vous ce commandement si rude & si contraire à nôtre inclination ? *Denuntiamus in nomine Domini nostri Jesu* ; c'est de la part du Fils de Dieu, vôtre Maître & le mien, & qui ne le fait que parce qu'il est poussé du desir de prevenir vôtre perte, qui est infaillible dans la compagnie des méchans. La raison, Messieurs, en est prise de cet Oracle de la verité même, que quiconque se jette temerairement dans le peril, y perira immanquablement : *Qui amat periculum, in illo peribit.* Or est-il qu'il n'y a point de plus grand peril, ni de plus évident, que celuy, où l'on se trouve dans les mauvaises compagnies ; il n'y en a donc point que nous soyons plus obligez de fuir.

*Supra.*

*Ecclesiast. 3.*

Premierement il est le plus grand, eu égard au malheur où nous nous exposons ; puisqu'on y court risque de son salut, & de s'y perdre sans ressource ; parce que nous sommes ordinairement tels que sont ceux avec qui nous conversons, comme nous assure le même Texte sacré, & comme l'experience le fait assez voir : car enfin les liaisons bonnes ou mauvaises que nous faisons, semblent decider de la bonne ou de la mauvaise conduite de nôtre vie. C'est par-là même que nous jugeons de la vie & des mœurs des autres ; & la premiere information qu'on en fait, est d'examiner ceux qu'ils frequentent, persuadez que nous sommes, qu'ils leur sont semblables, & qu'ils sont souillez des mêmes vices. Nous courons donc même fortune que ces méchans avec qui nous vivons, & avec qui nous sommes liez d'interêt & d'amitié ; ils marchent dans la voye de l'i-

niquité, nous les suivons, ou ils nous y entraînent; nous arriverons donc au même terme, & nous leurs serons semblables dans le châtiment, aprés les avoir imitez dans leurs crimes. Car si, au sentiment de tous les Saints, un des plus visibles signes de nôtre prédestination, & une des marques les plus assurées de l'affection speciale que Dieu a pour quelques-uns, par preference à une infinité d'autres, est de les avoir fait naître dans le sein de l'Eglise, dans un pays où fleurit la Religion, de les avoir pourvûs de bons exemples, de Maîtres sages & sçavans, de parens pieux, qui les portent au bien & à la vertu; si, dis-je, l'on compte tout cela, comme autant de bienfaits de Dieu, & comme autant de témoignages de son amour, à cause que les impressions que l'on reçoit de toutes choses, ont une force merveilleuse pour nous porter au bien; ne pouvons-nous pas dire, par une raison opposée, que la marque la plus certaine de la reprobation d'une personne, est quand on voit qu'il se jette de dessein premedité, de son choix, & de son inclination dans les mauvaises compagnies, qui sont encore mille fois plus puissantes pour nous porter au mal?

Helas! helas! combien de personnes gemissent maintenant dans les enfers, & qui ne seroient jamais tombez dans ce déplorable malheur, sans les mauvaises compagnies, qui les y ont precipitez? Ils n'auront durant toute l'éternité que la compagnie des démons, pour avoir dans le temps recherché celle des méchans qui les imitent; & comme parle un

Prophete, leur part & leur heritage ſera avec les méchans, afin de n'en être point ſeparez aprés la mort, non plus que pendant la vie; & pluſieurs, au contraire, ont conſervé leur innocence, & ſont maintenant predeſtinez, qui ſe ſeroient perdus ſans reſſource, entraînez qu'ils euſſent été par les exemples des impies, ainſi que l'Ecriture dit d'Henoc: *Raptus eſt ne malitia mutaret intellectum ejus*; qu'il fut enlevé dans un lieu ſeparé de toute ſocieté des hommes, de crainte que le commerce du monde qui étoit alors tout corrompu, n'infectât cet eſprit innocent. Mais de rechercher ou d'examiner curieuſement pourquoy Dieu permet que celuy-là ſe trouve en tel temps, en telle rencontre, avec telles & telles perſonnes qui l'enveloppent dans leur malheur; & cet autre parmi des perſonnes vertueuſes qui le portent au bien; c'eſt ce qui n'eſt point de nôtre reſſort: c'eſt une partie du ſecret de la predeſtination, qui n'a que des tenebres pour les plus grands eſprits. Mais ce qui eſt plus clair que le jour, c'eſt que quand nous nous plaiſons malheureuſement dans la compagnie des méchans, nous ſommes en danger d'être privez pour jamais de celle des Bienheureux. *Sapient.* 4.

C'eſt pourquoy le Prophete Royal commence le premier de ſes Pſeaumes par cette exclamation: *Beatus qui non abiit in conſilio impiorum*; heureux, s'écrie-t-il, celuy qui n'a point eu de commerce avec les impies, & qui ne s'eſt point mêlé dans leur converſation! Et quoy? ce grand Roy, & ce grand Prophete, n'avoit-il rien de plus important *Pſal.* 1.

à nous dire, dés l'entrée de ce divin ouvrage, qui contient tant d'oracles, & qui est rempli de si beaux preceptes, & de si saintes maximes ? Non, Messieurs, il a crû devoir commencer par là ; parce que l'interêt de nôtre salut en dépend ; & que d'ordinaire on devient semblable à ceux que l'on frequente : c'est le premier écueil qui se rencontre dans la vie, le premier pas, & la premiere démarche qui nous fait tomber dans l'abîme de tous les crimes ; c'est par-là que le vice trouve entrée dans nôtre cœur, & que s'y glissant insensiblement par les yeux, & par l'amitié que l'on contracte avec ceux qui sont de mauvaise vie, il donne un commencement malheureux au fatal divorce que l'on fait peut-être, helas ! pour toûjours avec Dieu. Et certes, l'on peut dire que la cause la plus generale de la corruption du monde, est la conversation, l'exemple, & les discours des personnes impies, parce que c'est sur cela que les autres reglent leurs sentimens, parce que c'est ce qui fait la plus forte & la plus vive impression. Eh ! qu'il y en a peu qui ne soient emportez par les maximes pernicieuses qu'ils prennent de ceux qui sont dans le déreglement : *Beatus qui non abiit in consilio impiorum, & in cathedrâ pestilentiæ non sedit*, ajoûte-t-il ; heureux encore celuy qui ne s'est point assis dans la chaire d'erreur & de contagion. Que veut-il dire, Messieurs ?

C'est que selon l'interpretation de plusieurs saints Peres, cette assemblée des méchans est une école du vice, où on apprend le crime en le voyant commettre, où l'on est bien-tôt

maître, & auſſi ſçavant que ceux qui nous l'enſeignent : car les actions de ceux que nous frequentons, deviennent autant de preceptes qui ſe retiennent, & leurs crimes autant de leçons publiques, que les plus ignorans conçoivent & pratiquent auſſi-tôt : *In cathedrâ peſtilentiæ.* C'eſt une chaire d'erreur, & dont la doctrine contagieuſe ſe répand par tout ; parce qu'il n'y a point de mal qui ſe communique plus facilement que le vice, qui s'imprime d'abord dans l'eſprit plus fortement que ſi on le gravoit ſur le bronze & ſur le marbre avec un burin ou avec un ciſeau, & qui ne s'efface enſuite preſque jamais. Non, il n'y a point de poiſon qui s'inſinuë plus ſubtilement que les mauvais diſcours qu'on y entend, & les mauvais exemples qu'on y voit ; ah ! ce prodigieux amas de corruption détruit bien-tôt tout ce que nous avions de principes de probité, d'éducation, de vertu, & de bonnes inclinations pour le bien.

Et vous permettez aprés cela à cet enfant, lâche pere, de frequenter toutes ſortes de perſonnes, ſans vous informer ſi elles ſont vicieuſes ou non ; & puis vous oſez vous plaindre enſuite de ce qu'il eſt devenu un débauché, un libertin, de ce qu'il n'a ni reſpect ni obeïſſance pour vous ? Eh ! que penſiez-vous donc qu'il apprenoit en cette funeſte école ? Vous, mere ſans conduite, vous ſouffrez que vôtre fille aille dans toutes les compagnies, & vous vous étonnez qu'elle ſoit mondaine, qu'elle aime le luxe, le libertinage, la cajollerie ? pouviez-vous attendre

autre chose d'une si mauvaise éducation ? Elle est plus sçavante en ce métier que vous ne souhaiteriez, parce que vous l'avez laissée aller à cette école ; où l'on apprend plus que l'on ne doit, & où l'on a honte de n'être pas aussi sçavant que ses maîtres ? Qui ne tremblera, Chrétiens, en voyant qu'une sainte Therese courut risque de se perdre en la compagnie d'une de ses proches parentes, qu'elle ne pouvoit honnêtement éviter, & qui avoit déja commencé à lui inspirer l'air du monde, & à la porter à la galanterie ; de sorte que sans une faveur particuliere du Ciel, peut-être l'eût-elle pervertie, ou du moins eût-elle empêché les grands desseins que Dieu avoit sur elle ? *In cathedrâ pestilentiæ non sedit.*

Certes le Démon, ce maître d'erreur, & qui met tous ses soins à nous détourner de nôtre devoir, ne réussit jamais mieux, que quand il se sert pour ce sujet des mauvaises compagnies. Dieu ne luy permet pas de venir luy-même sous la forme d'un homme pour nous porter au peché ; mais ce malheureux le fait par autant de personnes qu'il y a de libertins ; & par ce moyen il a l'adresse de nous ôter l'horreur du vice, en nous le faisant voir dans des personnes comme nous ; & il y réussit d'autant mieux, que la compagnie des personnes vicieuses a je ne sçay quels charmes qui nous engagent, qui nous attirent, & qui nous retiennent. C'est même une des ruses & un des stratagémes de cet ennemi des hommes, de nous cacher d'abord le danger où il nous expose, ou du moins de ne

nous le pas faire paroître si grand ; semblable à un chasseur adroit, qui se donne bien de garde d'effrayer la proye qu'il a dessein de faire tomber dans les pieges qu'il luy a dressez ; au contraire il la ménage ; & bien loin de l'effaroucher par des cris tumultueux, ou par des poursuites obstinées, il l'engage insensiblement à prendre la route qu'il faut pour se perdre. C'est la maniere dont en use le démon, lorsqu'il engage une personne dans les mauvaises compagnies. Tandis qu'il luy prepare des pieges, il la laisse volontiers en repos, il ne luy suggere aucune tentation, il évite même de luy causer ces agitations de cœur si ordinaires à ceux qui s'engagent dans le crime. Enfin, rien ne l'effarouche tandis qu'elle fait ses liaisons ; parce que cela l'obligeroit peut-être à rompre tout commerce. Il endort donc cette personne, pour ainsi dire, afin que quand les liaisons, qu'elle contracte, seront fortes, & qu'elle ne sera plus en état de les rompre, il ait à son tour la liberté de faire éclater ses desseins, qui paroîtront bientôt à la ruine de cette personne, & qui luy feront connoître, mais helas ! trop tard, la grandeur du danger où son imprudence l'a plongée, puisqu'elle y court risque d'y perdre son bonheur éternel.

Mais ce qui en doit encore inspirer une plus juste crainte, est en second lieu, que ce danger n'est pas moins certain & évident, qu'il est grand. Car, Messieurs, une personne qui se jette dans les mauvaises compagnies, est comme un homme sain qui hante les pestiferez, sans se précautionner, & sans pren-

dre de preſervatifs ; l'air qu'il reſpire eſt tout corrompu, ceux qui l'approchent ſont infectez, & luy inſpirent leur venin par tous les ſens : faites que cet homme ſoit encore d'une complexion foible, & ſuſceptible de toutes les mauvaiſes impreſſions de l'air, ne tiendrez-vous pas ſa perte inévitable, & ne regarderez-vous pas comme une eſpece de miracle, s'il échappe de ce danger ? Mais ce qui rend la perte de ceux qui ſe plaiſent avec les impies, preſque certaine, c'eſt que l'attrait exterieur ſe joint à l'inclination que nous avons déja au mal, comme un homme qui étant ſur le penchant d'une montagne, dont la pente eſt roide, & qui d'ailleurs eſt pouſſé avec violence, ne peut éviter de tomber ſans un miracle ; ainſi il n'y a point de danger plus évident, & l'on demeureroit auſſitôt au milieu des flâmes, ſans en reſſentir l'ardeur, qu'au milieu des impies ſans prendre leurs vices. *De commercio ſcintillas libidinum conflabellant*, dit Tertullien ; ils vous ſouffient le feu impudique d'une paſſion qui les brûle, & qui s'attache plus facilement à ceux qui les hantent, que le feu ne fait aux matieres combuſtibles que l'on en approche trop prés. Ils inſpirent leurs vices en toutes les manieres, dit un autre, *Nemo aliquod nobis vitium aut commendat, aut imprimit, aut allinit* ; les uns en le louant, & en faiſant gloire du vice, nous le font eſtimer ; les autres l'impriment fortement en le faiſant voir ; les autres le communiquent par la ſeule frequentation ; de ſorte qu'il s'inſinuë dans nos cœurs, qu'il y entre, qu'il s'y attache d'une

*Senec. Ep. 7.*

maniere ou d'autre, & ſouvent de toutes enſemble : car quand on n'entend que l'on ne louë & que l'on n'eſtime que les plus libertins, quand on ne voit autre choſe que le vice, les images en paſſent bien-tôt des yeux dans l'eſprit, & de l'eſprit enſuite dans le cœur; on leve le maſque, & l'on a honte, comme S. Auguſtin diſoit de luy-même, de ne pas reſſembler aux plus impies.

Je ſçay bien, Meſſieurs, que l'on ne paſſe pas tout d'un coup, & pour ainſi parler, comme d'un plein ſaut, d'une extrémité à l'autre ; je ſçay que le vice a ſon apprentiſſage ; mais je ſoûtiens que jamais l'eſprit ni le cœur ne ſe corrompent plus facilement, que dans les mauvaiſes compagnies : car je veux que la bonté de vôtre naturel conſerve encore quelque temps les ſaintes impreſſions qu'il a reçûës d'une bonne éducation ; cependant il pert peu à peu l'horreur qu'il avoit du peché, & à force de le voir dans les autres, il s'y apprivoiſe, & n'en a plus tant d'apprehenſion ; la conſcience qui étoit auparavant tendre & ſenſible aux moindres fautes, s'endurcit dans la ſuite, & ne reſſent plus ſi vivement les remords que le peché luy cauſoit ; l'on en vient juſqu'à traiter de ſcrupule & de bagatelles, ce qu'on apprehendoit auparavant comme de veritables pechez ; enſuite la crainte de ſe voir raillé des autres, ſi l'on paroît plus retenu, fait qu'on s'émancipe à faire comme eux : enfin, l'eſprit étant corrompu le premier, ſeduit inſenſiblement la volonté, & l'un & l'autre ſe font une eſ-

pece de morale conforme à nôtre humeur & à nôtre inclination.

De sorte, Messieurs, que non seulement on devient semblable à ceux que l'on frequente, mais l'on s'anime même mutuelement au vice. Cette societé fomente l'inclination qu'on avoit, & fait qu'on s'y fortifie les uns les autres, qu'on se soûtient, qu'on s'y affermit, qu'on s'entraîne reciproquement dans les passions & dans les desordres, & que chacun contribuë enfin à s'en faire perdre la crainte, aprés en avoir perdu la honte : *Dum dicitur eamus & pudet non esse impudentem.* *Aug. l. 2. Confess. c. 9.*

Ce danger est donc aussi évident qu'il est grand ; & ce qui l'augmente encore, est qu'autant qu'il est facile & ordinaire de s'engager dans ce commerce, autant il est difficile de le rompre. Quand on est lié d'une amitié étroite, on fait un amy, on y met sa confiance, on le fait dépositaire de ses pensées, c'est en luy qu'on trouve sa consolation, & par-là il nous devient necessaire ; mais cette amitié, cette liaison, cette habitude ne se rompt pas ensuite si facilement, quoy que l'interêt de la conscience nous y oblige, & souvent on aime mieux se perdre, que de perdre un amy, dont les mauvais conseils, ou les mauvais exemples mettent en danger nôtre salut ; ce qui fait que le S. Esprit se sert, pour nous en détourner, des paroles les plus tendres, & des sollicitations les plus pressantes : *Fili mi, si te lactaverint peccatores, ne acquiescas eis, prohibe pedem tuum à semitis eorum.* Mon fils, dit-il, si les pe- *Proverb. 1.*

cheurs vous veulent attirer par la douceur de leur converſation, prenez bien garde de prendre le poiſon qu'ils vous preſentent; ne ſuivez pas les routes qu'ils eſtiment, & gardez-vous bien de marcher ſur leurs pas. Vous diriez, Meſſieurs, que ce chemin des impies eſt tout bordé de precipices, & que le vice qui ſe prend dans leur compagnie, ſe boit comme le lait, *Si te lactaverint peccatores;* ſoit parce que le vice s'inſinuë facilement, & avec plaiſir, dans la compagnie des pecheurs; ou, ſi nous en croyons quelques Medecins, parce que jamais le poiſon n'eſt plus dangereux que lorſqu'il eſt pris avec le lait, qui ſe change tout entier en venin, pour être de toutes les liqueurs la plus facile à ſe corrompre: *Fili mi, ſi te lactaverint peccatores, ne acquieſcas eis.* Si donc les pecheurs, & les perſonnes vicieuſes vous preſentent ce lait, c'eſt à dire la douceur & les charmes de leur converſation, ſçachez que vous êtes dans un danger auſſi évident de vous perdre; qu'un homme ne peut être en peril plus manifeſte de perdre la vie, que d'avaler un poiſon mortel.

D'où il s'enſuit, Meſſieurs, que la frequentation des méchans eſt une occaſion prochaine de pecher, à ceux qui connoiſſent leur foible, & à qui l'experience a appris qu'ils n'en ſortent jamais ſi innocens qu'ils y ſont entrez: & par conſequent qu'il y a une obligation indiſpenſable de la fuir; parce que pour nous y conſerver & pour nous y garantir du peché, nous avons beſoin des graces de Dieu les plus fortes & les plus efficaces,

Digitized by Google

& que jamais les graces ne ſont moins efficaces que dans ces rencontres. Car en verité, jamais le temps & le lieu ſont-ils moins favorables que dans les mauvaiſes compagnies, d'où les ſentimens de Dieu ſont bannis comme des penſées importunes ? Eſt-on jamais moins diſpoſé à recevoir la grace, que lorſque l'on donne plus d'accés au crime ? Y a-t-il circonſtance moins propre pour ſeconder ces inſpirations du Ciel, que celle où tout nous porte à les rejetter ; & où Dieu même, bien loin de nous en donner d'extraordinaires, comme demanderoit la grandeur du danger où nous ſommes, retireroit plûtôt celles que nous aurions ? En effet, vous voulez marcher ſur un penchant gliſſant, & vous pretendez que Dieu par une grace toute particuliere vous empêche de tomber ; que tandis que vous portez un flambeau au milieu des orages, il faſſe ceſſer tout à coup les vents pour ne le pas éteindre ? Vous portez un treſor dans un vaſe fragile, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, & le laiſſant tomber imprudemment, vous voulez que Dieu luy donne la ſolidité des marbres, & qu'il change en vôtre faveur le cours ordinaire de ſa Providence ? C'eſt une prétention injuſte & inſenſée ; c'eſt une temerité, qui merite que Dieu vous abandonne à vous-même.

En faudroit-il davantage, Meſſieurs, pour vous porter à fuir ces funeſtes compagnies ? Quel interêt plus cher à ménager que celuy de vôtre ſalut ? Quel plus grand peril que celuy qu'on y court de la perte de ſon inno-

Digitized by Google

cence, de toutes ſes vertus, & enſuite de ſon bonheur éternel ? Et quel motif plus preſſant pour nous faire rompre tout commerce, & tous les attachemens que nous y pourrions avoir, que de conſiderer ſerieuſement les funeſtes naufrages de ceux, qui ſe ſont embarquez mal à propos ſur la même route ? Naufrages, dont les triſtes debris nous avertiſſent ſans ceſſe du danger où nous ſommes, à moins que nous ne nous en retirions au plûtôt.

Mais quoy ? pour le fuir, me direz-vous, il faut donc ſortir hors du monde, puiſqu'il ſe rencontre par tout des méchans ? C'eſt, Meſſieurs, l'objection même que ſe fait l'Apôtre S. Paul : *Alioqui debueratis ex hoc mundo exiiſſe* ; & certes, c'eſt une des choſes des plus fâcheuſes qui ſoit en la vie, que de ſe voir obligé de vivre parmy eux, ſouvent malgré nous ; mais nous allons voir de quelle maniere il faut en uſer alors ; & c'eſt la ſeconde Partie de ce Diſcours. 1. ad Cor. 5.

SECONDE PARTIE.

NOus avons dit, Chrétiens, que la ſeconde choſe qui engage les bons dans le commerce des méchans, eſt la neceſſité ; parce que c'eſt un ordre de la Providence de Dieu, qui permet qu'ils ſoient confondus en ce monde, comme autrefois les Egyptiens l'étoient avec les Iſraëlites, & comme l'yvraye l'eſt ordinairement avec le bon grain. Il y a de certains engagemens d'emplois & de conditions, où il faut demeurer neceſſairement, des liens que la nature a formez elle-même, des alliances qu'il n'eſt pas en nô-

Digitized by Google

tre pouvoir de rompre ; par exemple, une femme qui aura un mary vicieux, ne peut pas pour cela le quitter, ni un enfant de famille sortir de la maison de son pere ; il se trouve dans la vie mille autres semblables rencontres ; c'est une necessité où la naissance, les loix, & nôtre condition nous engagent. Or, Chrétiens, puisque la necessité n'a point de loy, Dieu alors ne vous oblige pas de fuir les méchans, mais de faire, comme on dit communement, de necessité vertu, & de tirer même quelque avantage de leur frequentation : car c'est pour cela qu'il permet ce mêlange ; comme nous voyons dans l'Evangile, qu'il ne veut pas qu'on arrache l'yvraye qui est mêlée avec le bon grain, mais qu'on la laisse croître jusqu'au
*Matth.* 13. temps de la moisson, *Sinite utraque crescere usque ad messem ;* & cela pour deux belles raisons, que je vous prie de bien remarquer.

Premierement, Messieurs, parce que les méchans fournissent aux bons une infinité d'occasions de pratiquer la patience, & les vertus les plus heroïques. La vertu n'auroit point d'occasion de paroître si elle ne trouvoit point d'obstacle à vaincre, & l'on ne pourroit pas même la discerner d'avec les vertus fausses & apparentes : car comment peut-on dire veritablement qu'un homme est patient, doux, charitable, condescendant, si cet homme n'a rien à souffrir, si personne ne le contredit, si personne ne s'oppose à ses volontez ? Ainsi l'on peut dire en quelque façon, que ce sont les méchans qui font les bons, comme autrefois les Tyrans & les

Digitized by Google

bourreaux faisoient les Martyrs ; & c'est-là le veritable dessein de Dieu, dans le mêlange qu'il a permis des bons avec les méchans, selon la pensée du grand S. Augustin : *Ne putetis gratis malos esse in hoc mundo ; omnis malus, aut ideo vivit ut corrigatur, aut ut per illum bonus exerceatur.* Non, ce n'est point sans sujet que Dieu laisse les méchans en ce monde ; il a son but & ses fins, que luy seul connoît, & ce n'est pas à nous à les penetrer ; mais s'il nous est permis d'en juger par ce que nous voyons, c'est afin, ou qu'ils se corrigent, ou qu'ils servent d'exercice aux bons. *In Psalm. 54*

Car, dites-moy, David auroit-il jamais paru si patient, s'il n'avoit vêcu avec Saül, qui l'a persecuté sans cesse & sans relâche ? Si les freres du Patriarche Joseph avoient été aussi vertueux que luy, auroit-il été si grand & si juste ? Si Jacob n'eût point eu un frere si violent, & dont le cœur étoit aigri & ulceré contre luy, auroit-il eu le moyen de pratiquer tant de patience & de douceur ? Ce qui fait que le même saint Docteur explique en ce sens les paroles que l'Ecriture dit de ce grand Patriarche, lorsqu'il étoit encore renfermé dans le sein de sa mere, avec Esaü : *Major serviet minori* ; que l'aîné seroit serviteur du cadet : *serviet*, dit-il ; non seulement il luy sera soûmis & sujet, comme on l'explique communement, mais il luy servira ; comme l'on dit qu'un homme nous a servi en pensant nous nuire, qu'il a procuré nôtre bien, & avancé nos affaires, lorsqu'il *Genes. 25*

Serm. 78. de temp. croyoit les ruiner entierement : *Serviet non obsequendo, sed vexando.*

Ah, Messieurs, le grand & l'important service que les impies rendent aux gens de bien, sans que souvent les uns ni les autres y fassent reflexion ! Les méchans ne le pretendent pas, & cela est bien éloigné de leur pensée ; les bons ne se l'imaginent pas, & souvent ils ont des sentimens tout contraires ; mais c'est le dessein de Dieu, qui le sçait, qui le veut, qui le permet, & qui l'a ainsi ordonné de toute éternité. Oseray-je vous dire même que tous nos amis ensemble ne pourroient jamais nous faire tant de bien que fera un calomniateur, un traître, un envieux, en un mot, un ennemy ; puisqu'il sert à affermir nôtre vertu, à exercer nôtre courage, & à la faire croître ; à peu prés comme les agens naturels redoublent leurs forces lorsqu'ils sont environnez de leur contraire ? Nous voyons une belle image de cette verité dans l'Ecriture, entre les playes dont Dieu frappa l'Egypte ; on vit par un prodige surprenant, l'eau & la grêle mêlées avec le feu ; mais ce qui étoit plus admirable, est que l'eau qui naturellement éteint le feu, luy donnoit plus de force & plus d'activité pour brûler : *Et quod mirabile erat*, ajoûte le Texte

Sapient. 16. sacré, *in aquâ quæ omnia extinguit, plus ignis valebat.* C'est ainsi que par un effet admirable de la grace, Dieu permet souvent que les méchans vivent parmy les bons, afin que leur vertu, que les vices sembloient devoir éteindre, en devienne au contraire plus forte.

Digitized by Google

& plus courageuſe. Ainſi, femmes Chrétiennes, lorſque je vous entends plaindre d'un mary qui fait vôtre croix & vôtre ſuplice; lorſque je vous entends dire, qu'il eſt le plus imperieux, le plus emporté, & le plus inſupportable de tous les hommes, & que vous vous imaginez ne pouvoir jamais faire vôtre ſalut avec luy; je n'ay rien de meilleur, ni de plus conſolant à vous répondre, que c'eſt par-là, au contraire, que Dieu a pretendu vous ſauver, que c'eſt luy qui vous a deſtiné cette croix, & qui a permis que cet homme vous fût une occaſion continuelle de patience; car ſans cela, que feriez-vous de conſiderable pour le Ciel? Quelle occaſion de merite auriez-vous? Quel moyen de pratiquer la vertu?

Vous qui êtes engagé dans cet employ, & dans cette condition, où vous ne doutez point que Dieu ne vous ait appellé, vous ne pouvez éviter de converſer avec des méchans & des vicieux, qui vous font gemir mille fois le jour; & quel moyen, dites-vous, de bien vivre avec ces demons ſous la figure d'hommes? Vous vous trompez, ils vous y ſerviront, ſi vous voulez, autant & plus que les juſtes mêmes; ceux-cy vous donneroient l'exemple de la vertu, & ceux-là vous en ſuggerent la matiere & le ſujet: les uns vous y exciteroient peut-être aſſez foiblement, & les autres vous en font une eſpece de neceſſité; les bons vous donneroient des preceptes de faire le bien, & les méchans vous en fourniſſent l'occaſion & le moyen de le pratiquer; vous que la neceſſité oblige de demeurer dans

cette maiſon, qui eſt, dites-vous, une vraye image de l'Enfer, pour le deſordre & pour la confuſion que vous y voyez; vous y pouvez trouver le Paradis, ſi vous ſçavez tirer l'avantage de cette occaſion, étant dans l'exercice continuel tantôt de la douceur, tantôt de la charité, & tantôt de la reſignation à la volonté de Dieu.

La ſeconde raiſon, Meſſieurs, de cette conduite de Dieu ſur les juſtes, c'eſt que leur vertu même en eſt plus illuſtre; c'eſt à dire, que la vertu de ceux qui demeurent vertueux parmy les méchans, dont ils ne peuvent ſe ſeparer, que leur vertu, dis-je, en eſt infiniment plus éclatante & plus glorieuſe. Surquoy Tertullien dans ſon Apologetique fait cette queſtion, ſçavoir ſi l'on pouvoit de ſon temps vivre en ſocieté, & entretenir commerce avec les Payens; veu qu'ayant tant de choſes communes avec eux, une même ville, les mêmes loix, & les mêmes Souverains, il ſemble qu'il étoit comme impoſſible de ſe défendre du vice & de l'erreur que l'on avoit ſans ceſſe devant les yeux; juſque-là que les Idolatres mêmes ſe moquoient des Chrétiens, & leur diſoient par raillerie, qu'ils ne devoient pas ſe ſervir des mêmes élemens qu'eux, puiſqu'ils faiſoient profeſſion d'une autre vie, & d'une Religion qui n'avoit rien de commun. Mais ce Pere leur fait cette ingenieuſe réponſe qui decide toute l'affaire, *Pares ſumus*, dit-il, *vitâ non diſciplinâ*: Vous avez bonne grace de nous reprocher le commerce que nous avons avec vous, vous avez bonne grace de nous reprocher que nous ſommes

ſous la dépendance des mêmes Maîtres ; ſçachez que ſi la neceſſité nous oblige d'y vivre, & d'y demeurer par les devoirs indiſpenſables de nôtre condition, ſçachez, dis-je, que nôtre profeſſion & nos mœurs nous en ſeparent aſſez ; & c'eſt nôtre gloire de voir que dans une même Republique, & ſouvent dans une même famille, on remarque en nous des manieres ſi differentes des vôtres.

En effet, Meſſieurs, comme dans la nature, un contraire fait paroître ſon contraire, comme dans la peinture les ombres relevent les autres couleurs, comme dans l'ordre de l'Univers les monſtres & les difformitez de quelques creatures font paroître la beauté des autres ; de même, dans la vie Chrétienne, les méchans ſervent à faire éclater la vertu des Juſtes. Car enfin être bon parmy les bons, il ſemble que ce ne ſoit pas une loüange fort ſinguliere ; mais que l'on ſoit fidele à Dieu en la compagnie de ceux qui l'abandonnent, mais qu'on ſuive le chemin étroit de la vertu, pendant que l'on voit tant de perſonnes marcher dans la voye ſpacieuſe du vice, *Immenſi præconii eſt*, dit S. Gregoire le Grand, *inter malos bonum extitiſſe*. C'eſt-là la gloire de la vertu, c'eſt ce qui la diſtingue, & ce qui attire les yeux & l'admiration de tout le monde, *immenſi præconii eſt*. C'eſt, en un mot, le ſujet d'une loüange immenſe, & qui ne ſe peut exprimer ; auſſi eſt-ce l'éloge par où l'Ecriture commence la vie du Saint Hom-

*l. 2. Moral.*

me Job, qui étoit recommandable par
Job. 1. tant d'autres endroits, *vir erat in terra Hus, justus & simplex*, c'étoit un homme de bien, qui vivoit dans une terre infidelle appellée Hus. Et quoy! est-ce un si grand miracle de voir un homme de bien dans tout un pays? Combien y en avoit-il d'autres sur la terre, dont on ne parle pas? Mais avoir été fidele au milieu des Idolâtres, dont cette terre étoit le sejour, sans avoir jamais donné dans leurs erreurs; mais être demeuré juste parmy tant d'impies, sans participer à leurs crimes, c'est une gloire qui luy étoit singuliere, *immensi præconii est*. C'est ce qui l'a rendu glorieux devant Dieu & devant les hommes, & ce qui a fait éclater si hautement sa vertu.

Ce n'est donc pas sans sujet, Chrétiens, que Dieu souffre les méchans, puisque de cette necessité, qui nous oblige souvent de vivre parmy eux, nous en pouvons faire le sujet de nôtre gloire, de nôtre merite, & de nôtre couronne: Ainsi donc si c'est la necessité qui nous engage dans le commerce des méchans, imitons en cela Dieu même, qui étant obligé de se trouver au milieu d'eux, comme il se trouve dans toutes les autres creatures, par l'immensité de son estre, s'en éloigne cependant d'affection, & fait en sorte qu'il en tire sa gloire, quoyqu'ils soient ses plus grands ennemis; de même, Messieurs, si nous sommes contraints par la necessité de nôtre état ou de nôtre condition, de converser

avec les méchans, il faut que nôtre cœur ſoit éloigné, je ne dis pas de leurs perſonnes, car il les faut toûjours aimer, en quelque état qu'ils puiſſent être, mais de leurs mauvaiſes maximes & de leurs méchantes mœurs. Enfin il faut que nous tâchions de profiter même des moindres occaſions qu'ils nous fourniſſent de pratiquer la vertu.

Mais ce n'eſt pas aſſez, de tirer quelque avantage de la compagnie des méchans, il faut encore leur être utiles à eux-mêmes, en tâchant de procurer leur ſalut; nous l'allons voir autant que le temps nous le permettra dans cette derniére partie. Nous avons dit, Meſſieurs, que la troiſiéme choſe qui nous peut engager dans la compagnie des méchans, c'eſt la charité, qui doit nous porter à les retirer du vice; & Dieu, qui a permis ce mêlange autant pour l'utilité des méchans que pour l'avantage des bons, les ſouffre dans cette vuë, dit encore Saint Auguſtin, afin qu'ils ſe convertiſſent par l'exemple des gens de bien, & afin de les confondre un jour, s'ils ne profitent pas d'un ſi grand avantage. III. PARTIE

C'eſt pourquoy nous liſons dans l'Ecriture une choſe aſſez ſurprenante, c'eſt que lorſqu'il fut queſtion de rappeller les Iſraëlites, & de les retirer de Babylone, aprés une captivité de plus de ſoixante ans; il y eut un combat entre les deux Anges Tutelaires de ces deux peuples: l'un demandoit à Dieu qu'ils ſortiſſent au plûtoſt, de crainte qu'ils ne ſe corrompiſſent par le mê-

lange de ces infideles, & l'autre prioit qu'ils y demeuraſſent, pour le ſalut & pour la converſion des Babyloniens, qui étoient commis à ſa conduite; chacun avoit ſes interêts differens, chacun ſes craintes, chacun ſes vûës. D'où vient cela, je vous prie? C'eſt, Meſſieurs, que s'il y a du danger pour les bons de vivre avec les méchans, il y a du profit pour les méchans de converſer avec les bons; ce ſont des malades qui n'ont pas même le ſentiment de leur mal, & qui n'auroient garde d'aller chercher le Medecin, s'il ne les venoit trouver. En ce cas la charité demande ſouvent, que nous converſions avec les méchans, particulierement ſi nous ſommes chargez de la conduite des ames; bien loin de les fuir, alors nous ſommes obligez, non ſeulement de les recevoir, mais de les aller chercher même, de les ſolliciter à changer de vie, de les prévenir, de les exhorter, de les prier, de les preſſer de penſer à l'importante affaire de leur ſalut, & les Perſonnes Apoſtoliques font leur occupation ordinaire de les aller chercher quelquefois juſqu'aux extremitez de la terre; il y a même de certaines rencontres, où toutes ſortes de perſonnes ſont obligées de les ſecourir, & de tâcher de les gagner à Dieu, *mandavit unicuique de proximo ſuo.* Eccleſiaſtic. 17.

Mais comme il ſeroit aſſez difficile de decider juſques où va cette obligation, auſſi-bien que de démêler ſouvent ſi c'eſt la charité qui nous y porte, ou ſi nous ne nous flatons point de ce pretexte, j'aime mieux,

vous conjurer par cette charité même, de tâcher selon vôtre état, & selon les rencontres, de faire vôtre possible pour les retirer du peché, & de regarder cela comme le plus grand service que vous leur puissiez rendre. Combien de Saints ont quitté leurs retraites & leurs solitudes pour secourir les pecheurs & les retirer de leurs vices? & c'est ce qui nous doit aussi porter à faire tous nos efforts pour travailler à leur salut, & pour les retirer de leurs desordres, chacun selon son état & sa condition.

Mais pour cela, que de mesures à garder, que de précautions à prendre! Dieu ne veut pas qu'on s'y engage temerairement, ni que toutes sortes de personnes s'en mêlent, ni que ceux qui s'en doivent mêler même, le fassent en tout temps, ni en tous lieux; mais quand nous nous comportons dans une si grande affaire avec toute la prudence necessaire, que nous cherchons le pecheur, sans exposer temerairement nos remontrances à ses risées, quand nous sçavons le prendre éloigné de ses compagnons de débauches, & des lieux où il a coûtume de commettre le crime, quand nous sçavons tirer avantage des petits accidens qui luy surviennent, & prendre de-là occasion de le faire rentrer en luy-même, ah! pour lors Dieu qui nous engage à ce devoir, nous soûtient, & nous anime. *Non utique transire in Ægyptum criminosum est*, dit S. Ambroise, *sed transire in mores Ægyptiorum.* Ce ne fut pas un crime pour Moyse de passer en Egypte, puisqu'il y alla pour délivrer le

Peuple de Dieu ; mais comment ſe prit-il pour venir à bout d'un ſi grand ouvrage ? Il ne ſe mêla point parmi les Egyptiens, c'eſt à dire qu'il n'en prit point les mœurs, il ne ſe laiſſa point corrompre par leur exemple, parce qu'il n'y alla que par les ordres de Dieu, pour délivrer les Iſraëlites de la ſervitude & de l'oppreſſion ; c'eſt le modele de ceux que le zele engage dans le commerce du monde, & il faut que Dieu les y appelle, que le deſir du ſalut des pecheurs, & une ardente charité les y pouſſe ; il faut qu'ils voyent quelque eſperance de gagner ces malheureux, ſans crainte d'en être pervertis eux-mêmes : car la charité que nous nous devons à nous mêmes, doit toûjours être la premiere ; de ſorte que ſi vous êtes auſſi ſuſceptible du mal, que ceux avec leſquels vous converſez, ſi vous jugez qu'apparemment la foule vous entraînera plûtoſt, que vous ne ſervirez de rempart pour arrêter les deſordres des autres ; alors il faut que la charité que vous devez au Prochain, cede à la charité que vous vous devez à vous même, parce que comme il y a des pechez que l'on ne peut vaincre que par la fuite, de même il y a des pecheurs, que nôtre foibleſſe nous engage abſolument de fuir.

CONCLUSION. COncluons ce diſcours, Meſſieurs, & revenons à ce que nous avons dit d'abord. Si c'eſt vôtre interêt, ouy j'oſe vous le répeter, ou vôtre plaiſir, qui vous fait rechercher la compagnie des méchans,

ſans y être engagez par la neceſſité de vôtre condition, ou par la charité, ouy je recommence à vous conjurer encore une fois, par l'interêt de vôtre ſalut, par la charité que vous vous devez à vous-même, par la fidelité que vous devez au ſervice de Dieu, de n'avoir jamais de commerce avec eux. *Recedite à tabernaculis hominum impiorum.* C'eſt le precepte que Dieu donna autrefois aux Iſraëlites, par la bouche de ſon Legiſlateur: *Nolite tangere quæ ad eos pertinent, &c.* Et pourquoi cette défenſe ſi ſouvent reïterée, & en tant de façons ? en voici la raiſon, *ne involvamini peccatis eorum*, de peur qu'ils ne vous envelopent dans leurs crimes, & que vous n'ayez en ſuite part à leur malheur & à leurs ſuplices. *Numer.* 16.

Vous diriez, Meſſieurs, que la juſtice de Dieu feroit en ce point, comme la juſtice des hommes. Quand un vol ou un meurtre a été commis, on ne ſe ſaiſit pas ſeulement de ceux qui l'ont fait, mais encore de ceux qui ſont dans leur compagnie; non pas que la juſtice divine ne ſçache bien diſtinguer l'innocent d'avec le coupable; mais c'eſt que hanter les méchans, c'eſt ſe rendre complice de leurs crimes, & ſouvent pour le peché d'un ſeul, Dieu a puni des Villes toutes entieres. *Anathema in medio tui eſt Iſraël*, diſoit-il autrefois à ſon peuple. Iſraël, Peuple de Dieu, tu t'étonne de voir les fleaux & les maledictions de la Juſtice Divine tomber ſur toi, cherche & examine bien, il y a au milieu de toi un *Ioſué.*

Achan, qui eſt un voleur & un ſacrilege. *Si tu ne retranche au plûtoſt ce membre corrompu*, Dieu exercera ſa vengeance ſur tout le corps.

C'eſt en ce ſens que je puis prendre, avec S. Chriſoſtome, ces paroles du Sauveur : *Si oculus tuus dexter ſcandaliſat te, erue illum, & projice abs te.* Oui, ſi cet ami, qui vous eſt plus cher que vos yeux, vous porte au mal en le frequentant, & vous eſt une occaſion de ſcandale, il faut rompre avec lui ; mais c'eſt tout mon conſeil, il m'eſt auſſi neceſſaire pour mes affaires, que mes yeux le ſont pour me conduire ; mais il eſt vicieux, & capable de vous perdre, *erue illum, & projice abs te. Si manus tua dextera ſcandalizat te.* C'eſt, dites-vous, un Serviteur fidele, adroit, laborieux, vigilant ; c'eſt mon bras droit, je ne m'en puis paſſer ; mais c'eſt un blaſphemateur & un impie, plus prejudiciable à vôtre ſalut & au ſalut de vôtre famille, qu'il n'eſt utile au bien de vôtre maiſon ; il faut vous en défaire & le chaſſer, *abſcinde illam & projice abs te, vel ſi pes tuus ſcandalizat te.* Cet autre eſt l'appui & le ſoûtien de vôtre fortune ; mais l'exemple de ſes vices eſt capable de vous corrompre, quelque étroite que ſoit la liaiſon que vous avez avec lui, il faut vous retirer de ſa compagnie ; parce que l'interêt de vôtre ſalut vous doit être plus cher que tout le reſte.

*Matth. 5.*

Il faut faire dés maintenant ce que les Anges feront à la fin des ſiecles, dit un Saint Pere, quand ils ſepareront les bons

d'avec les méchans, *separabunt malos de medio Justorum.* Ce sera le temps de la moisson, auquel l'yvraie sera séparée du bon grain. Il faut par un jugement anticipé, prévenir cette séparation, de crainte d'être alors confondu avec les méchans. Il faut à l'exemple du Prophete Roïal, les haïr en quelque maniére: *Perfecto odio oderam illos;* c'est à dire se comporter avec eux, comme avec les personnes que nous haïrions effectivement, ne les point voir, ne leur point parler, fuïr leur rencontre, ne rechercher jamais leur compagnie, *& cum impiis non sedebo.* Il faut en un mot s'en séparer dés cette vie, pour ne les point suivre dans l'autre, parce qu'ils n'auront point de part à la gloire éternelle, que je vous souhaite, &c.

*Matth.* 13.

*Psalm.* 138.

*Psal.* 25.

# XI. SERMON

## POUR LE SIXIE'ME DIMANCHE APRE'S L'EPIPHANIE.

*Du ſoin des petites choſes, & qu'il ne faut rien negliger au ſervice de Dieu.*

Simile eſt Regnum Cœlorum grano ſinapis, quod minimum eſt omnibus oleribus, &c. *Matth. cap.* 13.

*Le Royaume du Ciel eſt ſemblable à un grain de ſenevé, qui eſt la plus petite de toute les ſemences.* S. Matth. ch. 13.

C'Est une choſe aſſez ſurprenante, Meſſieurs, de voir que l'Oracle de la verité même compare aujourd'huy dans nôtre Evangile la choſe du monde la plus grande & la plus précieuſe, à la plus

petite & à la plus mépriſable ; & que le Royaume des Cieux ne ſoit repreſenté que ſous le ſymbole de la plus petite de toutes les ſemences. Mais c'eſt que le Sauveur nous découvre par-là une des plus importantes veritez de toute la Morale Chrétienne ; qui eſt que les grandes choſes dépendent ordinairement des plus petites ; & qu'en matiere de vice & de vertu, rien n'eſt petit devant Dieu, qui d'un côté recompenſera d'un poids éternel de gloire, les moindres ſervices que nous luy rendons ; & qui de l'autre ſe rebute des plus legers défauts, & les punit ſouvent dés cette vie, par les châtimens les plus redoutables.

De maniere que la fidelité que nous devons à ce Souverain Maître, doit être generale, & s'étendre juſqu'aux plus petites choſes ; que l'obeïſſance que nous rendons à ſes loix & à ſes commandemens, doit être ſans réſerve & ſans exception, & que ce n'eſt pas connoître ce qu'il merite, que de faire ces frivoles diſtinctions de grand & de petit, quand il s'agit de l'interêt de ſa gloire, ou de nôtre propre ſalut ; parce que les plus foibles commencemens s'augmentent par des progrez imperceptibles, & ſe terminent ordinairement aux effets qu'on attendoit le moins. C'eſt pourquoy j'ay deſſein de vous entretenir de l'importance qu'il y a de ne rien negliger dans le ſervice de Dieu, & de luy être fidele juſques dans les moindres devoirs, ne voyant pas de moyen plus infaillible, non ſeulement pour s'empêcher de tomber dans les plus grands déſordres,

mais encore de s'élever juſqu'à la plus haute perfection de ce état. Implorons pour ce ſujet les lumieres de ſon divin Eſprit, par l'entremiſe de Marie. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

C'Eſt, Meſſieurs, une belle remarque qu'a fait Tertulien, que Dieu dans l'Ecriture ne prît le nom de Maître & de Seigneur qu'aprés qu'il eut creé le premier Homme, & qu'il luy eut imprimé les traits de ſa reſſemblance, & les caracteres de ſa grandeur; comme ſi avant cela, il n'eût point eû proprement de ſujets à qui il pût intimer ſes ordres. En effet les Cieux, la Terre, les Aſtres & les Elemens pouvoient bien entendre ſa voix pour luy obeïr; mais ils n'avoient point de liberté, pour apporter la moindre reſiſtance à ſes Commandemens: mais ſi tôt qu'il eut formé ce chef-d'œuvre de ſes mains, ce fût alors qu'il commença à prendre le nom de Maître & de Souverain, & ſe ſervit de ſon droit, en donnant une Loy à Adam, & en luy faiſant un commandement qu'il ne pût tranſgreſſer ſans ſe perdre. *Antè Deus*, dit ce Pere, *retrò Deus, nunc autem Dominus.* Mais ce qu'ajoûtent quelques autres Peres, me donne lieu d'entrer dans mon ſujet, lorſqu'ils aſſurent que ce Maître & ce Souverain fit alors à l'homme, qui étoit ſon veritable Sujet, un grand Commandement dans une petite choſe, en luy défendant de manger d'un certain fruit qu'il luy marqua, & en l'engageant à luy être fidele, par l'interêt qu'il devoit prendre au bonheur de toute ſa poſte-

rité, puiſque ce bonheur étoit attaché à l'obeïſſance d'Adam ; en ſorte que, par le plus grand châtiment que Dieu ait jamais pris dans la ſuite, d'aucun autre peché, le crime d'un ſeul a rendu tout le monde coupable, & a été la cauſe de tous nos malheurs ; d'où S. Auguſtin tire cette conſequence, que la grandeur de l'obeïſſance ne ſe meſure pas toûjours à l'importance de la choſe qui eſt commandée, mais au pouvoir & à la dignité du Legiſlateur : Ainſi Dieu fit alors la premiere & la plus importante de ſes Loys, d'une choſe qui ſembloit la plus legere ; pour apprendre à tous les hommes, par l'exemple de leur Chef, qu'il exige d'eux une obeïſſance generale dans les grandes & dans les petites choſes, & qu'il faut luy être fidele en tout.

Ce n'eſt pas, Chrétiens, que je veüille ſoûtenir icy, qu'il n'y ait point de petites tranſgreſſions contre les Loys de Dieu, même les plus importantes ; car ç'a été une erreur de quelques anciens Philoſophes, qui s'imaginoient que tous les pechez étoient égaux ; mais c'eſt que les plus petits ont de grandes ſuites, & conduiſent inſenſiblement juſqu'aux extremitez les plus funeſtes, comme nous verrons dans la premiere partie ; & par une raiſon oppoſée, je tâcheray de vous montrer dans la ſeconde, comme les plus petites choſes, en matiere de ſainteté, ſont le ſujet des plus hautes vertus, & nous font monter, comme par degrez, au comble de la perfection ; d'où il s'enſuit qu'il n'y a rien à negliger au ſervice de Dieu,

ni rien de si petit, qui n'ait de grandes suites, soit pour le mal ou pour le bien. Ce sera tout le partage de ce discours.

PREMIERE PARTIE.

CE qui doit donc d'abord nous obliger à être fideles à Dieu, & à être exacts & réguliers dans tous nos devoirs, sans distinction de grands & de petits, c'est, Messieurs, qu'il est difficile, pour ne pas dire moralement impossible, de manquer de fidelité dans les uns, sans devenir infidele dans les autres, & sans se mettre en danger d'être réprouvé. C'est le Sage qui nous en assûre, en disant que quiconque méprise les petites choses, tombera insensiblement dans les grandes; & le Sauveur même nous apprend que celuy qui est fidele dans les choses qui semblent les plus legeres, le sera dans les choses les plus grandes & les plus importantes. Or quoyque cet Oracle prononcé par la Verité même, dût suffire pour nous porter ensuite à une exactitude entiere, dans toutes nos obligations; afin cependant d'en concevoir plus vivement les consequences, permettez-moy de vous déduire les raisons sur lesquelles il semble que cet Oracle est fondé.

Je les prends de trois choses, que le premier peché a laissé à tous les hommes, & qu'il a comme imprimé dans le fond de nôtre être. Premierement l'erreur de l'esprit. Secondement, le penchant de la volonté. Troisiémement, la passion qui s'éleve dans l'appetit. Voilà les trois funestes sources de nos desordres, & qui font qu'en matiere de

peché, il eſt aiſé de confondre le grand avec le petit ; puiſque l'erreur de l'eſprit nous fait prendre ſouvent l'un pour l'autre, que le penchant de la volonté nous pouſſe naturellement de l'un à l'autre, & que la paſſion nous fait imperceptiblement tomber de l'un dans l'autre.

Pour développer cecy, & luy donner plus d'étenduë, je dis, premierement, que l'erreur dont nôtre eſprit eſt prévenu, nous fait prendre ſouvent un grand mal pour un petit, & qu'il n'y a rien de plus facile & de plus ordinaire ; que de ſe tromper dans le jugement que nous faiſons là-deſſus. En effet, quoyqu'il ſoit plus rare de prendre les petites choſes pour les grandes, on ne laiſſe pas d'en voir qui ſont prévenus de cette erreur, du moins dans la pratique, & qui font conſcience de certaines choſes de peu d'importance, mais qui n'en font point de violer les devoirs les plus indiſpenſables ; car c'eſt le reproche que le Fils de Dieu faiſoit aux Phariſiens, qui mettoient toute la perfection de la Loy à garder de legeres obſervances qu'ils s'étoient preſcrites eux-mêmes, & qui ne faiſoient nul ſcrupule de tranſgreſſer les plus grands preceptes de la Loy ; qui ſe faiſoient un merite de garder des traditions humaines, juſquà les ſubſtituer à la place des devoirs les plus juſtes & les plus naturels ; qui euſſent crû commettre un grand crime, s'ils ſe fuſſent mis à table ſans s'être lavé les mains ; mais qui ſe croyoient innocens aprés s'être ſoüillez de grands pechez, tels qu'étoient les in-

justices, les violences, les usures & les autres excez qu'ils commettoient tous les jours. N'étoit-ce pas-là une erreur qui alloit jusqu'à l'extravagance? & qu'on croiroit ne pouvoir tomber que dans l'esprit des Pharisiens, aveuglez par leur presomption, si l'on ne voyoit encore parmy les Chrétiens des gens de ce caractere, qui font consister toute leur pieté en de petites pratiques; mais qui comtent pour rien les vengeances, les médisances, & l'omission des plus importantes obligations de leur charge? N'est-ce pas une manifeste illusion d'un esprit seduit, qui se forme des principes faux pour regles de sa conduite, en prenant l'accessoire pour l'essentiel, & les petites choses pour les plus grandes?

Le nombre en est assez grand, mais il n'approche pas à beaucoup prés, de la multitude de ceux qui donnent dans l'autre extremité. Ce qui n'est pas une moindre illusion; quoique ceux-là prennent le contrepied des Pharisiens, & que leur erreur consiste à prendre les grandes choses pour de petites. Erreur grossiere, mais erreur dangereuse & funeste; car à force de se permettre de certains pechez qu'on croit legers, sans scrupule, & sans reflexion, on se fait la conscience sur ceux qu'on regarde comme plus considerables, par un faux jugement qu'on se forme dans les affaires, où l'amour propre trouve son interêt; & c'est de-là que naissent ces faux prejugez, que tant de personnes ne font point difficulté de prendre pour des regles

sûres & certaines. On se persuade, par exemple, que la fourberie & la mauvaise foy dans le commerce & dans le trafic, n'est qu'une adresse & une industrie, dont la coûtume a authorisé l'usage : que les conversations dangereuses, les entretiens trop libres, & les libertez scandaleuses ne sont qu'un enjoüement & des galanteries innocentes ; que les petites médisances ne sont que des discours divertissans. En verité, peut-on faire encore distinction des grandes & des petites choses, quand on s'est mis sur le pied d'un homme plaisant & agreable, qui sçait entretenir les compagnies, & soûtenir une conversation enjoüée, quand on s'imagine que les railleries sur la Religion, & sur les choses les plus saintes, ne sont que des traits d'esprit, quoyqu'elles soient de grandes impietez ? quand on prend les vengeances & les haynes declarées pour de petits ressentimens, qu'une injure reçuë a coûtume de faire naître d'abord ? Combien s'en trouve-t-il qui regardent comme un guain legitime, une veritable usure, pour peu qu'on sçache la déguiser, & qui semblent prendre plaisir à se tromper eux-mêmes sur ce chapitre, lorsqu'ils y trouvent leur compte & leur interêt ? Ensuite de ces préjugez mal fondez, on ne doit pas s'étonner si on se forme dans l'esprit un faux jugement pratique, comme parle la morale, qui fait que l'on prend le mal pour le bien, & le grand mal pour le petit mal. Car comme les pechez entrent en foule dans une telle conf-

cience, ils s'y confondent aiſément, ſans qu'on puiſſe enſuite les diſtinguer.

C'eſt en cette occaſion que je puis bien me ſervir de ces paroles de l'Apôtre, *Nemo vos ſeducat inanibus verbis.* Prenez garde, Chrétiens, de vous y tromper; car comme l'erreur n'eſt jamais plus préjudiciable qu'en matiere de peché, elle n'eſt jamais auſſi plus ordinaire; parce que nous aimons l'erreur qui flate nôtre inclination, & bien loin de chercher à nous déſabuſer par des éclairciſſemens neceſſaires, à force de nous y affermir, nous y faiſons enfin nôtre conſcience. Car je veux que vous ſoyez incapables d'une injuſtice, d'une violence, ou d'une débauche outrée, parce que ces crimes ont quelque choſe dont la conſcience s'allarme d'abord; mais n'y a-t-il pas d'autres crimes, qui pour n'être pas honteux aux yeux des hommes, ne laiſſent pas d'être grands devant Dieu, comme l'ambition & l'orgueil? N'en voit-on pas quelques-uns dont on ſe fait un merite, comme la vengeance; & d'autres, que l'embarras du monde fait aiſément oublier aprés qu'on les a commis, tels que ſont les omiſſions dans ſes plus importans devoirs. D'ailleurs, qui ne ſçait que les bornes qui ſeparent ce qui eſt permis, d'avec ce qui ne l'eſt pas, étant ſouvent inconnuës; qui ne ſçait, dis-je, que rien n'eſt ſi facile que de ſe tromper? Et ſi l'on ne ſe retire en deçà par une précaution vigilante, n'eſt-on pas en danger d'aller au delà, & de franchir ces bornes, que nous ne voyons pas ſi diſtinctement, ou

Ephes. 5.

que nous ne voulons pas voir par une ignorance affectée ?

Ah ! *Nemo vos seducat inanibus verbis* ; prenez donc garde de vous laisser surprendre par ces discours trompeurs, que c'est assez d'obeïr à Dieu dans les choses d'importance, que le caractere d'un petit genie est de s'inquieter, & de s'embarrasser de peu ; que ce sont de purs scrupules d'une conscience trop étroite, de vouloir être regulier en tout, puisque l'Esprit de Dieu apporte avec soy la liberté. Voilà justement le premier langage de l'esprit de mensonge, qui par le même artifice, grossit dans nôtre imagination, le bien apparent qui se trouve dans le peché, afin de nous y attirer, & diminuë au contraire la grandeur du mal veritable qui y est, en nous persuadant que ce n'est pas si grand chose ; ouy par une double erreur d'une imagination seduite, nous nous trompons en prenant un grand mal pour un leger peché, comme nous sommes souvent trompez en prenant un petit bien apparent, pour un grand & solide avantage que nous croyons entrevoir dans le peché. N'est-ce donc pas un danger évident de passer des petites offenses aux plus grandes ; puisqu'il est si aisé de s'y méprendre, & que l'erreur en ce point, bien loin de nous justifier, ou d'être une excuse légitime, peut faire même un grand peché d'un petit, par la negligence affectée de nous éclaircir sur le doute que nous en avons, selon ce principe reçû de tous les Docteurs, que c'est faire un peché

grief, que d'en commettre un leger, quand on eſt dans le doute ſi ce peché eſt grand & mortel : *Nemo vos ſeducat inanibus verbis.*

Mais ſi ce danger eſt ſi à craindre, à cauſe de l'erreur de nôtre eſprit, qui nous fait prendre l'un pour l'autre; l'eſt-il moins par le penchant de la volonté, qui nous porte inſenſiblement de l'un à l'autre ? La pente du crime eſt roide, il eſt difficile de s'arrêter dans un pas ſi gliſſant, quand on a fait les premieres demarches; de maniere qu'il n'y a point d'autre moyen de ſe garantir des grands deſordres, que d'être ſur ſes gardes à l'égard des plus petits; c'eſt ce que dit le Saint-Eſprit, que nous ſommes portez au mal de nous-mêmes, que tous nos ſens ſont ouverts pour le chercher ou pour le recevoir, que nous avons un corps de peché, comme ajoûte l'Apôtre, c'eſt-à-dire, que nous avons au dedans de nous le principe & la matiere de tous les pechez; n'eſt ce donc pas s'expoſer aux plus grands de ces pechez, que de ne pas prendre garde aux plus petits ? Car comme on ne paſſe pas d'une extremité à l'autre ſans milieu, & que l'abyſme d'un crime a ſes degrez, par où l'on deſcend; ce ſont les petites choſes qui facilitent ce paſſage, en diſpoſant la volonté peu à peu, & comme par degrez à ſe défaire de la crainte qui l'arrêtoit, & en l'accoûtumant à ſe relâcher de cette trop grande ſeverité qu'elle s'étoit preſcrite, pour s'émanciper enſuite juſques aux plus grands dereglemens.

Digitized by Google

De ſorte que quand on a une fois donné entrée au mal, il n'eſt pas ſi facile de luy preſcrire des bornes, parce que l'on n'avance dans cette voye que par des progrez inſenſibles, & que le poids dominant de nôtre nature nous entraîne ordinairement bien plus loin que nous n'avions préveu; car ſi l'horreur d'un grand crime nous retient encore, les petits pechez ne diminuënt ils pas inſenſiblement cette crainte & cette horreur, l'habitude qui eſt comme un nouveau poids ajoûté au penchant naturel, ne ſe forme-t-elle pas peu à peu, & quand elle s'eſt formée, que ne peut-elle point? C'eſt par elle que l'imagination ſeduite & gagnée toute la premiere, donne un tour moins affreux à ce qui nous effarouchoit d'abord, & fait qu'on s'y apprivoiſe avec le temps. Ouy, j'oſe le dire, on fait comme autant d'eſſais des grands crimes, que l'on ſe laiſſe aller de fois aux petits pechez, & l'on eſt tout ſurpris, aprés s'être défendu des petits deſordres avec ſi peu de précaution, on eſt tout ſurpris, dis-je, de ſe voir plongé dans les plus horribles impietez, parce qu'on ne ſent pas d'abord les progrez funeſtes qu'on fait dans le crime. L'engagement commence par de petits liens, qui ſe multiplient à l'infini; cet engagement ſe fortifie enſuite, & l'on en vient enfin juſqu'au terme, dont on avoit toûjours eû deſſein de s'éloigner. C'eſt pour cela que la premiere maxime que l'on obſerve dans l'éducation des enfans, eſt de corriger d'abord les petits défauts auſquels ils ſont ſujets; parce que l'on raiſonne prudemment, que ces petites

fautes les conduiroient dans la ſuite à de grands deſordres, ſi l'on n'avoit pas ſoin de les punir. que ce penchant qu'ils ont au menſonge, au jeu, au larcin, au libertinage, ne demeureroit pas toûjours dans les bornes, où leur âge le tient comme reſſerré. ſi l'on ne s'y oppoſoit de bonne heure, ſi l'on ne corrigeoit ce mauvais naturel, & ſi l'on n'apportoit un grand ſoin à le tourner à la vertu. Or ce que la raiſon & la prudence nous font ſi juſtement apprehender dans les inclinations des enfans, c'eſt ce qu'on doit generalement craindre de même dans tous les hommes; parce que, comme dit Tertulien, le vice comme les perſonnes a ſes differences d'âge; il eſt dans ſon enfance quand il commence par les choſes les plus legeres; il croît enſuite & ſe fortifie à meſure qu'il vieillit; ainſi il cherche des objets proportionnez à ſon âge, & la concupiſcence, qui d'abord ſe contentoit de peu de choſe, ne garde plus de meſures quand elle s'eſt accruë avec le temps. Ainſi ne vous imaginez pas, que ce blaſphemateur ait commencé d'abord par ces juremens horribles qu'on luy entend proferer à chaque parole; il eſt imperceptiblement monté à ces excez criminels, qui l'ont diſpoſé à perdre l'horreur de ceux qu'il vomit à toute heure. Cet impie & cet Athee, n'eſt pas tombé tout d'un coup dans l'abîme de l'impieté, où il croupit, & n'a pas étoufé en un moment tous les ſentimens de religion, que la nature & la foy luy avoient inſpirées; il a commencé par perdre le reſpect qui eſt dû aux choſes

ſaintes, il a continué par des railleries ſur la dévotion, & ſur les plus auguſtes ceremonies de l'Egliſe ; de-là il eſt venu juſqu'au mépris de nos Myſteres, & enfin il a perdu la crainte & la creance d'un Dieu, par un Atheiſme declaré. Et d'où croyez-vous, je vous prie, que ſoit venu le libertinage de cette femme mondaine, qui mene une vie ſi ſcandaleuſe ? Non, elle n'eſt pas tombée d'abord dans le dernier deſordre, elle a commencé par des converſations enjoüées, qui luy ont fait perdre la devotion ; la lecture des Romans & des Comedies luy a inſpiré ces amitiez trop tendres, & ces attachemens dangereux ; enſuite dans ces entretiens trop libres, & dans ces têtes-à-têtes, elle a écouté les diſcours de ce libertin, qui luy a declaré ſa paſſion ; ſon cœur s'eſt inſenſiblement attendri, & s'eſt laiſſé gagner. Et la voilà tombée dans l'infamie, & dans le mépris univerſel de toute une Ville ; tant il eſt vray, que des plus legers commencemens l'on vient juſqu'aux plus grands excez, à cauſe du penchant que nous avons au mal, qui nous porte & qui nous conduit inſenſiblement d'un mal à un autre.

Ajoutons en troiſiéme lieu, que la paſſion venant à ſe joindre au penchant malheureux, nous emporte, ou plûtoſt nous precipite ſans reflexion des plus petits pechez dans les crimes les plus grands ; car, Meſſieurs, il ne faut pas ſçavoir ce que c'eſt qu'une paſſion violente, ni de quoy elle eſt capable, pour en juger d'une autre maniere, & pour attendre plus de moderation dans

ſes progrez ; elle s'appelle un mouvement de l'ame, & l'impreſſion de ce mouvement étant donnée & reçûë, il n'eſt pas ſi facile de l'arrêter où l'on veut, parce qu'elle eſt plus forte que toutes les conſiderations qu'on apporte pour cela. Or, Meſſieurs, ce que je vous prie de bien remarquer, eſt que ces paſſions ſont foibles dans leur naiſſance, comme toutes les autres choſes, mais elles croiſſent dans la ſuite comme un feu, qui n'étant au commencement qu'une petite étincelle, devient un furieux embraſement, & cauſe un ravage & une déſolation, à quoy l'on ne peut plus remedier. Ainſi je veux que la vanité, une petite jalouſie, une legere animoſité, un attachement à ſon interêt, ou un petit reſſentiment d'une injure, ne ſoient pas d'abord de grands pechez, ni un mal fort à craindre ; & que ſi on les étouffoit dans leur naiſſance, ils n'auroient aucune ſuite fâcheuſe. Cependant, à quelles étranges extremitez ne portent-ils pas ceux qui s'en laiſſent ſurprendre, & qui negligent de les reprimer ? Concevez ce qu'il y a de plus dereglé & de plus ſcandaleux dans les mœurs, de plus pernicieux dans les nouveautez en matiere de Religion, de plus impie dans les Hereſies, de plus horrible & de plus funeſte dans les guerres, de plus cruel & de plus inhumain dans le ſacagement des Villes ; d'où vient tout cela, à vôtre avis ? Si nous remontons à la ſource, nous trouverons que c'eſt d'une petite paſſion.

Je ne veux point icy vous retracer les funeſtes images des deſaſtres dont l'Hereſie a été

été la cauſe au ſiecle paſſé, ni vous parler de ce débordement d'erreurs, qui ont infecté tant de peuples, & preſque renverſé l'Egliſe & la Religion. Ne rappellons point ces horreurs, qui devroient être enſevelies dans un éternel oubly. Mais ce qui fait à mon ſujet, croiriez-vous bien que ſi vous remontez même dans tous les ſiecles, pour rechercher la cauſe de tant de malheurs, vous trouverez que ce n'a été qu'une petite paſſion de vanité, d'envie, de jalouſie, d'interêt ou de vengeance; croiriez vous que des ſuites ſi tragiques n'ont pas eû de plus conſiderables commencemens? Car ſans parler des autres, qui ne ſçait que c'eſt la vanité de Luther qui a allumé le feu dans toute l'Allemagne, que le deſir de ſe faire une belle reputation, en s'oppoſant à un Adverſaire fameux, l'engagea d'abord à avancer quelques erreurs, pour le contredire; enſuite qu'il ne put ſouffrir la confuſion de ſe retracter; que de-là les avertiſſemens & les Cenſures de Rome le porterent juſqu'à la fureur, & luy firent faire les derniers efforts pour s'en venger; & vous ſçavez de quelle maniere, Meſſieurs, vous ſçavez à quelle étrange extremité les choſes en ſont venuës, quelle incendie d'une ſi petite étincelle de feu. Mais par où cet embraſement a-t-il commencé? par des invectives contre quelques prétendus abus de l'Egliſe, de-là il en vint aux dogmes, & aux veritez les plus inconteſtables, & des veritez aux Myſteres, *Ecce, quantus ignis quàm magnam ſylvam incendit!* Qui eût attendu de ſi funeſtes progrez, de ſi foibles commencemens? *Iacobi. 3.*

Parcourez tous les autres Hereſiarques, qui l'ont precedé, ou qui l'ont ſuivi, ils n'ont pas eû d'autres principes de leurs erreurs, qu'une paſſion mal reglée, qui ſe trouvant appuyée du credit & de l'authorité des perſonnes puiſſantes, qu'ils avoient engagées dans leurs interêts, s'eſt portée juſqu'aux derniers excez. Ce qu'on a veû, Meſſieurs, dans la Foy & dans la Religion, n'eſt pas moins viſible dans toutes les autres affaires. Car à quels excez ne ſe porte point une paſſion qu'on neglige de dompter, & qui n'eſt preſque rien dans ſes commencemens? Trouve-t on des digues aſſez fortes pour l'arrêter? En effet, une petite averſion ne degenera-t-elle pas dans Saül en une haine cruelle à l'égard de David? une ambition mal reglée dans Abſalon n'en vint-elle pas juſqu'à la rebellion & juſqu'au parricide, du moins de volonté? L'avarice ne commença t-elle pas dans Judas, par de petits larcins, & n'en vint-elle pas juſqu'à vendre le ſang de ſon Maître & de ſon Dieu? Que ne fit-point un amour dereglé dans Salomon? la complaiſance qu'il eut pour ſes femmes, n'en vint-elle pas juſqu'à bâtir des Temples, & à offrir de l'encens à leurs Idoles, par le plus execrable de tous les crimes? tant il eſt vray, encore une fois, que la paſſion pour foible qu'elle ſemble d'abord, ſi l'on neglige de la reprimer, nous precipite dans les derniers excez! Ainſi vous voyez combien il eſt facile de paſſer des plus petits pechez aux crimes les plus grands; parce que l'erreur de nôtre eſprit nous fait ſouvent prendre les uns pour

Digitized by Google

les autres, que le penchant de nôtre volonté nous porte des uns aux autres, & qu'enfin la passion nous fait tomber des uns dans les autres, sans qu'il soit possible d'éviter autrement ce malheur, que par la précaution que nous devons apporter, à ne pas negliger les plus legeres fautes, en ce qui regarde le service de Dieu, & nôtre salut. Mais si des plus petits défauts l'on tombe insensiblement dans les plus grands desordres; il n'est pas moins constant que les petites choses dans lesquelles on se rend exact, sont aussi la matiere des plus grandes vertus, & comme les degrez qui nous élevent jusqu'au comble de la sainteté, c'est ce que nous allons voir en cette seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

C'Est, Messieurs, une maniere de raisonner assez ordinaire & assez juste, de tirer des consequences opposées des principes qui sont contraires; de sorte que pour être convaincus de l'importance qu'il y a de ne rien negliger dans la vertu, & d'apporter une regularité exacte jusque dans les moindres choses qui regardent le service de Dieu, il suffit de prendre le contrepied de ce que nous avons dit des pechez legers, & d'inferer, que comme des petits défauts l'on vient aux plus grands, de même, par les plus petites actions de vertu, on croît insensiblement en merite, & l'on monte jusqu'au comble d'une perfection consommée. Il faut cependant ajoûter, qu'il n'en est pas tout à-fait de la vertu comme du peché, & que l'opposition n'est pas juste dans toute son étenduë. Car les petites

actions de vertu tiennent lieu des plus grandes devant Dieu, ce qui ne se peut pas dire des petits pechez; & de plus, les vertus les plus petites accumulées, pour ainsi dire, les unes sur les autres, font de grandes vertus, ce que toute la Theologie rejette en matiere de peché, puisque tous les pechez legers joints ensemble n'en sçauroient faire un grief & mortel. Enfin les petites choses qu'on pratique regulierement, sont une preuve & une marque sensible, qu'un homme a un grand fond de vertu, & que dans l'occasion il en pratique de plus grandes & de plus excellentes; ce qui ne se peut dire du peché, où la consequence & la conjecture seroient fausses, si l'on inferoit qu'un homme fût un grand scelerat, parce qu'il a de petits défauts. Mais de ces trois avantages que la vertu a sur le vice, j'en tire autant de puissantes raisons pour vous convaincre de la fidelité que nous devons apporter au service de Dieu dans les plus petites choses; puisque c'est ce qui fait les plus grands Saints; que c'est le moyen le plus sûr pour arriver à la perfection, & enfin la marque que l'on y est déja parvenu. Parcouro s cecy, s'il vous plaît.

Premierement les petites choses en matiere de vertu, tiennent lieu des plus grandes devant Dieu, qui souvent ne considere pas tant la chose que l'on fait, que la maniere dont on la fait, & qui ne dedaigne pas les plus petits présens, quand on les luy offre de grand cœur. *Non quantum, sed ex quanto*, dit un S. Pere; non, ce n'est pas toûjours la grandeur de l'action qui fait le plus grand merite, les

*Petr. Blesens. in Iob.*

plus petites passent pour grandes, & sont reçûës sur ce pied-là, quand elles sont faites comme il faut : ce n'est que par un de ses cheveux que l'Epouse des Cantiques a blessé le cœur de l'Epoux Celeste, & la Femme forte, dont le Saint-Esprit fait l'éloge dans l'Ecriture, n'a point merité ce titre par des actions heroïques, ou par des entrepriſes hardies, comme une Judith & une Debora, ni par des travaux, qu'elle ait soûffert avec une constance invincible ; mais par les petites actions, & par les employs propres de son sexe, *Digiti ejus apprehenderunt fusum* ; *Proverb.* 31. & la magnificence avec laquelle Dieu recompense dans le Ciel, & souvent même sur la terre, les moindres services qu'on luy rend, marque bien qu'il n'y a rien de petit ni de peu considerable, puisque luy, qui peze tout dans de si justes balances, leur donne pour prix, un poids éternel de gloire, qui semble n'y avoir nulle proportion. *Euge serve bone & fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, intra in gaudium Domini tui.* *Matth.* 25. Vous diriez que comme dans la nature, la puissance & la sagesse de ce grand Ouvrier ne paroît jamais plus admirable que dans les petites choses ; de même que sa bonté & sa magnificence n'éclatent jamais davantage, que dans l'acceptation qu'il fait de nos plus petites actions, dans le merite qu'il y a attaché, dans le plaisir qu'elles luy causent, & dans l'approbation qu'il daigne bien leur donner. Car tout ce qui peut en relever le prix, entre en consideration devant ses yeux ; moins le precepte semble de consequence, plus nôtre fidelité luy paroît grande ;

plus l'action eſt petite, plus nôtre exactitude eſt remarquable ; plus il y avoit de pretexte de ſe diſpenſer de cette obligation, plus le merite en eſt conſiderable ; la promptitude, l'intention, la facilité, l'affection, tout eſt capable de la relever devant celuy, qui connoît le fond de nôtre cœur ; & il arrive ſouvent que la plus petite action partant d'un cœur plus fidele, plus ardent en ſon amour, & plus regulier en ſes devoirs, a plus de merite, qu'une autre de plus de conſequence, ou d'un plus grand éclat ; parce que Dieu les meſure par le cœur, par l'affection, & par l'ardeur que nous témoignons à ſon ſervice.

Et de-là, Meſſieurs, il s'enſuit ce point de morale, à quoy l'on ne fait pas aſſez de reflexion ; que lorſque nous negligeons les petites choſes, nous ſommes en danger de ne jamais rien faire pour le ſervice de Dieu ; car les occaſions d'en faire de grandes ne ſe preſentent pas ſouvent ; l'on s'en diſpenſe ſur la difficulté, & ſur la violence qu'il ſe faut faire ; l'amour propre qui ſe cherche par tout, ne manque jamais d'excuſe & de pretexte ; Dieu même, qui a grand ſujet de ſe défier de nôtre fidelité, ne nous y engage pas, de crainte que nous n'y ſuccombions ; ainſi ſi nous negligeons de le ſervir dans les petites choſes, que ferons-nous pour luy, pour le Ciel, & pour meriter un bonheur éternel ? vû d'ailleurs que l'infidelité & la deſobeïſſance eſt d'autant moins excuſable, que le commandement étoit plus aiſé. *Et ſi rem grandem dixiſſet tibi, certè facere debueras*, diſoient les Serviteurs de cet Envoyé du Roy de Damas,

4. Reg. 5.

qui negligeoit le remede que le Prophete Elisée luy ordonnoit, pour être gueri de sa lepre; *quanto magis, quia nunc dixit tibi, lavare & mundaberis?* Ouy, vous devez faire ce que le Prophete vous ordonne, & plus il est facile, moins vous avez de raison de vous en dispenser. De même si vous ne faites pas pour Dieu des choses qui vous coûteroient si peu, qui se presentent à tous momens, & dont les occasions ne manqueront jamais, que pourrez-vous faire de bien, & quelle vertu pratiquerez-vous? puisque ces petites choses sont souvent tout ce que Dieu attend de vous.

Outre qu'il en est en second lieu de cecy comme de la nature; où les grandes choses commencent par les petites, subsistent dans les petites, s'avancent par les petites, & retournent enfin dans les petites; ôtez les petites choses, il n'en restera plus de grandes, parce que les grandes ne se font souvent que de l'amas des petites; les plus grandes sommes commencent par l'unité, la plus longue durée des temps par un moment, les plus grands corps par un atome; ainsi les Villes les plus florissantes se font de l'assemblage des maisons que l'on joint les unes aux autres, & dans leur origine, n'ont souvent été que de petits Hameaux; les Rivieres qui arrosent les Provinces & les Royaumes entiers; & qui fertilisent tant de campagnes, ne sont que des amas des petits ruisseaux qui les grossissent, & dont la source n'est qu'un filet d'eau; & enfin les plus riches Thresors ne s'amassent que peu à peu, par les pieces d'or & d'ar-

gent que l'on met en reserve, & qui au bout de quelque temps, montent à une somme immense.

Or c'est encore en quoy les petites actions de vertu sont differentes des petits pechez, que ceux-cy, à quelque nombre qu'ils puissent arriver, n'en feront jamais un grand; c'est pourquoy toutes les similitudes que l'on apporte, & qui semblent inferer cette consequente, sont défectueuses, comme d'un vaisseau qui fait eau & qui se remplit goute à goute, jusqu'à ce qu'il soit enfin submergé, & tout ce qu'on en peut conclure, sans outrer ce sujet, est ce que nous avons dit, que les petits pechez disposent l'ame, & la conduisent insensiblement à en commettre de grands. Mais dans le bien & dans la vertu, les autres similitudes, des Rivieres & des Thresors sont justes; car un grand amas de merites se fait de plusieurs petites actions, & quoyqu'elles soient de differente nature, elles se lient, & il se fait un corps de ces differentes parties, l'une ajoûtée à l'autre, & de cet assemblage resulte un tout, dont la grandeur & la perfection se fait des parties reunies & rassemblées. De maniere qu'un Chrétien exact & regulier par une continuelle application à ses devoirs, peut augmenter de la sorte le thresor de ses merites à l'infini; puisque tout est compté & mis à profit, les grandes, les petites actions, les plus viles, les plus indifferentes, rien ne sera perdu; & ainsi croissant tous les jours, il les redoublera au bout de quelques années, & il les aura multipliées au centuple au bout de

ſa vie, & enſuite quels amas de mérites, quel poids de gloire, quelles couronnes dans le Ciel? C'eſt ce que l'Evangile appelle être riche en Dieu, ce que n'étoit pas cet avare, qui fit accroître ſes greniers, pour mettre les grains qu'il avoit cueillis dans une année abondante; mais qui fut enlevé de ce monde dés la même nuit, enſorte que cet amas luy fut inutile *Non eſt in Deum dives.* *Luc. 12.* Mais pour un Chrétien fidele à Dieu juſques dans les plus petites choſes, exact juſque dans les moindres devoirs, il eſt veritablement riche en Dieu; chaque action eſt un acte de vertu, chaque vertu a ſon merite & une augmentation de grace, & chaque degré de cette grace, un poids éternel de gloire, qui luy eſt dû par juſtice, & qui ne luy peut manquer.

De maniere, Chrétiens, que ce ne ſont pas toûjours les plus grandes actions qui font les plus grands Saints; comme dans les biens de ce monde, ce ne ſont pas toûjours les grands employs qui font les grandes fortunes; mais le plus ſouvent c'eſt l'épargne, la bonne œconomie, & le ſoin de bien ménager le peu qu'on a. Ainſi ceux qui ſont attentifs aux petites occaſions, & qui ne negligent pas les plus petits devoirs, non plus que les plus eſſentiels, s'enrichiſſent de vertus, & Dieu ſe plaît à les combler de ſes faveurs: au lieu que ceux qui les laiſſent perdre, ſe rendent indignes d'avoir d'autres occaſions d'acquerir de plus grands mérites, & perdent même ce qu'ils avoient, ou ce qu'ils ſembloient avoir acquis auparavant. *Omni ha-* *Matth. 13.*

*benti dabitur & abundabit, & qui non habet, etiam quod habet auferetur ab eo.* Et c'eſt de-là que les Docteurs nous enſeignent, que la predeſtination ou la reprobation des hommes eſt ſouvent attachée aux choſes qui ſemblent les plus legeres. Où la fidelité des uns a gagné le cœur de Dieu, la negligence des autres l'a rebuté, comme nous voyons dans Saül, & dans cet autre Roy d'Iſraël, qui pour avoir manqué à frapper la terre cinq ou ſix fois, perdit l'occaſion de conquerir le Royaume de Syrie, au lieu que Dieu a recompenſé les petits ſervices de mille faveurs, & a élevé des ames à une éminente ſainteté enſuite de leur fidelité dans les plus petites choſes; & lorſqu'un jour il tirera le voile, qui nous cache maintenant les deſſeins de ſa providence, nous verrons peut-être que nôtre fortune dans le Ciel vient de cette petite action de charité, de cette occaſion où nous avons été fideles aux divines inſpirations, & prenons garde que la negligence dans les petits devoirs ne ſoit la cauſe de nôtre perte, ou du moins n'arrête les grands deſſeins que Dieu avoit ſur nous; & c'eſt ce qui devroit nous faire trembler, dans la negligence que nous apportons tous les jours à mille petites choſes dont nous ignorons les ſuites.

Mais ce qui nous doit encore obliger plus étroitement à ce ſoin & à cette vigilance, eſt en troiſiéme lieu, que la fidelité au ſervice de Dieu juſque dans les plus petites choſes, marque celle que nous avons dans les plus grandes; & même paroît davantage au ſen-

Digitized by Google

timent de S. Chryſoſtome ; car on reconnoît moins la fidelité d'un ſerviteur dans les occupations les plus eſſentielles, & les plus indiſpenſables de ſon devoir, qu'en certains petits ſoins, qu'on n'exige pas avec tant d'exactitude, ſelon cette parole du Sauveur, *Qui fidelis eſt in minimo, & in majori fidelis erit.* Or l'on peut dire qu'en ce point, la maniere de parvenir à la plus haute ſainteté, eſt encore differente de celle qui conduit aux plus grands crimes : car dans le vice on commence d'ordinaire par les petites choſes, comme nous avons vû que perſonne ne vient tout d'un coup juſqu'aux derniers deſordres ; mais dans la vertu & dans la ſainteté, l'on commence par les plus grandes & les plus eſſentielles, & l'on acheve par le ſoin des plus petites, qui marquent qu'on eſt arrivé à la perfection. Ainſi quand un pecheur vient à ſe convertir & à ſe donner à Dieu, il s'abſtient d'abord de ſes débauches, il obſerve les commandemens les plus eſſentiels, il répare le mal qu'il a fait, il s'acquite des obligations indiſpenſables de ſon état, & des devoirs d'un Chrétien ; alors ſa ſainteté, comme vous voyez, n'eſt encore qu'ébauchée, c'eſt par-là qu'il faut commencer pour l'acquerir ; parce qu'il en eſt comme des ouvrages de l'art, où l'on ne met pas d'abord les traits les plus delicats, ni les agrémens qui ont coûtume de les finir. Mais enſuite à meſure que ce pecheur converti avance dans la vertu & dans le ſervice de Dieu, il pratique les bonnes œuvres, il ajoûte les conſeils aux préceptes, & enfin il acheve par le ſoin d'é-

*Luc* 16

loigner les moindres défauts ; de sorte que le plus grand soin des moindres choses, marque la plus grande vertu & la plus éminente sainteté, parce que c'est par-là que l'on témoigne que l'on a une haute idée & un grand desir de sa perfection, que l'on suit les voyes que nous ont tracées les plus grands Saints. Et certe ce soin ne peut être sans des graces toutes singulieres, & sans une fidele cooperation de nôtre part ; mais sur tout c'est par-là que Dieu nous dispose aux plus grandes & aux plus heroïques actions ; & c'est une illusion toute visible, de s'imaginer qu'en manquant aux choses les plus ordinaires & les plus faciles, on est capable de faire quelque chose de plus important. Car quelle étrange conduite est-ce-cy, s'écrie l'Autheur de la Lettre à Demetriade, que l'on attribuë à S. Jerôme, quoy! j'entrèprends avec confiance les choses difficiles, & je ne puis faire les plus aisées ? J'espere vaincre les plus grands dangers, & je succombe aux moindres rencontres ? Je veux monter sur le haut des rochers, qui sont de plus difficile accez, & je tombe par terre à chaque pas, quand il faut marcher dans un chemin tout uni ? *Qua hæc nova vivendi ratio* ? dit-il[n], quelle est cette maniere de vie ? quelle confiance ? ou plûtost quelle presomption plus temeraire ? Qui ne peut pas le moins, comment peut-il le plus ? Et que peut-on se promettre de grand de celuy qui ne peut vaincre les moindres difficultez?

[n] *Epist. ad Demetriad.*

D'Où j'infere, Meſſieurs, pour finir tout ce diſcours, qu'il eſt impoſſible de manquer de fidelité dans les petites choſes, ſans étoufer dans nous-mêmes le témoignage le plus certain de la ſincerité de nôtre vertu ; parce que ne pouvant negliger les grandes ſans un ſcandale tout viſible, & ſans nous attirer le reproche public, on ne peut porter un jugement aſſuré, ſi c'eſt la crainte de Dieu ou celle des hommes qui nous fait agir, ſi c'eſt par conſcience, ou par reſpect humain, s'il n'entre point plus d'interêt que de pieté dans l'accompliſſement de ces devoirs, dont on ne ſe peut diſpenſer ſans expoſer ſa reputation ; au lieu que quand nous ſommes reguliers en tout, & fideles juſque dans les moindres obſervances, c'eſt un témoignage évident, & une preuve infaillible, que cela vient d'un veritable fond de vertu ; que nous agiſſons uniquement pour Dieu, & qu'aucun autre motif n'y peut avoir de part. Ainſi, Meſſieurs, il n'y a point de marque plus conſtante d'une grande vertu, que de la pratiquer dans les moindres choſes, & dans les plus petites occaſions ; de maniere que les choſes peuvent être petites & legeres en elles-mêmes, mais la fidelité ou l'infidelité dans les petites, ne laiſſent pas d'être grandes, parce qu'elles ſe meſurent à la diſpoſition de nôtre cœur, dont elles ſont la marque ; & au commandement de Dieu, qui doit être obeï dans les moindres choſes auſſi-bien que dans les plus grandes ; & quoyque de-là

CONCLUSION.

Digitized by Google

on ne puiſſe pas inferer l'égalité des pechez ou des vertus, comme faiſoient les anciens Philoſophes, on peut toûjours dire ſans erreur, que rien n'eſt petit à l'égard de Dieu, puiſque le plus petit mal luy déplaît, & que ſa Juſtice le punit ſeverement dans l'autre vie, au lieu que ſa miſericorde & ſa bonté recompenſe le moindre bien que nous faiſons, d'un poids de gloire dans l'Eternité bienheureuſe, que je vous ſouhaite. Au nom, &c.

Digitized by Google

# XII. SERMON

## POUR LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGESIME.

### *Du travail & de l'oiſiveté.*

Quid ſtatis tota die otioſi? *Matth.* 20.

*Pourquoy demeurez-vous là oiſifs tout le long du jour?* S. Matth. ch. 20.

ENTRE les Paraboles, dont le Verbe incarné s'eſt ſervi dans l'Evangile, pour l'inſtruction des peuples; celle que l'Egliſe nous préſente en ce jour, Chrétiens Auditeurs, eſt au ſentiment du grand Origene, une des principales; parce qu'elle renferme une verité, qui eſt tout le fondement de la vie naturelle, civile & Chrétienne. Car qu'y voyons-nous autre choſe depuis le commencement juſqu'à la fin, qu'une invitation à fuir l'oiſiveté, qui eſt la ſource

de tous les maux, & à embraſſer le travail, qui nous attire tous les biens? Dieu dés la naiſſance du monde, condamna l'homme aprés ſon peché, à cultiver une terre ſterile & ingrate, qui ne luy devoit raporter des fruits, qu'à proportion de ſon travail; mais le Sauveur, qui eſt venu ſur la terre pour reparer l'homme, ſemble avoir adouci ce rigoureux arrêt, par la ſimilitude qu'il déduit bien au long dans nôtre Evangile.

C'eſt d'un Pere de famille, qui ſort dés la pointe du jour, de ſa maiſon, & qui va chercher des ouvriers pour travailler à ſa vigne; qui retourne enſuite vers le milieu de la journée, pour en inviter d'autres; & qui redouble enfin ſur le ſoir ſes ſoins & ſes invitations, afin de ne laiſſer aucun temps, c'eſt à dire aucune partie de la vie, qui ne ſoit rempli. Cet aimable Sauveur change la menace qui fut faite au commencement des ſiecles, en une invitation obligeante, *Quid ſtatis tota die otioſi?* Ce n'eſt plus un travail ingrat, ni une terre ſterile, à quoy il nous veut occuper, c'eſt à ſa vigne, c'eſt à ſon heritage, dont il nous veut donner même la poſſeſſion; *Ite & vos in vineam meam;* il nous y engage par nôtre propre interêt, en nous promettant une juſte recompenſe; *Et quod juſtum fuerit, dabo vobis.* Il ne nous oblige plus à continuer nôtre travail durant une vie de pluſieurs ſiecles. Puiſque ceux qui n'ont travaillé qu'une heure, reçoivent un ſalaire pareil à celuy qui eſt donné à ceux qui ont porté le poids du jour & de la chaleur; enfin, quoyque le travail tourne

entierement à nôtre profit, il ne laisse pas de nous en tenir compte, & de nous payer de nos peines, comme si nous avions travaillé uniquement pour luy.

Cet adoucissement, Chrétiens, est une condescendance, dont ce Dieu de bonté a bien voulu user à nôtre égard, pour nous faciliter une obligation si juste; mais c'est en même temps, pour nous ôter toute excuse, & tout pretexte de nous en dispenser, & de mener une vie faineante & oisive, dans une Religion, qui nous engage à travailler constamment, & qui nous apprend que le Ciel ne se donne que comme la recompense de nos travaux. C'est de cette oisiveté criminelle, que je prétends parler aujourd'huy, pour vous apprendre de quelle nature doit être le travail, par lequel un Chrétien doit meriter le Ciel; ce sera aprés avoir demandé les lumieres du Saint-Esprit, par l'intercession de la glorieuse Vierge. *Ave Maria.*

L'Oisiveté, Messieurs, est tellement contraire à nôtre nature, que Dieu, dans l'heureux état où il avoit creé le premier homme, ne laissa pas de luy donner une occupation, bien differente à la verité, de celle qui fit une partie de sa punition, mais qui l'empêchoit toûjours de mener une vie oisive, & capable de corrompre son cœur dans ce sejour de delices: *Deus posuit hominem in Paradiso, ut operaretur, & custodiret illum.* Et certes, il ne faut que faire reflexion sur la vivacité de son esprit, & sur la disposition de son corps, pour justifier la pensée du Saint *Genes. 2.*

Homme Job, qu'il eſt fait pour le travail, comme l'oiſeau eſt fait pour voler, *Homo naſcitur ad laborem, & avis ad volatum.* La mobilité de tous ſes organes, le mouvement continuel du ſang de ſes veines, l'arrangement des nerfs & des muſcles, qui ſe remuent par les ordres de ſa volonté, & en un mot toutes ſes puiſſances & tous ſes ſens ſont tellement faits pour agir, que ſa vie ne conſiſte que dans l'action, & quand il n'a rien qui l'occupe hors de luy-même, il s'ennuie, il languit, il s'appeſantit, parce que tout le porte au travail; d'où les Philoſophes ont conclu, que l'oiſiveté n'eſt pas moins contraire à la vie naturelle, qu'elle l'eſt à la vie morale. *Job. 5.*

Mais dans la vie Chrétienne, l'ouvrage de l'oiſiveté, c'eſt ce ſerviteur inutile, dont il eſt parlé dans une autre parabole, qui merite d'être jetté dans les tenebres exterieures, comme indigne de voir le jour; ou bien c'eſt cet arbre infructueux, dont il eſt auſſi parlé, qui occupe inutilement la terre, & qui n'eſt propre qu'à être jetté au feu. Tel eſt le malheur qu'attire l'oiſiveté.

Mais pour developer un peu cecy, & en faire le ſujet d'un diſcours Chrétien & inſtructif, je remarque qu'il y a deux extremitez contraires, auſquelles on peut donner le nom d'oiſiveté, & qu'un Chrétien eſt également obligé d'éviter avec tous les ſoins imaginables; l'une eſt de mener une vie entierement oiſive, & ſans nulle occupation ſerieuſe & utile; & l'autre de travailler en vain, en s'engageant en mille affaires tumultueuſes,

Digitized by Google

qui n'avancent de rien pour le Ciel & pour l'éternité. L'une est une oisiveté faineante, qui porte d'ordinaire les hommes à mille desordres, & l'autre est une oisiveté laborieuse, mais inutile, qui les empêche de travailler à ce qu'ils doivent. Montrons donc dans les deux parties de ce discours, combien l'une & l'autre sont prejudiciables à un Chrétien, qui n'est au monde que pour travailler, & pour travailler à son salut.

PREMIERE PARTIE.

IE commence par l'oisiveté qui est opposée au travail, & par consequent opposée à la vie Chrétienne, comme la plus connuë & la plus dangereuse. Or je demande premierement, si un Chrétien doit s'occuper? Quelqu'un pourra-t-il nier qu'il le doive? C'est un commandement exprés, c'est une peine à laquelle Dieu même l'a condamné, il doit donc travailler. Mais quelle est la nature de son travail? Voulez-vous le sçavoir? Messieurs, S. Chrysostome vous dira, qu'elle consiste à se défendre, & à se précautionner contre le mal qu'on pourroit commettre, à expier celuy qu'on a commis, & acquerir par de bonnes œuvres, la fin pour laquelle nous sommes au monde, qui est un bonheur éternel: ne sont-ce pas-là autant de puissans motifs, pour nous porter à fuir l'oisiveté, comme le vice le plus opposé à l'état & à la qualité de Chrétien?

Car enfin, si c'est le premier devoir & la premiere obligation de la vie Chrétienne, d'éviter le mal, & de se précautionner contre le peché; que peut-il y avoir de plus op-

posé, que l'oisiveté, qui, comme dit le Saint Esprit dans l'Ecclesiastique, a tourné l'esprit des hommes au mal, & leur a appris beaucoup de crimes, qu'ils n'eussent jamais connus sans cela. *Multam malitiam docuit otiositas.* Vous diriez que l'oisiveté & le travail seroient deux écoles, que dans l'une on apprend à faire le mal, & dans l'autre à le fuir, ou bien selon l'expression du Prophete Royal, que l'une est une chaire d'erreur & d'iniquité, où l'on enseigne toute sorte de vices & de déreglemens, au lieu que l'autre nous enseigne la retenuë, la temperance, & toutes sortes de vertus. En un mot, comme le travail nous détourne du peché, de même il semble qu'un homme dans l'oisiveté, n'a point d'autre occupation que d'apprendre à commettre le peché. *Multam malitiam docuit otiositas.* La raison en est fondée sur l'experience, & sur la nature même de nôtre esprit, lequel étant le plus actif de tous les êtres, il faut de necessité qu'il agisse d'une maniere ou d'une autre; en sorte que si on ne luy donne pas un objet loüable & utile, qui l'arrête, & qui l'occupe, il s'en fait, ou en recherche de mauvais, sur lesquels il s'exerce. A quoy il faut ajoûter que le cœur de l'homme penchant toûjours plûtost vers le mal que vers le bien, depuis la corruption que le peché a apporté dans nôtre nature, ce n'est qu'avec peine qu'il se tourne au bien, qui est pour luy comme un état violent. Or vous le laissez faire, & vous l'abandonnez à luy-même, en demeurant dans l'oisiveté; ne soyez donc pas surpris s'il suit sa pente &

*Eccleſiaſtic. 33.*

son penchant, & s'il se fait une habitude & une espece de necessité, de ce qui n'étoit auparavant qu'une simple inclination ; au lieu que le travail d'esprit ou de corps (j'entends toûjours celuy qui est honnête, ou du moins indifferent) le travail, dis je, que l'on choisit, ou que la necessité nous impose, tenant l'esprit & le cœur occupez, les empêche de se porter au mal.

Et c'est sur ce principe & sur cette experience, que les Republiques les mieux policées ont autrefois obligé leurs Sujets, sous des peines rigoureuses, de choisir & d'embrasser un employ; parce qu'elles regardoient les personnes oisives, comme des gens perdus de vices, & capables de corrompre les autres, & de jetter par-là le desordre dans toutes les conditions. C'est pour cela qu'elles bannissoient ces sortes de gens, & que pour prevenir le dereglement qui auroit pû se glisser dans les autres, elles les obligeoient de rendre compte chaque année de leur travail, aux Censeurs établis pour en faire la revûë ; enfin elles avoient des Ecoles & des Academies publiques, où tous ceux que la necessité n'obligeoit point de travailler, passoient par tous les degrez des sciences, & des exercices de la guerre, depuis l'enfance jusqu'à l'âge le plus meur; dans la pensée que l'oisiveté est la roüille de l'esprit, & une entrée ouverte à tous les vices.

Car enfin, comme il est impossible, absolument parlant, de demeurer immobile, & dans une inaction entiere & continuelle, les personnes qui n'ont ni travail, ni employ,

ſont contraintes par neceſſité de ſe faire une occupation de leurs amuſemens ; les uns ſatisfont leur curioſité, en paſſant de Provinces en Provinces, & de Royaumes en Royaumes ; les autres font de leur pays natal, le théâtre de leurs débauches & de leurs déreglemens ; celuy-cy n'a en tête que le jeu, & s'en fait une affaire ſerieuſe à laquelle il employe les jours & les nuits ; celuy-là eſt de tous les feſtins, & de toutes les parties de divertiſſemens. Enfin ceux que l'on tient pour les plus honnêtes gens, ne menent pas une vie moins criminelle, par une oiſiveté qu'ils appellent enjoüée ; ils ſont toûjours dans les Cercles, & dans les Aſſemblées du grand monde, plongez dans la moleſſe & dans le plaiſir, n'ayant point d'autre occupation que de voir & d'être vûs, que d'entretenir icy un commerce de galanterie, que de donner là un rendez-vous, & que de perdre inutilement enfin la plus belle ſaiſon de leur vie. Que dire de ceux qui font une étude reglée de ſçavoir varier leurs divertiſſemens, pour en éviter l'ennuy & le dégoût, qui en inventent tous les jours quelques nouveaux, afin de les faire agreablement ſucceder à ceux, dont l'uſage trop frequent a émouſſé la pointe ; gens vigilans, actifs, laborieux, mais dans des choſes inutiles, ſouvent criminelles, & toûjours pernicieuſes.

Ne m'avoüerez-vous pas, Meſſieurs, que je vous fais la peinture de la plus grande partie des gens du monde, dont toute la vie n'eſt qu'une oiſiveté criminelle & honteuſe, un cercle & une viciſſitude de plaiſirs, ou

Digitized by Google

plûtoſt une ſuite continuelle de deſordres ? car quand il n'y en auroit point d'autre, n'en eſt-ce pas un aſſez grand, de perdre le temps, de n'être propre à rien, & de ſe rendre indigne du nom d'homme en vivant dans l'oiſiveté ? Si je demande ce que fait cet homme qui eſt dans la force & dans la vigueur de ſon âge, on me dit qu'il n'a point d'employ, & qu'il ne s'eſt jamais pû aſſujetir à rien ; qu'on avoit traité d'une Charge pour luy ; mais qu'ayant toûjours vécu à ſa liberté, il n'a pû ſe reſoudre à la quitter pour les ſoins d'une occupation honnorable, mais penible, & qu'ainſi il eſt demeuré ſans établiſſement. C'en eſt aſſez, je conçois ce que vous voulez dire ; c'eſt un homme oiſif, & par conſequent c'eſt un libertin de profeſſion. Mais que fait cette femme, qui eſt toûjours ſi bien miſe & ſi bien parée ? elle n'a point de ménage qui occupe ſes ſoins, point d'affaire ni d'occupation qui l'oblige de ſe tenir à la maiſon, elle eſt dans une oiſiveté achevée. Je conçois donc que tout ſon ſoin eſt de ſe parer, & de ſe mettre en l'état où on la voit, ce qui n'eſt pas une petite affaire ; car elle y occupe tout le matin, & le reſte du jour elle l'employe à aller de maiſon en maiſon, faire une montre ridicule de la vanité de ſes amuſemens : mais du moins dans ce grand nombre de viſites inutiles, en rend-elle quelqu'une à Dieu dans les Egliſes, dans les Hôpitaux, dans les priſons pour ſoulager les miſerables ? Vous ne la connoiſſez pas ; demandez ſi elle va au Bal, ou à la Comedie, & l'on vous dira qu'elle y eſt preſque toûjours :

Digitized by Google

on ajoûtera même que cette maniere de vie si dereglée la fait servir souvent de matiere aux conversations de presque toute la Ville. Ah ! dis-je alors, funeste oisiveté, voilà quelles sont tes suites ! tu deviens la source de tous les vices, & de tous les desordres ; au lieu que le travail, non seulement arrête les hommes, & les empêche de tomber dans le crime ; mais sert en second lieu à expier les pechez qu'ils ont commis.

En effet, Messieurs, il n'y a personne qui ne sçache, que la vie Chrétienne est une vie de penitence & de mortification, puisque l'Evangile ne nous parle point d'autre chose que d'expier nos pechez, par les rigueurs d'une vie austere & laborieuse ; mais tout le monde ne fait pas reflexion, que le moyen le plus facile, & j'oserois presque dire, l'unique que les gens du monde ayent de satisfaire à cette obligation, est le travail, qu'on peut appeller pour cette raison, la penitence generale & publique, à laquelle Dieu a condamné tous les hommes aprés le peché, mais qu'il a fait ensuite, par un effet de sa misericordieuse bonté, un moyen efficace & facile d'expier leurs pechez, pourvû qu'ils l'acceptent dans cette vûë & dans cet esprit ; & voilà peut être, Chrétiens, un des plus grands secrets de la Morale Chrétienne, faire d'une neccessité indispensable, une grande vertu, changer en penitence le châtiment, auquel tous les hommes ont été condamnez par arrêt de la Justice Divine ; écoutez le donc, je vous prie, & concevez de-là, que l'oisiveté, qui porte l'homme au peché, luy ôte encore

ce

ce moyen facile de la réparer, ce qui n'eſt pas un des moindres maux qu'elle cauſe dans le monde.

Car qui peut entendre, ſans trembler, cette parole que le Fils de Dieu adreſſe à tous les pecheurs: *Niſi pœnitentiam habueritis, omnes ſimul peribitis.* Il n'y a point de ſalut pour vous ſans la penitence, qui priſe en un ſens, eſt abſolument neceſſaire pour détruire le peché, & priſe dans un autre, eſt établie pour l'expier, & pour ſatisfaire à la juſtice divine. Or c'eſt dans ce ſecond ſens, que le travail peut tenir lieu de penitence, en l'acceptant avec ſoumiſſion; parce que Dieu y a condamné tous les hommes: or à moins que le travail ne ſoit pris & offert à Dieu en cette vûë, je ne vois pas comme la vie Chrétienne peut être une vie penitente, ni enſuite quelle eſperance la plus grande partie des hommes peuvent avoir de leur ſalut. Je ſçay que le jeûne, l'aumône, la priere, & les autres bonnes œuvres ſont les ſatisfactions que l'Egliſe ordonne aux pecheurs, & qui ſont en uſage dans le Chriſtianiſme. Mais outre qu'on ne les peut pas pratiquer ſans peine & ſans travail, ils ne ſçauroient être pratiquez continuellement. Si la vie d'un Chrétien doit être veritablement un état de penitence, ainſi que l'a déclaré le Concile de Trente; je dis que rien ne peut mieux remplir cette obligation, parlant en general, que l'employ & le travail de chacun en particulier. Pourquoy? parce que premierement, c'eſt une choſe veritablement penible, & qu'elle dure en ſecond lieu tout le temps de la vie; avantage Luc. 13.

qui ne se rencontre pas dans les autres exercices de la penitence, & qui a fait quelquefois envier aux plus grands Saints, la condition de ceux que la necessité asservit à un travail penible, parce que c'est faire une penitence continuelle, & executer à la lettre l'arrêt de la justice divine : *In sudore vultus tui vesceris pane tuo ;* tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. De maniere que quand ces personnes me demandent ce qu'il faut faire pour être sauvez, je leur répond aussitôt que la penitence en étant l'unique voye à un homme qui a peché, ils sont dans cette voye, puisqu'ils travaillent, & que leur travail est une penitence, & que l'interruption de ce travail, aux jours que Dieu & l'Eglise leur ont prescrit, n'est que pour s'acquiter des autres devoirs de leur Religion, pendant que celuy-cy est leur devoir ordinaire, & leur employ fixe, qui les fait des penitens publics, & par consequent qui les met en état d'obtenir misericorde. Le mal est que la plus part de ces personnes ne connoissent pas leur bonheur, ni l'avantage de leur condition, & qu'en faisant souvent la plus rude & la plus rigoureuse penitence, ils n'en retirent pas les fruits, comme parle l'Evangile, c'est à dire qu'ils ôtent à leur travail, tout penible qu'il est, le nom de penitence, & le merite qui est attaché à cette vertu, en ne s'y soumettant pas dans cet esprit, ou en ne l'offrant pas à Dieu en cette vûë.

*Genes. 3.*

Quelle penitence en effet, un pecheur ne croiroit-il pas avoir pratiquée, si pouvant

vivre commodément, il se reduisoit à se passer de pain & d'eau, à retrancher de son sommeil pour vacquer à la priere, s'il souffroit toutes les incommoditez d'une vie pauvre, & qu'aprés s'être épuisé de lassitude, il ne reposoit que sur la paille? Ah! voilà la penitence que font tant de pauvres artisans, tant de soldats, & de gens de travail, tels que sont ceux dont parle l'Evangile de ce jour, *portavimus pondus diei & æstus.* Faut-il que par negligence ou par ignorance, ils se prévalent si peu de l'avantage incomparable qu'ils ont pour leur salut: & que pouvant se faire de grands Saints sans travailler sur nouveaux frais, ils y fassent si peu de reflexion? Faut-il que pouvant égaler le merite des plus austeres penitens, ils en ayent toute la peine, sans en recueillir le fruit, faute de prendre leur travail comme il faut, d'en souffrir la peine avec patience, de se conformer aux ordres de la Providence, dans l'état où elle les a fait naître, & sur tout, faute d'offrir leur travail à Dieu dans cette vûë, & pour cette fin? Je crois, Messieurs, que c'est la plus utile & la plus consolante instruction qu'on leur puisse jamais faire; puisque pour la pratiquer, il ne faut qu'y penser, & que le vouloir, sans ajoûter une nouvelle peine à celle qu'ils sont obligez de subir par la necessité de leur condition.

Mais ne croyez pas que cette instruction soit moins utile aux autres, qui ne sont pas réduits à cette dure necessité: car comme ils ne sont point dispensez du travail, en quelque état, & de quelque condition qu'ils

ſo.ent ; je dis qu'il n'y a perſonne, à qui ſon travail & ſon employ ne puiſſe tenir lieu d'une ſainte & ſalutaire penitence, & entrer dans la ſatisfaction, que le pecheur doit à la juſtice divine pour ſes pechez : l'induction en ſeroit longue, & je vous la laiſſe faire à vous-mêmes; il me ſuffira de vous marquer pourquoy le travail ordinaire de chacun peut luy ſervir à expier ſes pechez ; c'eſt que Dieu d'un côté par ſa ſageſſe, ayant ordonné cette difference d'états & de conditions, qui compoſent les Etats & les Republiques, & d'ailleurs ayant obligé tous les hommes au travail, en punition du premier peché, qui eſt la cauſe de tous les autres; c'eſt une conſequence aſſez naturelle, d'inferer de-là, que le travail qu'il exige d'eux, & enſuite la principale penitence qu'il en attend, eſt la peine qu'ils ſouffrent dans l'employ, auquel ſa Providence les a appellez.

Ainſi un Juge a de la peine dans la fonction de ſa Charge, à examiner des procés, à oüir des parties, à s'oppoſer à la puiſſance des uns, & à démêler les fourberies des autres ; qui doute que ce ne ſoit un grand travail ? ils ſe plaignent ſouvent eux-mêmes, d'être accablez d'affaires, & de n'avoir pas le loiſir de reſpirer. Mais ce qui les devroit conſoler, c'eſt que ce travail ſi laſſant, & ſi rebutant, leur peut tenir lieu d'une penitence auſtere, s'ils le ſouffrent en cette vûë. Qui n'avoüera que les ſoins embaraſſans qu'un pere de famille ſe donne pour le reglement de ſa maiſon, les traverſes, les chagrins que luy cauſe ſouvent la conduite d'un ménage & d'une

famille ? qui n'avouëra, dis-je, que tout cela ne soit autant de moyens & d'occasions de faire penitence, & que c'est consequemment celle que Dieu demande de luy en cet état ? Parcourez les autres conditions, & je vous feray le même raisonnement. Si Dieu les a établies, elles sont donc dans l'ordre de sa Providence. S'il y a toûjours quelque peine & quelque contradiction, c'est la même Providence qui l'a voulu ; & pourquoy l'a-t-elle voulu ? pour que cette peine pût devenir à ceux qui en sçavent profiter, c'est à dire qui sçavent s'y soûmettre avec resignation, & dans les vûës que Dieu a eûës en nous y assujettissant, la matiere de leur penitence.

Mais il faut aussi inferer de-là, que ceux qui pretendent vivre dans une molle oisiveté, qui veulent joüir de toutes les douceurs de leur condition, sans en remplir les charges & les devoirs, c'est à dire, qui veulent fuir le travail qui y est attaché, non seulement ne menent pas une vie Chrétienne, mais qu'on peut même dire d'eux avec le Prophete Royal, *In labore hominum non sunt, cum hominibus non flagellabuntur* ; ils s'exemptent du travail, auquel le reste des hommes a été condamné, ils ne seront donc pas du nombre de ceux à qui Dieu veut faire misericorde, puisqu'ils s'en ôtent eux-mêmes le moyen, qui est la penitence. *Psal. 72.*

Ajoûtez enfin, que si le travail est necessaire, & pour éviter le peché, & pour l'expier, quand il est commis ; qu'il l'est encore pour acquerir le Ciel, qui ne nous est promis, que comme la recompense de nos travaux. C'est

pourquoy l'Evangile le compare tantôt à un champ qu'il faut cultiver avec soin, & tantôt à un tresor qu'on trouve à force de fouir & de travailler ; enfin nous voyons dans la parabole de ce jour, que le pere de famille ne recompense à la fin de la journée, que ceux qui ont travaillé à sa vigne, sans avoir égard à la longueur du temps qu'ils ont employé à ce travail.

Or, Messieurs, quand on dit qu'il faut travailler & s'employer à faire du bien, pour vivre en veritable Chrétien, on n'entend pas qu'il falle toûjours faire des aumônes, ou de semblables actions de charité, ou s'employer sans cesse au service du prochain ; car comme Dieu n'exige pas le même service de tout le monde, il n'a pas aussi appellé tous les hommes aux mêmes fonctions ; mais en exigeant le travail de tous, il faut conclure que l'employ & le travail auquel il les a appliquez par sa Providence, est comme le champ de leur moisson, le fonds de leurs richesses, & la mine de leurs thresors. De sorte que nous devons envisager l'état où Dieu nous a mis, & les devoirs qui y sont attachez, comme nôtre travail & nôtre occupation, qui remplit la meilleure partie de nôtre vie, & nous persuade que c'est travailler pour le Ciel, que de s'en acquiter comme l'on doit, en rapportant tout à la volonté de Dieu.

Ce n'est pas, Messieurs, que comme dans le monde il y a des conditions moins avantageuses que d'autres, pour faire une haute fortune ; quoyqu'on y ait souvent plus de peine, & d'autres où l'on fait beaucoup, quoy-

Digitized by Google

qu'on ne ſe donne pas tant de mouvemens que ceux qui paroiſſent plus empreſſez ; de même il y en a que l'on croit oiſifs, mais qui, comme les ouvriers de nôtre Evangile, font autant en une heure, que les autres durant toute la journée. Telles ſont les perſonnes conſacrées au ſervice de Dieu, qui ne penſent qu'à le loüer jour & nuit, & qui ne s'appliquent qu'aux bonnes œuvres. Car quoyque par une malignité d'eſprit, aſſez ordinaire aux gens du monde, on les accuſe d'être oiſifs, il n'y en a point pourtant qui travaillent davantage, ou du moins plus utilement ; puiſque ce ſont ceux qui agiſſent pour les autres auprés de Dieu, qui attirent les benedictions du Ciel ſur les Villes, & comme parlent les Saints Peres, qui ſont le ſoûtien des Etats ; & certes c'eſt ſouvent en leur faveur, que Dieu arrête le bras de ſa juſtice, lorſqu'il eſt irrité par les crimes des autres.

Mais ſans nous éloigner davantage de nôtre deſſein. De tout cecy, Meſſieurs, il eſt aiſé de juger qui ſont les veritables oiſifs, qui ſont ceux qu'on doit regarder comme des perſonnes inutiles, comme des perſonnes qui ont reçû leur ame en vain, pour parler le langage du Prophete Roy ; certes ces gens qui ſemblent n'être ſur la terre que pour y vivre du travail d'autruy, qui ne contribüent en rien au bien de l'Etat, dont ils ſont une partie, qui ne rendent ſervice ni à Dieu, ni aux hommes, mais qui tirent eux-mêmes ſervice de tout le monde ; comme ſi tout ce qui eſt ſur la terre n'étoit que pour

eux, ces gens qui n'ont point d'autre employ que de se divertir, ne sont-ils pas ces oisifs, dont vous devez déplorer le sort? Ces aveugles ont entre les mains un moyen d'éviter le peché, & ils le négligent; ils pourroient expier les desordres de leur vie passée par une penitence facile, & ils la rejettent; ils pourroient acquerir le Ciel en travaillant, & ils s'endorment dans le sein du plaisir & de la volupté; quel sort! quelle destinée! Mais si cette oisiveté est si opposée à la vie Chrétienne, il y en a une seconde qui ne l'est pas moins, & que j'appelle laborieuse, parce que quoyqu'on travaille beaucoup, on travaille sans merite, parce qu'on ne travaille pas en Chrétien. C'est ce que nous allons voir en cette seconde Partie.

II. PARTIE. C'Etoit, Messieurs, le sentiment d'un Ancien, qu'une grande partie des hommes perd le temps à ne rien faire du tout, qu'un plus grand nombre encore le consume à faire le mal; mais que presque tous le passent à faire toute autre chose qu'ils ne doivent. C'est en ces trois manieres, & pour ces trois mêmes raisons, qu'on peut appeller oisif & inutile, le travail de la plus grande partie des Chrétiens. Il y en a qui ne font rien du tout pour le Ciel & pour l'Eternité bienheureuse, qui doit être la fin de tous nos travaux; il y en a d'autres, qui bien loin d'agir en cette vûë, font des actions non seulement inutiles, mais encore mauvaises & criminelles, qui les éloignent par consequent de cette fin, au

lieu d'y avoir quelque rapport ; & d'autres enfin, qui s'embaraſſant de mille ſoins ſuperflus, & s'intriguant dans mille autres affaires, perdent la penſée de l'unique affaire, à laquelle ils devroient rapporter tous leurs travaux.

La preuve de tout cecy, Meſſieurs, n'eſt pas difficile, puiſqu'il ne faut que faire reflexion ſur ce qui ſe paſſe dans le monde pour y voir, premierement, qu'une grande partie des hommes ne travaillent point pour le Ciel, quoyque les occupations exterieures ne leur manquent pas non plus que les ſoins & les inquietudes qui les tiennent toûjours en haleine ; les uns ſont attachez à l'exercice de leurs Charges, les autres à leur negoce, & les autres à un métier penible : ils travaillent, je le veux, mais ils ne travaillent pas pour Dieu, ni pour leur ſalut, & ils n'acquierent par conſequent ni vertu, ni merite par leur travail, faute d'agir en cette vûë : auſſi peut-on dire à la fin de leur vie, qu'ils n'ont rien fait, & que tout leur travail a été inutile ; ſemblables en cela à une perſonne qui n'auroit fait toute ſa vie que bâtir & démolir une maiſon, que détruire & recommencer le même ouvrage, & qui ſeroit auſſi peu avancée à la fin que le premier jour, ce travail, d'ailleurs ſi penible, ne devant être regardé que comme une veritable oiſiveté. On peut dire la même choſe de la plus grande partie des hommes, qui n'agiſſent que pour les autres, & qui n'agiſſent preſque jamais pour eux-mêmes ; puiſqu'ils ne travaillent point en vûë de la fin,

pour laquelle ils ſont au monde ; au lieu que l'homme, dit Tertullien, devroit vivre uniquement pour ſoy, puiſqu'il ne doit mourir que pour ſoy: *Nemo aliis vivit, moriturus ſibi.* Ainſi donc, tout ce qui n'eſt point fait en vûë de l'Eternité, eſt entierement inutile, & ſi nous ne travaillons pour cela, nous travaillons en vain : de ſorte que quand Dieu ouvrira ce livre fatal dans lequel toutes nos actions ſont marquées, nous pourrons dire avec le Prophete, *in vacuum laboravi, fruſtra fortitudinem meam conſumpſi.* Mes travaux, quelque grands & empreſſez qu'ils ayent été, ne m'ont ſervi de rien ; & tous les efforts que j'ay fait pour me pouſſer dans le monde, pour m'y établir, & pour m'y rendre conſiderable, ne me ſeront point comptez ; parce que c'étoit par rapport au Ciel & à l'Eternité, qu'il falloit meſurer tout, & regarder comme inutile, tout ce qui n'entroit point dans ce deſſein.

Iſaïe 49.

De quoy nous ſervira donc d'avoir reuſſi dans toutes les autres affaires, ſi le ſuccez de celle-cy nous eſt ſi peu favorable ? Quel fruit retirerons-nous d'avoir travaillé pour devenir riches, ou ſçavans, & pour rendre nôtre nom celebre dans le monde, ſi nous ſommes malheureux durant une éternité ? & quand nous aurions gagné tout l'Univers, cette conquête ne nous ſera-t-elle pas toûjours funeſte, ſi nous venons à nous perdre nous-mêmes, comme dit le Sauveur du monde, *quid prodeſt homini, ſi mundum univerſum lucretur, animæ verò ſuæ detrimentum patiatur?* Quelle eſt donc, mon cher Auditeur,

Matth. 16.

vôtre negligence ou vôtre oisiveté ? car l'une & l'autre se confondent icy, de penser si peu à vous-même, comme s'il n'y alloit point de vôtre interêt ; ou de travailler tant pour les autres, & peut-être si inutilement pour vous ?

Encore seroit-ce peu, que le travail de la plusparт des hommes fût inutile, s'il ne leur étoit point encore souvent préjudiciable ; car combien en voit-on, qui non seulement ne font pas le bien qu'ils devroient faire, mais qui font le mal, dont ils devroient s'abstenir, & qui par-là s'éloignent davantage de leur fin, que s'ils demeuroient entierement dans l'oisiveté ? qui travaillent à leur propre malheur ? travail pernicieux, travail oisif, travail funeste, comme l'appellent ces malheureux reprouvez dont parle l'Ecriture, *Ambulavimus vias difficiles ; lassati sumus in viâ iniquitatis* ; nous avons marché par des routes difficiles dans la voye de l'iniquité, & nous n'y avons guere moins trouvé de travail & de peine, que dans le chemin étroit du salut. Nous nous sommes lassez de ce travail ; & nous avons gemi sous le poids de nos crimes ; mais nous n'avons travaillé qu'à nous procurer le malheur où nous sommes. Si nous avions autant fait pour Dieu & pour nôtre salut, que nous avons fait pour la vanité, pour l'ambition, pour l'avarice, & pour satisfaire nos passions, nous serions maintenant heureux, & nous jouirions d'un repos éternel : mais nôtre travail nous a été inutile, puisque nous n'avons travaillé que pour nous rendre malheureux. Ainsi, *Sapient. 5.*

Chrétiens, le temps employé dans le crime, eſt non ſeulement une oiſiveté qui ne nous avance de rien pour le Ciel, mais un travail que nous prenons pour nous en éloigner.

C'eſt pourtant le travail d'une grande partie des hommes, qui non ſeulement ne font rien de bien, mais qui s'employent encore à faire le mal. C'eſt ainſi qu'un ambitieux entreprend des travaux fâcheux, & penibles qui troublent ſon repos, & qui luy font expoſer ſa vie à mille hazards. C'eſt ainſi que les richeſſes, qui ſont tant couruës, font ſuer ceux qui les courent, & que la volupté même, toute délicate qu'elle eſt, coûte ſouvent bien des peines aux voluptueux. Vous en trouverez qui ont paſſé un temps infini à pourſuivre un procés injuſte, où tout ce que l'artifice, l'intrigue, la fourberie ont pû inventer, a été mis en œuvre, les ſoins & les veilles n'y ont non plus été épargnez que les frais : je ne m'informe point s'ils en ſont enfin venus à bout ; mais je ſçay bien que leurs peines & leurs travaux ſont perdus pour le Ciel & pour l'éternité : vous en voyez d'autres qui ne travaillent à établir leur maiſon, que par des concuſſions, & par d'autres voyes illegitimes. Qui pourroit compter tous les mouvemens qu'ils ſe donnent, les fatigues qu'ils eſſuyent, les jours & les nuits qu'ils paſſent avec autant d'inquietude d'eſprit, que de travail du corps ? Ce travail ſi conſtant, ſi opiniâtre, & ſi aſſidu, eſt-il compté devant Dieu ? non, ſi ce n'eſt pour en recevoir la peine & le châtiment. Je mets de ce nom-

bre, les gens d'esprit & de capacité, qui employent leur plume & leur temps, à défendre l'erreur, à noircir la reputation des plus gens de bien, ou à composer des ouvrages scandaleux, qui ne peuvent inspirer que des passions criminelles, & corrompre les bonnes mœurs ? Un temps & un travail si mal employé, peut être appellé une oisiveté laborieuse, & qui est criminellement occupée à faire le mal, & à amasser un threſor de colere, comme parle l'Apôtre. Ah ! Messieurs, que nous travaillerions utilement, si tout le temps que nous employons à faire le mal, étoit rempli par autant de bonnes & de saintes actions ! que nôtre travail seroit fructueux, si nous faisions autant pour Dieu & pour nôtre salut, que nous faisons pour l'interêt & pour la gloire du monde ; & ne sera-ce pas un jour le plus juste & le plus sensible reproche qu'on fera aux reprouvez, d'avoir peut-être plus travaillé à se rendre malheureux, & à accumuler des injustices, que les plus grands Saints n'ont fait pour meriter le Ciel, & pour être éternellement heureux.

Enfin, Messieurs, il y a une troisiéme espece d'oisiveté penible & laborieuse, qui comme nous avons dit, est le propre de ceux qui font toute autre chose que ce qu'ils doivent, occupez qu'ils sont d'une multitude de soins & d'affaires, qui les empêchent de s'appliquer à cet unique necessaire, qui est leur salut ; de maniere que si les uns sont dans l'oisiveté pour ne rien faire du tout, & les autres pour faire le mal ; ceux-cy sont

oiſifs, parce qu'ils agiſſent trop, & ſont dans de continuelles occupations, qui ſont comme une diverſion des forces d'eſprit & de corps, qu'il faudroit employer à travailler pour le Ciel. *Operosè nihil agunt*, comme parle Seneque. Ces perſonnes ſont les plus oiſives, quoyqu'elles travaillent le plus; parce que ſe laiſſant aller à l'impetuoſité d'un naturel ardent, elles embraſſent tout, ſe donnent à tout, s'engagent ſans ménagement, & ſans diſcretion en mille affaires, forment ſans ceſſe mille projets, & mille deſſeins, & paſſent toute leur vie en des occupations tumultueuſes d'intrigues, de negociations, de commerce, & d'entrepriſes; & ainſi ajoûtant employ ſur employ, charge ſur charge, & embarras ſur embarras, elles s'abîment, pour ainſi dire, dans les ſoins de la terre, ſans penſer à l'unique & à la plus importante de leurs affaires. Car vous m'avoüerez que dans cet accablement, il eſt bien difficile qu'on puiſſe avoir toute l'application qu'il faut, pour travailler à acquerir le Ciel.

C'eſt ce que l'Ecriture nous fait voir dans l'exemple du Peuple d'Iſraël, lequel ne pouvoit autrefois écouter Moïſe, quand il luy parloit de la Terre Promiſe, à cauſe de l'oppreſſion du travail, & de l'accablement d'eſprit, où la ſervitude l'avoit reduit. Il faut dire le même d'une infinité de perſonnes; c'eſt inutilement qu'on leur parle de l'autre vie, & du bonheur éternel qu'on doit meriter par ſon travail. Ils gemiſſent ſous le poids de leurs travaux embarraſſans, & ils

en ſont tellement accablez, qu'ils ne peuvent s'élever au deſſus de la terre ; & l'attachement qu'ils y ont, les empêche de porter leurs vûës & leurs penſées vers le Ciel.

L'on ne peut, Meſſieurs, trouver une figure plus naïve de ce qui arrive à la plus grande partie des Chrétiens, qui ſont maintenant le Peuple de Dieu ; ils ſont dans ce monde comme les Iſraëlites étoient dans l'Egypte, occupez ſans relâche à une multitude d'affaires, qui ne leur donnent pas le loiſir de reſpirer. Leurs paſſions auſquelles ils obeïſſent aveuglément, ſont les Tyrans & les exacteurs impitoyables, qui redoublent leur travail lorſqu'ils penſent ſeulement à aller offrir un Sacrifice à Dieu dans le deſert ; en ſorte que la multitude de leurs occupations leur fait oublier tous les devoirs de la pieté & de la Religion. Vous le ſçavez, Chrétiens, & c'eſt le pretexte ordinaire qu'alleguent ces ſortes de perſonnes, quand on les preſſe de penſer à leur conſcience, & aux affaires de l'éternité ; que celles du temps les occupent tout entiers, qu'ils ont des procés à terminer, une grande famille à pourvoir, des ouvriers & des domeſtiques ſur leſquels il faut veiller, un negoce qui demande tous leurs ſoins, & tout leur temps ; mais qu'arrive-t-il de cet excez de travail ? juſtement ce qui arriva aux Iſraëlites ; ils ne ſçauroient penſer à autre choſe, & le peu de ſoin & d'attention qu'ils apportent aux affaires de Dieu, fait gliſſer dans l'uſage des choſes les plus

saintes, comme sont la priere & les autres exercices de pieté, un certain esprit de tiedeur, qui rend toutes leurs actions steriles pour l'autre vie. Voilà ce que j'appelle la plus grande oisiveté, un excez de travail, mais qui est pour toute autre chose, que pour leur salut, & leur bonheur éternel.

CONCLUSION. FInissons, & aprés vous avoir representé ces deux sortes d'oisiveté, si ordinaires parmy les hommes, l'une qui consiste à passer le temps sans nulle occupation serieuse, & l'autre à le perdre dans un travail inutile; tirons-en cette consequence, que si les desordres & les dereglemens qu'elles causent sont differens, ils ont cela de commun, qu'ils nous détournent également de nôtre premiere & nôtre plus necessaire occupation, qui est de servir Dieu, & de travailler à nôtre propre salut; puisque le temps de cette vie ne nous étant donné que pour cela, ce doit être nôtre employ, nôtre affaire, & nôtre travail; tout le reste ou doit être compté pour rien, ou doit être regardé comme une oisiveté criminelle; *quid statis tota die otiosi?* Or dans cette pensée, repassons sur toutes les actions de nôtre vie, & voyons à quoy nous avons employé tant d'années. Helas! peut-être que le jeu, le plaisir, les promenades, les compagnies agreables, & toutes sortes de divertissemens ont été nos occupations ordinaires, & que nôtre vie s'est passée dans une inutilité entiere. Quelles richesses immenses n'aurions-nous point maintenant acquis, si nous avions travaillé pour Dieu?

Digitized by Google

ce travail auroit été pour nous une semence de benediction, & ensuite une moisson infinie ; & peut-être que nôtre oisiveté nous a fait perdre toutes ces richesses. Et quoy, Messieurs, quand nous n'aurions point fait d'autre mal, ce qui est impossible, comme je vous ay fait voir, n'en seroit-ce pas un assez grand, de n'avoir point fait de bien ? Voudrions-nous aller paroître devant Dieu en sortant de cette vie les mains vuides, & sans pouvoir autrement compter nos années & nos jours, que par les differentes parties de plaisir & de divertissement que nous avons faites ? Ah ! n'attendons pas, Chrétiens, à la fin de la journée, c'est à dire à la fin de cette vie, pour y pourvoir ; la mort s'avance à grands pas, & le dernier moment de nôtre vie peut arriver avant la fin de cette journée ; à quel titre demanderons-nous le Ciel, qui doit être le prix & la récompense de nos travaux ? *quid statis tota die otiosi* ? ne demeurons pas davantage dans cette criminelle oisiveté.

Mais comme toute extremité est vicieuse, ne nous efforçons pas moins d'éviter la seconde espece d'oisiveté, que nous avons appellé laborieuse, qui consiste dans un excez de travail mal reglé, & qui n'a point d'autre fin que le bonheur de cette vie. Apprenons à sanctifier ce travail en nous y appliquant pour obeïr aux ordres de la Providence, & sur tout prenons garde de nous laisser tellement accabler d'affaires, que nous oubliyons la principale, qui est de travailler à nôtre salut ; car que nous servira d'avoir

executé de grandes entrepriſes, d'avoir été employez en les plus importantes negociations, d'avoir eû les plus conſiderables emplois, & d'y avoir glorieuſement reuſſi ? De quoy nous ſervira d'avoir laiſſé à la poſterité d'excellens ouvrages, qui ſont le fruit de nos veilles ? Mille & mille perſonnes ont fait de plus belles & de plus illuſtres actions, & cependant ils n'ont rien fait ; au jugement de celuy qui recompenſera les moindres travaux entrepris pour ſon ſervice. Evitons, Chrétiens, ce travail inutile, qui n'eſt pas moins ſterile, que la plus grande oiſiveté ; & que le peu de temps qui nous reſte à travailler pour Dieu, ne nous rebute point ; puiſque nous pouvons y ſupléer par une plus grande ferveur, & que nous avons affaire à un Dieu liberal, qui ne ſçait point retrancher le ſalaire de ceux qu'il employe ; mais qui recompenſe ceux qui n'ont travaillé qu'une heure, d'un bonheur égal à ceux qui ont porté le poids de la chaleur & du jour. Je vous ſouhaite cette recompenſe, &c.

Digitized by Google

# XIII. SERMON

## POUR LE DIMANCHE DE LA SEXAGESIME.

### *De la parole de Dieu.*

Semen est Verbum Dei. *Luc.* 8.

*La parole de Dieu est une semence.* S. Luc. ch. 8.

LA parole de Dieu, que Jesus-Christ appelle une semence dans nôtre Evangile, a cela de commun avec toutes les autres semences, que l'on jette en terre pour la nourriture des hommes, qu'elle est jettée comme au hazard, qu'elle doit être cultivée avec soin, qu'elle croît insensiblement dans un cœur, & qu'enfin elle produit avec le temps, le fruit qui luy est propre. D'un autre côté elle a cet avantage sur les semences ordinaires, que toutes les saisons

Digitized by Google

ſont propres pour la jetter en terre, qu'il n'y a point de ſol ſi ſterile & ſi ingrat, où elle ne puiſſe prendre racine, ni de temps, auquel on ne puiſſe en faire la moiſſon.

Mais parmy tant de rapports, il y a cette difference, que quelque fecondité que cette parole ait d'elle-même, quelque arroſée qu'elle ſoit des pluyes & des graces du Ciel, quelques influences favorables qui l'échauffent; la terre qui la reçoit eſt libre de la retenir, ou de la rejetter. Et c'eſt pour cette raiſon que l'on voit ſi peu de fruit, quoyque cette divine parole n'ait jamais été plus commune, puiſqu'il n'y eut jamais plus de Predicateurs, que S. Hilaire appelle, *Satores æternitatis*, des perſonnes qui ſement pour l'éternité.

*Comment. in Matth. c. 4.*

Je ſçay bien que la faute n'en eſt pas toute entiere du côté de ceux qui écoutent cette parole, & que ceux qui l'annoncent, ſont ſouvent la cauſe de cette ſterilité fâcheuſe. Cependant, comme cette parole eſt capable de fructifier, comme les autres ſemences, indépendemment de celuy qui les jette en terre, & que nôtre Evangile ſemble rejetter toute la faute du peu de fruit que celle-cy rapporte, ſur la terre qui la reçoit, je ſuivray ce deſſein, où je remarque que le Fils de Dieu, en comparant cette parole aux grains de ſemence, ſemble particulierement nous enſeigner deux choſes, qui ſont les plus importantes ſur ce ſujet. La premiere, le beſoin & la neceſſité que l'ame a de cette divine parole, pour recevoir, pour entretenir, & pour réparer la vie ſurnaturelle de la gra-

Digitized by Google

re, dont cette sainte semence est le principe. La seconde, le soin qu'il faut prendre de la cultiver, si nous voulons qu'elle rapporte le fruit qu'elle est capable de produire dans le cœur. C'est aussi à ces deux choses que je prétend m'arrêter. Je veux tâcher dans ma première Partie, de vous convaincre du besoin, & de la necessité que nous avons de la parole de Dieu ; d'où vous inferez l'importance & l'obligation de la venir entendre. Je veux vous apprendre dans ma seconde Partie, comme il faut l'entendre, & quelles sont les dispositions que nous devons y apporter de nôtre part. Ce sera le partage de ce discours, aprés avoir imploré le secours du Ciel, par l'entremise de Marie. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

DEmander s'il faut entendre la parole de Dieu, & de quelle utilité elle est pour la reformation des mœurs, c'est demander à peu prés, Messieurs, à quoy servent le bled, & les autres semences que l'on jette en terre, pour la nourriture des hommes. Mais quoyqu'il y ait peu de personnes assez grossieres, ou assez peu instruites, pour faire une question de cette nature, je ne vois pas cependant, qu'on soit également persuadé du besoin & de la necessité qu'on a de cette divine semence, dont parle le Sauveur, & du fruit qu'on en peut retirer ; & c'est dont j'ay crû qu'il étoit important de vous instruire ; pour m'acquiter moy-même plus fidelement du Ministere que Dieu m'a commis ; & pour vous porter à entendre cette

divine parole, avec l'assiduité & les dispositions qu'elle demande.

Pour cela, Chrétiens, je trouve que l'Esprit Saint qui l'inspire à ses Ministres, luy donne particulierement trois noms, qui en feroient un éloge achevé, si je prétendois seulement vous en faire voir l'excellence & le prix, sans vous entretenir du besoin pressant que vous en avez, & les avantages que vous en pouvez recueillir. Il l'appelle donc premierement, une parole de verité, *genuit nos verbo veritatis suæ.* Premiere qualité qu'elle possede, entant que parole de Dieu; c'est à dire, entant qu'elle est l'organe, dont Dieu se sert pour nous instruire de ses Mysteres & de ses veritez. Il l'appelle en second lieu, une parole de force & de vertu, *Verbum virtutis*, ce qui marque le pouvoir qu'elle a sur le cœur des pecheurs, pour les retirer du vice, & les porter à une plus sainte vie. Enfin il luy donne en troisiéme lieu le nom de Parole de Salut, *Verbum salutis*, parce que c'est elle qui nous fait connoître en quoy consiste veritablement nôtre souverain bonheur, & qui nous enseigne les moyens les plus efficaces de l'acquerir. D'où j'infere, Messieurs, qu'autant qu'il est necessaire de connoître la verité, afin de la croire; de seconder par nos efforts, ces graces de force que Dieu nous accorde; & d'apprendre la voye de Salut que Dieu nous a marquée, afin de la suivre; autant doit-on apporter d'assiduité à écouter cette parole sainte, qui nous enseigne la verité, qui nous donne la force de la pratiquer, & qui

*Jacob. 1.*

*ad Hebr. 1.*

*Ibid. 13.*

Digitized by Google

nous découvre les voyes qu'il faut tenir pour en profiter. Developons un peu cecy plus en détail.

Premierement, Chrétiens, cette parole qu'on nous prêche, est une parole de verité; qui en peut douter, puisque c'est la parole de Dieu, & que les mêmes raisons qui prouvent la necessité de ce premier Etre, nous doivent convaincre de la verité de sa parole? Que si vous me dites que dans la Chaire qu'on nomme de Verité, on y avance quelquefois des erreurs dans la Foy, & de fausses maximes dans la Morale; je vous répondray, que ce n'est pas aussi la parole de Dieu qui s'y prêche alors; & que Dieu parle aussi peu par la bouche de ces Predicateurs, que par celle de ces faux Prophetes, dont il est parlé dans l'Ecriture, lesquels s'ingeroient dans ce Ministere, quoyque Dieu ne les eût pas envoyez. Mais dés lors qu'un homme est appliqué à ce Ministere, par la Mission qu'il a reçûë des Pasteurs, que Dieu a commis à la conduite de son Eglise; qu'il est revêtu du caractere & du pouvoir d'annoncer cette parole, & qu'il est autorisé en ce qu'il dit, de ceux-là mêmes qui l'envoyent; pour lors c'est la parole de verité qu'il annonce, puisque c'est la parole de Dieu. De maniere qu'il n'y a point de Predicateur qui n'ait droit de faire le même reproche à ses Auditeurs, que le Sauveur faisoit luy-même aux Juifs incredules & indociles, *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?* si c'est la verité que je vous prêche de la part de Dieu qui m'en- Ioann. 16.

voye, pourquoy ne me croyez-vous pas ? ce n'eſt pas moy que vous rebutez, c'eſt la verité même que vous tenez captive, & que vous mépriſez.

Or, Chrétiens, quand nous nous en tiendrions là, & que la parole que nous annonçons, n'auroit point d'autre avantage ſur tous les diſcours qui ſe font dans les Cercles, dans un Bureau, dans une Academie; où tout eſt douteux, ſuſpect, incertain, & le plus ſouvent inventé à plaiſir, où la Fable & la verité ſont tellement confonduës, qu'il eſt difficile de les démêler; ne ſeroit-ce pas toûjours un avantage infini? Mais de plus, cette parole contient des veritez éternelles & divines, que tous les ſiecles avoient ignorées avant la predication de l'Evangile; des veritez ſurnaturelles, que les plus grands genies de la nature n'ont pû découvrir; des veritez neceſſaires & importantes, puiſqu'elles annoncent aux hommes un bonheur éternel; veritez enfin qu'on ne peut jamais aſſez approfondir. Et vous demandez aprés cela, mon cher Auditeur, ſi vous êtes obligé d'entendre cette parole? Pour vous répondre, je n'ay qu'à vous demander à vous-même, pourquoy Dieu a établi des Miniſtres de cette parole? Quoy donc, quand dans l'Ancien Teſtament il commandoit à ſes Prophetes d'annoncer ſes volontez aux peuples, n'obligeoit-il pas conſequemment ſon peuple de les écouter? Quand le Sauveur a envoyé ſes Apôtres publier l'Evangile par toute la terre, étoit-ce pour la prêcher aux arbres, & aux creatures inſenſibles? La même neceſſité

ceſſité donc que Dieu impoſe à ſes Miniſtres d'annoncer cette parole, emporte un commandement exprés aux peuples de l'entendre. Et ſi c'eſt une marque du choix de Dieu, & de ſon amour tout particulier envers les peuples, qu'il a éclairez des lumieres de la verité par cette divine parole, n'eſt-ce pas en même temps une marque ſenſible de la predeſtination de ces peuples, s'ils l'écoutent? *Qui ex Deo eſt, verba Dei audit.* Joan. 8.

Certes, quand ce ne ſeroit qu'un conſeil à l'égard des Paſteurs de ſon Egliſe, d'annoncer cette parole aux peuples; au lieu que c'eſt un commandement indiſpenſable; puiſqu'ils doivent nourrir le troupeau que Dieu leur a commis: encore ſeroit-ce toûjours une obligation étroite aux peuples de la venir entendre; parce que c'eſt la nourriture, ſans laquelle ils ne peuvent vivre d'une vie chrétienne & ſurnaturelle. Ouy, direz-vous, c'eſt une obligation qui ne regarde que ceux, qui ne ſont pas inſtruits ni des Myſteres qu'ils doivent croire, ni des vertus qu'ils doivent pratiquer. Je ſçay, Meſſieurs, que cette obligation eſt plus préciſe pour ceux qui croupiſſent dans cette ignorance honteuſe; j'avouë même que la neceſſité d'entendre maintenant la parole de Dieu, n'eſt pas une neceſſité de moyen, ni de precepte à l'égard de chaque Chrétien en particulier; puiſque la plus grande partie de ceux qui l'écoutent, ne ſont guere moins éclairez que ceux mêmes qui l'annoncent; & que le commun des hommes eſt aſſez inſtruit des veritez de l'Evangile, & des

devoirs d'un Chrétien. Mais auſſi peut-on douter que cette parole ne ſoit un moyen établi de Dieu, pour nous faire entendre ſes veritez, le canal ordinaire par où il les inſinuë dans nôtre eſprit, & la voye qu'il a choiſie pour nous les apprendre ? ſelon le raiſonnement de S. Paul, *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Dei... & quomodo prædicabunt niſi mittantur?* D'où il s'enſuit, que negliger de l'entendre, c'eſt negliger de connoître la verité, ou en faire peu d'eſtime, & que ſe contenter de l'apprendre par d'autres voyes, c'eſt être aſſez préſomptueux, pour prétendre que Dieu change à nôtre égard l'ordre qu'il a luy-même établi. Mais qu'ay-je affaire de combatre des raiſons, qui ne ſervent que de pretexte aux mauvais Chrétiens, pour cacher la raiſon veritable, qui les empêche de venir entendre cette parole? Et quelle eſt-elle cette raiſon veritable? C'eſt, Meſſieurs, que cette parole eſt la parole de Dieu. On ne la veut pas écouter, de crainte d'être obligé de la ſuivre ; on veut vivre dans une ignorance affectée de ſes devoirs, pour n'être pas contraint de mettre ordre aux affaires de ſa conſcience ; & l'on dit à Dieu, du moins de cœur, ſi on ne le dit de bouche, ce que diſent les impies dans l'Ecriture, *Recede à nobis, ſcientiam viarum tuarum nolumus.* ; ne nous parlez point, puiſque nous ſommes reſolus de ne rien faire de ce que vous dites : nous ne voulons pas connoître la verité, qui nous eſt importune; parce qu'elle nous preſſe de nous rendre, & de ſortir de nos deſordres, que nous ne vou-

*ad Rom.* 10.

*Iob.* 21.

Digitized by Google

lons pas quitter. On nous rebat ſans ceſſe la crainte des Jugemens de Dieu, d'un Enfer, d'une éternité de peines, & c'eſt à quoy nous ne voulons pas penſer; parce que cela trouble nos joyes & nos divertiſſemens. On ne nous parle que de Croix, que de ſe renoncer ſoy-même, de ſe faire violence, & de combattre ſes paſſions; mais nôtre âge, nôtre humeur, nôtre qualité, ne peuvent s'accommoder de ces veritez auſteres.

Qu'apprendrions-nous, dit-on, au Sermon de ce Predicateur? il intimide nos conſciences, il nous fait entendre des obligations, dont nous n'avons jamais entendu parler, il nous fait des preceptes & des commandemens ſur des choſes que nous croyons les plus innocentes; comme s'il étoit uniquement venu pour reformer le monde, pour cenſurer toutes nos modes & nos coutumes. Quoy donc, n'a-t-il de la voix & de la force que pour crier contre le luxe, contre le jeu, & contre tous les divertiſſemens de la ſaiſon? a-t-il réſolu de nous chaſſer par ſes invectives, & par la confuſion qu'il tâche de nous donner? Je ne ſçay qui va luy rapporter tout ce que nous faiſons; mais il ajoûte à tout ce qu'on luy peut dire de nous, des circonſtances ſi malignes, que le portrait qu'il fait de nôtre maniere de vie, eſt trop horrible pour être veritable.

Ce n'eſt pas d'aujourd'huy, Chrétiens, que la verité eſt odieuſe, & vous en ſçavez aſſez la raiſon; elle nous reproche nos défauts, nos vices, nos deſordres, nos ſcandales; elle nous découvre ce que nous ne

voulons pas voir, & malgré que nous en ayons, elle nous met devant les yeux ce que nous voudrions dérober, si nous pouvions, à nôtre propre connoissance. Car comme les devoirs de nôtre état, de nôtre Religion, & de nôtre employ, sont des devoirs incommodes & importuns; que nous ne sçaurions nous en souvenir, sans jetter les yeux sur des choses qui nous choquent, ou qui nous effrayent; sur des veritez qui combattent nos inclinations, qui revoltent nos esprits, ou qui arrêtent nos desseins; il est aisé de comprendre l'interêt que nous croyons avoir de fuir cette parole; qui ne sçait, & qui ne peut ni flatter, ni respecter nos inclinations, nos passions, nos défauts. Ce seroit donc inutilement, qu'un Predicateur diroit aujourd'huy aux mondains cette parole, que Jesus-Christ disoit autrefois aux Juifs, *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?* si je vous prêche la verité, pourquoy donc ne me croyez-vous pas? puisqu'on pourroit luy répondre avec justice, que c'est pour cela même, qu'il prêche la verité, qu'on ne le vient pas entendre: parce que la verité est odieuse aux mondains. Et certes si nous disions des choses agreables, comme le Peuple de Dieu en demandoit aux anciens Prophetes, *Loquimini nobis placentia*, si nous faisions des peintures vives de ce qui se passe dans le monde, de ce qui se dit dans les Cercles, des intrigues qu'on fait joüer pour se pousser, & pour parvenir; si nous entretenions nos Auditeurs de choses rares & curieuses, débitées

Ioann. 8.

Isaiæ 30.

Digitized by Google

avec eſprit, & en termes fleuris; ah! nous verrions bien-tôt un Auditoire tout changé, une foule de gens de tout ſexe & de tous états en rempliroit bien-tôt le vuide, à peine pourrions-nous paſſer juſqu'au lieu deſtiné pour nous faire entendre. On ne fuit donc la parole de Dieu, que parce qu'on craint & qu'on fuit la verité; & faire profeſſion de l'annoncer, c'eſt éloigner des Chaires Evangeliques la plus grande partie des Chrétiens, *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?*

Mais cette parole n'eſt pas ſeulement une parole de verité, elle eſt encore une parole qui porte avec elle ſa force & ſa vertu, *Verbum virtutis.* C'eſt le nom que luy donne S. Paul, qui en avoit luy-même reſſenti la puiſſance; lorſqu'à la voix du Sauveur, il fut en même temps abbatu, éclairé, & converti. Auſſi la compare-t-il à une épée à double tranchant, qui coupe les neuds les plus étroits, & les attachemens les plus forts; qui penetre juſqu'au fond de l'ame, & de tout ce qu'il y a de plus interieur, *Sermo Dei vivus & efficax, penetrabilior omni gladio ancipiti, pertingens uſque ad diviſionem animæ.* En effet, ſi la verité a toûjours paſſé pour la choſe du monde la plus forte & la plus puiſſante; quel pouvoir la parole de Dieu, qui la contient, n'aura-t-elle point ſur un cœur qui la recevra, & qui en ſera une fois bien penetré? Y aura-t-il paſſion, attachement, panchant naturel, richeſſes, honneurs, plaiſirs, qui puiſſe tenir contre cette parole animée de l'Eſprit de Dieu? N'a-t-elle pas fait rompre les

*ad Hebr. 2.*

*ad Hebr. 4.*

habitudes les plus inveterées ? n'a-t-elle pas fait renoncer aux amitiés les plus étroitement liées ? n'a-t-elle pas fléchi les cœurs les plus endurcis ? ébranlé les plus fermes, & soûmis les plus intraitables ? n'a-t-elle pas fait quitter biens, parens, amis, & tous les avantages de la fortune, pour se donner uniquement à Dieu ? en un mot, n'a-t-elle pas fait connoître quelle étoit la parole de Dieu, par les plus prodigieux effets, & les changemens les plus surprenans ?

Or, de quelle importance, & de quelle necessité n'est-il donc pas de l'écouter ; puisque non seulement rien n'est plus capable de nous instruire de nos devoirs, mais encore puisque rien n'est plus puissant, pour nous porter à les accomplir ? Que ne peut-elle pas encore sur le cœur des pecheurs ? ne rappelle-t-elle pas souvent de leurs égaremens ceux qui sont les plus endurcis ? jusque-là qu'on en a vû, qui sembloient abandonnez de Dieu, & vendus à l'iniquité, & dont la conversion paroissoit entierement desesperée, revenir de cet abîme, & devenir ensuite de grands Saints. C'est le pouvoir, c'est la vertu qui est uniquement attachée à cette divine parole ; puisqu'elle semble n'avoir guere moins de force dans la bouche des hommes, qui parlent de la part de Dieu, qu'elle en a eû dans celle de Dieu même. Aussi les a-t-il revêtus, ces hommes, de son autorité, il les a en quelque maniere fortifiez de son pouvoir, en attachant ses graces les plus fortes, aux paroles qu'il met dans leur bouche : ce moyen étant presque aujourd'huy l'unique qu'il employe

Digitized by Google

pour gagner les ames, pour retirer les pecheurs de leurs deſordres, & pour conſerver ce qui reſte de vertu dans le Chriſtianiſme.

D'où j'infere, Meſſieurs, que celuy qui néglige d'entendre la parole de Dieu, néglige les dernieres reſſources de la divine miſericorde, ſe prive des ſecours les plus neceſſaires pour ſortir de ſes vices, & refuſe le plus puiſſant moyen d'éviter le dernier malheur.

Car comment les veritez les plus fortes, & les plus capables de l'ébranler feront-elles impreſſion ſur ſon eſprit, puiſque c'eſt par ce ſeul canal, qu'elles ſe peuvent inſinuer. Or comme la parole eſt l'unique moyen que Dieu a laiſſé à ſon Egliſe, pour la maintenir, & pour luy donner cette fécondité qui la doit conſerver juſqu'à la fin des ſiecles; celuy qui néglige cette parole, ou qui la mépriſe, ne veut pas être du nombre des veritables Enfans de Dieu; puiſqu'il ne veut pas recevoir la parole, qui étant le canal, par où la vie ſpirituelle nous a été donnée, eſt encore la nourriture qui nous la doit conſerver, *Voluntariè genuit nos verbo veritatis ſuæ.* *Iacobi. 1.*

Mais pour ceux qui écoutent cette parole, & qui n'en profitent point, ceux ſur qui elle ne fait nulle impreſſion, quelque puiſſante & quelque efficace qu'elle ſoit, qu'en doit-on attendre? qu'en peut-on eſperer? Je ſçay que la miſericorde de Dieu a des reſſources pour les pecheurs les plus abandonnez: mais ſi dans l'ordre de ſa Providence, le changement de vie, & la converſion parfaite eſt attachée au miniſtere de la parole de Dieu; ſi les miracles, & les voyes extraordinaires ne



Digitized by Google

ſont pas des moyens auſquels on doive s'attendre ; que peut-on dire, ou que peut-on penſer de ceux qui l'écoutent ſans fruit, & ſans en être émûs? Ah ! ſans doute que ces perſonnes ne ſçavent pas que cette divine parole eſt peut-être une parole de ſalut pour eux, c'eſt à dire une parole, à laquelle leur ſalut eſt peut-être attaché.

C'eſt la troiſiéme qualité que luy donne l'Apôtre, *Verbum ſalutis*, parole de ſalut : qualité qui ne luy eſt attribuée, que parce qu'elle eſt l'inſtrument & le moyen le plus ordinaire, que Dieu ait coûtume d'employer pour nous faciliter nôtre ſalut ; d'où il faut conclure, que c'eſt parconſequent la choſe du monde la plus importante & la plus neceſſaire ; puiſque c'eſt ſur l'affaire du ſalut que nous devons regler tout le reſte. Auſſi l'Apôtre n'a-t-il parlé ſi avantageuſement de la parole de Dieu, que parce qu'il ſçavoit qu'elle eſt en effet la premiere ſource du ſalut, le principe de la Foy, la ſemence du bonheur éternel, & le moyen abſolument neceſſaire pour aller à Dieu. Car comme il raiſonne luy-même, on ne peut être ſauvé, ſans croire les veritez éternelles, on ne les peut croire ſi on ne les entend ; or le moyen de les entendre ſi on ne nous les annonce ? & comment les annoncer autrement que par le miniſtere de la parole, qui eſt veritablement une parole de ſalut ; puiſqu'elle y diſpoſe, puiſqu'elle commence ce grand ouvrage, qu'elle l'avance & qu'elle l'acheve, en nous inſtruiſant de nos obligations, en nous portant à la pratique des vertus les plus

Digitized by Google

difficiles, en nous faiſant reprendre les voyes de ſalut que nous avions quittées, en nous montrant la route qu'il faut ſuivre pour arriver au terme où nous aſpirons, & comme parle l'Ecriture, en nous ſervant de guide & de flambeau pour nous y conduire parmy tant d'écueils, de pieges, de precipices; & de dangers. *Verbum ſalutis.* Cette parole étant donc une parole de ſalut, qui ne voit que ceux qui la prêchent doivent être regardez comme des Mediateurs déleguez par le premier & le grand Mediateur du ſalut de l'homme, qui eſt Jeſus-Chriſt, *Pro Chriſto legatione fungimur.* 2. *ad Cor.* 5.

Ce qui fait que ſi tous ces Predicateurs ne ſont pas des Saints Pauls, s'ils n'ont pas toûjours la ſainteté, les lumieres, & le zele des Apôtres; ils ne laiſſent pas neanmoins d'être les Miniſtres, les Aſſociez, & les Ambaſſadeurs du Fils de Dieu, qui travaillent avec luy, & pour luy, au ſalut des ames. Mais s'ils ne reuſſiſſent pas toûjours dans leur entrepriſe, s'ils ne convertiſſent pas tous ceux qui les écoutent, s'ils ne les retirent pas de la voye de perdition; ou ne les portent pas toûjours à la vertu; c'eſt qu'ils ne trouvent pas les eſprits ſi diſpoſez; c'eſt que ceux qui viennent les écouter, n'y viennent pas à deſſein de profiter des inſtructions qu'ils leur donnent. Car qui vient aujourd'huy au Sermon, dans le deſſein de faire un ſaint uſage des choſes qui s'y prêchent? Aujourd'huy l'on regarde les prédications comme un amuſement, comme un de ces honnêtes moyens dont on ſe ſert pour

se désoccuper. On écoute un homme, est-ce pour profiter de ce qu'il dit ? Non, c'est pour sçavoir s'il prêche de bonne grace, s'il exprime des pensées nobles & riches, en des termes choisis : au lieu que si on étoit fortement persuadé que l'on vient entendre la parole de Dieu, c'est à dire une parole de verité, pleine de force & de vertu, qui n'est annoncée que pour nôtre salut, peut-être viendroit-on l'écouter dans le même dessein, & dans la même vûë de salut. Ce seroit là, Messieurs, le moyen d'éviter cette terrible menace que Dieu fait par son Prophete, *Nubibus mandabo ne pluant.* Mon Peuple mépriseme parole, il ne tient aucun compte des veritez que je luy fais annoncer, j'empêcheray les nuës de pleuvoir, c'est à dire, je commanderay à mes Predicateurs de se taire, & de ne plus verser sur eux les rosées de mes graces. Qu'elle menace ! quelle vengeance d'un Dieu justement irrité ! ne rendre plus ses oracles, ou bien au lieu de la verité, permettre que son Peuple soit seduit ; permettre que la verité negligée, rebutée, méprisée se retire, & ne se faisse plus connoître, ou qu'elle ne passe plus des oreilles jusqu'au cœur. C'est à vous, Chrétiens Auditeurs, à prévenir ce malheur, en écoutant la parole de Dieu comme vous devez, & avec les dispositions qui sont necessaires, pour produire le fruit dont elle est capable. Nous allons les expliquer en cette seconde Partie.

*Isaiæ 5.*

SECONDE PARTIE. SI la parole de Dieu est une divine semence, selon l'idée que nous en donne nôtre

Evangile, ce n'est pas assez qu'elle soit jettée dans une terre fertile, où elle puisse prendre racine, & produire son fruit; elle doit être de plus cultivée avec soin, & vous sçavez combien de choses sont necessaires afin qu'une semence rapporte du fruit, & qu'elle ne trompe point l'esperance de celuy qui l'a semée dans son champ. Le Fils de Dieu, dans cette admirable parabole, nous marque luy-même les obstacles qui l'empêchent de croître, & les soins qu'il faut prendre pour en retirer le fruit qu'on en attend. Je reduis tous ces soins, & toutes ces dispositions à trois principales, sçavoir à l'intention, pour l'entendre avec un veritable desir d'en profiter, à l'attention pour en concevoir & en penetrer le sens, & enfin à la reflexion, qu'il faut faire, pour en mediter l'importance, & s'en souvenir dans l'occasion. C'est ce que je ne fais que parcourir.

Premierement il est necessaire d'y apporter une droite & sincere intention; on la demande dans celuy qui annonce cette parole de Dieu; puisqu'il ne doit être poussé d'aucun autre mouvement, que de celuy de la charité, & d'un zele pur & desintéressé d'attirer les ames à Dieu, & de cooperer à leur salut; de même aussi cette droite intention & ce même motif est d'une necessité absoluë dans celuy qui vient écouter cette divine parole. Car s'il n'a pas ce desir ni cette fin, doit-on trouver étrange, qu'il n'y trouve point ce qu'il n'y cherche pas: & qu'il n'en retire point le fruit qu'il n'a pas eû dessein d'en recueillir; l'intention des Auditeurs, se-

lon la penſée de S. Ambroiſe, doit s'unir à celle de Dieu, qui parle par la bouche des Predicateurs. Or quelle autre intention, & quel autre motif Dieu peut-il avoir en faiſant prêcher cette divine parole, que le ſalut des hommes, en quoy il met toute ſa gloire, & à quoy il rapporte tout le reſte. Si le Predicateur a d'autres vûës dans la fonction qu'il exerce, c'eſt un prevaricateur; & malheur à luy, s'il y recherche autre choſe; mais l'Auditeur qui vient l'écouter à tout autre fin, en pervertit l'uſage, par un abus qui n'eſt pas moins ſacrilege, que s'il employoit les vaſes ſacrez, les Autels & les Temples à des uſages profanes, puiſqu'elle n'eſt pas moins conſacrée au ſervice & au culte du vray Dieu; mais la coûtume ſemble avoir effacé toute la crainte que nous devrions avoir d'une telle profanation.

Car, Meſſieurs, quelle eſt l'intention qui aſſemble ces nombreux Auditoires? Ah! Chrétiens, que vous dirai-je ſur ce chapitre que vous ne ſçachiez mieux que moy? & que vous ne publiyez vous mêmes, ſans ſcrupule & ſans honte? Combien la curioſité en attire-t-elle? C'eſt un nouveau Predicateur, qui n'a point encore paru en ce pays; allons voir comme il s'en tirera, & ce qu'il a à nous dire; on dit que c'eſt un habile homme, nous en jugerons; l'on en a dit autant de ceux qui l'ont precedé. L'on y vient donc, & l'on veut l'entendre du moins une fois; s'il ſatisfait on y retourne, s'il ſe ſoûtient, & s'il continuë, on luy donne vogue; quelle intention? quelle fin? quel motif? Vous venez entendre ce

Ministre de Jesus-Christ, pour contenter vôtre curiosité. Je ne sçay s'il la satisfera, mais je sçay bien que c'est tout le fruit que vous en retirerez; puisque vous n'avez prétendu autre chose. S'il est homme de bien, s'il est un veritable dispensateur de la parole de Dieu, il aura sa recompense, pour avoir dignement rempli son ministere; mais vous, vous ne recueillirez que du vent, parce que vous n'avez semé autre chose, comme parle l'Ecriture, *Ventum seminabunt, & turbinem metent;* Oſee 8. vous n'avez cherché que de belles paroles, qui pussent flater vos oreilles, vous n'avez pris garde qu'aux expressions vives & choisies, aux pensées brillantes & recherchées, dont il a orné son discours, vous avez été charmé de cet air aisé, & tout-ensemble animé dont il a poussé cette verité, vous n'avez écouté que ces portraits si naturels qu'il a fait des uns & des autres, & vous n'étiez allé au Sermon que pour cela, c'est aussi tout le fruit que vous en remporterez; car vous ne manquerez pas d'en dire vôtre avis, d'en porter vôtre jugement, d'en faire la critique, d'en remarquer les beaux endroits, de reflechir sur ce qu'il y avoit de foible ou de negligé, & de vous faire valoir enfin aux dépens du Predicateur même, qui semble n'être monté en Chaire, que pour être exposé à vôtre censure, & voilà tout le fruit de la parole de Dieu; je ne m'en étonne pas, vous y êtes allé par curiosité; la vanité en sera tout le fruit; mais vous demeurez chargé du compte que vous en devez rendre à Dieu.

Combien d'autres qui y viennent, pousſez

par un autre motif, & par une autre intention, qui n'eſt guere plus deſintereſſée : car ce n'eſt pas pour en devenir plus ſaints, mais pour le paroître aux yeux des hommes : ils entendent dire, qu'écouter la parole de Dieu, c'eſt du moins une marque qu'on veut être vertueux & homme de bien, puiſqu'on prend pour cela un moyen des plus efficaces. Ils entendent dire, qu'un homme de ſi bon eſprit, qui a ſa place marquée au Sermon, & qui ne manque point de l'entendre, ne peut manquer d'être un Chrétien regulier ; puiſqu'il s'acquite avec tant d'édification, de l'un de ſes plus importans devoirs : & veritablement l'intention de devenir plus Saint, eſt ſans doute ſainte elle-même, & tout le monde doit porter ce jugement de tous ceux qui écoutent cette divine parole ; mais l'intention eſt criminelle, de couvrir ſes deſordres de ce voile ; & c'eſt une hypocriſie abominable, de faire de cette ſainte parole, non pas un moyen de quitter ſes vices & ſes dereglemens, mais un moyen de les cacher, & de les continuer avec moins de ſcandale & d'éclat.

Enfin combien de perſonnes y viennent par oyſiveté ? ils ne ſçavent à quoy employer le temps ; c'eſt toûjours une heure paſſée en bonne compagnie, partie à voir, partie à entendre, dans l'eſperance qu'à la fin du Sermon, on trouvera du monde avec qui lier converſation, & l'occaſion de quelque partie de divertiſſement, pour employer le reſte de la journée. Je ne parle point de ceux qui pourroient y venir pour des deſſeins plus

criminels ; pour y voir le beau monde, pour y trouver les perſonnes qu'ils y cherchent, pour s'y divertir de ce qu'aura dit le Predicateur, pour trouver l'occaſion de parler de tous ceux qui aſſiſtent à une ſi ſainte action. Helas ! quelle fin, & quelle intention ! & faut-il s'étonner ſi cette parole de Dieu profite ſi peu ?

Il eſt vray, comme nous avons dit, qu'elle a une force & une vertu merveilleuſe, que les Saints Peres comparent à celle des Sacremens, à cauſe de ſon effet, qui eſt même indépendant de la ſainteté & de la bonne vie de celuy qui en eſt le Miniſtre ; mais elle n'aura jamais ce grand effet, ſans l'intention & le deſſein que doit avoir celuy qui l'écoute, d'y apprendre ce que Dieu demande de luy, d'être animé à la pratique des vertus, de concevoir de l'horreur du peché, de ſe corriger de ſes vices, & de s'inſtruire des moyens de ſon ſalut ; mais autant qu'il eſt rare qu'on ait ces vûës & ces deſſeins, autant il eſt rare qu'on recueille le fruit qu'elle eſt capable de produire.

Que ſi l'intention qu'on y doit apporter, eſt ſi neceſſaire, j'oſe dire, Meſſieurs, que l'attention ne l'eſt pas moins ; c'eſt l'Apôtre S. Jacques qui nous en aſſure, *Suſcipite inſitum verbum, quod poteſt ſalvare animas veſtras* ; auſſi le Fils de Dieu la demandoit-il à tous ceux qui venoient pour l'entendre, parce que ſans cela, ſa parole ſeroit demeurée inutile, *Qui habet aures audiendi audiat*, diſoit-il, que ceux à qui je parle, ſe rendent attentifs à cette parole de vie. Or par cette

*Iacob.* 1.

*Matth.* 11.

attention, Messieurs, j'entend un esprit appliqué à concevoir ce qui se dit, qui doit apporter l'oreille & le cœur à ces veritez, & se les imprimer bien avant dans l'esprit, *Suscipite insitum verbum.* En effet, à quoy une personne peut-elle donner plus utilement son application, qu'à écouter ce qui luy est si important d'apprendre, & qu'elle a tant d'interêt de ne pas ignorer?

Cependant c'est le défaut le plus ordinaire de ceux qui assistent au Sermon, de n'y être présens que de corps, tandis que l'esprit est ailleurs, & de ne se rendre attentifs, que lorsqu'on dit quelque chose qui les peut divertir; qui durant qu'on traite les plus grandes veritez du Christianisme, pensent à leurs affaires, à leurs desseins, & à leurs intrigues, & qui pourroient dire avec le Poëte, Je ne suis jamais moins present que là où je suis, à cause de l'application violente qu'ils ont à toute autre chose; celuy-là au divertissement, où il se doit trouver aprés le Sermon, cet autre à son ouvrage, qu'il a été obligé d'interrompre, celuy-cy à une affaire de consequence, & cet autre à un projet d'ambition, qui l'occupe tout entier. Voyez-vous cet homme qui a un procés en tête, il luy semble durant le Sermon, être dans une audience de Palais il s'imagine, au lieu d'un Predicateur, entendre un Avocat qui plaide sa Cause, il pense aux raisons qui l'appuyent, & qui la peuvent rendre meilleure, il repasse en sa memoire toutes les procedures de justice, & tous les incidens qui l'ont embroüillée; & n'en a-t-on pas vû

d'autres ſi fortement appliquez à quelques autres penſées, qu'ils n'avoient pas ſeulement remarqué de quel ſujet le Predicateur avoit parlé.

Conſiderez la poſture, la contenance, & les airs indolens de cet autre, à quoy croyez-vous qu'il penſe ? Helas ! pendant qu'un Predicateur zelé s'anime, & invective contre le luxe, contre la molleſſe, & les libertez ſcandaleuſes, il n'a dans l'eſprit que l'objet de ſa paſſion, qu'il cherche des yeux dans tout l'auditoire ; voyez cet autre, qui s'ennuye d'entendre tant diſcourir ſur les veritez Chrétiennes, & ſur les affaires du ſalut, où il ne prend guere d'interêt. Si vous voulez qu'il écoute, il luy faut des ſujets divertiſſans, & la poſture dans laquelle il ſe tient, l'obligera bien-tôt de dormir, ſi le Predicateur ne le réveille par quelque choſe d'agreable ; ce qui me fait luy demander avec le Prophete, qui ſe plaignoit de la maniere dont on écoutoit les paroles qu'il annonçoit de la part de Dieu, *Quid tu hic ? aut quaſi quis hic !* que faites vous icy ? quel perſonnage y joüez-vous ? êtes-vous au lieu où vous êtes ? penſez-vous à ce qui ſe dit ? & qui eſt celuy qui vous parle ? c'eſt l'organe du Saint-Eſprit, c'eſt un Envoyé de Dieu, qui vous annonce ſes volontez ; & vous écoutez ſes paroles, comme vous écouteriez une chanſon ; car c'eſt le terme qu'employe le Prophete Ezechiel, pour marquer le peu d'eſtime qu'on faiſoit de ſon temps de cette ſainte parole, *In canticum oris ſui vertunt illos* ; ouy ils écoutent les veritez éternelles,

*Iſaiæ* 22.

*Ezechiel* 33.

les avertissemens du Ciel, les Mysteres de la Religion, avec moins d'attention, qu'ils ne feroient un concert de musique, ou quelque Comedie divertissante. Voilà donc encore une des causes pourquoy cette divine parole a si peu d'effet, toute efficace, & toute puissante qu'elle est; on ne l'écoute pas, on ne s'y applique pas, comme si elle ne meritoit pas d'être entenduë.

Voulez-vous sçavoir, Chrétiens, avec quelle attention, & avec quel respect il la faut écouter? le Saint-Esprit nous en a voulu laisser un modele, dans ce qui arriva aprés le rétablissement du Temple de Jerusalem, & au retour du Peuple de Dieu, aprés la captivité de Babylone. Le Grand-Prêtre Esdras se presenta devant tout le peuple, pour faire la lecture des Livres de la Loy, qu'il avoit ramassez & mis en ordre; voicy ce qu'en dit le Texte Sacré, *Aures omnis populi erant erectæ*: ce fut une attention incroyable; ils se prosternoient en terre par respect, *& incurvati sunt, & adoraverunt proni in terram*, & le silence ne fut interrompu, que par les sanglots, en considerant en combien de manieres ils avoient violé la Loy qu'on leur annonçoit; *Flebat omnis populus, cum audiret verba legis.* La peine des Levites étoit de les consoler, & de leur faire entendre, que c'étoit un jour de réjoüissance, & de triomphe, qu'il ne falloit pas troubler par leurs larmes, & par leur tristesse. Voilà la maniere & le modele qu'il se faut mettre devant les yeux, pour écouter la parole de Dieu. Penser durant que le Predicateur parle, combien vous avez été éloi-

2. Esdræ 8.

Digitized by Google

gnez d'obſerver cette parole ; il faut écouter ce que le Saint Eſprit vous dit par ſa bouche ; & reconnoître les larmes aux yeux, & la douleur dans le cœur, que vous êtes un grand pecheur, mais qui avez un grand deſir de mieux vivre, & d'être plus fidele à Dieu à l'avenir.

Enfin, Meſſieurs, la parole de Dieu, pour être entenduë avec fruit, demande en troiſiéme lieu, qu'on la medite ſouvent, & qu'on y faſſe une ſerieuſe reflexion, ſans quoy, quelque attention qu'on y apporte, elle ſera inutile, & c'eſt ce que nous marque expreſſément le Fils de Dieu, dans la parabole de l'Evangile de ce jour, par la difference des lieux, où tombe cette divine ſemence ; car ſi aprés l'avoir reçûë, une multitude de ſoins, d'inquietudes & d'affaires l'empêchent de croître & de fructifier ; voilà les épines qui en deſſeichent toute l'humeur, qui l'offuſquent, & qui l'étoufent peu à peu. Si à la ſortie du Sermon, les viſites, les compagnies, les divertiſſemens de la ſaiſon vous empêchent d'y penſer, vous êtes ce grand chemin expoſé à tous les paſſans, qui foulent aux pieds cette parole, & les oyſeaux du Ciel l'enlevent ; c'eſt à dire, tout ce qui eſt capable de vous diſtraire, de vous diſſiper, & de vous empêcher de reflechir ſur ce qui a fait impreſſion ſur vôtre eſprit ; & c'eſt avec raiſon que le cœur de l'homme eſt comparé à ce grand chemin, car tout y paſſe, les deſirs, les paſſions, les images des choſes qu'on voit & qu'on aime, mille diverſes penſées ſe ſuccedent les unes aux autres, c'eſt un flux & un reflux conti-

Digitized by Google

nuel d'objets qui l'occupent & qui l'amuſent.

Si vos paſſions & vos mauvaiſes habitudes reſiſtent aux graces qui accompagnent cette ſainte parole, n'eſt-ce pas ſur des pierres que cette ſemence eſt tombée? elle avoit beſoin d'entrer, & de penetrer plus avant, par une profonde meditation, mais les objets exterieurs en ont confondu les idées; & la dureté de vôtre cœur ne luy a point donné d'entrée, parce que vous n'y avez pas penſé ni reflechi depuis. Elle eſt la nourriture de l'ame; mais un homme ne ſe nourrit pas, quand l'aliment du corps n'entre que dans ſa bouche, il faut qu'il deſcende dans l'eſtomach, qu'il ſe digere, & que le ſuc s'en diſtribuë par toutes les parties du corps, pour ſervir enſuite à toutes les fonctions de la vie. Ainſi l'on ſe nourrit de la parole de Dieu, quand on l'applique à ſes beſoins, quand on penſe ſerieuſement à ce qu'on a entendu. C'eſt donc par ce défaut de reflexion qu'elle n'opere point, parce qu'on ſe contente d'écouter, d'approuver ce qu'on dit, d'avoüer que c'eſt la verité, que c'eſt une morale forte & utile, qu'on ſe reconnoît dans ce que dit le Predicateur, ſans jamais y penſer aprés cela, ſemblables à ceux dont parle l'Apôtre S. Jacques, qui ſe regardent dans un miroir, mais en paſſant ſeulement, & qui enſuite ne ſe ſouviennent plus des traits de leur viſage, qu'ils n'ont pas remarquez exactement, ni aſſez à loiſir.

En effet la parole de Dieu eſt comme un miroir fidele, qui nous repreſente tels que nous ſommes, nos vices, nos paſſions, nos

défauts ; nos attachemens , nos desordres ; dans ce miroir un avare se voit dépeint au naturel , quand le Predicateur fait un vif caractere de cette malheureuse cupidité ; il y voit ses usures palliées , ses ménagemens sordides , ses extorsions violentes , ses fraudes , & sa mauvaise foy ; là , un ambitieux voit ses pratiques sourdes , ses intrigues , ses projets , tous ses desseins , & tous les ressors qu'il fait joüer pour supplanter son competiteur , & parvenir au rang où il aspire ; là , un voluptueux , & un homme de débauches & de divertissemens , se voit representé dans toutes les parties de sa vie , passée dans le luxe & dans le libertinage ; mais il ne se doit pas contenter de cela , ni mettre en oubli ce portrait, *Non auditor obliviosus factus* , comme parle cet Apôtre , il doit y reflechir , considerer l'énormité de ses crimes , & l'état où l'ont reduit ses mauvaises habitudes , faire de serieuses reflexions sur sa conduite , pour en corriger les dereglemens ; autrement de quoy luy servira d'entendre la parole de Dieu ? *Iacob.* 1.

NE nous étonnons donc plus , si cette parole n'a pas aujourd'huy tout l'effet qu'elle a eû autrefois , & si elle ne fait pas tout le fruit qu'on en devroit attendre , n'en cherchons point la cause ailleurs que dans nous-mêmes. Car il faut l'avoüer de bonne foy , que jamais la parole de Dieu n'a été mieux annoncée qu'elle l'est aujourd'huy ; on prêche l'Evangile , & les pures veritez Chrétiennes , on les expose avec force & avec zele , l'éloquence n'y fut jamais mieux ménagée , CONCLUSION.

Digitized by Google

on y employe même la politeſſe du langage, pour s'accommoder au goût, ou à la foibleſſe de ceux qui l'entendent; & l'on peut dire que la predication eſt non ſeulement montée au plus haut point de ſa perfection; mais qu'elle ne fut jamais même répanduë en plus grande abondance; puiſqu'il n'y eût jamais plus de Predicateurs: cependant, j'oſe le dire à nôtre confuſion, jamais cette parole ne fut plus infructueuſe; pourquoy? parce qu'elle n'eſt pas reçûë comme il faut, parce qu'on ne l'écoute pas comme la parole de Dieu, qu'on n'apporte pas les diſpoſitions neceſſaires pour l'entendre, & ſur tout, parce qu'on ne l'ayde pas, en s'efforçant de la mettre en pratique. Mais penſons que cette parole, qui eſt une ſemence de vie, devient par-là un principe de mort, un ſujet de condamnation ſans replique, & ſans qu'on puiſſe s'excuſer d'avoir negligé un moyen ſi puiſſant de nôtre ſalut, d'avoir retiré ſi peu de fruit du dernier remede que Dieu employe pour nous faire revenir de nos deſordres, & d'avoir enfin rendu inutile la derniere reſſource de ſes miſericordes. *Quomodo effugiemus, ſi tantam negleximus ſalutem?* s'écrioit l'Apôtre, comment pourrons-nous éviter la condamnation d'un Dieu, ſi nous negligeons un ſi puiſſant moyen de ſalut? Quel reproche un jour, d'avoir entendu tant de fois cette divine parole, capable de briſer les cœurs les plus durs, cette parole qui a converti les Peuples & les Royaumes entiers, & qui a établi la Foy & la Religion par

*ad Hebr. 2.*

tout le monde, de l'avoir entenduë, dis-je, ſans qu'elle ait pû nous faire rompre un ſeul attachement, dompter une ſeule paſſion, & arracher un ſeul vice de nôtre cœur ? Quel autre remede ſera capable de vous guerir, ſi celuy-cy n'a pas aſſez de force ? quelles lumieres plus ardentes, que celles dont cette parole vous éclaire ? quelles veritez plus terribles ? quels motifs plus puiſſans, que ceux qu'elle vous a ſi ſouvent mis devant les yeux ? & vous êtes demeurez inſenſibles, endurcis, impenetrables à tous les traits de la grace & de la bonté d'un Dieu. Ah ! *Quomodo effugietmus, ſi tantam neglexerimus ſalutem ?* Que cette parole n'a-t-elle été annoncée à des Barbares & à des Infideles ! elle les auroit éclairez, elle leur auroit fait connoître leur Createur, elle leur auroit ouvert le Ciel, au lieu que ce ſera peut-être un jour le plus juſte ſujet de vous en refuſer l'entrée ; car peut-être que cette Chaire deſtinée pour vous inſtruire, & vous faire entendre les volontez de Dieu, ſera changée en un ſevere Tribunal ; & que les Auditeurs qui y viennent pour entendre cette parole, s'éleveront les uns contre les autres, pour être mutuellement les témoins & les accuſateurs de leur negligence, & du peu de fruit qu'ils en auront retiré : peut-être que le Predicateur luy-même, tout zelé qu'il eſt maintenant pour vôtre ſalut, ſera le premier à preſſer l'Arrêt de vôtre condamnation, pour avoir, par vôtre mauvaiſe diſpoſition, rendu ſes ſoins & ſes tra-

vaux inutiles. Mais j'eſpere que cela n'arrivera pas, & que vous cultiverez avec tant de ſoin cette divine parole, qu'elle produira le fruit d'un bonheur éternel, que je vous ſouhaite, &c.

XIV. SERMON

Digitized by Google

# XIV. SERMON

## POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGESIME.

### *De la fuite des occasions.*

Cœcus quidam sedebat secus viam. *Luc.* 18.

*Il y avoit un aveugle assis le long du chemin.* S. Luc. ch. 18.

UNE des plus grandes & des plus terribles playes dont Dieu frappa l'Egypte, fut sans doute, Messieurs, ces tenebres affreuses qui durerent trois jours entiers ; elles étoient si épaisses, qu'elles en étoient palpables, si obscures que les Egyptiens ne pouvoient s'entre-reconnoître, ni même se remuer de leur place ; enfin elles étoient si horribles, qu'il sembloit que tous

les Aſtres fuſſent éclypſez, & que toute la nature fût enſevelie dans une profonde nuit. Ne diriez-vous pas que ces trois jours de tenebres, qui n'ont paru qu'une fois dans le temps & dans le ſejour de l'Idolâtrie, reviennent maintenant tous les ans au milieu du Chriſtianiſme ? Car que puis-je penſer autre choſe de ce temps de débauche ? quel nom convient mieux à des jours, dans leſquels nous voyons un ſi grand oubli de Dieu, & un aveuglement ſi étrange dans la pluſpart des hommes ? Quoy donc, eſt-ce une neceſſité que le crime ait ſon temps ? que l'impieté ait ſon regne ? & qu'elle chaſſe du cœur de la pluſpart des Chrétiens la crainte des Jugemens du Tres-Haut ?

Il eſt vray que rien n'eſt ſtable dans le monde, & que tout y eſt au contraire dans une continuelle revolution ; mais que le démon entre en partage avec le Fils de Dieu, que le vice & la vertu paroiſſent tour à tour; & que comme le jour & la nuit partagent tout le temps de nôtre vie, la grace & le peché diviſent de même les ſaiſons de l'année; c'eſt, je l'avouë, Meſſieurs, ce que je ne puis comprendre. En effet, quel plus terrible aveuglement ? Je ſçay que l'on en diſtingue ordinairement de trois ſortes ; un aveuglement qui precede le peché & qui en eſt la cauſe ( c'eſt le trouble de quelque paſſion, qui nous ôte la vûë & la penſée du mal que nous allons commettre ) un aveuglement qui accompagne le peché ( ce qui fait dire que tout pecheur eſt aveugle & ignorant ) & un aveuglement enfin qui ſuit le peché, & qui en eſt

le châtiment & la peine, parce qu'alors Dieu retire ses lumieres, & abandonne le pecheur à sa propre conduite, *Percutiat te Deus amentiâ & cœcitate;* mais celuy-cy plus terrible, est presque toûjours la cause des autres & les renferme tous trois : & quel est-il? Messieurs, c'est la recherche du peril & des occasions de pecher ; occasions ausquelles tant de Chrétiens s'exposent temerairement dans ces jours si funestes aux plus moderez mêmes, que le torrent de la coûtume entraîne à des choses qu'ils regarderoient comme de veritables fautes, dans une saison moins dereglée. *Deutero.* 28.

La triste vûë d'un desordre si leger en apparence, mais cependant si considerable par ses suites, m'oblige donc de vous entretenir de la fuite de ces occasions du peché, afin que connoissant le malheur de ceux qui s'exposent à un danger si évident, vous vous efforciez à veiller sur vous-mêmes, plus que vous ne faites. Mais pour que ce dessein reussisse, nous avons besoin des lumieres du Saint-Esprit, demandons-les par l'intercession de la Sainte Vierge. *Ave Maria.*

SI jamais les maximes de l'Evangile ont été opposées à celles du monde, c'est sans doute, Chrétiens, dans la maniere de combatre leurs Ennemis ; puisque le monde met sa gloire ou à les aller affronter le premier, ou à les attendre de pied ferme, & à chercher par-là l'occasion de signaler son courage : & regarde au contraire la fuite, comme une marque honteuse de foiblesse & de lâcheté,



Digitized by Google

tandis que l'Evangile nous apprend que dans la guerre, qu'un Chrétien a continuellement à soûtenir contre le monde & contre le démon, la fuite, bien loin de marquer de la lâcheté, ou de la foiblesse, est au contraire une action de generosité & de force, & que la plus haute prudence du Christianisme, est d'éviter les occasions où nôtre chûte, & peut-être nôtre perte entiere, nous paroîtroient inévitables. La raison d'une opposition si visible, est, Messieurs, cet Oracle de la verité même, que quiconque cherche le peril, y perira immanquablement, *Qui amat periculum in illo peribit.* Ecclesiastic. 3.

Il est vray que cette maxime ne s'entend pas de toutes les rencontres, ni de toutes sortes de pechez; il y en a qu'il est permis de combattre & d'attaquer de front, comme la colere & la vengeance, & c'est un acte digne de la generosité Chrétienne, que d'aller trouver son ennemy, & luy donner des marques d'une sincere reconciliation; mais dans les vices qui ont le plaisir pour objet, & dans les occasions où nous avons juste sujet de nous défier de nos forces, & communément même dans la plus grande partie des pechez, c'est une prudence, & comme soûtiennent les autres, c'est une action de force & de courage, que de fuir, que d'éviter les occasions qui nous y portent. C'est ce que j'entreprend de vous faire voir par deux raisons principales, qui feront tout le partage de ce discours. La premiere est prise du côté de Dieu, sans le secours duquel nous ne pouvons vaincre l'Ennemy, & la seconde est prise de nous-mê-

Digitized by Google

mêmes, qui avons besoin d'employer toutes nos forces pour resister aux Ennemis puissans qui nous attaquent : or quiconque s'expose volontairement à l'occasion du peché, ne doit rien attendre de Dieu, dont il mépriſe les avis & les menaces, & par-là se rend indigne de son secours ; c'est ce que nous verrons dans la premiere Partie ; & dans la seconde, que ce temeraire a sujet de tout apprehender de luy-même, parce qu'il n'est jamais plus foible que dans ces rencontres. C'est dans ces deux propositions, que je renferme tout ce que j'ay à vous dire sur ce sujet si important, pour lequel je vous demande toute vôtre attention.

PREMIERE PARTIE.

QUand je dis, Chrétiens, qu'un homme qui s'engage volontairement dans l'occasion du peché, ne doit rien attendre de Dieu, je ne pretend pas dire par-là, qu'il soit entierement abandonné, & absolument destitué de tout secours, puisque la Foy m'apprend, que Dieu ne refuse jamais à personne, en quelque état qu'il puisse être, les graces qui sont absolument necessaires ; mais ce qui est inconteſtable, c'est que cet homme n'en doit point attendre ces secours extraordinaires, dont il auroit le plus de besoin dans ces rencontres.

Pour établir cette verité, qui nous oblige de nous tenir continuellement sur nos gardes, & de nous précautionner sans ceſſe contre ces occasions dangereuses, & si fatales à nôtre innocence & à nôtre salut ; il est important de vous donner une juste idée de ces

occasions. Cette matiere étant une de celles, que nous tâchons souvent d'embroüiller, pour n'être pas obligez de rompre des attachemens qui nous plaisent, ou pour ne point entrer en discussion sur des choses que nous craignons de connoître trop clairement; il faut donc présupposer, que je ne parle icy que des occasions, qu'on appelle prochaines; c'est à dire, où le danger est present, eû égard à nôtre naturel, à nôtre propre experience, & à la foiblesse commune des hommes; comme ces compagnies de débauches, qui ont coûtume de nous entraîner dans le desordre; ces familiaritez, ou ces liaisons trop étroites entre des personnes de different sexe, sans autre raison, que le plaisir que l'on trouve dans ces conversations, ces demeures en même maison, avec des personnes qui nous portent, ou qui nous sollicitent au peché, particulierement quand nous y avons déja succombé, ou que nous connoissons que nous n'avons pas assez de force pour y resister; ces spectacles, où l'honnêteté & la pudeur sont attaquées par tous les sens; ces lectures enfin de livres scandaleux, & connus pour tels en matiere de Religion, ou de ceux, où les passions les plus tendres, & les sentimens les plus passionnez sont touchez d'une maniere vive, & capable de faire impression sur le cœur, qui n'en est peut-être déja que trop susceptible. Car pour ce qui est des occasions éloignées, il faut seulement remarquer, qu'on appelle de ce nom, celles qui sont inseparables de tous les états de vie, & qui se trou-

vent necessairement par tout. Ce qui fait dire à l'Apôtre, que pour les éviter, il faudroit sortir de ce monde, & n'être plus du nombre des vivans, *Alioquin debueratis de hoc mundo exiisse.* Comme donc on ne peut éviter celles-cy, c'est à dire les éloignées, il suffit de recourir à Dieu quand on s'y voit exposé, & de resister courageusement dans ces rencontres, où Dieu attend de nous que nous luy marquions nôtre fidelité. Vous concevez assez tout cecy, & je croy qu'il n'est pas necessaire de nous y étendre davantage. *ad Corinth. 5.*

C'est pourquoy, je dis encore une fois, que quiconque se jette temerairement dans ces sortes d'occasions prochaines, ou qui y demeure lorsqu'il s'y est engagé par hazard, ne doit point s'attendre aux secours particuliers de Dieu, pour se défendre du peché; puisque Dieu les refuse alors par justice, & que nulle raison de bienseance ne l'oblige à les luy accorder. Et pourquoy Dieu les refuse-t-il par justice? C'est premierement, parce que ce seroit nous donner les occasions de le tenter, & de vouloir l'assujetir à nôtre caprice, & à nôtre volonté; & voicy comme les Theologiens raisonnent sur ce sujet. Dieu ne peut jamais rien devoir à sa Creature, en prenant ce terme à la rigueur; cependant, disent-ils, supposé qu'il nous ait créez pour luy-même, & qu'il veüille que nous arrivions à cette fin, il s'est comme obligé de nous en fournir les moyens, de nous secourir contre les ennemis de nôtre salut, & de nous donner les graces, dont nous avons be-

ſoin pour cela ; mais ces ſecours ſont limitez aux dangers communs & ordinaires, dans l'employ où ſa Providence nous a mis, & dans l'état où elle nous a appellez ; auſſi Dieu n'y manque-t-il jamais, & l'Apôtre nous aſſûre qu'il eſt fidele, & qu'il ne permettra pas que nous ſoyons tentez au deſſus de nos forces, c'eſt à dire qu'il ne permettra pas que ces rencontres, où il met quelquefois nôtre vertu à l'épreuve, ſoient plus fortes que les ſecours qu'il nous preſente, & que les moyens qu'il nous donne d'en ſortir à nôtre avantage ; mais il n'a jamais étendu ce ſecours aux occaſions, où nôtre temerité, nôtre plaiſir, & nôtre ſenſualité nous engagent ; au contraire il s'eſt declaré nettement ſur ce point, qu'il nous abandonnera : *Qui amat periculum, in illo peribit.*

Et en ces rencontres Dieu fait-il autre choſe que ce que les hommes ont coûtume de faire ? on ſecourt un amy dans les beſoins & dans les diſgraces qui luy ſont arrivez par malheur, & où il n'y a point eû de ſa faute ; les devoirs de l'amitié nous y obligent ; mais ſi par ſon imprudence, par ſon opiniâtreté, & par ſa mauvaiſe conduite, il s'eſt attiré ce malheur ; il le merite bien, dit-on, il n'a pas voulu ſuivre le conſeil de ſes amis, ni ſe ſervir des expediens qu'on luy a ſuggeré, qui l'euſſent tiré d'affaire ; il ne s'en eſt voulu fier qu'à luy-même, laiſſons-le donc ſe démêler de l'embarras où il s'eſt jetté. C'eſt à peu prés le procedé de Dieu, à l'égard de ces perſonnes qui s'engagent dans le peril ; ils mépriſent ſes avertiſſemens, ſes conſeils, ſes ordres exprés, & Dieu, pour les punir, ou

plûtoſt pour les humilier, leur fait connoître ce qu'ils peuvent d'eux-mêmes, leur chûte leur fait une inſtruction pour l'avenir, ſi tant eſt qu'ils en profitent, & que leur propre experience les rende plus prudens & plus ſages.

Il eſt vray que le Prophete Royal nous aſſure, que jamais Dieu n'abandonne ſes amis, & ceux qui le ſervent; mais S. Auguſtin y met cette condition, pourvû qu'ils ne l'abandonnent pas les premiers. *Deus neminem deſerit, niſi deſeratur.* Or il eſt ſur, que celuy qui s'engage contre l'ordre de Dieu, & contre ſa défenſe expreſſe, dans une occaſion de peché, abandonne Dieu le premier, puiſque c'eſt là faire peu d'état de ſes avertiſſemens, & marquer avoir peu de crainte de l'offenſer; il eſt donc évident, qu'il n'eſt plus de la juſtice de Dieu, de ſecourir extraordinairement ce témeraire dans les occaſions où il s'expoſe luy-même; la fidelité que l'Apôtre attribuë à Dieu, ne l'y engage pas plus que ſa Juſtice, puiſque ce preſomptueux renonce de ſon côté à ſa protection, en violant les ordres de ſa Providence, & les conditions ſous leſquelles il nous a promis ſon ſecours; & c'eſt, ſelon la remarque d'un S. Pere, ce qui obligeoit le même Prophete Royal, de s'adreſſer au Seigneur, pour le conjurer d'éloigner de luy la voye de l'iniquité, *Viam iniquitatis amove à me;* & pourquoy ne demande-t-il pas plûtoſt, qu'il l'éloigne du peché, que de la voye qui y conduit? C'eſt, répond ce Pere, que l'occaſion du peché eſt plus à craindre en quelque maniere, que le peché même, à cauſe que le

*l. de Nat. & Grat. c. 26.*

*Pſalm. 118.*

peché renferme une ſecrette horreur, qui en éloigne une ame, qui a quelque ſentiment de Dieu; mais l'occaſion du peché a des attraits qui flatent, qui ſeduiſent, & qui engagent au peché ſans qu'on s'en apperçoive, & qu'ainſi il eſt plus difficile de ſe défendre de l'un que de l'autre, *Viam iniquitatis amove à me.*

Mais, dites-vous, il y a eû tant de grands Saints, qui dans les rencontres les plus dangereuſes, ont été ſecourus d'une force d'enhaut, & qui ont reſiſté aux charmes les plus attrayans du peché? Un Joſeph, & une Suſane, par exemple, ſe ſont conſervez parmy les ſollicitations les plus preſſantes, & ont triomphé de tout ce que le Demon avoit de plus capable de les vaincre, & d'amolir leur courage. Ouy, mais ces Saints n'avoient pas recherché ces occaſions, & ne s'étoient pas jettez eux-mêmes dans ce danger; c'eſt pourquoy, Dieu, qui eſt fidele, ne leur a pas manqué dans le beſoin; c'étoit des pieges que l'on tendoit à leur innocence, & des embûches qu'on leur dreſſoit: pourquoy donc s'étonner ſi avec le ſecours du Ciel, ils en ſont demeurez victorieux? mais il n'en eſt pas icy de même; vous vous expoſez au danger du peché, en vous jettant dans l'occaſion, en la recherchant, ou en ne la fuyant pas; Dieu ſe retire de vous avec juſtice, pour punir vôtre temerité; & quelle merveille, ſi étant déja demy vaincu, ſi en donnant cet avantage ſur vous à vôtre Ennemy, ſi combatant avec vos ſeules forces, ſuppoſé même que vous ayez encore le courage de ſoûtenir

le combat ; quelle merveille, dis-je, si vous succombez à l'occasion que vous recherchez, est un prejugé infaillible de vôtre perte, ou plûtost c'en est la cause, puisqu'elle vous prive d'un secours, sans lequel vous ne vaincrez jamais.

Mais si Dieu ne me doit point par justice, ce secours, ni ces graces choisies, qu'il donne à ses amis au besoin ; n'y a-t-il pas du moins quelque espece de bienseance, de secourir les autres, qui par legereté, ou qui emportez par quelque passion de vanité, de curiosité, de plaisir, ou enfin qui par une présomption & une securité blâmable, mais pourtant pardonnable à des personnes qui sont d'ailleurs assez regulieres & assez fideles, ont manqué de précaution, & se sont trop avancées, c'est à dire, qui n'ont pas évité l'occasion du peché ? Non, Chrétiens, & si vous meritez que Dieu vous refuse son secours par justice, n'attendez pas qu'il vous l'accorde par bienseance, n'attendez pas qu'il fasse des miracles en vôtre faveur, ou qu'il change le cours ordinaire de sa Providence ; quoy vous prétendriez que par bienseance, il s'accommodât à vôtre caprice ? qu'il suppléât à vôtre peu de soin, pour vous laisser joüir en assurance, du plaisir trop naturel que vous cherchez en cette occasion ? Certes c'est une vision, dont vôtre seul amour propre est capable de vous entêter. C'est une marque visible, que l'esprit est déja du côté du cœur, je veux dire, que l'inclination & l'attrait qui vous jette dans cette occasion dangereuse, a déja seduit vôtre esprit, pour

l'empêcher de considerer la grandeur du peril.

Car bien-loin que Dieu en use ainsi par bienseance ; au contraire, ayant reglé les effets ordinaires de sa Providence, par un cours ordinaire de moyens, que luy-même a donné aux hommes, il a trouvé une espece de bienseance à les garder inviolablement ; & comme la conduite qu'il a prise pour conserver l'innocence des Saints, est de les obliger de s'éloigner des occasions, ne faut-il pas s'attendre à s'égarer, quand on veut prendre un autre chemin ? & n'est-ce pas renoncer à sa protection, que de se retirer de sa conduite ? Sans doute, bien loin que sa bonté le porte à vous secourir en cet état, il est de sa sagesse & de sa saintеté de ne le pas faire ; car si cela étoit, ce seroit à Dieu une lâche condescendance, dont il n'est pas capable, de vous secourir miraculeusement dans ces occasions, où vous vous engagez contre ses ordres ; ce seroit authoriser vôtre temerité pour l'avenir, ce seroit vous donner la hardiesse de vous exposer à tous les dangers, & de marcher sans précaution, ce qui est contre sa parole, & contre l'obligation qu'il impose à tous les Chrétiens de veiller sans cesse ; ce seroit enfin vous donner une excuse dans vos chûtes : mais en vous avertissant de fuir l'occasion, en vous menaçant de vous abandonner, & de retirer le bras qui vous soûtient dans les autres occasions imprévûës, c'est vous obliger à vous tenir sur vos gardes, c'est vous rendre prudent & circonspect, enfin c'est vous imprimer plus avant dans le cœur

la crainte que vous devez avoir du peché, laquelle crainte est le grand moyen de l'éviter.

Mais ce qui est surprenant, Messieurs, est de voir que tant de personnes, avec cette connoissance si certaine, & peut-être aprés une funeste experience du danger qu'ils courent, bien loin de fuir l'occasion, la cherchent, au contraire, continuellement y demeurent en assurance, & s'endorment sur le bord du precipice, sans faire reflexion sur le malheur auquel ils sont exposez, par un aveuglement volontaire, qui leur fait prendre pour éloigné, un danger qui est si prochain. Car combien en voyez-vous qui s'engagent dans mille intrigues, & dans mille affaires delicates pour la conscience, à quoy, ni leur condition, ni le devoir de leur Charge ne les obligent point, quoyque cette conscience s'en allarme d'abord, & qu'ils s'apperçoivent bien par les doutes, & par les frequens scrupules qu'ils ressentent, qu'il n'y a pas de sûreté dans ce procedé, que tel gain n'est pas juste, que tel moyen d'avancer sa fortune auroit besoin d'une exacte & d'une serieuse discussion, & qu'enfin leur vertu n'est pas à l'épreuve de mille tentations qui se presentent tous les jours de faire quelque injustice. Ah! que je plains ces sortes de personnes, qui ferment l'entrée à toutes les graces du Ciel; qui rendent leur salut impossible, & leur perte comme necessaire? J'entend, Messieurs, ces gens qui briguent des Employs qui les mettent dans ces sortes d'occasions, tantôt pour obliger leurs amis, tantôt pour se maintenir dans la faveur de ceux dont ils dépendent,

tantôt pour soûtenir la dépense que demande cet Employ : s'ils n'y peuvent demeurer sans crime, c'est une occasion prochaine pour eux, & par consequent un état de damnation, dont ils ne sortiront jamais, sans renoncer à cet Employ.

Combien en voit-on d'autres, qui se font une occupation de cultiver des amitiez tendres, d'entretenir des commerces, qui ne sont pas d'abord criminels, parce qu'il n'y a rien qui soit ouvertement contre la bienseance, & qui passent tout le jour dans ces conversations enjoüées, dans ces têtes-à-têtes, & dans des familiaritez, qui ne manquent guere de dégenerer en libertinage : on le sçait, on le sent, on l'experimente ; & vous pensez que ce n'est qu'une conversation honnête ? c'est une occasion prochaine, & si vous ne craignez point de vous y exposer, c'est que vous avez perdu la crainte & l'horreur du peché. Combien en verrez vous d'autres, à qui l'oisiveté fait passer tout le temps dans ces assemblées, & dans ces Cercles dont la charité est bannie, où la médisance la plus adroite & la plus rafinée fait l'entretien ordinaire de tous ceux qui s'y trouvent, où la curiosité de tout sçavoir, fait qu'on se donne aussi la liberté de tout dire ; jamais vous n'en sortez sans avoir blessé la reputation de trente personnes, & sans avoir prêté l'oreille à autant de contes agreables, qui sont autant de détractions : vous n'avez pas la force, dites-vous, de vous opposer à ces discours, & pourquoy vous engagez-vous donc dans l'occasion de les oüir ? vous aimez

la cause, ah ! vous aimez donc necessairement l'effet.

Combien d'autres enfin, qui faute d'occupation, se font un employ, de chercher à quoy passer le temps? On les voit dans toutes les parties de plaisir, au Bal, à la Comedie, au jeu ; & les personnes à qui il reste encore quelque crainte de Dieu, & quelque soin de leur salut, demandent souvent s'il y a peché mortel, & veulent qu'on leur donne une décision nette & précise sur ce chapitre ; mais qui peut la leur donner plus sûrement qu'eux-mêmes ? Y offensez-vous Dieu ? en retournez-vous aussi innocens que vous y êtes entrez ? n'y causez-vous point quelque scandale ? n'y en prenez-vous point ? y a-t-il quelque raison, qui ne vous permette pas de vous dispenser de ces spectacles, ou de ces divertissemens ? en un mot, n'y commettez-vous point de peché ? pour cela, dites-vous, j'espere avec le secours de Dieu, me garantir de ce malheur à l'avenir, quoyque par le passé j'y sois tombé plusieurs fois. Vous l'esperez ! vaine esperance ! veritable présomption ! confiance temeraire ! Dieu vous avertit de fuir, & vous menace de vous abandonner, & vous esperez qu'il vous soûtiendra sur le precipice ? Ah ! s'écrie Saint Augustin, *Lubrica spes est, qua inter fomenta peccati se salvari sperat.* C'est une esperance trompeuse ; & vous qui connoissez la passion qui vous domine, & le penchant de vôtre cœur ; quelle étrange illusion, & quel aveuglement dans un point, où il y va de vôtre salut éternel ? Vous comptez sur la grace

de Dieu, qui vous preſerve du peché, & vous ne voyez pas que c'eſt déja un peché, que de s'être jetté volontairement dans l'occaſion ? de maniere que quand vous n'en commettriez point d'autres, vous êtes criminel de vous être expoſé ſans neceſſité au danger de le commettre.

C'eſt, Meſſieurs, le ſentiment de tous les Docteurs ; & Dieu en ce point ne traite pas les hommes avec plus de rigueur, qu'ils traitent eux-mêmes les perſonnes qui leur ſont ſoumiſes. Un ſerviteur qui joüeroit l'argent que ſon Maître luy auroit confié, quand même il ne l'auroit pas perdu, le jugeriez-vous innocent, de s'être mis en danger de le perdre ? Les Loix de la guerre ne condamnent-elles pas un Capitaine, qui donne la bataille ſans ordre, & quoyqu'il remporte la victoire, & demeure maître du champ de bataille, n'eſt-ce pas une temerité puniſſable, de s'être mis en danger d'être défait, & de tout perdre ? On a pourvû par-là à la temerité des Chefs, qui expoſeroient l'Etat par une impetuoſité indiſcrete, qu'ils feroient paſſer pour courage ; qui peut donc trouver étrange, que Dieu faſſe la même choſe, & uſe du même droit ?

Et c'eſt ce qui doit rendre les Confeſſeurs ſeveres & inexorables ſur ce chapitre, à moins qu'ils ne veüillent ſe rendre coupables eux-mêmes des pechez, dont ils donnent trop facilement l'abſolution, quand il y a une occaſion prochaine, laquelle occaſion ne ſe doit pas toûjours eſtimer par la regle generale, & par ce qui eſt évidemment

peché, mais par rapport à la foiblesse des personnes qu'ils gouvernent, à leurs chûtes frequentes, & à la facilité de tomber qu'ils remarquent en elles, dans telle compagnie, dans tel employ, dans tel commerce, dans tel divertissement, dans telle rencontre, ou dans tel engagement; ils doivent donc les obliger de se retirer de ces occasions dangereuses, & leur refuser l'absolution, jusqu'à ce qu'ils s'en soient veritablement retirez. Mais n'est-ce pas assez, dites-vous, que je sois dans la resolution d'éviter le peché? Or je suis moralement assuré que je n'y succomberay plus, dans la disposition où je suis. Cela pourroit être vray, si vous pouviez répondre de vous-mêmes, ou si vous pouviez determiner justement où la passion vous poussera; mais il n'en est pas ainsi; car quand vous vous engagez dans l'occasion, non seulement vous n'avez rien à attendre de Dieu; mais encore vous avez un juste sujet de tout craindre de vous-mêmes; nous l'allons examiner en cette seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

CEtte seconde verité, Messieurs, n'est pas moins constante que la premiere, & comme elle est plus sensible, & fondée sur nôtre propre experience, c'est aussi celle à quoy je vous prie de faire une plus particuliere reflexion; car soit que nous nous considerions nous-mêmes, soit que nous regardions le peché, qui est facile à commettre, soit enfin que nous considerions la nature de l'occasion qui nous entraîne, & sur

le panchant gliſſant de laquelle il eſt bien difficile de ſe tenir ; je dis encore une fois, que nous avons tout ſujet de craindre. Dévelopons s'il vous plaît cecy, pour nôtre inſtruction, & pour le reglement de nôtre conduite.

Premierement, que ne devons-nous point apprehender, foibles comme nous ſommes? avec un entendement ſi obſcurci de tenebres, avec une volonté ſi inconſtante, & qui ſe laiſſe ſi facilement gagner par les ſens, avec une imagination poſſedée des images des objets qui la rempliſſent, & enfin avec un corps de peché, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre? Les plus grands Saints qui vivoient dans les deſerts, ſans jamais rien accorder à leurs ſens, bien loin de s'expoſer à l'occaſion prochaine du peché, tâchoient dans la vûë de leur foibleſſe, d'éviter même celles qui en étoient les plus éloignées, en ſe retirant du commerce des hommes ; & c'eſt ce qui fait que pluſieurs encore aujourd'huy ſe ſeparent du monde, & ſe retirent dans les Cloîtres, pour aſſurer leur ſalut, ſe défiant par une prudence Chrétienne, de leur propre infirmité. C'eſt pour cela, que tant d'autres ne paroiſſent dans le monde, que comme y parut Saint Jean Baptiſte, c'eſt à dire, pour le ſanctifier, en travaillant pour la converſion du Prochain. Que ſi ces perſonnes, qui ſont pouſſées d'un zele ſi ardent & ſi charitable, ſont penetrées d'une juſte crainte de ſe pervertir eux-mêmes, s'ils ſoûmettent leur zele à la conduite de ceux qui les gouvernent, ils croiroient manquer de fidelité à Dieu, s'ils

s'exposoient sans ses ordres exprés ? & encore le font ils avec toute la précaution imaginable. Vous, qui n'avez pas à beaucoup prés, un aussi grand fonds de vertu, qui avez des passions si vives, & un naturel si porté au plaisir, & à prendre tous les divertissemens ausquels l'âge, l'oisiveté, & le penchant naturel vous entraînent ; vous vous croirez en sûreté, dans les occasions dangereuses que vous recherchez ? Quoy les Saints tremblent à la vûë du danger, & vous prétendez faire le brave en mépriſant le peril ? ô Dieu ! que vous vous connoissez mal, & que vous êtes peu instruits de la corruption de la nature de l'homme, qui trouve assez au dedans d'elle-même, de quoy combattre, & à quoy resister, sans chercher de nouveaux perils au dehors ? Quoy ! ceux qui ne considerent que du Port, le danger que courent ceux qui s'embarquent sur mer, craignent pour eux, quoyqu'ils connoissent la route, & qu'ils soient sous la conduite d'un Pilote experimenté, & vous, vous irez en assurance à travers les rochers & les écueils, qui sont cachez dans la voye que vous prenez, & vous vous persuadez que vous n'y ferez pas naufrage ? quel plus grand prejugé peut-on avoir de vôtre perte, que vôtre temerité même ?

Quand je vois d'un côté dans l'Ecriture Sainte la chûte d'un David, le plus saint des Roys, celle d'un Salomon le plus sage des hommes, d'un Saint Pierre le premier des Apôtres ; & que d'un autre côté je lis les reflexions que les Saints Peres font sur les chûtes funestes de ces grands hommes, je con-

clus en même temps, qu'il n'y a point d'état si élevé, point de sainteté si éminente, Messieurs, point de vertu si bien affermie, qui n'ait sujet de trembler, & de se défier de ses forces; mais quand je vois tant de gens dans le monde, s'exposer de sang froid aux occasions les plus dangereuses, helas! dis-je en moy-même, n'avons-nous pas assez d'occasions de nous perdre, sans les aller chercher? Soyons sur nos gardes tant que nous pourrons, nous aurons encore assez de peine à éviter le peché, & nous aurons toûjours sujet de trembler pour nôtre salut; n'est-ce donc pas une présomption aveugle de chercher encore tout ce qui peut rendre nôtre perte inévitable?

Mais ce qui est capable de nous inspirer encore une plus juste crainte de ce danger present, c'est en second lieu, que dans l'occasion, le peché se commet d'autant plus facilement, qu'on y apporte moins de resistance, ou pour mieux dire, qu'on est moins propre à y resister. La raison est, que le Demon nous attaque alors à son avantage, dans un temps où nous sommes affoiblis, & déja plusqu'à demy vaincus, dans une conjoncture où nous sommes les moins prêts à nous défendre, & où tout contribuë à nôtre défaite, à peu prés, comme dans les combats qui se donnent entre deux armées, la premiere industrie d'un Chef experimenté, est de prendre son avantage, d'occuper les hauteurs, d'attirer son Ennemy dans quelque embuscade, & de profiter d'une occasion où il ne peut manquer de vaincre, si l'autre ne peut éviter

le combat ; ainsi, c'est une partie de la science de la guerre, de sçavoir toûjours se bien camper, de profiter du temps, & des rencontres qui se presentent, en un mot de se servir de l'occasion.

Or c'est, Chrétiens, l'avantage que nous donnons nous-mêmes, ou que nous laissons prendre à l'Ennemy de nôtre salut, lorsque nous nous exposons dans l'occasion du peché; nous sommes déja plus qu'à demy défaits; puisque comme nous avons dit, c'est déja un peché, que de s'être mis volontairement dans l'occasion de commettre le peché : l'Ennemy donc nous prend au dépourvû, car nous donnons dans le piege qu'il nous a tendu, les forces sont alors inégales, tout combat pour luy, & tout nous est contraire, nous sommes surpris sans y penser, & sans que nous ayons le temps de prendre même les précautions necessaires, pour disputer une victoire qu'il remporte sans peine. Et il arrive quelque chose de semblable à ce que l'Ecriture rapporte d'un fameux combat, qui se donna du temps du Patriarche Abraham, où cinq Roys qui s'y trouverent en personne, furent attaquez, vivement poussez, & enfin mis en fuite, & entierement défaits par quatre autres. Les cinq étoient superieurs en nombre & en forces ; mais parce que les quatre les prirent à leur avantage, dans un lieu inégal, & où il étoit difficile de se tenir ferme, ils en eurent bon marché.

C'est le stratagême dont se sert l'Ennemy des hommes, il nous attire dans un lieu glissant, où nous avons peine à nous soûtenir,

Digitized by Google

bien loin d'être en état de le repouſſer ; je veux dire, que nous étant jettez par nôtre imprudence dans l'occaſion, tout nous eſt deſavantageux, & tout avance nôtre perte; de ſorte que dans ce panchant ſi roide, & dans ce lieu ſi gliſſant, il n'y a rien de plus facile, que de faire un faux pas, & une chûte funeſte ; une parole, un regard, un objet imprévû, excitent vivement les paſſions, & le peché eſt ſouvent commis, ſans qu'on ſente les reproches de ſa conſcience, & ſans faire enſuite reflexion ſur l'état où l'on eſt reduit; comme David, qui aprés s'être ſoüillé des crimes les plus énormes, n'y fit reflexion que lorſque le Prophete Nathan le vint avertir de la part de Dieu, & le fit revenir de ce profond aſſoupiſſement où il étoit plongé. C'eſt ce qui arrive dans l'occaſion du peché, il eſt ſouvent commis qu'on ne s'en apperçoit pas ; ou comme dans un combat, on ne ſent pas quelquefois les bleſſures mortelles qu'on a reçûës dans la chaleur de la mêlée. Cependant la plûpart des hommes ſont ſi aveuglez, qu'ils ne conçoivent pas même le malheur dont on leur parle ; comme ils veulent le peché, il n'eſt pas ſurprenant qu'ils en cherchent l'occaſion, & que la conſcience s'apperçoive auſſi peu de l'une que de l'autre. Mais il eſt ſurprenant, qu'ils ne veulent pas comprendre, que jamais le crime ne ſe commet plus facilement, ni plus imperceptiblement, que dans l'occaſion où l'on s'eſt temerairement engagé. Occaſion, que je pourrois comparer à une Montagne, ſur le panchant de laquelle il eſt difficile d'arrêter

Digitized by Google

ſa courſe, quand l'impreſſion en eſt une fois donnée ; fuyez donc, ſi vous êtes ſages. Non, me direz-vous, je ſuis d'un âge, d'un caractere, & d'une profeſſion à ne rien riſquer ; & je me connois aſſez, pour ſçavoir juſqu'où je dois m'engager ; je ſçay ce que l'honneur, ma reputation, & mon devoir, demandent dans ces ſortes d'occaſions. Ah Dieu ! quelle preſomption, de penſer répondre de vous-mêmes dans ces rencontres !

Puiſque l'occaſion, en troiſiéme lieu, attire & ſollicite d'elle-même, & tel eſt tombé en des deſordres, à quoy il n'eût jamais penſé, ſi l'occaſion ne s'en fût preſentée : il ne faut qu'un moment funeſte pour renverſer la vertu la plus éprouvée, & la plus ſolidement établie. David ſe fût-il jamais crû capable d'un adultere & d'un homicide, luy qui étoit le plus juſte & le plus doux de tous les hommes ? & Salomon d'une idolâtrie, luy à qui Dieu avoit donné la ſageſſe, qui eſt une participation de ſon Eſprit ? enfin ſi vous voulez remonter juſqu'à la naiſſance des ſiecles, & juſqu'à la ſource de tous nos maux, qui en a été la cauſe, je vous prie ? n'eſt-ce pas l'occaſion qui a renverſé la premiere vertu du monde ? je veux dire, nos premiers Peres dans le Paradis Terreſtre, lors même qu'ils poſſedoient la Juſtice originelle, & qu'ils ne ſentoient point encore la rebellion de leurs appetits, ni la revolte de leurs paſſions ?

Car comment ce premier homme ſi juſte, ſi éclairé, ſi parfait, puiſqu'il étoit l'ouvrage des mains de Dieu, qui l'avoit creé

du demon n'auroient pas été capables de nous faire commettre, une malheureuse occasion le fait. Que si donc l'occasion est une tentation trop forte pour les plus solides vertus, n'est-ce pas une presomption de croire, que la nôtre qui est foible & chancelante, se pourra soûtenir ? Aussi est-ce l'excuse & le pretexte ordinaire, dont se couvrent les personnes mondaines, quand on leur reproche leur facilité à retomber dans des pechez qu'ils ont souvent detestez aux pieds d'un Confesseur. On se trouve tous les jours en de si fâcheuses conjonctures, disent-ils, que le mal devient presque necessaire : je suis de leur avis ; mais c'est cela même qui les oblige de fuir ces conjonctures, parce qu'il n'y a pas moyen de vaincre autrement ; *Fuge & vicisti*, disoit S. Jerôme à un de ses disciples. Vous me demandez le secret de demeurer fidele à Dieu, je vous le donne ; en un mot, fuyez, quand vous vous trouverez par hazard dans ces occasions ; mais ne les recherchez jamais, si vous ne voulez être vaincu ; & c'est la réponse qu'il faut faire à ces personnes qui ne songent en ce temps de débauche, qu'à passer le temps dans le jeu, dans les festins, dans les spectacles, & qui dans les autres temps sont tout le jour dans des conversations libres & enjoüées, où tout parle, la contenance, le geste, les regards, les habits. Quoy ! l'on se tiendra auprés du feu sans en ressentir l'ardeur ? Ah ! que ces occasions sont dangereuses ! qu'elles sont frequentes ! qu'elles sont funestes ! il ne faut qu'un mot dit plaisamment, un compliment trop bien

reçû, une galanterie racontée avec agrément, pour faire impreſſion ſur l'eſprit? Les autres aſſemblées ne ſont guere moins dangereuſes; car pouvez-vous entrer dans une ſale de bal, ſans vous appercevoir du peril? Le poiſon ne vous eſt-il pas preſenté de toutes parts? Ne ſçavez-vous pas même qu'avant que d'y entrer, on a preparé ce venin mortel? Qu'y voit-on, qu'y dit-on, qu'y fait-on qui ne ſoit propre à corrompre le cœur, & à inſpirer les plus dangereuſes paſſions? & vous me demandez ſi c'eſt une occaſion prochaine! qui le peut mieux ſçavoir que vous? tout ce qui peut flater vôtre inclination & vôtre panchant n'y eſt-il pas mis en œuvre? Dans les ſpectacles, comme ſont les comedies, les ſentimens les plus tendres & les plus paſſionnez, n'y ſont-ils pas repreſentez, & animez par tout ce qu'il y a d'art & d'artifice dans les diſcours, & dans les caracteres les mieux touchez? Demandez aprés cela, s'il y a du danger, vous ne le ſçavez que trop, & je n'ay à vous répondre que ces mêmes paroles de S. Jerôme, *fuge, & viciſti*, fuyez l'occaſion, ſi vous voulez éviter le crime.

CONCLUSION.

C'Eſt toute la concluſion que nous devons tirer de ce diſcours, de nous défier toûjours de nous-mêmes, & de croire que dans ces occaſions, où nous nous expoſons, n'ayant rien à attendre de Dieu, & tout à craindre de nôtre part, nous n'éviterons jamais le peché. Helas! auroit-il fallu tant de temps & tant de raiſons à vous convaincre de cette verité, ſi vous aviez fait reflexion combien nous

avons déja à craindre de nous-mêmes ? Saint Paul, en qui la grace avoit en quelque maniere détruit la nature, qui avoit été élevé jusqu'au troisiéme ciel, & qui avoit une force si invincible, qu'il défioit toutes les creatures de luy arracher l'amour qu'il avoit pour son Dieu, qui mépriſoit les naufrages de la mer, & les perils de la terre, S. Paul, dis-je, apprehendoit de perdre l'innocence de son ame, en vivant dans un corps sujet au peché ; & nous, qui n'avons pas la même grace, ni la même force, nous ne craindrons point de nous jetter dans les occasions du peché, & de marcher au milieu des pieges qu'on nous tend ? *Scito quod in medio laqueorum ingrederis*, s'écrie le Sage, pensez-y, faites-y reflexion plus à loisir, apportez-y toute l'application de vôtre esprit, vous ne sçauriez jamais trop prendre de precaution sur ce point ? Ne vous appuyez pas, ni sur vôtre vertu, ni sur vôtre état, ni sur vôtre fidelité passée ; puisqu'il n'y a rien qui soit à l'épreuve du danger qui se trouve dans l'occasion ; au lieu que le soin de l'éviter est la marque la plus certaine du desir que l'on a d'être fidele à Dieu, le moyen de conserver la grace en cette vie, & de meriter la gloire en l'autre ; je vous la souhaite, &c. *Ecclesiastic. 9.*

FIN.

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

7-2-2